

Le Monde

Le Monde

la
vie

HORS-SÉRIE

la
vie

L'HISTOIRE DE LA MÉDITERRANÉE



Le Monde
présente

“Robert, comme un jeune chat, grimpa un talus fort à pic, et arriva le premier à la crête supérieure, au désespoir de Paganel, humilié de voir ses grandes jambes de quarante ans vaincues par de petites jambes de douze ans.”

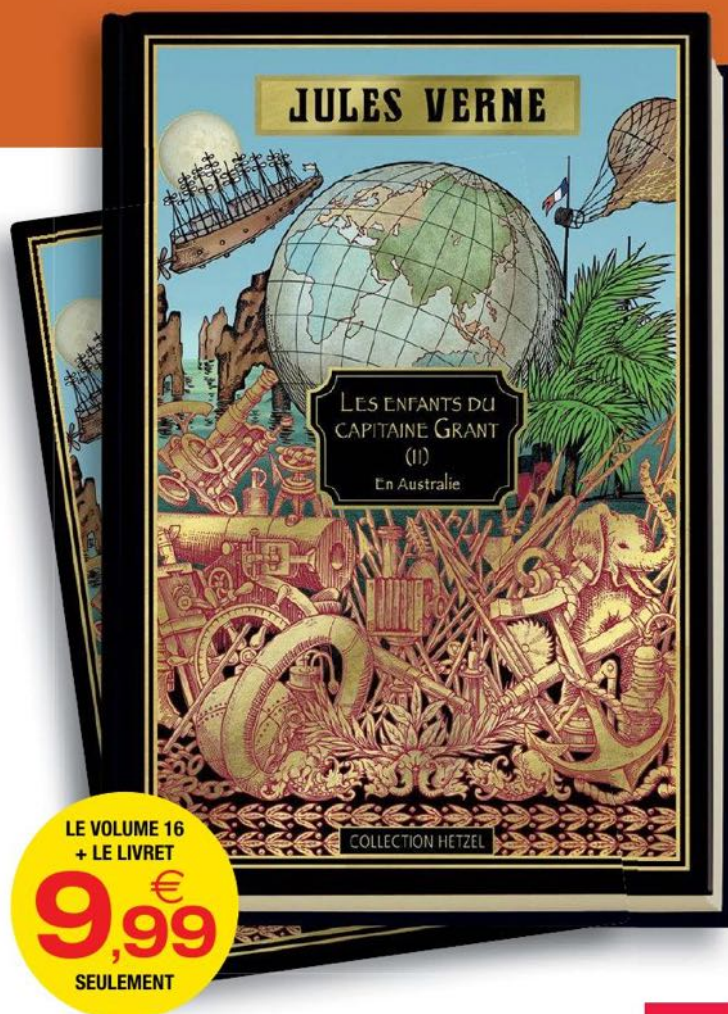
Collection Hetzel
Jules Verne

**Redécouvrez l'œuvre
d'un visionnaire de génie**

L'intégrale des "Voyages extraordinaires" dans une magnifique édition illustrée, inspirée de la collection originale Hetzel et accompagnée de livrets inédits sur l'univers de Jules Verne.



Les Enfants du capitaine Grant
Tome 2 - En Australie



Une collection

Le Monde

Présentée par

Jean Verne,

arrière-petit-fils de Jules Verne

www.JulesVerneLeMonde.fr

ACTUELLEMENT EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



Dans le grand bain de l'Histoire

Vu d'ici, c'est immense. La Méditerranée ouvre un espace liquide de 2,5 millions de kilomètres carrés, vaste comme cinq fois la France ; quelque 46 000 kilomètres de côtes, dont près de la moitié sont tracés par les pourtours accidentés de plus de 160 îles, rythmés par les frontières de 21 pays. Sur ses marges, la mer change de nom : Marmara, Égée, Ionienne, Adriatique, et Tyrrhénienne. Et elle possède trois des huit principaux détroits du monde : Gibraltar, les Dardanelles, le Bosphore. Pourtant, à l'échelle de la planète, ce modeste bassin n'est qu'une minuscule tesselle de mosaïque qui contient moins de 1 % de la surface marine du globe.

Vue de l'intérieur, la Méditerranée c'est aussi la « mer entre les terres » où s'est jouée l'histoire féconde des peuples qui la bordent, inventeurs et vecteurs de cultures diverses mais nées d'une matrice commune. Une passerelle entre l'Orient et l'Occident, par laquelle l'amour comme la haine s'échangent (France-Algérie, Grèce-Turquie, Israël-Palestine, etc.). Une trame complexe, faite de croyances et de sciences, de mythes et de philosophie, d'arts et de techniques. Un lieu d'aventure : phénicienne, grecque, romaine, vénitienne ou même normande. Un théâtre plus grand que nature pour les guerres puniques, la conquête arabe et les croisades, la disparition de Troie et de Carthage, la chute de Constantinople. C'est bien ici, à la croisée de trois continents, au nord de l'Afrique, au sud de l'Europe et à l'ouest de l'Asie, que la « mer fermée » fut et demeure le témoin des soubresauts de l'Histoire : du colonialisme et de la décolonisation, de l'agonie de l'Empire ottoman et des convulsions du Moyen-Orient, sans oublier les drames modernes des migrations qui la traversent.

Vu d'en haut, peu de régions du monde ont suscité un tel rayonnement, irradiant bien au-delà de leurs frontières naturelles. Sur ce confetti géographique se sont en effet écrites certaines des pages les plus illustres de l'Histoire universelle. *L'Iliade* puis *l'Odyssée*, en premier lieu. Des textes fondateurs qui la racontent. C'est sur ces rives encore que le monothéisme est apparu et a prospéré à travers trois grandes religions. Comme l'écrivait l'historien français Fernand Braudel (1902-1985), « *voyager en Méditerranée, c'est trouver le monde romain au Liban, la préhistoire en Sardaigne, les villes grecques en Sicile, la présence arabe en Espagne, l'islam turc en Yougoslavie. C'est plonger au plus profond des siècles* ».

Une mer, deux rives face à face, des terres, des marins, des paysans et des poètes, des mythes, des oliviers et des vignes, un passé partagé, un présent éclaté... La nouvelle épopée des rédactions de *La Vie* et du *Monde*, associées aux meilleurs spécialistes des questions méditerranéennes, vous embarque avec des cartes originales et des documents exceptionnels pour vous conter cette histoire. Notre histoire. L'occidentale et l'orientale. Celle d'un passé commun avec, d'une rive à l'autre, des dieux et des hommes qui nous ressemblent. ■

Chantal Cabé, *La Vie*, Michel Lefebvre, *Le Monde*

La Méditerranée,
confetti à l'échelle
de la planète
où se sont pourtant
écrites certaines
des plus grandes
pages de l'Histoire
universelle

SOMMAIRE

3 Note de l'éditeur

Chantal Cabé et Michel Lefebvre



1

La culture méditerranéenne existe-t-elle ?

8 INTRODUCTION Christian Grataloup

La mère des continents et des époques

La mère de la cartographie marine occidentale

L'héroïne de Fernand Braudel

16 Voyage sous des cieux pas tout bleus Martine Tabeaud

18 Sur la branche de l'olivier se niche l'identité Stéphane Angles

20 L'esprit s'éveille dans le corps du vin Jean-Robert Pitte

22 Une petite histoire en chansons Patrick Labesse

24 Sur les rivages de la pensée philosophique Ali Benmakhlouf

26 La lingua franca, un sabir franco de port Chayma Dellagi

28 Le royaume des forbans et autres marins Alain Blondy

Source de civilisations

34 INTRODUCTION Daniel Rondeau

« Le triangle Grèce-Judée-Rome est au centre de l'histoire du monde »

Propos recueillis par Jean-Claude Noyé

36 L'Égypte et Canaan, les partenaires ennemis Florence Maruéjol

40 La Crète, une île où le mythe rejoint presque l'Histoire Sylvie Müller Celka

42 Les affaires phéniciennes ont le vent en poupe Corinne Bonnet

44 LA FIGURE Ulysse, un héros très humain Sonia Darthou

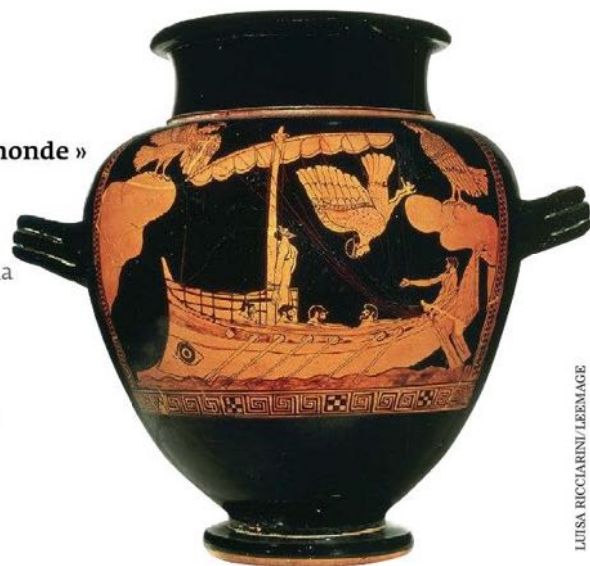
46 La culture grecque s'impose comme une référence Nicolas Richer

50 L'hégémonie étrusque sur les mers et par les mers Jean-Paul Thuillier

52 Rome force son destin en se jetant à l'eau Christophe Badel

54 L'EMPREINTE Il faut détruire Carthage Frédéric Hurlet

56 Mare Nostrum, un bassin privatisé par Rome Maurice Sartre



LUISA RICCIARINI/LEEMAGE

2

3

Chrétiens et musulmans, le face-à-face

62 INTRODUCTION Adrien Candiard

« La confrontation permet aussi la connaissance réciproque »

Propos recueillis par Laurent Grzybowski

64 Les voies de l'évangélisation d'un espace-monde Marie-Françoise Baslez

68 Byzance, une puissance tombée du ciel Georges Sidéris

70 L'Empire islamique hisse son pavillon Annliese Nef

72 Le califat de Cordoue, l'âge d'or d'al-Andalus Emmanuelle Tixier du Mesnil

74 L'EMPREINTE La mosquée de Cordoue, une divine conjonction Isabelle Duchemin

76 La Reconquista, une entreprise pénitentielle Adeline Rucquoi

78 Croiser le fer et les cultures sur la Terre sainte Mohamed Ouerfelli

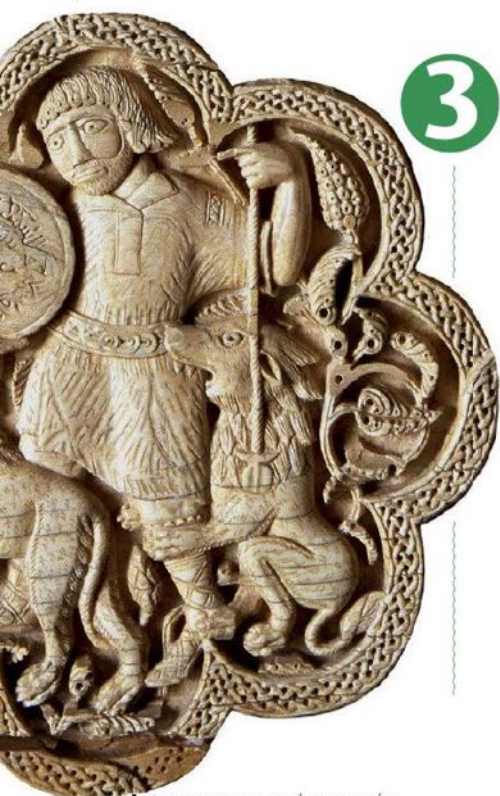
80 LA FIGURE Averroès, philosophe décisif Alain de Libera

82 Les passions se déchaînent sous le ciel de Jérusalem Florian Besson

84 La traversée de la mer bleue des juifs séfarades Olivia Elkaim

86 Les empires musulmans reprennent la barre Julien Loiseau

90 Le sultan et le roi d'Espagne en ordre de bataille navale Guy Le Thiec



PHOTOMONTAGE COUVERTURE : ISTOCK - G. DEGEORGE/AGK - JEAN-LOUIS NOU/AGK - WALTERS MUSEUM, BALTIMORE

ANDREA JEMOLO/AGK-IMAGES

L'Europe à la manœuvre

94 INTRODUCTION Charif Majdalani

« Une part de la culture européenne trouve sa source en Orient »

Propos recueillis par Marie Chaudey

- 96 La fortune maritime des belles italiennes Élisabeth Crouzet-Pavan
- 98 Et voguent les galères de la Sérénissime Élisabeth Crouzet-Pavan
- 100 Quand la peste semait la mort d'étape en escale Jean Vitaux
- 102 Marseille, ville ouverte à tous les Sud Gilles Rof
- 104 Trois détroits entrouvrent une porte sur l'Histoire Jean-François Pérouse
- 106 Tempête européenne sur le lac ottoman Henry Laurens
- 110 L'État-nation grec se construit par les armes Hervé Georgelin
- 112 Percer l'isthme de Suez, un enjeu stratégique Henry Laurens
- 114 Au Maghreb, la France se taille la part du lion Jean-Pierre Peyroulou
- 118 **L'EMPREINTE** Chypre coupée en deux Pierre Blanc
- 120 Chronique du naufrage de l'Empire ottoman Alexandre Toumarkine
- 124 1940, la Méditerranée entre dans la guerre Julie Le Gac
- 126 **LA FIGURE** Les pieds-noirs, retour en terre inconnue Benjamin Stora
- 128 La crise du canal de Suez, un grand flop européen Robert Solé
- 130 Rive nord, rive sud, une union sans lendemain Giovanna Tanzarella



LIBRARY OF CONGRESS

4



MAGALI COHEN/HANS LUCAS

5

Vents contraires, mer agitée

134 INTRODUCTION Erri De Luca

« En Méditerranée, aucun barrage ne résistera à la force du désespoir »

Propos recueillis par Marie Chaudey

- 136 Israël s'ouvre des horizons plus méditerranéens Denis Charbit
- 138 Le rêve d'une Palestine toujours à concrétiser Xavier Guignard
- 140 Le Liban reste en paix dans l'œil du cyclone Laure Stephan
- 142 Le divorce impossible de la France et de l'Algérie Anne Guion
- 146 La Corse, l'île au désir farouche de liberté Corine Chabaud
- 148 Une coexistence gréco-turque houleuse Marie Jégo
- 150 Reconstruire la Syrie, un cap difficile à doubler Benjamin Barthe
- 152 La Libye dans les rets d'un imbroglio politique Barah Mikaïl
- 154 Le monde arabe espère le retour du printemps Ziad Majed
- 156 Les régimes à poigne frappent encore plus fort Christophe Ayad
- 158 **L'EMPREINTE** La cuisine méditerranéenne, un savoureux patrimoine Corine Chabaud
- 160 Des pays où l'eau douce ne coule pas de source Pierre Blanc
- 162 Des hommes à la mer et des valeurs à la dérive Corine Chabaud
- 166 **LA FIGURE** L'Aquarius, sauveteur en mer Pierre Jova, Catherine Wihtol de Wenden
- 168 La Méditerranée, une nouvelle mer morte ? Olivier Nouaillas
- 172 Géopolitique du gaz en Méditerranée orientale Nabil Wakim
- 176 Nuages et embellies sur l'industrie du tourisme Sandrine Morel, Marina Rafenberg



178

Grand entretien

avec **WASSILA TAMZALI**

« La Méditerranée doit retrouver la créativité qui illumina l'histoire de l'humanité »

Propos recueillis par Chantal Cabé

184 Bibliographie



TANYA HAMBLOVA / GRANDS RÉ

Présent sur toutes les rives de la Grande Bleue, l'olivier est depuis les temps les plus anciens l'arbre emblématique de l'identité méditerranéenne. Mais la culture d'un même arbre peut-elle suffire à créer une culture commune ?



1

La culture méditerranéenne existe-elle ?

LA MÈRE DES CONTINENTS ET DES ÉPOQUES

Par **Christian Grataloup**, professeur émérite à l'université Paris-Diderot.

◆ Une première ligne de partage

Le récit mythologique grec du rapt de la princesse phénicienne Europe par Zeus-taureau est bien connu. Une étymologie possible d'Europe serait la racine sémitique *Ereb*, le couchant, désignant la rive ouest de la mer Égée, face au terme lui aussi sémitique *Assou* (Asie), le levant, pour la rive est. Europe serait donc synonyme de ponant, occident, ouest, termes désignant le coucher du soleil, à l'inverse du mot Asie, équivalent à levant, orient, est. Les deux premiers « continents » (notion du XVI^e siècle) auraient ainsi été désignés.



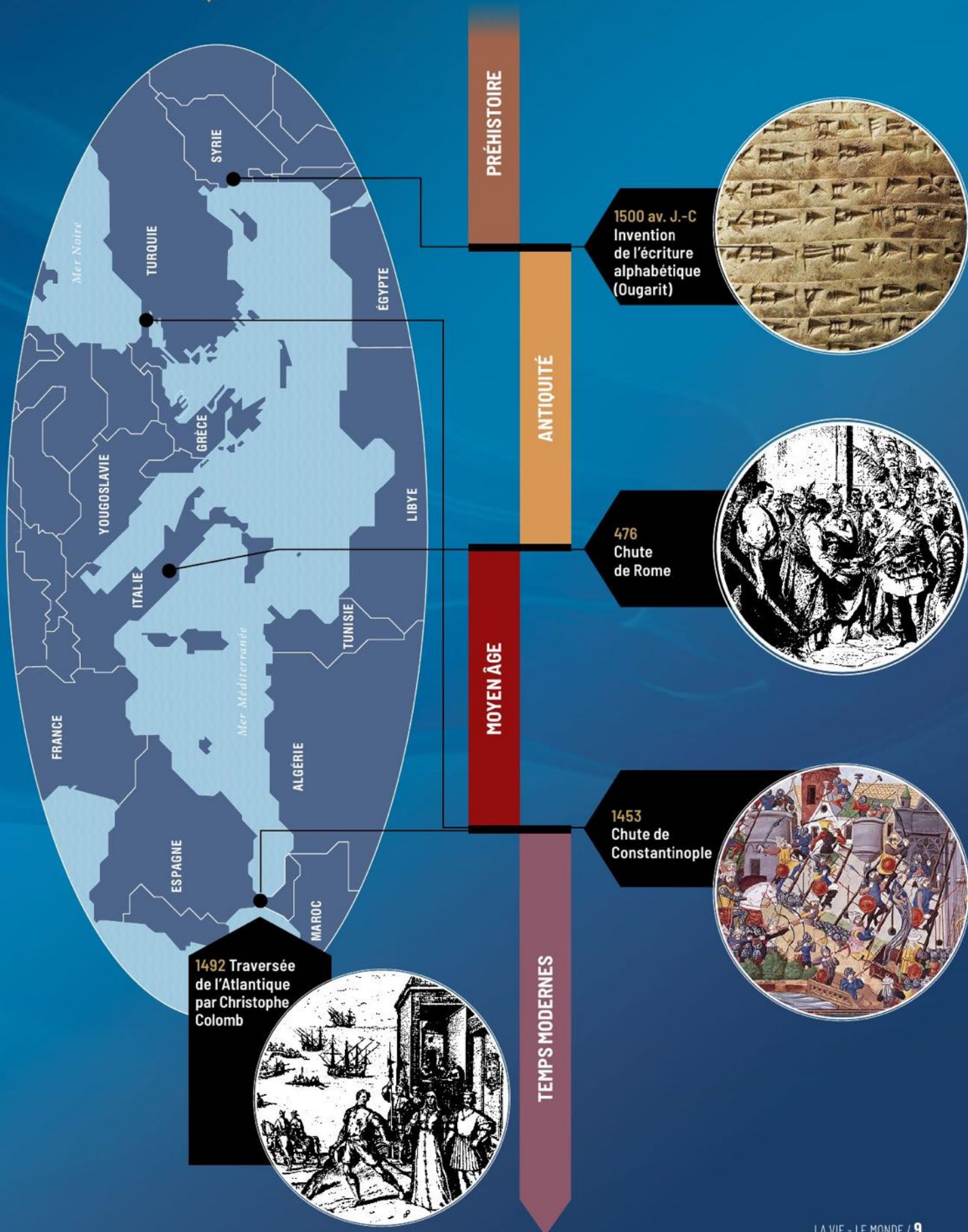
◆ L'orientation du monde médiéval

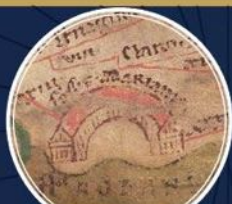
Les Pères de l'Église ont divisé l'espace habité en trois pour faire correspondre les parties du monde aux trois fils de Noé qui l'ont repeuplé après le Déluge. Reprenant des termes antiques, ils ont nommé ces parties Asie, Europe et Afrique. Simultanément, fut mis en place le calendrier chrétien organisant le temps avant et après la naissance du Christ. Pour l'espace comme pour le temps, le centre est Jérusalem. Sur la mappemonde, littéralement orientée (l'est, le paradis terrestre, est en haut, au début de l'histoire), la mer « verticale » est la Méditerranée. (Carte tirée du *Livre des propriétés des choses*, Barthélemy l'Anglais, XV^e siècle).



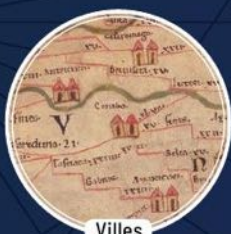
La périodisation de l'Histoire

L'historiographie européenne divise le temps des hommes en périodes. Les coupures, sauf la dernière entre temps modernes et époque contemporaine (qui débute avec la Révolution de 1789), relèvent d'événements qui se sont déroulés en Méditerranée. L'Antiquité démarre avec la naissance de l'écriture à l'est de la mer (IV^e millénaire av. J.-C.) ou l'invention de l'alphabet à Ougarit (vers 1500 av. J.-C.) et se termine avec la chute de Rome (476). Puis vient le Moyen Âge qui s'achève avec la prise de Constantinople par les Ottomans (1453) ou la traversée de l'Atlantique par Christophe Colomb (1492) qui mène l'Histoire au-delà de la Méditerranée.





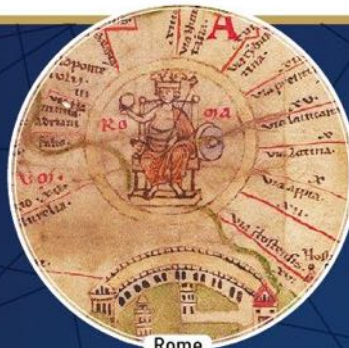
Port de Fos-sur-mer



Villes



Thermes



Rome

Golfe de Gascogne

◆ La Table de Peutinger, XIII^e siècle

Aucune carte romaine n'a survécu. La copie du XIII^e siècle d'une carte du IV^e siècle, portant le nom de l'humaniste allemand Konrad Peutinger (1465-1547), est d'autant plus précieuse. Elle montre les routes du monde connu des Romains, de l'Angleterre à Ceylan. C'est un plan de réseau (comme certains plans de métro) plaçant les villes les unes par rapport aux autres. Le grand trait bleu-vert presque en bas de la carte figure la Méditerranée.

LA MÈRE DE LA CARTOGRAPHIE MARINE OCCIDENTALE

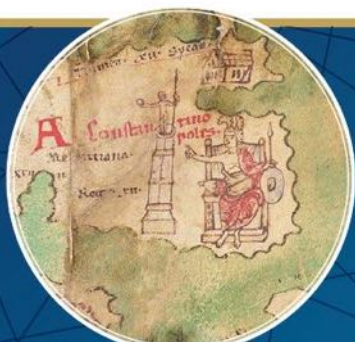
Par Christian Grataloup, professeur émérite à l'université Paris-Diderot.



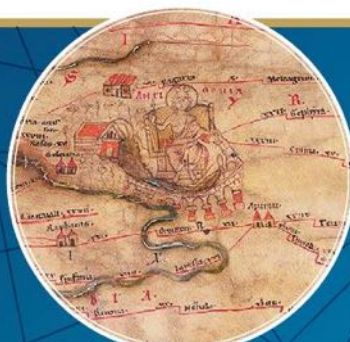
Tracé de la Méditerranée

◆ La carte pisane, 1275-1300

Ce document sur vélin découvert à Pise est considéré comme le plus ancien portulan. On appelle ainsi les cartes de navigation liées à l'usage de la boussole. Elles permettaient de repérer le cap nécessaire pour aller d'un point littoral à un autre. Les mers sont striées de lignes déclinées en rhumb (aire de vent) à partir de roses des vents. Les noms de lieux sont écrits perpendiculairement aux côtes. Ces cartes ont été mises au point au XIII^e siècle en Méditerranée, sans doute dans la région de l'Égée.



Constantinople

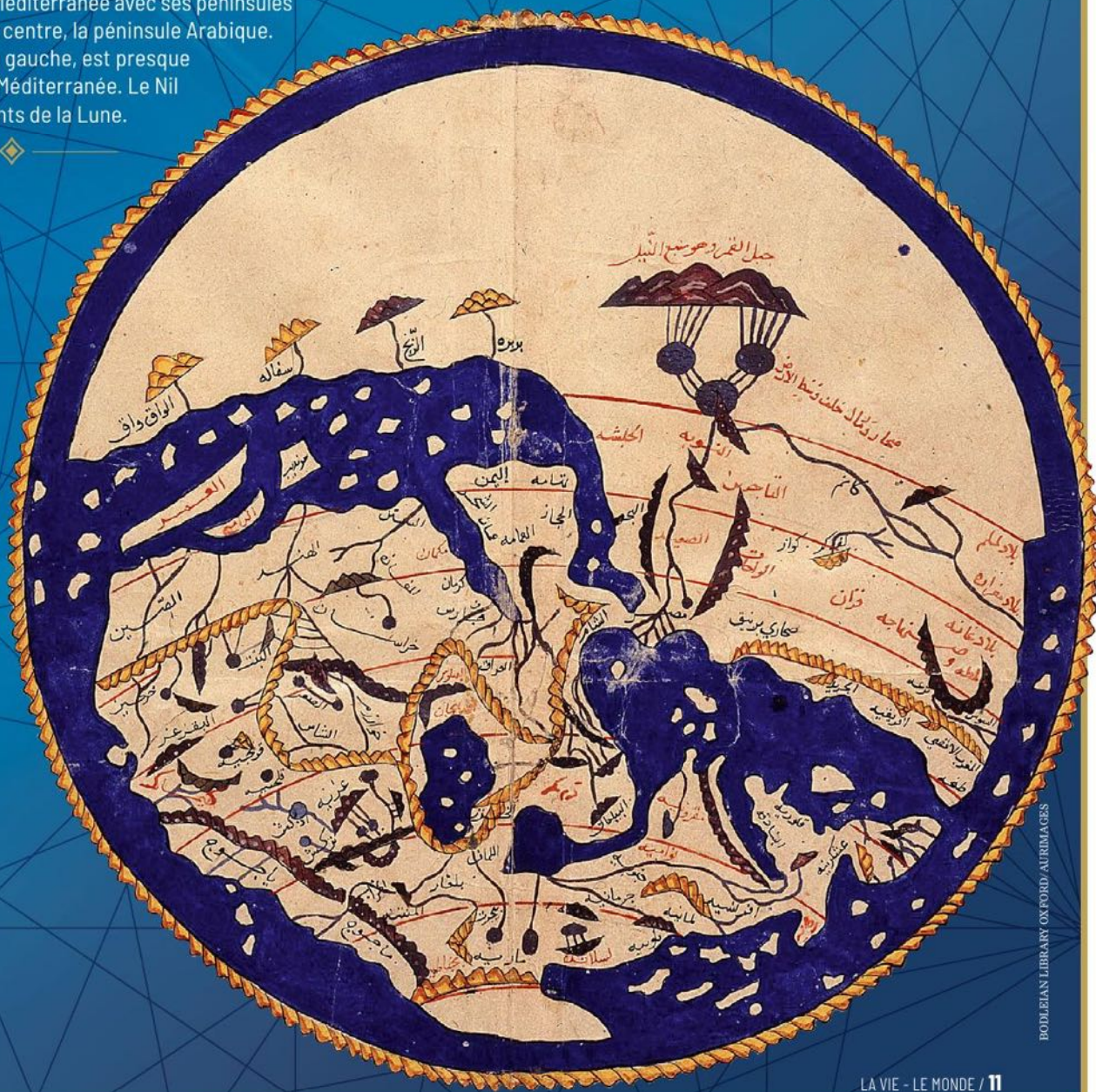


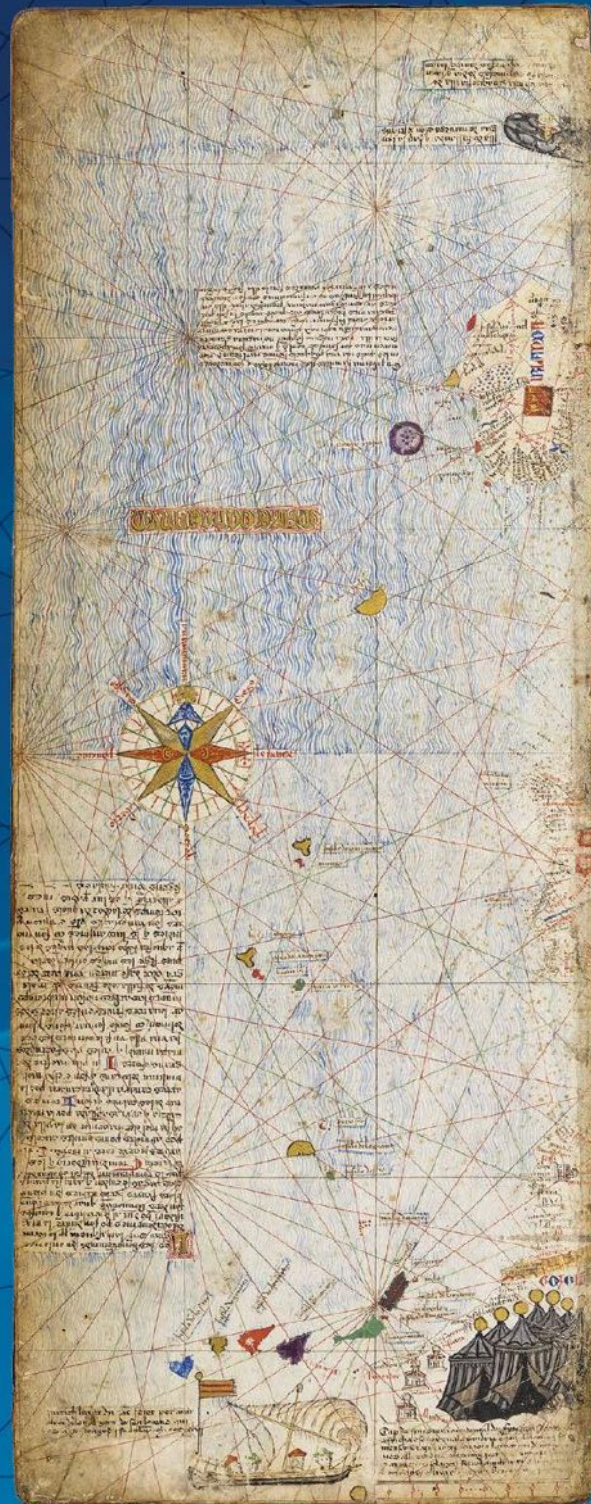
Antioche

Sur onze parchemins (un douzième est perdu), la table de Peutinger se présente sous forme d'un volumen (un rouleau) de 6,82 x 0,34 m.

La mappemonde d'al-Idrisi, 1154

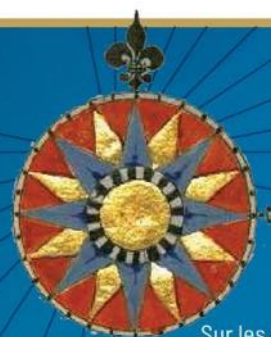
Le savant musulman al-Idrisi a réalisé pour le roi Roger II de Sicile un livre de géographie intitulé *l'Agrément de celui qui est passionné pour la pérégrination à travers le monde*, connu aussi sous le nom de *Livre de Roger*. Il synthétise les connaissances antiques et arabes et inclut cette carte du monde habitée, dont on voit ici une copie réalisée en 1553. Comme souvent dans la cartographie arabe, le sud est en haut. Au milieu du quart inférieur droit on reconnaît la Méditerranée avec ses péninsules et ses îles, et, au centre, la péninsule Arabique. L'océan Indien, à gauche, est presque symétrique à la Méditerranée. Le Nil s'écoule des monts de la Lune.





◆ L'Atlas catalan, vers 1375

Cadeau du roi d'Aragon à Charles V de France, cette carte du monde connu au XIV^e siècle est attribuée au cartographe juif majorquin Abraham Cresques. Ce chef-d'œuvre cartographique médiéval comprend six cartes et schémas réalisés sur parchemin et collés sur bois. Il est conservé à la bibliothèque royale (devenue la Bibliothèque nationale de France) depuis 1380. La moitié occidentale que l'on voit ici, centrée sur la Méditerranée, est une carte portulane. Seuls les littoraux sont précisément représentés. Dans l'intérieur des terres, les figurations racontent plutôt des histoires, comme celle de l'empereur Moussa du Mali (détail ci-dessous) dont la richesse éblouissait alors le monde.



Sur les portulans, des marteloires (les réseaux de rhumbs) sont tracés à partir de la rose des vents et indiquent les caps.



◆ La Mapa Mundi de Domingos Teixeira, 1573

Ce planisphère portugais peint sur parchemin donne une image très informée du monde connu en Europe dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Le méridien central est celui de Tordesillas qui sépare les domaines de conquête des Espagnols (à l'ouest du méridien) et des Portugais (à l'est, incluant donc le Brésil). Le détroit de Magellan est signalé. La technique cartographique est celle d'une carte portulane, étendant donc au monde entier la cartographie initiée en Méditerranée.



L'HÉROÏNE DE FERNAND BRAUDEL

Par **Christian Grataloup**, professeur émérite à l'université Paris-Diderot.



GRAZIANO ARICI/LEEMAGE

24 août 1902 Naissance de Fernand Braudel à Luméville-en-Ornois (Meuse).

1924-1932 Il est professeur agrégé d'histoire en Algérie, à Constantine puis à Alger.

1929 Marc Bloch et Lucien Febvre créent la revue *Annales* à laquelle Braudel collabore, il la dirigera de 1946 à 1968.

1932-1935 Fernand Braudel est professeur aux lycées Pasteur, Condorcet, Henri-IV à Paris.

1935-1937 Il enseigne à la faculté des sciences, lettres et philosophie de São Paulo au Brésil.

1935-1939 Il est directeur d'études à l'École pratique des hautes études, à Paris.

1939 Le lieutenant d'artillerie Braudel est mobilisé sur la ligne Maginot.

1940-1945 Prisonnier à l'oflag XII-B de Mayence, puis à l'oflag disciplinaire de Lübeck, il écrit sa thèse de mémoire.

1947 Il passe la soutenance de sa thèse : « La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II ».

1950-1972 Professeur au Collège de France, à Paris, titulaire de la chaire Histoire de la civilisation moderne.

1956 Il devient directeur de l'École des hautes études en sciences sociales, à Paris.

1963 Il publie avec Suzanne Baille et Robert Philippe *le Monde actuel. Histoire et civilisations*.

1979 Il publie *Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XV^e-XVIII^e siècles* (3 volumes).

1984 Il est élu à l'Académie française.

27 novembre 1985 Fernand Braudel meurt à Saint-Gervais (Haute-Savoie).

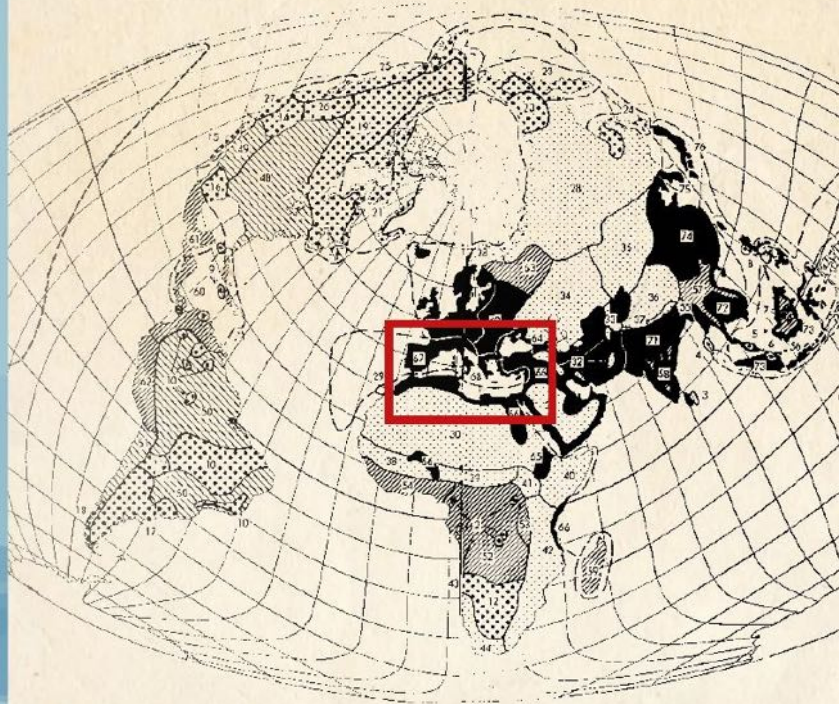


J. B. BERTIN/DR

La Méditerranée à l'envers...

Cette carte dessinée par Jacques Bertin a été une vedette graphique de la seconde édition du grand œuvre de l'historien, *la Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1966). La surprise vient de « l'orientation » au sud qui donne envie de retourner la page. La légende de Fernand Braudel insiste sur « l'orientation inhabituelle qui, plaçant le Sahara au-dessus de la Méditerranée, souligne combien la mer est écrasée par l'immensité désertique. Selon l'orientation de cette carte [...], l'accent sera mis sur les diverses liaisons mondiales de la Méditerranée ».

J. B. BERTIN/DR



... comme vidée de son eau...

Cette grande carte, également de la main de Jacques Bertin, ouvre la seconde édition de *la Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, avant même la préface. Entièrement en dégradé de gris, elle dessine les reliefs, continentaux et maritimes, par palier de 500 mètres. La mer est, en quelque sorte, vidée de son eau. Ce qui ressemble habituellement à une étendue bleue homogène devient rugueux, montagneux, étrange. Le personnage Méditerranée manifeste ainsi d'entrée sa personnalité.



... placée au centre du monde

La carte de l'ensemble des sociétés du XV^e siècle classées selon leurs compétences technologiques, placée au début du second grand œuvre de Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* (1979), relève d'un modèle évolutionniste aujourd'hui obsolète. Elle est encore pourtant souvent reproduite. Sur une projection Bertin, planisphère vedette des sciences sociales européennes de la seconde moitié du XX^e siècle, Braudel dispose les sociétés des « moins productives », les chasseurs-cueilleurs, aux plus « avancées ». Cela revient sur la carte à placer les « primitifs », comme le vieux Braudel les nomme encore, à la périphérie (Aborigènes australiens, Inuits, Patagons, Khoisans) et, bien au centre, la Méditerranée.

Illustration tirée de : F. Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XV^e-XVIII^e siècle*, T1 : *Les Structures du quotidien*, © Armand Colin, 1979, Paris.



Difficile d'aborder l'influence intellectuelle qu'exerce la mer au milieu des terres sans rapidement introduire Fernand Braudel. Sa thèse, « La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II », est devenue légendaire, tant par le renversement de problématique qu'elle introduit que par les circonstances exceptionnelles de sa rédaction. Alors que l'historien commence une thèse classique sur la politique méditerranéenne de Philippe II, il inverse sa problématique sous l'influence de l'historien Lucien Febvre. La rédaction commence lors de l'été 1939. Mais la mobilisation du lieutenant Braudel, puis sa captivité en Allemagne jusqu'en 1945, à l'oflag XII-B de Mayence, puis à l'oflag disciplinaire de Lübeck, lui imposent de travailler sans note, fiche ni source, situation impensable pour un historien. Cette rédaction improbable donne une fluidité rare au texte et une audace qui fit date dans la manière d'écrire l'histoire. Le plan met en scène l'invention braudélienne de la triple temporalité historique : d'abord le temps long de l'espace géographique, puis le temps moyen des cycles économiques, enfin la temporalité brève des moments politiques. Alors que l'événement représentait, jusque-là, le pivot de toute œuvre historique, la bataille de Lépante n'entre en scène qu'à la fin. Dans cette transfiguration, l'espace géographique liquide devient un quasi-personnage, l'héroïne centrale, aux dépens de Philippe II.

UN VÉRITABLE CHOC ÉMOTIONNEL

En amont du renversement intellectuel, il y a l'histoire d'amour de Braudel avec la Méditerranée. « *Ma conception de l'histoire s'est imposée comme la seule réponse intellectuelle possible à un spectacle, la Méditerranée, qu'aucun récit historique traditionnel ne pouvait saisir* ». Braudel a passé sa petite enfance en Lorraine. À l'issue de l'agrégation en 1923, il est très déçu de ne pas obtenir un poste à Bar-le-Duc. Nommé à son corps défendant au lycée de Constantine, il est rapidement bouleversé par la découverte du milieu méditerranéen. L'incipit de *la Méditerranée...* évoque ce déplacement du Nord au Midi : « *J'ai passionnément aimé la Méditerranée, sans doute parce que venu du Nord, comme tant d'autres, après tant d'autres.* » Il reste en Algérie jusqu'en 1932. Il confirme ce sentiment en épousant en 1933 une ancienne élève algéroise, Paule Pradel, fille de propriétaires terriens locaux.

La transformation du choc émotionnel en renversement scientifique doit beaucoup à la rencontre en 1931, à Alger, du grand historien belge Henri Pirenne. Ce dernier, dans l'article « Mahomet et Charlemagne » (1922), avait pensé la rupture historique transméditerranéenne entre chrétienté et islam. « *Les conférences de Pirenne m'ont paru prodigieuses : dans sa main ouverte ou fermée tour à tour s'enfermait ou se libérait toute la mer* ». Dans sa biographie de Fernand Braudel, Giuliana Gemelli commence par une dédicace à sa fille qui, un jour, regardant dans son bureau la photo de Braudel, lui dit : « *C'est bien le monsieur qui a découvert la Méditerranée, n'est-ce pas maman ?* » ■

Voyage sous des cieux pas tout bleus

Le climat méditerranéen est une notion récente, née avec le « beau temps » dans les années 1920. Pas si clément, il peut être tumultueux et se révèle moins uniforme que le voudrait notre imaginaire.

Un climat ne se définit que par comparaison. Plus ou moins chaud, plus ou moins pluvieux, plus ou moins ensoleillé... Les saisons sont systématiquement raccordées à des lieux. Au-delà de ce constat nécessaire, le vocabulaire employé est toujours empreint de jugements de valeur largement partagés à un moment donné. Il en va ainsi du climat méditerranéen.

UN CLIMAT INVENTÉ AU XX^e SIÈCLE...

Le concept de climat méditerranéen n'est pas né avec la Bible, en Palestine. Le jardin d'Eden a un climat irréaliste, celui d'une oasis au printemps perpétuel, sous une brise légère et un ciel toujours bleu, avec des fleuves permanents. Si le mot *klima* apparaît dans l'Antiquité grecque, il ne signifie rien d'autre qu'une bande de latitude recevant la même quantité d'énergie solaire. Au nord, il fait trop froid et au sud, trop chaud, si bien que les Hellènes habitent l'espace au climat idéal. Le propos est clairement méditerranéocentré. Cette manière de penser l'autre par rapport à soi entretient la théorie des climats. Selon le philosophe du XVIII^e siècle Montesquieu, les climats influencent « les passions, les goûts, les mœurs ». Sa prédilection va au climat tempéré océanique de France. Le climat permet alors de distinguer des régions terrestres. Le géographe Elisée Reclus, qui n'utilise pas l'adjectif « méditerranéen », écrit

en 1864 : « *Le climat général de la Provence [...] est souvent désagréable à cause de la sécheresse de l'atmosphère, de l'intensité des chaleurs, du manque d'ombrage, de la redoutable violence du mistral, [...] et des nuages de poussières...* » Quelques années plus tard, en 1876, il fait de la mer le cœur d'un espace original. La Méditerranée devient un « *grand agent médiateur qui modère les climats de toutes les contrées riveraines* ».

Unifié par la douceur hivernale, le climat méditerranéen n'est pas encore défini par le bleu estival, du ciel à l'eau. Les premières classifications climatiques, dont celle du météorologue allemand Wladimir Peter Köppen en 1900, ne l'individualisent pas. La création du climat méditerranéen va de pair avec l'invention du beau temps dans les années 1920, et les bienfaits corporels supposés de la chaleur. Aujourd'hui encore, vacanciers et retraités d'Europe plébiscitent la Méditerranée pour ses étés, malgré un arrière-plan de réchauffement climatique qui devrait les porter peut-être à privilégier plus de fraîcheur.

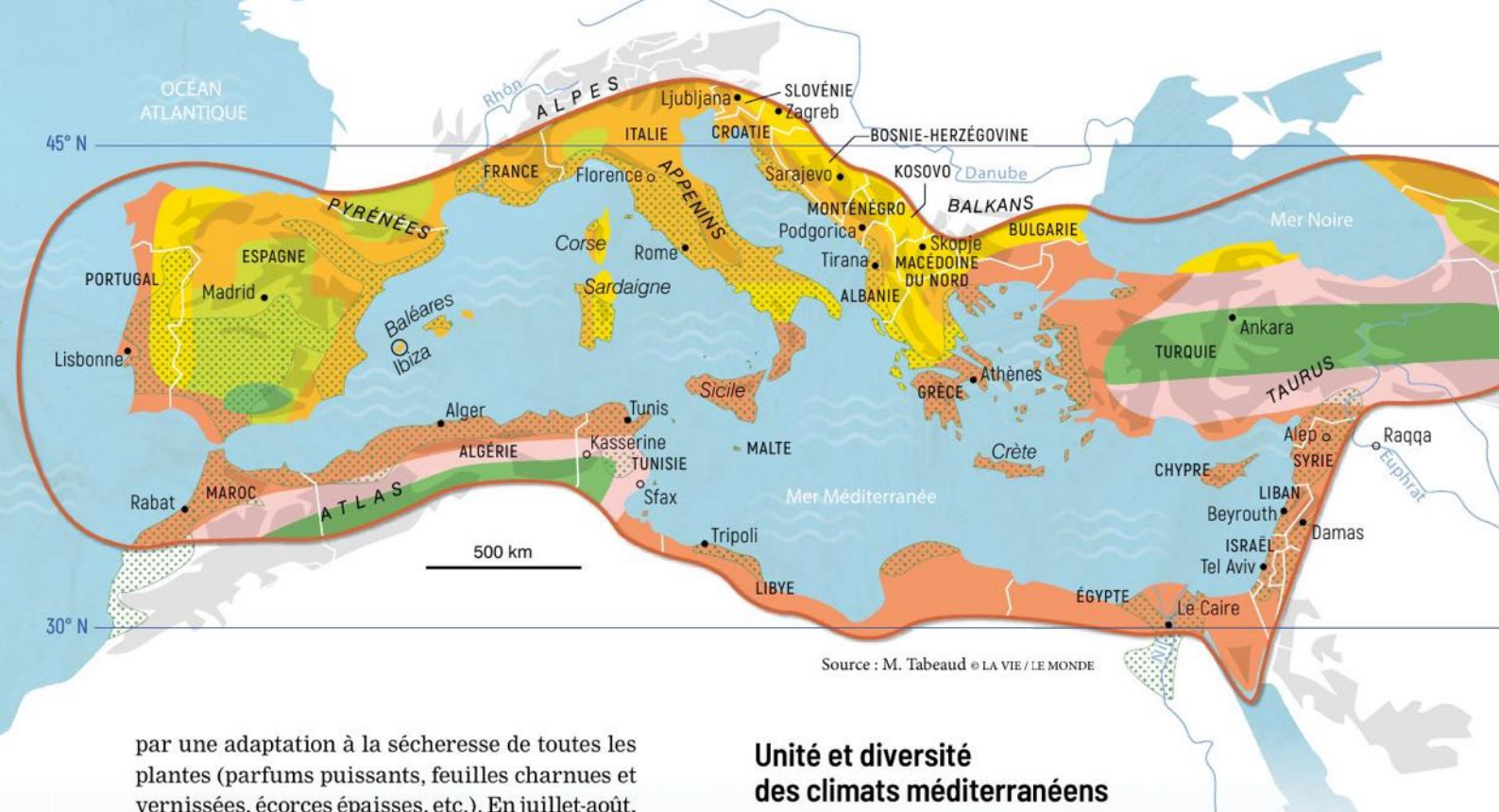
... AU RYTHME SAISONNIER CONTRASTÉ...

La mer Méditerranée a fini par donner son nom à un climat, qui existe bien loin de la *Mare Nostrum* des Romains : dans le sud-ouest de l'Australie, dans la province du Cap en Afrique du Sud, en Californie, au Chili central. Soit entre 30° et 45° de latitude, en façade ouest de continents à proximité d'eaux marines fraîches.

En Méditerranée, le rythme saisonnier du climat est contrasté et original puisqu'il emprunte successivement ses caractères aux régions désertiques subtropicales et aux régions tempérées océaniques. La saison froide est nuageuse et arrosée en raison des fréquentes perturbations frontales nées sur l'océan ou la mer. Les totaux pluviométriques annuels (Florence, 870 mm, Rome, 798 mm) sont souvent supérieurs à ceux qu'enregistrent les climats tempérés océaniques (Paris, 660 mm). Au cœur de l'hiver, en janvier-février, l'air froid venu du nord et du nord-est fait chuter les températures bien en dessous de zéro. Le gel affecte alors les emblématiques oliviers comme ce fut le cas en 1956. Au contraire, la saison chaude est ensoleillée (3000 heures par an en moyenne) et sans précipitations substantielles car les types de temps très anticycloniques dominent largement. Cette concomitance de l'ensoleillement, de la chaleur et de la pénurie d'eau de pluie se manifeste

MARTINE TABEAUD

Professeure émérite de géographie à l'université Paris 1-Panthéon-Sorbonne.



Source : M. Tabeaud © LA VIE / LE MONDE

par une adaptation à la sécheresse de toutes les plantes (parfums puissants, feuilles charnues et vernissées, écorces épaisses, etc.). En juillet-août, les vagues de chaleur, voire les canicules, peuvent être aggravées par la venue de vents d'origine saharienne comme le sirocco. Quant aux saisons intermédiaires, printemps et automne, elles sont brèves, très aléatoires et dangereuses. Les coups de vent de nord, comme le mistral, peuvent geler les arbres en fleur au printemps. Les épisodes qualifiés de « cévenols » en France apportent en octobre-novembre des pluies violentes de plusieurs centaines de litres par mètre carré. Ils font immédiatement déborder les cours d'eau avec des conséquences dramatiques dans les plaines côtières et les vallées urbanisées (Aude en 2018, par exemple).

... ET VARIABLE SELON LES RÉGIONS

Autour du bassin méditerranéen, quatre facteurs modifient le climat type, principalement en saison froide. D'abord la latitude. En Tunisie, par exemple, les pluies cumulées de novembre-décembre qui avoisinent les 100 mm à Tunis se font de moins en moins abondantes en allant vers le sud (65 mm à Sfax, 50 mm à Kasserine). La saison sèche s'allonge et les maximales estivales sont de plus en plus torrides (32 °C à Tunis et près de 37 °C à Kasserine). Le deuxième facteur de variabilité réside dans la continentalité. Elle a pour effet d'amplifier les caractères des hivers et des étés. À Alep, en Syrie, l'hiver est froid (seulement 6 °C en janvier). Mais de juin à septembre, quatre mois durant, les températures maximales dépassent 30 °C. L'été est très sec car les 330 mm de précipitations annuelles tombent en hiver. À Raqqa, dans la vallée de l'Euphrate, à 200 km à l'est, elles diminuent d'un tiers, malgré une variabilité interannuelle forte. Là, commence le désert. L'altitude joue aussi un rôle important, car les arrière-pays sont souvent montagneux (Pyrénées, Alpes, Apennins, Atlas, Balkans,

Taurus, Liban). Les contrastes thermiques et pluviométriques dépendent de l'exposition des versants. L'hiver est bien enneigé. La station de ski de Faraya-Mzaari, à 1 800 m sur les hauteurs du Kesrouan (Liban), met à profit trois ou quatre mois de manteau neigeux. Il en est de même à Michlifen dans le Moyen Atlas marocain. Enfin, dernier facteur de variabilité, la proximité de la mer a aussi un impact. Les rivieras et les îles bénéficient d'un climat plus doux, plus tamponné. Les contrastes thermiques diurnes s'amointrissent avec les brises de mer qui rafraîchissent les journées. L'amplitude thermique entre l'hiver et l'été y est moindre. À Ibiza, aux Baléares, les minimales de janvier ne descendent pas en moyenne sous 9 °C et les maximales estivales restent toujours en dessous de 30 °C. Le voisinage avec la mer entretient également une humidité moyenne de l'ordre de 75 % mais qui parfois sature l'air de brume, réduisant alors la luminosité.

Même si ces nuances mettent à mal l'unité supposée du climat méditerranéen, la perception subjective des individus transcende la réalité objective des chiffres. ■

Sur la branche de l'olivier se niche l'identité

Considéré comme un don prodigieux de la nature ou des dieux, l'olivier s'est propagé il y a des millénaires dans tout le bassin méditerranéen. Sa silhouette trapue, son feuillage argenté signent les paysages comme autant de balises d'une civilisation.

Columelle, célèbre agronome latin du I^{er} siècle, considérait l'olivier comme le premier des arbres. Cette place éminente montre bien tout l'intérêt que portaient les sociétés méditerranéennes à cet arbre, et ce depuis des millénaires. L'olivier cultivé est le résultat d'une domestication très ancienne de l'olivier sauvage, plus communément appelé « oléastre », qui s'est opérée dans plusieurs régions du bassin méditerranéen avec un foyer majeur situé en Asie Mineure et au Proche-Orient. Les sociétés antiques ont très rapidement perçu les multiples usages qu'elles pouvaient tirer de cet arbre et de ses productions. Ainsi de nombreuses variétés d'oliviers domestiqués furent diffusées au gré des migrations et des échanges et se mêlèrent aux variétés locales. Dans cette propagation, les Phéniciens, les Grecs puis les Romains jouèrent un rôle prépondérant et contribuèrent à une généralisation de la culture de l'olivier dans tout le bassin méditerranéen. L'oléiculture bénéficia aussi de progrès dans ses techniques agricoles, comme le greffage sur les oléastres ou la taille des arbres, et dans les modes de transformation avec l'apparition des meules destinées à broyer les olives ou des pressoirs pour en extraire l'huile. Les meules rotatives les plus anciennes datent du IV^e siècle av. J.-C.

UNE HUILE D'OR TRÈS PRISÉE

Dès l'Empire romain, des régions comme la Bétique – l'actuelle Andalousie – ou l'Afrique du Nord se spécialisèrent dans la culture de l'olivier grâce à la notoriété de leurs huiles. Les débris des dizaines de millions d'amphores qui constituent le Monte Testaccio (le Mont des tessons) à Rome, haut de près de 30 mètres, témoignent de l'intensité du commerce de l'huile d'olive au début de l'ère chrétienne. Par la suite, l'oléiculture évolua en fonction des vicissitudes historiques du bassin méditerranéen. Aux phases de recul, durant les périodes d'invasion ou d'instabilité, succédèrent des phases d'expansion lors des moments de grande

prospérité (Andalousie médiévale ou âge d'or de l'Espagne moderne, par exemple). Du XIX^e au début du XX^e siècle, la culture de l'olivier connut un grand essor qui se concrétisa par l'apparition d'immenses oliveraies en monoculture en Tunisie ou en Andalousie. Il s'ensuivit une période de stagnation, voire de recul, due à une faible rentabilité et à la concurrence d'huiles végétales meilleur marché. À ce marasme s'ajoutèrent des accidents climatiques comme le gel catastrophique de février 1956 qui décima l'oléiculture française.

Depuis les années 1980, la culture de l'olivier enregistre un prodigieux renouveau. Il se traduit par une extension rapide des oliveraies dans l'ensemble des pays méditerranéens et par une hausse





STÉPHANE ANGLES

Professeur de géographie à l'université de Lorraine, équipe d'accueil Loterr.

de la production stimulée par une consommation d'huile d'olive en forte progression. La France elle-même voit son oléiculture renaître après un déclin séculaire qui paraissait inéluctable. Tout en demeurant très marquée par des caractères traditionnels, l'oléiculture est aujourd'hui entrée dans une phase de modernisation avec le développement de l'irrigation et des vergers à haute densité, la mécanisation de la récolte des olives et l'amélioration des procédés d'obtention de l'huile. Toutefois, quelques soucis obscurcissent l'avenir. D'une part, en raison de l'impact de ces méthodes : les paysages oléicoles se banalisent et la consommation d'eau et de produits phytosanitaires augmente considérablement. D'autre part, l'intrusion récente d'une bactérie fatale pour l'arbre, la *Xylella fastidiosa*, a causé de graves dégâts dans le sud de l'Italie.

Plus que toute autre plante, l'olivier symbolise le milieu méditerranéen au point d'être considéré comme le meilleur indicateur pour délimiter l'aire de son climat. Depuis des millénaires, il constitue

l'un des éléments de la trilogie agricole méditerranéenne avec le blé et la vigne. Tout d'abord, l'olivier est parfaitement adapté aux conditions naturelles de ces régions : il résiste aux fortes températures et aux sécheresses sévères, il apprécie un ensoleillement généreux et se contente de sols pauvres. En outre, il produit un fruit, l'olive, qui est comestible après une préparation et fournit un corps gras utilisé pour l'éclairage, le soin du corps et l'alimentation. À cela, il faut ajouter l'usage que l'on peut faire de son bois résistant et de son feuillage.

UN PATRIMOINE CULTUREL

Devant de tels atouts, les sociétés méditerranéennes ont toujours perçu l'olivier comme un don prodigieux et l'ont pourvu de multiples valeurs. Sa longévité, son tronc noueux en ont fait le symbole d'une résistance qui confine à l'éternité et d'une opiniâtreté pleine de sagesse. L'olivier et l'huile d'olive possèdent en particulier une dimension spirituelle et religieuse. L'arbre est ainsi présent dans de nombreux récits mythologiques et orne des hauts lieux religieux comme le mont des Oliviers à Jérusalem ou le sanctuaire grec de Delphes ; quant à l'huile d'olive, elle est fréquemment évoquée dans la Bible et le Coran. Les sociétés méditerranéennes considèrent aussi l'olivier comme une source durable de richesse et un patrimoine à préserver. L'adage qui veut que l'on plante l'olivier pour ses petits-enfants est largement partagé tant en Espagne qu'en Provence ou en Kabylie.

Les qualités alimentaires des produits oléicoles, sur les plans nutritionnel et gustatif, participent à la relation intime qui unit l'olivier aux populations méditerranéennes et qui en fait une des bases de leur régime. Le lien étroit qu'elles ont tissé avec cet arbre explique également les multiples adaptations que les oléiculteurs ont su déployer pour répondre à leurs besoins. Les façons de cultiver sont plurielles et font varier la forme des arbres, le nombre de pieds ou les densités de plantation. De même, l'olivier cultivé compte plusieurs centaines de variétés différentes offrant une plasticité face aux conditions naturelles et une grande diversité dans les productions en matières agronomiques et gustatives. Il n'est donc pas étonnant que l'on compte aujourd'hui plus de 130 indications géographiques (appellations et indications d'origine protégée) pour l'huile d'olive, dont 126 sont enregistrées dans l'Union européenne. L'olivier constitue ainsi un remarquable patrimoine partagé par toutes les populations du bassin méditerranéen qui en ont fait un symbole de leur propre identité. ■



La viticulture et le vin apparaissent aux alentours du V^e millénaire av. J.-C. dans les hautes terres encadrant le Croissant fertile (Caucase, Taurus, Liban, Judée, Zagros). Les plaines agricoles et urbanisées sont vouées à la bière issue de l'orge, de l'épeautre, du blé ; elle est la boisson sacrée et identitaire. Le vin qui descend des montagnes est d'abord un breuvage exotique pour l'élite, celle-ci y prend goût et en fait la boisson des dieux et d'accompagnement des morts. On l'observe dans les tombeaux égyptiens. Puis vient le temps des plantations en plaine et de la vinification. Les Grecs font de Dionysos – qui devient Bacchus dans la religion romaine – l'un des dieux majeurs du panthéon. Né deux fois, du ventre de sa mère puis de la cuisse de Zeus, il est le dieu de la vie, mais aussi de la mort et de la renaissance, de la force, de la joie qui peut basculer dans la folie. Il se fond dans le vin qui est bu à l'occasion du symposium, le rituel au cours duquel il lui est rendu hommage.

UNE ALLIANCE AVEC DIEU

La Bible hébraïque mentionne 114 fois la vigne et 173 fois le vin qui sont les symboles de l'Alliance, de la Terre promise, du triomphe de la vie sur la mort, des grandeurs et des risques de la condition humaine. Vient le christianisme qui fusionne autour du vin les héritages biblique et grec. Dans le Nouveau Testament, la vigne est mise en scène 32 fois et le vin 41 fois. Le premier miracle de Jésus est celui des noces de Cana et il affirme juste avant sa Passion : *« Moi, je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. [...] Moi, je suis la vigne, et vous, les sarments »* (Jean, 15, 1-8). Peu de temps auparavant, il avait dit à ses apôtres en leur offrant le vin de la Cène (Luc, 22, 20) : *« Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est répandu pour vous »*. Depuis, pour les chrétiens, sous les apparences du vin, c'est le sang

du Christ qui est offert à Dieu lors de l'eucharistie. Au cours des premiers siècles de notre ère, la viticulture et le vin, déjà largement diffusés dans l'Empire romain, acquièrent davantage de prestige. Ils séduisent les Barbares celtiques, germaniques et slaves vivant au-delà du limes. Après l'effondrement de l'empire, au fur et à mesure de leur conversion au christianisme, ils substituent à la bière et à l'hydromel le vin qu'ils produisent, si les conditions le permettent, ou qu'ils importent du Sud.

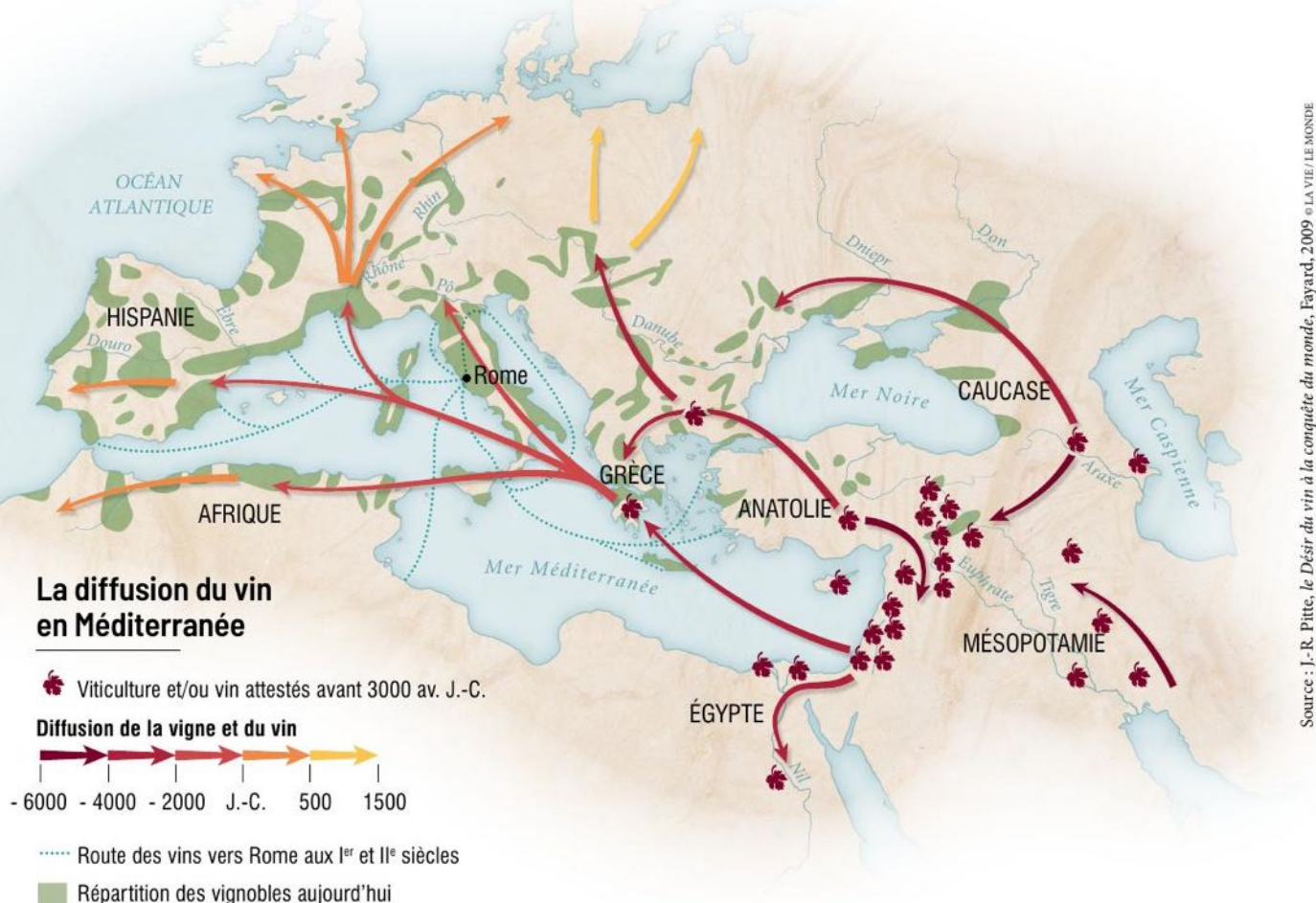
Le monde islamique est fasciné par le vin qui coule à flots dans le paradis des élus d'Allah. L'ordre des sourates du Coran a néanmoins pour conséquence que les plus tardives, dites « de Médine », qui en interdisent la consommation en ce bas monde abrogent les premières, dites « de La Mecque », qui en vantent les vertus tout en

recommandant la modération. Les pays musulmans représentent donc une impasse pour la viticulture. Celle-ci y survit néanmoins grâce aux minorités juives ou chrétiennes qui conservent l'autorisation d'élaborer leur boisson cultuelle, celle du kiddouch de shabbat et celle de l'eucharistie.

En Occident latin et dans l'Empire byzantin, le vin, ou la piquette, est la boisson courante de tous les milieux au Moyen Âge. Mais à la différence de la période romaine, peu de vins méditerranéens sont exportés loin de leur région d'origine. Le falerne de Campanie, célèbre dans tout l'Empire romain, n'est plus qu'un lointain souvenir. Seul le vin doux de Chypre, connu grâce aux croisades, s'exporte un peu vers l'Europe, via les ports de Méditerranée occidentale. Les vins qui circulent alors sont produits dans des régions plus fraîches : le champagne (exporté vers Paris), le bourgogne (vers Avignon, les Flandres, Paris), le bordeaux (vers l'Angleterre, les Flandres, la Hanse). Cependant, du

L'esprit s'éveille dans le corps du vin

Depuis l'Antiquité le vin occupe une place centrale en Méditerranée. Il a eu, selon le cas, une dimension sociale, sacrée ou symbolique. Aujourd'hui, essentiellement associé, au plaisir, il a conquis le monde.



Source : J.-R. Pitte, *le Désir du vin à la conquête du monde*, Fayard, 2009 © LA VIE / LE MONDE

fait du Petit Âge glaciaire – entre le XVII^e siècle et le début du XX^e siècle – l'Europe du Nord se trouve désormais dans l'impossibilité de produire du vin, même médiocre. Les marchés de consommation se tournent donc vers les côtes de l'Atlantique Sud et de la Méditerranée où naissent de vastes vignobles commerciaux dans l'arrière-pays des grands ports. Les vins sont élaborés de manière à supporter un long voyage maritime. Ils sont donc rouges, tanniques, légèrement soufrés à l'allumette hollandaise (graves, médoc) ou liquoreux, par sélection de raisins atteints de pourriture noble due au botrytis (sauternes) ou par mutage à l'alcool (porto, jerez, madère, constantia, malaga, banyuls, frontignan, marsala, samos, chypre).

DES SIMPLES VINS DE TABLE...

Hormis ces crus réputés, dans les pays méditerranéens, on produit partout des vins de qualité médiocre, blancs ou rouges, intransportables. Ils sont consommés sur place dans les mois qui suivent les vendanges, car leur conservation en barriques non soufrées provoque assez souvent leur transformation en vinaigre pendant les mois chauds de l'été. C'est ce qui explique que les Grecs utiliseront jusqu'à une date récente l'antique méthode antiseptique du poissage à la résine pour élaborer le vin quotidien appelé retsina.

Il faut attendre les XIX^e et XX^e siècles pour que se développent de grands vignobles producteurs de vins de consommation courante destinés aux milieux populaires de la France et de l'Europe du Nord. Ils sont désormais transportables grâce aux

navires « pinardiers » aux grandes citernes métalliques ou par chemin de fer. L'Algérie, la plaine du Languedoc, le Levant espagnol, les Pouilles italiennes se tournent vers cette production de masse issue de cépages productifs à jus coloré, plantés dans les plaines aux sols riches et humides ou irrigables, ce qui augmente les rendements.

... À LA MULTIPLICATION DES GRANDS CRUS

Depuis trois ou quatre décennies, les vignobles méditerranéens renouent avec la qualité et l'exportation. Plusieurs facteurs y concourent. En premier lieu, le tourisme estival s'est massivement développé sur les rivages de la Grande Bleue. Ils ont attiré des foules venues d'Europe du Nord. Celles-ci veulent consommer les cuisines locales et boire les vins du cru. Cette demande est à l'origine de l'amélioration des vins de Provence. La région s'est spécialisée d'abord dans le rosé. Bu glacé, celui-ci fournit un accompagnement facile aux repas d'été pris sous les parasols. Sa couleur est devenue le symbole du *sea, sex and sun*, ce que l'utilisation de bouteilles aux formes féminines suggère. De retour dans les brumes du Nord, les amateurs le boivent en se remémorant leurs vacances. Il en existe aujourd'hui qui sont mieux que buvables, mais c'est surtout dans les blancs et les rouges que de notables efforts ont été accomplis. Les techniques œnologiques ont beaucoup progressé. Aujourd'hui de grands vins naissent en Catalogne, en Languedoc, en Provence, partout en Italie, en Croatie, en Grèce, au Liban, en Israël et, désormais en Tunisie et au Maroc. ■

JEAN-ROBERT PITTE

Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, président de la Société de géographie.



Une petite histoire en chansons

Elles disent la beauté, le soleil, les flots bleus, mais aussi l'odeur du sang et les larmes de l'exil. Les chansons dessinent les contours d'un pays, la Méditerranée, en quête de fraternité.

La Méditerranée a la cote chez les musiciens et les auteurs de chansons. Muse inspirante, elle avive leur imagination, étend leur horizon. Forte de ses atouts, de ses couleurs et de ses lumières, de ses ciels et de ses flots, forcément bleus, celle « *qu'on voit danser le long des golfes clairs* » a suggéré à Charles Trenet, dans les années 1940, sa fameuse ritournelle, nommée simplement *La Mer*, l'un des succès les plus emblématiques de sa carrière. Le « fou chantant » a eu l'idée de cette chanson en longeant la côte méditerranéenne lors d'un voyage en train entre Montpellier et Perpignan, en compagnie du pianiste Léo Chauliac. C'est en passant, plus précisément, près de l'étang de Thau, relié à la mer par des graus (estuaire ou chenal en occitan), à Marseillan et à Sète, dans l'Hérault, que ces vers lui en ont été inspirés. Ce titre, que le futur consacrera comme un emblème du patrimoine de la chanson française, son auteur ne la chante pas lui-même au départ, nous rappelle le chanteur et comédien, Serge Hureau, directeur du Hall de la chanson, à Paris. La chanteuse Renée Lebas enregistre la chanson la première, en 1945, avec le pianiste Roland Gerbeau. Trenet, lui, le fera l'année suivante, avec Albert Lasry au piano. Ils sont nombreux, ceux qui la reprendront, ou rejoueront son thème, de Django

Reinhardt, (avec Stéphane Grappelli) à Jacques Higelin, de Dalida à George Benson (en anglais, *Beyond The Sea*), sans compter ceux qui y feront allusion (Alain Bashung, dans *Gaby oh Gaby*).

DES PAROLES DOUCES ET AMÈRES

Une dizaine d'années après l'enregistrement de Trenet, la Grande Bleue se voit honorée par une opérette, composée et écrite par Francis Lopez et Raymond Vincy. De sa création, le 17 décembre 1955, et jusqu'en 1957, *Méditerranée* se jouera à guichets fermés au théâtre du Châtelet à Paris. Tino Rossi commence avec elle sa carrière dans le genre opérette. « *Aux îles d'or ensoleillées / Aux rivages sans nuages / Au ciel enchanté / Méditerranée / C'est une fée qui t'a donné / Ton décor et ta beauté...* » : *Méditerranée* égrène ses clichés et devient, à l'instar de *Petit Papa Noël*, « la » chanson de Tino Rossi, reprise ensuite par Dave, Frédéric François et d'autres encore. En 1971, Georges Moustaki, né de parents grecs à Alexandrie (Égypte), adresse lui aussi sa dédicace, avec *En Méditerranée*, présente sur l'album *Il y avait un jardin*. La belle image se brouille, la muse fait triste mine. « *En Méditerranée / Il y a l'odeur du sang / Qui flotte sur*





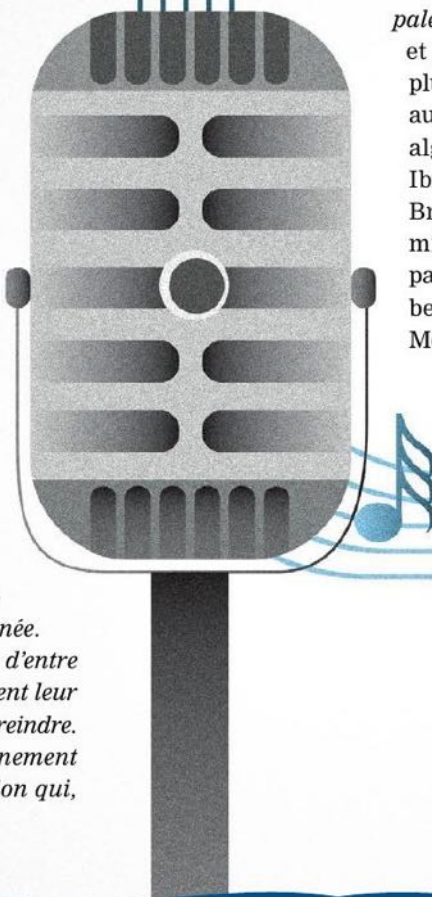
elle, est ancienne et a réuni de nombreux styles artistiques tout au long de ses rives, depuis le sud des Balkans jusqu'à l'Afrique du Nord, des rives sud de l'Europe jusqu'au Machreq, poursuit le musicien. Ma musique est méditerranéenne, dans le sens où le vocabulaire que j'utilise appartient à l'héritage des grandes cultures de ce monde. Tous ces styles se font écho, s'opposant ou s'attirant mais se rejoignant sans cesse. Ils sont toujours vivants et transparaissent sous mille formes complémentaires. »

LE RÊVE D'UN ESPACE SANS FRONTIÈRES

Mystique, pour le trompettiste sarde Paolo Fresu et l'ensemble de polyphonies corses A Filetta, réunis avec le bandonéoniste italien Daniele di Bonaventura sur l'album *Mistico Mediterraneo* (2011), la Méditerranée est rêvée comme un espace

sans frontières par le chanteur anglo-italien Piers Faccini, né en 1970 dans la banlieue de Londres, d'une mère anglaise et d'un père italien. Son album *I Dreamed An Island*, paru fin 2016, exhale son attachement à sa part méditerranéenne. « Notre vrai pays c'est la Méditerranée, pas une de ces nations qui longent ses mers ! N'importe quelle personne qui vient de ces eaux, en remontant le temps, c'est mon frère, ma sœur. » Cette idée, il a souhaité, dit-il la « faire ruisseler » à travers quelques chansons de son album, s'inspirant « de nos histoires communes, de nos racines intercroisées et de toute cette panoplie de langues, de religions, de races, toutes différentes mais toutes méditerranéennes. » Certaines de ces chansons comportent des passages en *palermitano* (le dialecte sicilien de Palerme) et en *salentino*, le dialecte de la partie la plus méridionale de l'Italie. On y entend aussi, interprété en arabe par le musicien algérien Malik Ziad, un poème du Sicilien, Ibn Hamdis, né à Syracuse en 1056. S'il est Britannique de passeport, depuis le cap mis sur le Brexit par le Royaume-Uni, un passeport méditerranéen lui conviendrait beaucoup mieux conclut le chanteur. La Méditerranée, comme une utopie. ■

ses rives / Et des pays meurtris / Comme autant de plaies vives / Des îles barbelées / Des murs qui emprisonnent... », chante Moustaki. La Grèce est sous le joug des colonels. L'actrice et chanteuse Melina Mercouri reprendra le titre, adapté en grec par Dimitris Christodoulou. Cette même année, dans l'Espagne franquiste, Joan Manuel Serrat sort l'album *Mediterráneo*, contenant la chanson portant ce titre, une ode sublime à la mer Méditerranée. Des vers renvoyant une image dépourvue d'insouciance. « Moi / Qui ai dans la peau ton goût / Amère des pleurs éternels / Qu'ont versé en toi cent peuples / D'Algésiras à Istanbul / Pour que tu peignes de bleu / Leurs longues nuits d'hiver », chante en castillan le Catalan. Il reprendra 45 ans plus tard sa chanson, entouré d'autres artistes (Antonio Orozco, Els Amics de les Arts, Ismael Serrano, Gossos, Marina Rossell...), dans un clip, tourné pour appuyer la campagne « Casa Nostra Casa Vostra » (Notre maison, votre maison), en soutien aux réfugiés. « La Méditerranée est pour moi nafidha, pencere, parathyro, khidkee, une fenêtre [en arabe, turc, grec et hindi], écrit en 2019, le musicien, auteur et compositeur Titi Robin, dans la nouvelle revue littéraire *La Fabrique de Méditerranée*. Cette fenêtre est aujourd'hui pour certains d'entre nous un lieu où les larmes de l'exil échangent leur sel amer avec la seule mer qui veut bien les étreindre. Mon univers esthétique est l'héritier pleinement moderne et contemporain d'une civilisation qui,



PATRICK LABESSE
Journaliste au Monde.



Sur les rivages de la pensée philosophique

Il est des lieux propices à la recherche de la sagesse.
La Méditerranée en fait partie, elle a vu naître la philosophie,
une discipline qui a fécondé l'Orient comme l'Occident.

ALI
BENMAKHOULF

Professeur de
philosophie à l'université
Paris-Est-Créteil-Val-de-
Marne et à l'université
libre de Bruxelles.

C'est devant les sentinelles méditerranéennes que sont les oliviers et les palmiers que des philosophes comme saint Augustin (354-430), al-Farabi (870-950), Averroès (1126-1198) ou Ibn Khaldun (1332-1406) ont vécu. Il faut les imaginer toujours en mouvement : de Thagaste à Carthage puis à Milan pour Augustin, de Bagdad à Alep pour al-Farabi, de Cordoue à Grenade puis à Marrakech pour Averroès, de Tunis à Fès pour Ibn Khaldun. Et tous ont pris au sérieux la question posée par Platon dans le *Théétète* : « Qu'appelles-tu penser ? » et sa réponse socratique : « Une discussion (logos) que l'âme elle-même poursuit tout du long avec elle-même à propos des choses qu'il lui arrive d'examiner. » Ce logos a pris des tours différents dans la culture méditerranéenne selon que l'on aille du côté d'un exercice spirituel du type de celui que mène Augustin dans les *Confessions*, ou du côté de l'exploration des modes de raisonnements à la manière d'al-Farabi ou d'Averroès. D'un côté, la découverte de la vérité se fait par la conversion du regard de l'âme qui se détourne des biens extérieurs et incertains pour le bien véritable : la connaissance de soi par l'adoration divine. De l'autre, la découverte de cette même vérité suppose le patient travail logique de mise au point des raisonnements valides.

Ce n'est pas tant une différence religieuse qui préside aux formes distinctes d'interprétation du passage cité de Platon que des manières de se rapporter à soi et à la pensée. La formation d'Augustin, Père de l'Église, est d'abord empreinte



de rhétorique latine et de lecture de textes païens : Virgile, Salluste et Térence. Paradoxalement, la lecture de Cicéron joue pour lui le rôle d'un vecteur de conversion : il comprend alors que la recherche de la sagesse se fait sous forme d'un redressement moral et de la célébration de la grandeur du Verbe de Dieu. Plotin, lu à Milan, lui fait quitter la littérature et la rhétorique, mais aussi le manichéisme qui l'avait séduit un temps, pour un ancrage philosophique. Tout en admirant la rigueur des moines d'Égypte, qui cautérisaient dans leur solitude les blessures que leur infligeaient les sens, il choisit la médication plus douce de la philosophie.

UN ACCÈS PLURIEL À LA VÉRITÉ

Les philosophes arabes quant à eux ne percevaient pas les philosophes grecs comme des païens, mais comme des « Anciens » et ils voulaient s'inscrire dans la longue succession des philosophes et des prophètes en Méditerranée. Pour justifier la pratique de la philosophie grecque en milieu musulman, il importait de construire une continuité entre la parole inspirée de la religion et la parole argumentée de la philosophie. L'idée d'une double vérité, celle de la foi et celle de la raison, leur était totalement étrangère. En revanche, ils ont développé l'idée d'un accès pluriel à la vérité : accès par la religion, selon la lecture des textes scripturaux, ou accès par la philosophie avec l'appropriation des textes grecs. Al-Farabi n'a pas manqué de théoriser ce transfert des textes grecs en milieu arabo-musulman. Selon lui, un peuple peut pratiquer d'abord la philosophie avant d'avoir connaissance d'une religion révélée, et c'est le cas des Grecs ; ou il peut d'abord recevoir un message divin, puis, au gré des traductions de textes venus d'ailleurs, pratiquer la philosophie. Et c'est le cas des Arabes qui ont fait leur miel du double apport des textes venus de Byzance et de ceux travaillés par l'école d'Alexandrie. Cette école avait repris le flambeau de la philosophie de l'école d'Athènes dans l'Antiquité tardive.

La Méditerranée a vu ainsi un passage de témoin de la philosophie avec des pratiques différentes, mais elles sont toutes unifiées par le mot de « sagesse ». C'est ce mot, rencontré dans Cicéron, qui donne à Augustin l'impulsion de l'examen de l'âme. C'est encore ce mot (*hikma*), présent dans le texte coranique qui sera labellisé comme philosophie : « *Nous vous avons enseigné le Livre et la sagesse* », dit le Coran. La « sagesse » présente ici est celle que d'autres peuples, notamment les Grecs, ont déjà pratiquée. Le Coran, selon Averroès, nous oblige – au sens fort du terme, au sens de la charia – à aller chercher le savoir le plus haut là

où il se trouve. Or Aristote – cette perfection faite homme, selon le philosophe cordouan – avait mis en forme le savoir le plus haut, donc le plus parfait : le savoir démonstratif. C'est donc cela qu'il faut rechercher.

Une telle démarche n'écarte pas la perplexité. Maïmonide (1135-1204), issu de la même culture philosophique qu'Averroès, ayant lu comme lui al-Farabi, qu'il considérait comme le second maître après Aristote, et ayant lui aussi une connaissance fine des débats théologiques chez les musulmans, sait que la croyance religieuse et la défense des outils intellectuels tels qu'on les trouve chez les philosophes grecs peuvent conduire à une forme de « perplexité », c'est-à-dire à un conflit ouvert entre le religieux et le non religieux. Dans une lettre à son traducteur en hébreu, Samuel ibn Tibbon, il reconnaît que sans les commentaires d'Alexandre d'Aphrodise (v. 150- v. 215), de Themistius (v. 317- v. 388), d'al-Farabi et d'Averroès, on ne peut avoir un accès aisé à Aristote. Ces commentaires permettent de ne pas succomber si facilement à la fascination pour la philosophie ou tout au contraire à sa diabolisation chez ceux qui la voient comme une pratique subversive et destructrice de la foi. Dans sa chair même, Maïmonide a fait l'épreuve de l'intolérance religieuse. Il a fui l'Andalousie où la dynastie almohade a imposé un islam rigoureux. Après des études de médecine à Fès, il a trouvé refuge au Caire, où il est devenu médecin de Saladin et chef de la communauté juive pour laquelle il s'est engagé politiquement jusqu'à parvenir à libérer des juifs tenus en otage par les croisés (1168).

UNE RÉFLEXION SUR L'HISTOIRE

Le déplacement des philosophes autour de la Méditerranée est, comme on vient de le voir, souvent suscité par des troubles politiques. À cela s'ajoutent parfois les épidémies comme dans le cas d'Ibn Khaldun, issu d'une famille andalouse. Il a vu dans la seconde moitié du XIV^e siècle sa ville natale, Tunis, décimée par la peste. Avec Ibn Khaldun, l'Histoire devient une thématique majeure en philosophie : il ne s'agit plus de dire seulement que l'on se situe dans le long cours de l'histoire méditerranéenne. Il faut aussi essayer de comprendre comment les sociétés naissent et se développent. En mettant en avant les caractéristiques de l'urbanité et de la civilité, le philosophe introduit une réflexion sur le mouvement de l'Histoire en analysant la circulation des signes sur lesquels repose le pouvoir politique : formes ritualisées du consentement au prince, justification religieuse de souverainetés séculières, prétextes de raison pour des conquêtes militaires. Les outils livrés par ce penseur sont encore bien féconds aujourd'hui. ■

La lingua franca, un sabir franco de port

Née de la créativité des écumeurs de la Méditerranée, alors au paroxysme des hostilités, la lingua franca était la langue métisse des ports à l'époque barbaresque. Parlée dans tout le bassin et à seule visée utilitaire, elle n'a cependant pas créé de communauté de destin.

L'histoire de la lingua franca est celle d'un continent enseveli. Si elle a existé du XVI^e au XIX^e siècle, pendant les trois siècles de l'époque barbaresque qui ont secoué la Méditerranée, il ne nous en reste presque rien aujourd'hui. Phénomène extraordinaire et linguistiquement étonnant, la lingua franca était un pidgin méditerranéen, c'est-à-dire un parler issu d'un mélange de langues latines et arabo-turques. Elle permettait à ceux qui l'employaient de se comprendre alors qu'ils ne parlaient pas la même langue. Son usage s'inscrit dans une longue et riche histoire.

PARLÉE DE LA GALÈRE AU PALAIS

Mentionnée par des voyageurs, des captifs (dont l'illustre Miguel de Cervantès), des diplomates (comme l'ambassadeur de Louis XIV au Levant et à Alger, le chevalier Laurent d'Arvieux), ainsi que dans diverses littératures, la lingua franca a laissé des traces fugaces mais assez nombreuses qui prouvent sa présence à travers toute la Méditerranée. Elle pourrait avoir émergé durant les croisades, comme semble l'attester l'une de ses étymologies : langue des « ifranj », soit des Francs (catégorie qui regroupait, en réalité, tous les ressortissants de l'altérité chrétienne pour les sociétés d'Islam). Pourtant, la lingua franca était plus vraisemblablement le parler des pirates et des commerçants qui traversaient sans relâche la Méditerranée. Appelée aussi « franco », elle était précisément une langue franco de port : facilitant

l'échange et circulant d'un port à l'autre où elle était très largement entendue et pratiquée. Sa singularité notoire est due justement à cette versatilité extrême qui en faisait une langue passe-partout. Non seulement elle constituait une véritable passerelle, reliant les locuteurs européens à pratique linguistique romane et les locuteurs arabophones et turcophones de l'Afrique du Nord et du Levant, mais elle traversait aussi toutes les couches sociales et était employée aussi bien par le dey d'Alger que par les galériens et les esclaves.

AUSSI MYTHIQUE QU'UN SERPENT DE MER

Malgré son usage répandu, la lingua franca n'a figuré, dans le meilleur des cas, qu'en marge des chroniques officielles. Le monument consacré à l'histoire de la Méditerranée que représente l'œuvre de Fernand Braudel, bien que sensible à la « grammaire des civilisations » qu'elle se propose de restituer, est dénué de la moindre référence à une création aussi remarquable que cet espéranto méditerranéen. Née de l'écume de la mer, cette chimère de langue, hybride dans sa forme, bâtarde dans son usage, a tout d'un mythe. Hugo Schuchardt (1842-1927), le père de la créolistique, premier linguiste officiel de la lingua franca, la qualifie de *Seeschlange*, soit de « serpent de mer » ou créature maritime fantastique, notamment en raison de la rareté des sources où elle apparaît. La littérature se l'est appropriée pour en dépeindre tout le pittoresque et accentuer le comique d'un idiome aux faux airs d'italien de basse classe. La pièce à en avoir fait l'usage le plus spectaculaire, est *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière. Dans la

CHAYMA DELLAGI
Doctorante en littératures comparées et études culturelles à l'université Paul-Valéry, à Montpellier.

NATHALIE BESSARD

UNE GRAMMAIRE RUDIMENTAIRE

Si la lingua franca a été créée à partir d'un mélange de diverses langues, certains apports sont plus importants que d'autres. Les langues romanes dominent quand les éléments de turc, issus du vocabulaire nautique, et d'arabe, fait des locuteurs provenant des régences barbaresques, restent discrets. Composée en majorité de mots italiens, puis espagnols et provençaux (voire d'un soupçon de portugais), elle contrefait une langue latine, mais elle est identifiable par un vocabulaire et des tournures typiques : une grammaire rudimentaire, des verbes seulement à l'infinitif, des pronoms personnels simplifiés : « *Mi star mufti. Ti qui star ti ?* ». (Je suis mufti. Et toi qui es-tu ?).

scène comique du grand mamamouchi, la lingua franca est mise en vers sur la musique de Lully : *Se ti sabir ti responder / se non sabir tazir tazir...*

Produit des deux rives, la lingua franca a été un véritable objet métis méditerranéen, et cela bien avant que ne pointe le rêve de la culture commune poursuivi par les méditerranéistes. Ce n'est pas un hasard si aujourd'hui les termes « lingua franca » sont passés dans l'usage pour désigner toute langue véhiculaire permettant de surmonter l'incommunicabilité. Si, par la fonction qu'elle remplit et la forme qu'elle prend, cette langue en partage semble faire émerger un lieu commun, il ne faudrait pas pour autant céder à l'imaginaire quelque peu utopique d'un espace d'entente pacifié. Comme le rappelle l'historienne et anthropologue Jocelyne Dakhli, parler une même langue ne signifie pas nécessairement parler d'une même voix.

UNE LANGUE DE TRANSITION

L'émergence de la lingua franca est liée à une période où la violence agite la Méditerranée. Entre le XVI^e et le XIX^e siècle, se déchainent les avidités impériales et les luttes engagées par les diverses puissances européennes ou ottomanes pour la conquête ou la préservation des territoires. Aussi faut-il se garder de voir dans la lingua franca une quelconque concrétisation d'un projet multiculturaliste méditerranéen. Le risque serait de verser

autant dans l'anachronisme que dans l'irénisme. La lingua franca est effectivement la langue de tous, mais elle incarne aussi une « *no man's langue* », comme la qualifie Jocelyne Dakhli. Il faut entendre par là, d'une part, l'absence de déterminisme social, d'appartenance géographique ou d'assignation identitaire à laquelle elle renvoie – elle est une sorte de forme neutre de la communication, une langue à seule visée utilitaire – ; et, d'autre part, il faut entendre aussi qu'elle n'est, d'une certaine façon, la langue de personne, car elle ne crée pas une communauté de locuteurs, qui, eux, n'habitent pas la langue mais transitent seulement par elle. Il n'empêche que la lingua franca est le fruit d'un paradoxe riche en enseignements : c'est dans une Méditerranée au paroxysme des hostilités que les uns et les autres ont bien voulu prendre langue. ■





Le royaume des forbans et autres marins

La mer est un espace hors la loi, où liberté rime avec danger. L'histoire de la Méditerranée est indissociable de celle des marins, qui durant des millénaires mirent les voiles pour trouver la fortune, la gloire ou la mort.

Des fouilles archéologiques récentes ont montré que des hommes s'étaient aventurés en Méditerranée dès la fin du paléolithique supérieur, il y a entre 17000 et 15000 ans. Furent-ils mus par la simple curiosité d'explorer les terres qu'ils apercevaient depuis le rivage ou par un besoin métaphysique de découvrir l'outre-monde ? Quoi qu'il en fût, le marin était né, considéré par les simples terriens comme un héros car il préservait sa domination en ancrant la mer et ses îles dans l'imaginaire effrayé des hommes. Une première différenciation apparut alors entre les pêcheurs, terriens vivant des produits de la mer, et les marins proprement dits, vivant de leur maîtrise de la circulation sur l'élément liquide. Or, à partir du III^e millénaire av. J.-C. le développement de la métallurgie (cuivre et bronze) engendra une grande activité commerciale, de l'Égée au monde italique, et apparurent alors les ports, interfaces des routes de commerce. Ce dynamisme économique entraîna un développement extraordinaire profitant principalement à la Crète qui fut, jusqu'au début du XVII^e siècle av. J.-C., la première entité politique à fonder son pouvoir sur sa capacité à dominer la mer.

LES RAIDS DES PEUPLES DE LA MER

Désormais, avec la mer associée à l'aventure, l'ailleurs devint un autrement. Mais alors que les États et les sociétés s'organisaient, la mer demeurait un espace où les lois ne pouvaient pas s'appliquer. Pour ceux qui ne concevaient leur liberté que comme une licence, elle devint un royaume pour leur économie de prédation : la piraterie. La mer fut source de profit par le commerce et le brigandage à la fois ; et jamais

le mot fortune n'eut aussi pleinement son sens : à la fois richesse et hasard. Le monde des gens de mer fut alors composé de marins-pêcheurs, de marins de commerce et de forbans.

Or, à la fin de l'âge du bronze (vers 1200 av. J.-C.), ces derniers contribuèrent à transformer entièrement le monde ancien. Le monde égéen et anatolien connut de grands bouleversements qui désorganisèrent les puissances de l'Est méditerranéen, entraînant la migration de leurs populations. Des marins se transformèrent alors en pirates et d'habiles marchands se firent aventuriers. Ce furent les Peuples de la Mer, groupes de pirates puis véritable coalition capable de ravager les côtes et de lancer des raids terrestres. Accélérateurs de la décadence des puissances qui avaient assis leur domination sur leur maîtrise du bronze, ces pillards participèrent à un tournant essentiel de l'histoire méditerranéenne. Car, en interrompant le commerce des métaux, ils favorisèrent une mutation vers l'emploi du fer.

Son usage de plus en plus courant provoqua la quête de nouvelles ressources métalliques qui suscita un renouveau commercial de toute la Méditerranée, assuré d'abord par les Phéniciens, puis par les Grecs et les Carthaginois. Le changement notoire fut que ces nouveaux venus ne se contentèrent pas de commercer avec les populations locales, mais qu'ils installèrent des comptoirs marchands, voire des colonies. La Méditerranée, centre économique, devint un enjeu géopolitique. Une nouvelle forme d'activité navale prit alors de l'ampleur, la marine de guerre. Elle servit aux Grecs, aux Phéniciens ou aux Carthaginois pour coloniser du Levant à l'Espagne, du Maghreb à la Sicile et à la Provence. Mais comme les bâtiments

ALAIN BLONDY

Historien spécialiste du monde méditerranéen, professeur émérite à La Sorbonne, à Paris.

de guerre ne pouvaient pas être soumis aux seuls aléas de la force éolienne, on eut alors recours à des bateaux légers, à fond plat, glissant sur l'eau et mus par un nombre important de rameurs. La galère était née (trière grecque ou trirème romaine), avec sa nécessité d'une chiourme : esclaves et criminels, gratuits, étant préférés aux professionnels. Une mutation du rôle de l'esclave se fit alors, insidieusement : il ne fut plus uniquement une main-d'œuvre mais devint une importante ressource de galériens.

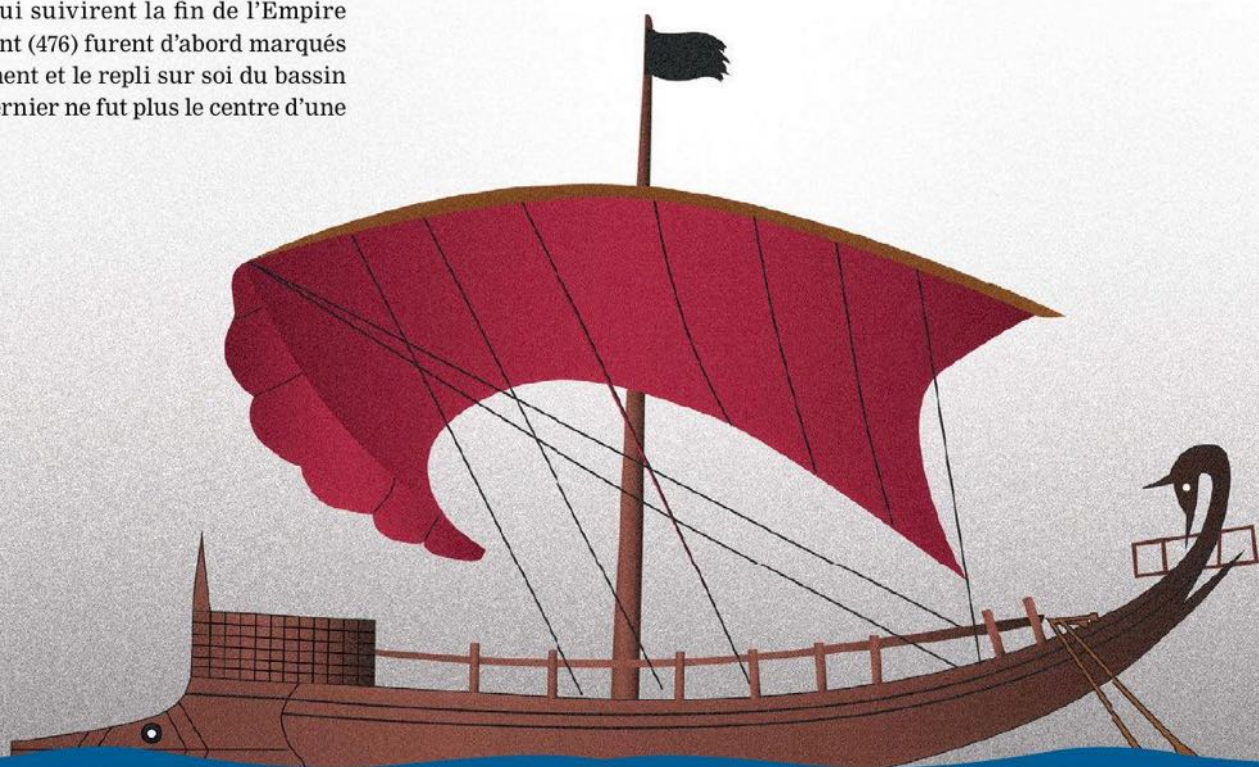
POMPÉE CONTRE LES PIRATES

Avec la mainmise de Rome sur la Méditerranée et sa transformation en un domaine commercial unifié (voir pages 52 à 56), toutes les activités maritimes et navales connurent un étonnant développement. Si Rome ne fut pas réellement une puissance navale, elle eut en revanche une importante économie maritime, mais la richesse de son commerce suscita un développement identique de la piraterie. Au I^{er} siècle av. J.-C., les pirates, dont les bases étaient en Asie Mineure méridionale, étaient parvenus à parasiter toutes les routes d'approvisionnement de Rome, de l'Égypte à la Sicile. En 67 av. J.-C., Pompée, à la tête d'une véritable armada, nettoya la Méditerranée de ce fléau qui, tant que dura l'Empire romain, ne connut plus jamais une telle ampleur.

Les siècles qui suivirent la fin de l'Empire romain d'Occident (476) furent d'abord marqués par le morcellement et le repli sur soi du bassin occidental. Ce dernier ne fut plus le centre d'une

grande activité, d'autant qu'au VII^e siècle apparut une nouvelle fracture entre le Nord et le Sud avec l'expansion de l'islam. L'une des armes de la papauté contre la nouvelle religion fut économique : le pape interdit à tout chrétien de commercer avec les musulmans, qui y répondirent en se dotant de ports importants pour s'adonner à la piraterie. En réponse, des villes maritimes construisirent alors des flottes de galères pour protéger le commerce chrétien. Tel fut le cas d'Amalfi (voir page 96). Riche de sa flotte de guerre, elle se lança, au X^e siècle, dans une juteuse activité commerciale triangulaire : échangeant le bois d'Italie contre la poudre d'or du Maghreb, elle revendait celle-ci au monde byzantin contre des épices ou des objets de luxe. Les Amalfitains éprouvèrent alors le besoin de codifier les lois et règlements maritimes dans un codex connu sous le nom de « Tables amalfitaines ». Ayant fondé des comptoirs marchands dans toute la Méditerranée centrale et orientale, ils ouvrirent la voie aux grandes expansions occidentales. Elles prirent deux aspects, l'un religieux (les croisades), l'autre économique (le développement des échanges), mais tous deux finirent par être intrinsèquement liés.

En effet, si les premières expéditions de croisées se firent contre les Turcs seldjoukides, maîtres des lieux saints, très rapidement la nécessité du transport des armées occidentales par voie de mer conféra aux puissances maritimes une importance essentielle qu'elles se firent rembourser par de nombreux avantages économiques dans les pays « reconquis ». Les croisades ➔





→ furent bien souvent des entreprises ruineuses pour les noblesses terriennes d'Europe. Elles furent en revanche une source de développement exponentiel pour les puissances portuaires : Pise, Gênes, Venise, Raguse, Barcelone ou les Baléares. Elles éprouvèrent alors la nécessité de s'entraider face aux multiples dangers en créant les assurances maritimes. La mer donnait désormais à ceux qui la fréquentaient une image de solidarité qui idéalisait le monde des gens de mer et diabolisait pirates et forbans qui s'en excluaient.

BARBARESQUES ET CORSAIRES DU ROI

Au XV^e siècle, l'apparition des États modernes entraîna celle d'une nouvelle forme d'activité en mer, la guerre de course. Née du « droit de représaille », elle conférait, dans le cadre de règlements très précis, à des armateurs ou à des capitaines des lettres de course leur permettant d'attaquer les navires de commerce d'une puissance ennemie. Cette « *forme inférieure de la guerre* » (Fernand Braudel), uniquement prédatrice, était aussi une forme inférieure de l'économie. Or ces supplétifs corsaires devinrent une nuisance généralisée en Méditerranée avec l'expansion ottomane au XVI^e siècle. Les sultans installés en Europe entre

1360 et 1453 avaient eu besoin de marins pour s'emparer du califat du Caire (1517). Ces derniers, Grecs renégats, jetèrent ensuite leur dévolu sur l'Afrique du Nord plus ou moins dominée par l'Espagne. Entre 1520 et 1570, ils fondèrent les trois eyalets ottomans d'Alger, Tunis et Tripoli : les Régences barbaresques. Les Turcs Ottomans transformèrent alors ces trois provinces berbères et maures en puissances corsaires. Or ceci advint au moment où en Europe, les guerres de religion terminées, la pacification civile suscitait un renouveau commercial, notamment en Méditerranée. La lutte contre les corsaires barbaresques fut donc vitale pour les économies des pays y commerçant.

Les marines nationales étant encore inexistantes, le monde catholique s'en remit d'abord à des ordres religieux et chevaleresques, l'ordre des Hospitaliers, que Charles Quint installa à Malte en 1530, et l'ordre de Saint-Étienne, que Cosme de Médicis fonda en 1562. Mais la gravité du problème fit que des pays, dont la France, décidèrent de se doter de leur propre arsenal naval. Galères chrétiennes et musulmanes nécessitèrent alors des chiourmes importantes. Du côté chrétien, les peines des galères se substituèrent dans un premier temps aux peines de mort, puis frappèrent des délits moindres. L'arsenal pénal concourut ainsi aux nouveaux besoins en Méditerranée, au point d'en émouvoir un saint Vincent de Paul (1581-1660) qui eut l'oreille de la régente Anne d'Autriche. En même temps, du côté barbaresque, la course n'eut plus comme unique but de s'emparer de richesses mais aussi de réduire en esclavage les équipages ennemis pour qu'ils pussent ramer sur leurs navires corsaires. Réapparurent alors, du côté chrétien comme musulman, des confréries pieuses qui récoltaient des aumônes pour le rachat des esclaves. Et, afin d'émouvoir les fidèles, des récits dénoncèrent les tourments dont leurs coreligionnaires étaient victimes, le risque majeur étant, pour tous, l'apostasie.

LA FIN D'UN ESPACE DE NON-DROIT

Au XVII^e siècle, la généralisation du vaisseau fut une révolution maritime en Méditerranée. Elle rendit obsolète l'usage des galères. Toutefois, la mise en esclavage ne cessa pas, cependant au XVIII^e siècle, cette privation de liberté ne fut plus perçue comme un danger moral mais comme une



atteinte au droit naturel. Les peuples soulevés au nom de la liberté, américain ou français, ne purent plus tolérer cette pratique. En 1803, Tripoli ayant réduit en esclavage les 300 membres d'un équipage américain, les jeunes États-Unis créèrent le corps des Marines qui débarqua en 1805 et obligea le pacha à se soumettre. En 1816, les Anglais contraignirent Tunis et Tripoli à libérer sans condition tous les esclaves chrétiens. Seule Alger refusa. En 1818, le congrès d'Aix-la-Chapelle décida d'en finir avec elle et, en juin 1830, les troupes de Charles X en chassèrent les Ottomans qui dominaient le pays depuis 1520 (voir page 114).

La mer, avec ses propres lois, avait fini par n'être plus pour certains qu'un espace de non-droit. Dans un système juridique ancien où exceptions et privilèges étaient monnaie courante, les rapports entre ses divers acteurs avaient pu être exorbitants sans paraître anormaux. Mais dans un contexte issu des Lumières et de l'idée de l'universalité du droit et de la loi, cela n'était plus qu'un anachronisme. Néanmoins, il fallut attendre la fin de la guerre de Crimée pour que la course fût mise au ban des nations (1856), quelques années seulement avant la création de la Croix-Rouge. ■





Leptis Magna, en Libye, a été fondée par les Phéniciens de Sidon. Passée ensuite sous la tutelle de Carthage, elle a été intégrée à l'Empire romain après la troisième guerre punique (149-146 av. J.-C.). La cité a donné à Rome l'un de ses empereurs : Septime Sévère (r. 193-211).

ISTOCK

- 2000/- 1370

Développement de la civilisation palatiale crétoise.

V. - 1600/- 1050

Développement de la civilisation mycénienne.

- 814

Fondation de Carthage par la cité-État de Tyr.

IV^e millénaire av. J.-C.

Échanges commerciaux entre l'Égypte et Canaan.

- 1458/- 1438

Intégration du Levant et du sud de la Syrie à l'Empire égyptien.

- 1150

Invasion des Peuples de la Mer au Levant.

- 1000

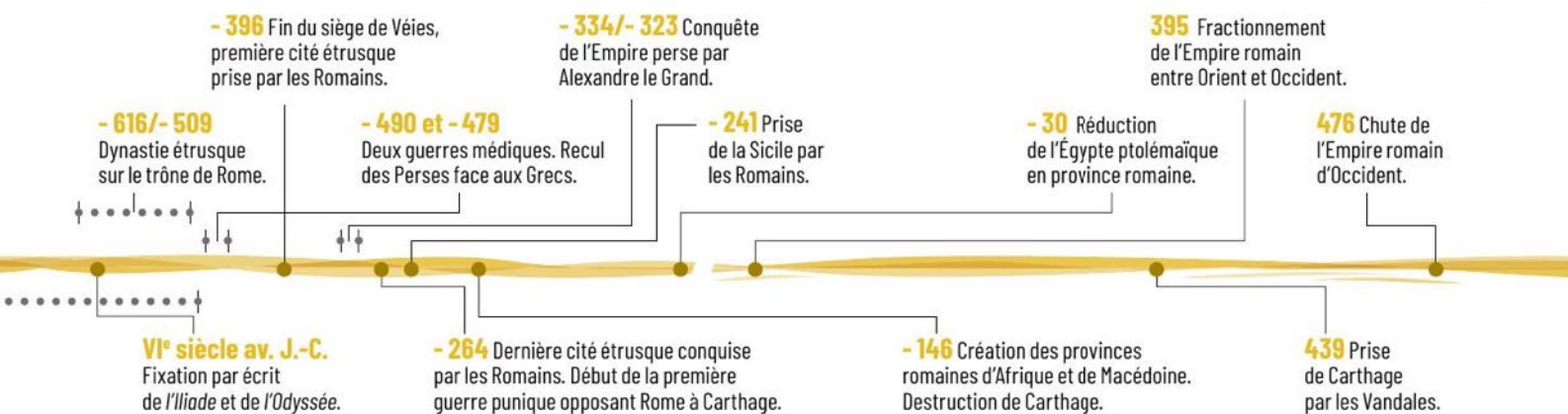
Essor des cités-États phéniciennes.

v. - 770/- 500

Colonisation grecque sur les rivages de la Méditerranée et de la mer Noire.

2

Source de civilisations



"Le triangle Grèce-Judée-Rome est au centre de l'histoire du monde"

par **Daniel Rondeau**

Marquée par l'intensité des échanges culturels et un désir d'universalisme, la Méditerranée antique a rayonné au-delà de ses frontières physiques et temporelles. Son héritage est commun aux deux rives, rappelle l'écrivain Daniel Rondeau.

De la Méditerranée, on a coutume de dire qu'elle est un creuset des civilisations de l'écriture nées dans l'Antiquité. Ce creuset ne s'est-il pas incarné tout particulièrement dans l'île de Malte, où vous avez été ambassadeur de 2008 à 2011 et à laquelle vous avez consacré un livre, *Malta Hanina* ?

Daniel Rondeau L'écriture naît vers le milieu du IV^e millénaire av. J.-C. dans des zones urbanisées du Proche-Orient. Puis, assez vite, les Égyptiens inventent les hiéroglyphes. L'alphabet phénicien voit le jour vers 1300 av. J.-C. Il va engendrer l'alphabet araméen (qui inspire l'alphabet arabe), puis les alphabets hébreu et grec. L'île de Malte, située au milieu de la Méditerranée,

et qui est autant d'Afrique que d'Europe, a été envahie et souvent occupée par tous les peuples qui cherchaient l'aventure en explorant la mer. Les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Arabes, les Européens, et notamment les Français (quand l'ordre de Malte régnait sur l'île, de 1530 à 1798). Malte a donc été le tabernacle d'un certain nombre de langues. On y a retrouvé au XVIII^e siècle des cippes (stèles) avec des inscriptions en grec et en phénicien qui ont joué un rôle certain dans le décryptage de l'alphabet phénicien. Sur les quais de La Valette ou de Birgu, comme dans tous les ports du Levant ou de la Méditerranée occidentale,

on parlait la lingua franca. Elle permettait aux marins, aux soldats, aux commerçants, aux esclaves, aux amiraux, aux prostituées comme aux diplomates de se comprendre. Cervantès l'apprend dans les geôles d'Alger, et Molière en utilise quelques mots dans *le Bourgeois gentilhomme*

(voir page 26). Le maltais, aujourd'hui langue nationale et première langue officielle (l'autre étant l'anglais), est très intéressant car c'est la seule langue sémitique parlée en Europe. Il obéit à la grammaire arabe et comprend une majorité de mots arabes, mais on trouve aussi des mots napolitains, siciliens, anglais, quelques réminiscences phéniciennes et même françaises.

Alexandre voulait faire l'inventaire du monde, mêler les vies, les nations et les dieux



STÉPHANE JAYET POUR LA VIE

À PROPOS DE L'ÉCRIVAIN

Né en 1948 au Mesnil-sur-Oger (Marne), Daniel Rondeau a écrit une série de portraits de villes, publiés chez Gallimard (Folio) : *Tanger et autres Marocs*, *Alexandrie*, *Istanbul*, *Carthage*. On lui doit aussi *Malta Hanina*, une ode à l'île de Malte où il a été ambassadeur de 2008 à 2011. Il a reçu en 2017 le grand prix du roman de l'Académie française pour *Mécaniques du chaos* (Grasset, 2017). Dernier livre paru : *la Raison et le Cœur* (Grasset, 2018).

Vous avez écrit des portraits de villes méditerranéennes, telles Alexandrie et Carthage. En quoi ces deux villes ont-elles joué un rôle déterminant dans l'essor des civilisations ?

D.R. Alexandrie est une ville fondée par un jeune homme, Alexandre, au moment où il s'élance vers l'Asie. Son expédition n'a pas pour but de fourrager les pays qu'il va conquérir, mais de faire l'inventaire du monde, mêler les vies, les nations et les dieux. Il part avec des hommes d'armes, des artisans, des prostituées, mais aussi des géomètres, des botanistes, des zoologues, des naturalistes, des grammairiens, des historiens, des rhéteurs qui n'étaient pas là seulement pour broder les rubans de sa légende sur le vif des batailles. En 332 av. J.-C., sur le bras occidental du Nil, il demande que l'on crée une ville qui s'appellera Alexandrie. Alexandre agissait alors sous l'inspiration de son maître Aristote. La vocation de cette ville nouvelle était, dans son esprit, de devenir le lieu d'accueil et de développement du patrimoine universel. Aristote pensait que l'étude devait couvrir tous les champs du savoir et que les sciences ne pouvaient progresser que par collaboration de tous les savants. Le « musée » d'Alexandrie est devenu une université et une sorte de centre international de recherche. De grands scientifiques, Euclide, Archimède, Aristarque de Samos, Ératosthène, furent parmi les premiers, et les plus célèbres, des chercheurs travaillant dans cette sorte de Silicon Valley de l'Antiquité. En même temps, un nouveau personnage naît sur le rivage alexandrin, le savant, qui se consacre à l'édition critique des œuvres. Alexandrie devient alors la « fabrique des dieux », caractérisée par un commerce continu entre la pensée juive et l'hellénisme. C'est à Alexandrie que la Bible est traduite en grec. Alexandrie prend alors toute sa place au centre du fameux triangle Grèce-Judée-Rome, qui occupera une place centrale dans l'histoire du monde.

Et Carthage ?

D.R. Nous aimons et connaissons Carthage grâce au merveilleux *Salammbô* de Flaubert qui a ressuscité la ville, mais c'est une tout autre histoire. Carthage, fondée par des colons phéniciens de Tyr en 814 av. J.-C., était devenue l'une des plus grandes villes du monde antique et la capitale de l'Empire punique. Rome et Carthage seront assez vite deux puissances rivales. Rome ne supporte pas sa proximité et après de longues années de guerre, Carthage est vaincue et brûlée (voir page 54). C'est la victoire du peuple de la terre sur celui de la mer. La disparition de Carthage nous invite à méditer sur l'Histoire, et à ne pas oublier que les civilisations sont mortelles. À Carthage, c'est comme si une branche de l'arbre de l'histoire des hommes avait été coupée et n'avait jamais repoussé. Devant la ville en flamme, Scipion Émilien, le général romain pourtant vainqueur, avait pleuré. L'historien

Polybe, qui l'accompagnait, lui avait demandé : « *Pourquoi tu pleures ?* » Il avait répondu : « *Je pense à ma patrie, à Rome, en voyant comment vont les choses humaines.* » Il avait raison. Rome aussi sera envahie et brûlée. Ainsi vont les choses humaines. L'Histoire est souvent passionnante mais toujours tragique.

De quelle façon ces villes, ainsi que Rome et Constantinople, la deuxième Rome, ont-elles inspiré la civilisation euroméditerranéenne à laquelle vous vous référez volontiers ?

D.R. Quand Alexandre conquiert l'Asie, il pense tenir le monde sous son seul regard et c'est le premier homme à faire cette expérience de l'universel historique. C'est un Macédonien, il met tous les vivants en communication les uns avec les autres et de fait contribue à occidentaliser l'Orient. Fernand Braudel parle de l'hellénisme comme

étant « *la première européanisation de l'Orient, appelée à durer jusqu'à Byzance* ». Le dialogue Orient-Occident ne cessera plus à partir de ce moment. Nous avons parlé de Carthage. Les Phéniciens s'étaient établis en Méditerranée occidentale en important tous les dieux du vieil Orient, que le christianisme

Dans l'espace euroméditerranéen le brassage entre Orient et Occident fut permanent

va finir par éclipser. Mais le christianisme est aussi une religion orientale qui va commencer par conquérir et féconder l'Europe. C'est au tour de l'Europe d'être orientalisée. Braudel nous rappelle que l'Europe au Moyen Âge est saturée d'Orient. Rome et Constantinople seront deux capitales rivales de la religion du Christ. L'islam, autre religion orientale, s'engouffre dans les immenses espaces abandonnés de l'ancien empire d'Alexandre, de Samarkand jusqu'aux colonnes d'Hercule. André Malraux avait très bien noté ce phénomène. L'espace euroméditerranéen c'est donc celui de cette mer intérieure qui touche à trois continents. Cet espace fut le creuset des civilisations de l'écriture, du Livre et du droit. Le brassage entre l'Orient et l'Occident y fut permanent et profond. Il a sans doute produit autant de fruits d'amour que de haine, tout en donnant naissance à une société chatoyante qui a irradié bien au-delà de ses frontières. Le christianisme a joué un rôle central. Il a été le tabernacle de la culture gréco-latine et de la sagesse antique, des prophètes d'Israël jusqu'à Platon et saint Augustin. Il a toujours donné une place d'honneur à la douleur et aux humiliés. Cette tradition venue d'Orient imprègne nos rapports avec l'univers, nous crée de mystérieuses solidarités et nous permet de nous tourner avec confiance vers les hommes de l'autre rive. ■

Propos recueillis par **Jean-Claude Noyé**

L'Égypte et Canaan, les partenaires ennemis

Le royaume d'Égypte et les cités-États de Canaan n'ont pas vraiment entretenu des rapports de bon voisinage. Malgré des échanges commerciaux fructueux, le désir de dominer l'autre n'a jamais disparu.

Située à la charnière entre l'Afrique et le Proche-Orient, l'Égypte commence très tôt à commercer avec ses voisins du Levant, en Méditerranée orientale. La région que nous appelons ainsi aujourd'hui correspond à l'ancien pays de Canaan, terme apparu dans les textes du Proche-Orient au XV^e siècle av. J.-C. et adopté par les Égyptiens. Elle recouvre à peu près le Liban, Israël, la Palestine et le sud de la Syrie actuels. Au cours des III^e et II^e millénaires av. J.-C., les relations entre le puissant royaume d'Égypte et Canaan, divisé en cités-États indépendantes, oscillent entre paix, guerre et dominations réciproques.

C'est au cours de la période prédynastique (3800-3100 av. J.-C.), à la fin de la préhistoire, que l'Égypte d'avant l'unification politique entre en contact avec Canaan. Elle établit des relations commerciales d'abord épisodiques, puis régulières à partir 3300 av. J.-C. environ. L'élite des centres de pouvoir qui émergent alors dans le sud de la vallée du Nil, à Hiéaconpolis, Nagada, Abydos et

This se montre avide de produits de luxe et de prestige originaires de Canaan. Pour assurer leur approvisionnement, les Égyptiens s'établissent sur des sites comme Tell es-Sakan, à proximité de Gaza. La présence égyptienne dans la région est si forte que certains chercheurs parlent de colonisation. Colonies ou simples comptoirs et entrepôts commerciaux, ces sites exportent vers l'Égypte essentiellement du vin, de l'huile d'olive et peut-être aussi du cuivre.

Pour meubler sa tombe à Abydos, Scorpion I^{er} (vers 3250 av. J.-C.), un roi de Haute-Égypte, importe quelque 700 jarres à vin d'une capacité totale de 4500 litres ! Les récentes analyses de l'argile des jarres ont montré que beaucoup d'entre elles provenaient de la côte du Liban, au nord de Canaan, et non pas uniquement du sud du Levant. Cela signifie qu'à l'époque prédynastique les relations commerciales de l'Égypte avec Canaan étaient beaucoup plus étendues et ses partenaires plus

variés qu'on ne le pensait. Cette découverte a aussi remis en cause le mode de transport des denrées. À dos d'âne du sud de Canaan jusqu'à l'arrivée sur les bords du Nil où les barques prenaient le relais, le transport s'effectuait sans doute aussi déjà par bateau, le long de la côte méditerranéenne, pour des volumes beaucoup plus conséquents.

Après l'unification du pays en un seul royaume, vers 3100 av. J.-C., les Égyptiens se retirent du sud de Canaan, entraînant un fort ralentissement des échanges. Le commerce s'intensifie, en revanche, avec les cités-États du nord du Levant.

UNE LIAISON ÉGYPTE-BYBLOS

L'Égypte inaugure la route maritime la reliant à la cité-État de Byblos, sur la côte du Liban, au nord de Canaan, au plus tard sous Khasekhemouy (vers 2700 av. J.-C.), dernier roi de la II^e dynastie. Quelle que soit leur destination, le Levant, le Sinaï ou la côte de l'Afrique subsaharienne, les expéditions commerciales sont organisées par le pharaon. De même, en Égypte, les ports et les chantiers navals sont placés sous son autorité. Il en va de même des équipages. En Méditerranée, la navigation, qui tient compte des saisons, s'effectue par cabotage le long de la côte jusqu'au delta du Nil. Les navires, propulsés par une voile et manœuvrés avec des rames, remontent ensuite la branche pélusiaque du Nil, à l'est du delta, pour décharger leur cargaison dans les grands ports comme celui de Memphis. On a longtemps considéré que l'Égypte n'était pas un pays de marins. Ces dernières années, l'archéologie a prouvé le contraire. Elle a révélé pas moins de trois ports pharaoniques au bord de la mer Rouge, points de départ d'expéditions vers le Sinaï et les côtes du Soudan et de l'Érythrée.

Idéalement située au pied des montagnes du Liban, où croissent les cèdres, et au débouché des voies commerciales la mettant en relation avec la Mésopotamie (Irak actuel), Chypre et l'Anatolie (Turquie actuelle), Byblos ravitaille l'Égypte en bois résistant, de grande longueur, qui ➔

FLORENCE MARUÉJOL

Docteure en égyptologie, chargée de cours à l'Institut Khéops, à Paris.

CHRONOLOGIE

v. - 3250 Importation en Égypte de 700 jarres de vin de Canaan.

v. - 2700 Relation entre le roi de la II^e dynastie thinite et la cité-État de Byblos.

- 1650/- 1540 Règne d'une dynastie hyksos cananéenne sur une partie de l'Égypte.

- 1458/- 1438 Intégration du Levant et du sud de la Syrie à l'Empire égyptien.

- 1150 Chute de l'Empire égyptien au Levant face aux Peuples de la Mer.

L'Égypte et le Levant à l'époque du Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.)

Empire égyptien

- À la fin du règne d'Aménophis I^{er}
(vers 1504 av. J.-C.)
- Expansion sous Thoutmosis III
(1479-1425 av. J.-C.)

Empire hittite

- Foyer au XVI^e siècle av. J.-C.
- Au XIV^e siècle av. J.-C.

Empire du Mitanni

- Au milieu du XV^e siècle av. J.-C.
- État résiduel au début
du XIII^e siècle av. J.-C.

→ Attaque des Peuples de la Mer
(XII^e siècle av. J.-C.)

— Route de commerce

⊗ Bataille



Sources : F. Maruéjol ; P. Grandet, *Les Pharaons du Nouvel Empire : une pensée stratégique (1550-1069 av. J.-C.)*, Ed. du Rocher, 2008 ; *L'Histoire* n° 132, avril 1990 ; G. Duby, *Grand Atlas historique*, Larousse, 2008 © LA VIE / LE MONDE

La barque solaire de Khéops
(2590-2567 av. J.-C.)
a été découverte en 1954
au pied de la pyramide
du pharaon. Grandeur nature
(43,63 mètres), elle est
en bois de cèdre, un matériau
importé du nord de Canaan.

→ lui fait cruellement défaut, en produits de luxe et en matières premières (résine de conifères, argent, plomb et étain des mines d'Anatolie, cuivre de Chypre ou lapis-lazuli d'Afghanistan). En retour, Byblos acquiert des objets coûteux sortant des ateliers royaux égyptiens comme l'atteste le contenu de ses tombes princières (des coffrets et des vases en obsidienne cerclés d'or, un miroir et des vases au nom de pharaons).

Durant l'Ancien Empire (2675-2200 av. J.-C.), les pharaons mènent quelques campagnes militaires en Canaan sans doute contre des peuplades qui gênent son commerce dans la région. Au cours du Moyen Empire (2046-1710 av. J.-C.), la présence de l'Égypte au Levant se renforce tandis qu'elle mène une politique plus agressive. Faute de documentation suffisante, il est impossible d'identifier les adversaires ciblés précisément par les expéditions militaires rapportant d'importants butins et des tributs consistant notamment en cheptel humain. Les Cananéens fournissent de la main-d'œuvre pour les chantiers de construction et probablement aussi des artisans qualifiés, experts dans le travail des métaux, et des tisseurs. Dotés de noms égyptiens, ils se fondent rapidement dans la population. Le conte de Sinouhé, Égyptien exilé en Syrie-Palestine où il a adopté les coutumes locales, ainsi que les listes de peuples cananéens attestent que les Égyptiens connaissent alors parfaitement leurs voisins. Des Bédouins, chargés de galène (minerai de plomb), immortalisés dans la tombe du nomarque Khnoumhotep, à Beni Hassan, circulent entre Canaan et l'Égypte. Du titre du chef de la caravane, *heqa khasout* ou chef des pays étrangers, dérive le terme « hyksos ».

DES PHARAONS CANANÉENS

À la fin de la XII^e dynastie (1976-1793 av. J.-C.), les pharaons engagent des Cananéens, soldats et marins, pour mener des expéditions aux mines de cuivre du Sinaï. Établis à l'est du Delta, sur un domaine royal, ils fondent la ville d'Avaris. À la faveur du déclin de la monarchie, à la fin du Moyen Empire, d'autres Cananéens les rejoignent. Leur présence favorise l'arrivée, au cours de la Deuxième période intermédiaire (1710-1540 av. J.-C.), d'une nouvelle vague de Cananéens : les Hyksos. Fondateurs de la XV^e dynastie, ces derniers imposent leur loi à une grande partie de l'Égypte pendant plus d'un siècle, entre 1650 et 1540 av. J.-C., à partir d'Avaris.

Pour la première fois de son histoire, l'Égypte tombe aux mains d'étrangers. Admiratifs de la culture égyptienne, les rois hyksos adoptent des pratiques locales, comme l'insertion de leur nom

dans un cartouche, tout en conservant leurs coutumes, funéraires, par exemple. Ces Asiatiques répandent en Égypte l'usage du cheval et du char qui deviendront l'apanage de l'élite et de l'armée. Les Hyksos mènent une politique commerciale active qui les conduit jusqu'en Nubie par les pistes du désert libyque. Le port d'Avaris regorge de navires lourdement chargés de produits provenant ou à destination de Canaan.

LA RIPOSTE ÉGYPTIENNE

Vers 1550 av. J.-C., les rois de Thèbes, dans le sud de l'Égypte, entreprennent de chasser les Hyksos. Après d'âpres combats, ils refoulent leur élite vers le sud de Canaan, la majorité de la population d'origine cananéenne restant à Avaris. Au début de la XVIII^e dynastie (1540-1292 av. J.-C.), le pharaon Ahmosis assiège et conquiert Sharouhen, peut-être Tell el-Ajjul, en Palestine, pour prévenir

tout retour des Hyksos. Thoutmosis I^{er} (1494-1482 av. J.-C.) poursuit la conquête du sud de Canaan, plaçant des cités-États comme Gaza sous le joug égyptien. Les villes conquises profitent de la mort de la reine Hatshepsout (1479-1458 av. J.-C.) pour se rebeller et former une coalition qui réunit 32 chefs de cités-États du sud et du nord de Canaan et du sud de la Syrie. Resté seul à la tête du pays, Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.) marche contre Megiddo, dont le prince commande l'alliance. Au pied de la ville fortifiée, il met rapidement en déroute l'armée des coa-

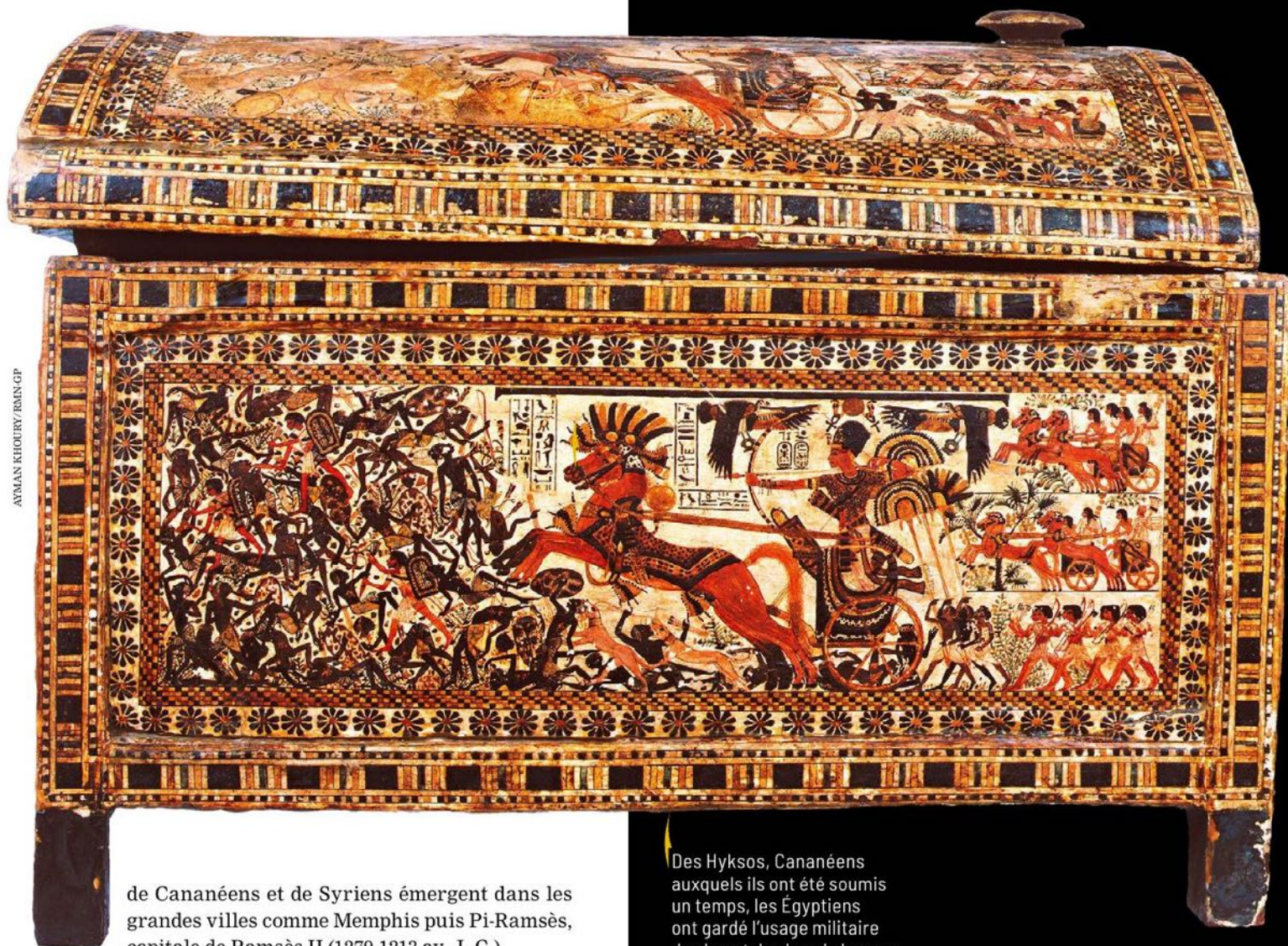
lisés. La forteresse elle-même ne tombe qu'au terme d'un long siège. La victoire de Megiddo marque le début des campagnes de Thoutmosis III au Proche-Orient. L'archéologie a mis en évidence la destruction et la désertion de moult villes de Canaan à une époque correspondant à ces opérations. En une vingtaine d'années, ce grand conquérant soumet un territoire qui englobe Canaan et une grande partie de la Syrie, imposant l'Égypte dans le concert des grandes puissances du Proche-Orient.

DES DÉPORTATIONS MASSIVES

Pour administrer son empire, Thoutmosis III s'appuie sur le système des cités-États. Il s'assure de la fidélité de leurs chefs en emmenant leurs fils en Égypte. Élevés à la cour et égyptianisés, ils sont renvoyés chez eux pour y assumer le pouvoir. Des garnisons égyptiennes veillent au maintien de l'ordre tandis que les fonctionnaires du pharaon recueillent les tributs versés par les peuples conquis. Butin des campagnes et impôts remplissent les caisses de l'État et des temples égyptiens. Les révoltes, qui ne manquent pas, sont matées impitoyablement. Prisonniers et déportés affluent en Égypte. D'importantes communautés



Le lapis-lazuli, pierre bleu sombre aux paillettes dorées, évoquait aux Égyptiens la nuit étoilée. Elle avait une valeur spirituelle et était importée d'Afghanistan par l'intermédiaire des Cananéens (pendentif, tombe de Toutankhamon).



de Cananéens et de Syriens émergent dans les grandes villes comme Memphis puis Pi-Ramsès, capitale de Ramsès II (1279-1213 av. J.-C.).

La découverte, à Amarna, d'archives de la correspondance diplomatique d'Akhénaton (1351-1334 av. J.-C.) et de son père Aménophis III (1388-1351 av. J.-C.) jette un éclairage unique sur l'histoire de l'Égypte et du Levant à la fin de la XVIII^e dynastie. L'Empire hittite, qui a pris le contrôle des territoires de l'empire du Mitanni (nord de la Mésopotamie et de la Syrie), capte aussi dans sa sphère d'influence des vassaux de l'Égypte. À la fin du règne d'Akhénaton, l'Égypte perd ainsi le contrôle de l'Amourrou, petit État à cheval sur le Liban et la Syrie actuels. En revanche, le roi contre la menace que le prince de Qadesh, soutenu par les Hittites, fait peser sur la précieuse vallée de la Beqaa. Mais le répit est de courte durée. Sous Toutankhamon (1331-1321 av. J.-C.), les Hittites envahissent la Beqaa. Ramsès II les affrontera à la bataille Qadesh, en Syrie, pour reprendre les territoires perdus. Sans succès. C'est finalement par la diplomatie qu'il récupérera la vallée de la Beqaa et assurera à l'Égypte et au Levant une longue période de stabilité. À peine plus d'un demi-siècle après la mort du pharaon, l'invasion des Peuples de la Mer, partis des îles et des côtes de la mer Égée, a raison de l'Empire égyptien au Levant. Ils ravagent les côtes de la Syrie-Palestine avant que Ramsès III (1183-1152 av. J.-C.) ne les arrête aux portes de l'Égypte. Mais l'Égypte a perdu définitivement le contrôle de Canaan. ■

Des Hyksos, Cananéens auxquels ils ont été soumis un temps, les Égyptiens ont gardé l'usage militaire du char et du cheval, devenus les attributs de la puissance du pharaon (coffret en bois, tombe de Toutankhamon).

Le décor en marqueterie de cuir, d'écorce et d'or de ces sandales en bois désigne les ennemis de l'Égypte : ses voisins asiatiques et nubiens. Ainsi le pharaon les écrase-t-il à chacun de ses pas (tombe de Toutankhamon).



La Crète, une île où le mythe rejoint presque l'Histoire

Elle est la première en Europe, mais la civilisation minoenne a été découverte assez récemment. Dédale, le Minotaure... Les Grecs nous en parlaient pourtant. Et le mythe recèle toujours un fond de vérité.

La Crète, située à l'extrémité sud de la mer Égée, se trouve à peu près au milieu du bassin oriental de la Méditerranée – elle est d'ailleurs mentionnée dans les textes égyptiens du Nouvel Empire parmi les « îles du milieu de la mer ». La brillante civilisation qui s'y développe à l'âge du bronze (3000-1000 av. J.-C.) n'est découverte qu'au début du XX^e siècle, par l'archéologue anglais sir Arthur Evans qui met au jour le palais de Cnossos entre 1900 et 1905. Elle fait donc figure de « petite dernière », comparée aux civilisations mésopotamienne, égyptienne, grecque et romaine. Son nom de « civilisation minoenne » lui vient du roi légendaire Minos, fils de Zeus et d'Europe selon la mythologie grecque, mais en réalité on ne sait pas comment les Crétois de cette lointaine époque se nommaient eux-mêmes, ni si Minos a existé : les Égyptiens font référence à la Crète sous le nom de Keftiu, les sources écrites du Proche-Orient ancien sous ceux de Kaptara/Kaphtor. Là réside en effet l'une des différences majeures entre la Crète et les empires voisins : si elle est administrée, comme eux, par des centres palatiaux dès environ 2000 av. J.-C., ni les sources

SYLVIE MÜLLER CELKA
Directrice adjointe
du laboratoire Archéorient
(CNRS-Lyon 2).

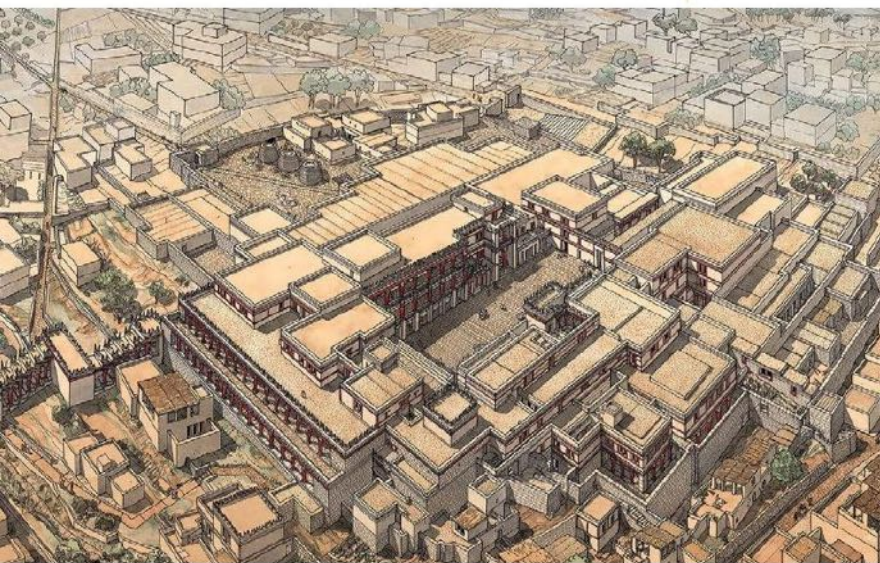
La reconstitution du palais de Cnossos donne une idée de sa complexité. Centre politique, économique et religieux, il était bâti sur plusieurs niveaux. La gestion de l'eau était assurée par un ingénieux réseau d'adduction.

iconographiques ni les textes ne permettent d'identifier clairement la personne ou le nom d'un souverain. Les Crétois ont pourtant produit les premières écritures d'Europe, ce qui n'est pas la moindre de leur originalité : le hiéroglyphique crétois (sans rapport avec l'égyptien), le linéaire A et l'écriture du célèbre disque de Phaistos. Elles restent toutefois non déchiffrées à ce jour. On sait seulement que le linéaire A écrit une langue qui n'est ni indo-européenne ni sémitique, car on peut lire certains signes du fait qu'ils ont été repris par les Grecs de l'époque mycénienne pour créer le linéaire B, qui note la plus ancienne forme connue de grec.

UNE CIVILISATION DE PALAIS...

Pendant l'âge du bronze, la civilisation crétoise se distingue nettement de celles du reste du monde égéen. Qui plus est, l'île elle-même affiche à cette période un régionalisme marqué, représenté entre autres par deux types de tombes collectives construites au-dessus du sol, des tombes circulaires, dans la partie centrale et méridionale, et des tombes-maisons sur plan orthogonal composite, dans la partie orientale. C'est vers 2000 av. J.-C. qu'apparaissent simultanément sur différents sites ce qu'on appelle les premiers palais crétois : des édifices monumentaux complexes, organisés autour d'une cour centrale rectangulaire. Cette période voit également le développement d'un véritable urbanisme, les palais étant entourés de quartiers d'habitation desservis par un réseau de rues et de places. Malgré des différences de taille, les palais crétois présentent une telle similitude d'organisation qu'ils résultent forcément d'un modèle architectural commun. Cependant, chaque palais semble régner en maître sur son territoire, comme en témoignent des productions artisanales bien différenciées selon les régions.

Vers 1700 av. J.-C., une catastrophe ravage les palais, pour des raisons encore mal connues. Ils sont aussitôt reconstruits selon la même organisation générale, ouvrant la période des seconds palais crétois. Celle-ci correspond à l'âge d'or de



CHRONOLOGIE

- 3000 Début de l'âge du bronze crétois (civilisation minoenne).

- 2000 Apparition des premiers palais monumentaux.

- 1700 Destruction des palais crétois, reconstruction immédiate.

- 1450 Destruction et pillage des seconds palais crétois.

- 1370 Destruction du palais de Cnossos. Fin du système palatial crétois.



la Crète minoenne, que ce soit par la maîtrise technique des artisans et bâtisseurs minoens ou par son rayonnement en Méditerranée orientale. Pendant cette période, le palais de Cnossos semble régner sur l'ensemble de l'île. Le fait que les villes ne soient pas fortifiées évoque une période de stabilité politique, la *pax minoica*, ou en tout cas un contrôle efficace des menaces intérieures et extérieures. Le pouvoir palatial s'appuie désormais plus nettement sur des rituels religieux, reflétés par les fresques qui ornent le palais de Cnossos. L'une d'elle, une scène de taumachie à laquelle font écho de nombreuses figurines et représentations de taureau, indique l'importance de cet animal dans la vie religieuse des Minoens.

... ENTRÉE DANS L'ORBITE GRECQUE

La Crète entretient alors des contacts commerciaux et diplomatiques avec ses voisins, en particulier l'Égypte, grâce à sa maîtrise de la navigation, illustrée par de nombreuses représentations de bateaux sur les sceaux minoens. Une fresque de la tombe de Rekhmiré, à Thèbes sur le Nil, dépeint ainsi une procession dans laquelle on reconnaît des Minoens à leur pagne et aux objets qu'ils portent, dont un rhyton (vase à libations) en forme de tête de taureau identique à un exemplaire trouvé dans le palais de Cnossos. Inversement, les Minoens importent d'Égypte et du Proche-Orient des objets finis (vases en albâtre, scarabées), des matières premières (or, ivoire, verre), des techniques (faïence).

Vers 1450 av. J.-C., les seconds palais sont à leur tour détruits et pillés, et seul le palais de Cnossos s'en relève. Mais il y a un changement majeur :

S'agit-il d'un sport rituel ? Cette scène de voltige au-dessus d'un taureau ornaît le palais de Cnossos (v. 1500 av. J.-C.). L'animal devait faire l'objet d'un culte.

les archives administratives sont désormais des tablettes en linéaire B, donc en grec. L'apparition de nouvelles formes de vaisselle de table, comme la coupe à pied (la kylix), et de tombes en ruche (tholos), toutes deux typiquement mycéniennes, trahissent aussi la présence d'éléments venus de Grèce continentale, sinon une domination politico-militaire. Durant le XIV^e siècle av. J.-C., le syncrétisme créto-mycénien s'exprime à travers des objets d'une qualité exceptionnelle tels

que des bijoux en or, des ivoires sculptés, des armes et des récipients en bronze, des sceaux en pierre semi-précieuse. La Crète garde cependant jusqu'à la fin de l'âge du bronze une identité propre, générant des productions que l'on reconnaît immédiatement comme minoennes. Les statuettes féminines aux bras levés, objets de culte qui apparaissent au XIII^e siècle av. J.-C., en sont de beaux exemples. L'influence de la

Crète continue également à s'exercer en Méditerranée, parallèlement à l'expansion mycénienne, et participe de l'internationalisme culturel qui caractérise cette période. On en trouve une trace éloquent dans un vase-taureau en terre cuite du XIV^e siècle av. J.-C., d'inspiration manifestement minoenne : il a été découvert à Ougarit en Syrie et fabriqué en céramique rouge polie chypriote. ■



LUISA RICCIARINI/LEEMAGE

Découvert dans le palais de Phaistos en 1908, ce disque d'argile daté de 1700 av. J.-C. porte un texte dont les 45 pictogrammes restent mystérieux.

Les affaires phéniciennes ont le vent en poupe

La Phénicie n'a jamais existé en tant que telle. Les cités-États indépendantes du Levant partageaient de nombreux traits culturels et le même désir de s'illustrer dans l'import-export d'un bout à l'autre du bassin méditerranéen.

Xénophon, dans un traité rédigé autour de 370 av. J.-C., met en scène un dialogue fictif entre Socrate et l'un de ses disciples, Critobule, sur la manière de gérer un domaine (*oikos*). Il y est notamment question de l'expertise des Phéniciens dans la gestion des bateaux et de leur contenu : « *La plus belle et la plus régulière ordonnance que je crois avoir jamais vue, Socrate, est celle qui frappa mes regards en montant sur ce grand vaisseau phénicien.* » (De l'économie, VIII, 11-14). Pièces de bois, cordages, machines, armes, mobilier sont savamment rangés et « *le second du pilote, qu'on appelle le commandant de la proue, me parut connaître si bien la place de chaque objet, que, même absent, il eût pu faire l'énumération de tout et indiquer la place de chaque chose aussi facilement qu'un homme qui connaît ses lettres dirait celles qui entrent dans le nom de Socrate et la place de chacune d'elles.* »

Cette comparaison est peut-être inconsciemment inspirée par le fait que les Grecs reconnaissaient aux Phéniciens une dette fondamentale : l'écriture alphabétique, appelée « les lettres phéniciennes ». Pourtant, paradoxe de l'Histoire, rien ne subsiste d'une éventuelle littérature phénicienne, sans doute couchée sur un matériau périssable comme le papyrus. Ainsi, pour connaître et apprécier le rôle des Phéniciens en Méditerranée, les historiens sont-ils contraints de recourir aux témoignages des Grecs et des Romains, pour l'essentiel, sans toutefois négliger l'apport des inscriptions phéniciennes gravées sur pierre, mais rarement narratives et peu disertes sur les entreprises maritimes qui pourtant furent importantes, et même marquantes.

Qui étaient ces Phéniciens que Xénophon admirait ? Si le terme grec *Phoinikes* apparaît avec Homère pour désigner un peuple dont l'artisanat est réputé et les entreprises en mer redoutées, on est bien en mal de lui trouver un équivalent



Les Phéniciens excellaient dans la fabrication de petits objets multicolores en pâte de verre, dont des amulettes en forme de tête. Ce savoir-faire se diffusa sur tout le pourtour de la Méditerranée (III^e-IV^e s. av. J.-C.).

dans la langue phénicienne, une langue du rameau sémitique, apparentée à l'hébreu et à l'araméen.

La raison en est simple : il n'a jamais existé d'entité politique unifiée, appelée « Phénicie ». Il s'agissait plutôt, sur un espace qui va du nord de la Syrie à la zone israélo-palestinienne, d'une série de petits royaumes indépendants. Arwad, Byblos, Sidon et Tyr sont les plus célèbres. Concurrents plus que partenaires, soumises tout au long du I^{er} millénaire av. J.-C. à la domination d'empires successifs (égyptien, assyrien, babylonien, perse, gréco-macédonien, romain), ces entités autonomes partageaient néanmoins une série de traits de culture communs, avec quelques variantes : la langue et l'écriture, les dieux, les institutions et les activités, la culture matérielle, etc. Vues depuis les rivages de la Grèce, cela suffisait à former un territoire, la Phénicie, et un peuple, les Phéniciens.

LA PLAQUE TOURNANTE DU COMMERCE

Cette réalité, en partie illusoire, n'est pas sans rapport avec les activités des Phéniciens en Méditerranée. En effet, très tôt, les royaumes phéniciens, dont le territoire se trouvait délimité d'un côté par la mer, de l'autre par les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban, séparées par la fertile plaine de la Beqaa, se projetèrent dans la dimension maritime, en profitant de leurs atouts. Arwad et Tyr se situaient sur des sites insulaires, bientôt prolongés par une occupation continentale, tandis que toutes les cités phéniciennes bénéficiaient d'excellents mouillages. Sans pour autant négliger l'exploitation des ressources agricoles (huile, céréales, fruits, vin) et forestières (le cèdre en particulier), et tout en se signalant par des productions artisanales appréciées (coupes et statuettes en métal, bijoux, amulettes, ivoires, tissus, etc.), les Phéniciens pratiquèrent intensément la pêche, l'exploitation du murex, un coquillage

CHRONOLOGIE

- 814 Fondation de Carthage par la cité-État de Tyr.

- 480 Défaite de Carthage à Himère (Sicile) face aux Grecs de Syracuse et d'Agrakas.

- 332 Conquête de la Phénicie par Alexandre le Grand.

- 264 Début de la première guerre punique opposant la République romaine à Carthage.

- 146 Destruction de Carthage par les Romains.

qui servait à produire la couleur pourpre, ainsi que le commerce maritime de cabotage et au long cours. Dès l'époque de la domination assyrienne (IX^e siècle av. J.-C.), en effet, les cités phéniciennes et leurs escales méditerranéennes servent de plaque tournante du commerce international. C'est par là que transitent les produits artisanaux ou alimentaires des régions environnantes destinés à atteindre la Méditerranée orientale (Égypte, Chypre, Anatolie, Grèce égéenne), mais aussi centrale (Libye, Tunisie, Sicile, Sardaigne, Italie tyrrhénienne) et même occidentale (Maroc, Espagne). En retour, les navires phéniciens drainent vers l'Orient les ressources minières de l'Occident, mais aussi diverses productions, comme la céramique grecque (noire et rouge) très appréciée des élites du Levant.

Tout concourait à pousser les Phéniciens à créer un véritable réseau d'établissements auxquels adosser leurs entreprises commerciales : les

nécessités de la navigation et du commerce, mais aussi l'ambition et l'audace de quelques « entrepreneurs » dont nous entrevoyons à peine l'existence, la puissance économique et l'expertise maritime, sans oublier les potentialités des vastes marchés impériaux auxquels les cités phéniciennes avaient accès – fussent-ils assyriens, babyloniens, perses ou gréco-romains ; bref un ensemble de facteurs encore débattus par les historiens.

UN PUISSANT MOUVEMENT D'EXPANSION

La tradition gréco-latine situe la fondation de Carthage en 814 av. J.-C., une datation confirmée *grosso modo* par les fouilles archéologiques menées sur place. Utique, plus au nord, serait plus ancienne, de même que Gadir (Cadix), en Espagne méridionale. Le bassin de la Méditerranée tout entier est parsemé de présences phéniciennes qui prennent, pour certaines, la forme de véritables centres urbains pérennes, pour d'autres, celle de comptoirs ou d'établissements modestes, situés au contact des populations indigènes.

Entre le IX^e et le VI^e siècle av. J.-C. environ, on observe un puissant mouvement d'expansion, à visée commerciale et pragmatique, dont Tyr semble le centre propulseur, mais ce n'est pas le seul. Les liens entre la métropole et les établissements secondaires perdurent et sont même délibérément entretenus, sous le patronage des dieux, comme Melqart, le Baal de Tyr, rapproché de l'Héraclès grec. Par la suite, à partir du VI^e-V^e siècle av. J.-C., la montée en puissance de Carthage favorise de nouvelles dynamiques qui vont bientôt conduire au face-à-face avec Rome.

CORINNE BONNET

Professeure d'histoire grecque à l'université Toulouse-Jean-Jaurès.

Une aventure maritime au long cours du IX^e siècle au VI^e siècle av. J.-C.

Une région d'origine entre mer et montagne

- Territoire phénicien
- Cité phénicienne
- Zone montagneuse riche en bois (construction navale)

Un réseau commercial basé sur des comptoirs

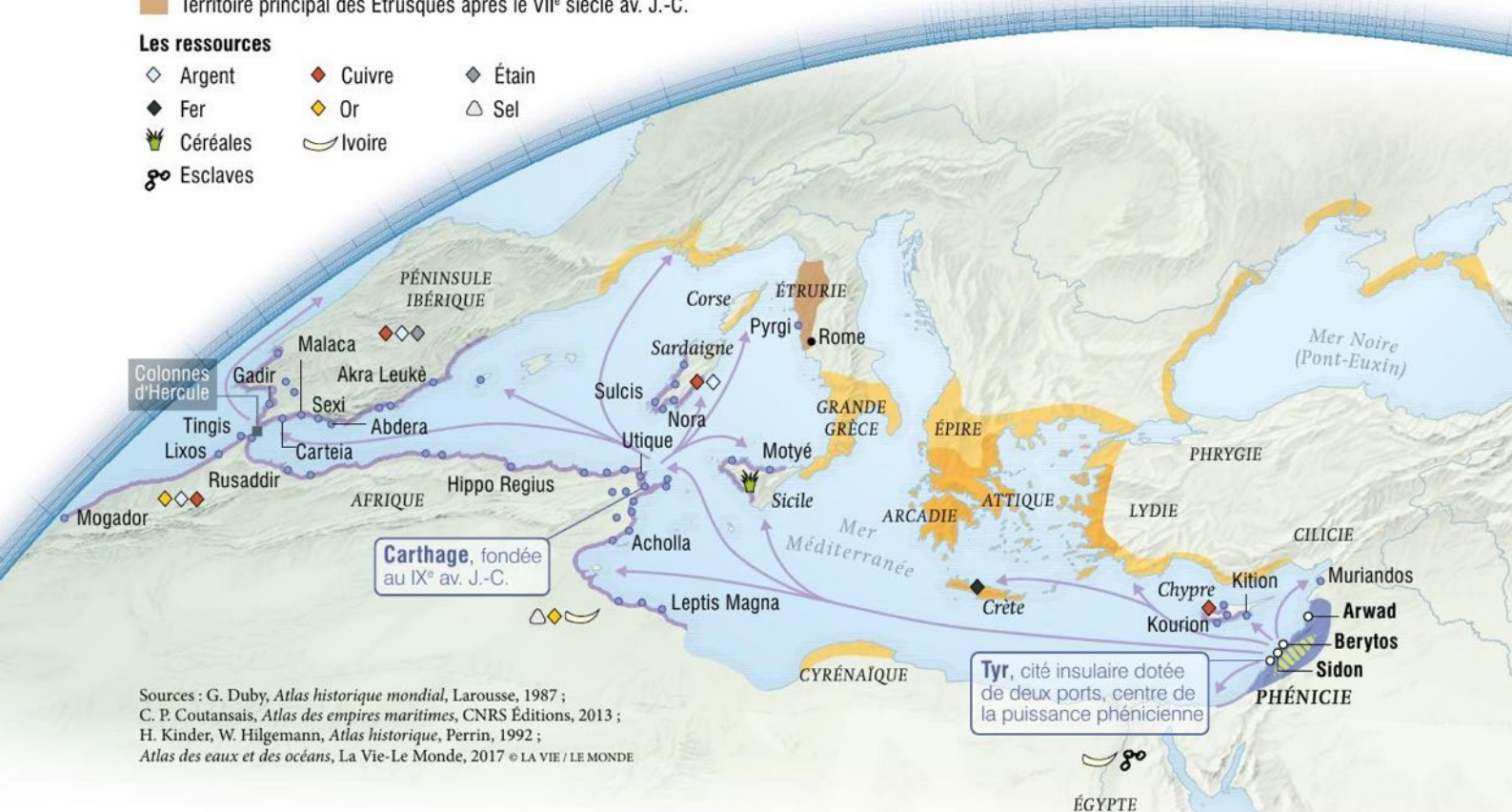
- Comptoir
- Zone d'implantation phénicienne
- Voie commerciale

Des freins à l'expansion phénicienne

- Zone de peuplement grec au IX^e siècle av. J.-C.
- Zone de peuplement grec du VIII^e au VI^e siècle av. J.-C.
- Territoire principal des Étrusques après le VII^e siècle av. J.-C.

Les ressources

- Argent
- Cuivre
- Étain
- Fer
- Or
- Sel
- Céréales
- Ivoire
- Esclaves



Sources : G. Duby, *Atlas historique mondial*, Larousse, 1987 ;
C. P. Coutansais, *Atlas des empires maritimes*, CNRS Éditions, 2013 ;
H. Kinder, W. Hilgemann, *Atlas historique*, Perrin, 1992 ;
Atlas des eaux et des océans, La Vie-Le Monde, 2017 © LA VIE / LE MONDE

ULYSSE

Un héros très humain

Référence centrale dans la civilisation grecque, l'épopée d'Ulysse reste universellement connue. Un succès qui s'explique sans doute par la réflexion sur la condition humaine qu'Homère propose à travers l'*Odyssée*.



Plonger au cœur des mythes grecs, c'est approcher le destin de l'homme dans toute sa complexité. Au travers du parcours héroïque d'Ulysse qui est confronté aux limites, à la tentation, aux choix, aux dangers et à la mort, la mythologie dessine en réalité le paradoxe de la condition humaine, qui s'inscrit entre le rêve et le tragique.

Roi d'Ithaque, époux de la fidèle Pénélope et père de Télémaque, Ulysse (*Odysseus*, en grec) est décrit comme un héros ingénieux, rusé, téméraire et courageux. Il est, selon les mots d'Homère, l'« homme aux mille tours », car il détient la *mêtis*, l'intelligence rusée, une capacité divine qui lui permet de déjouer tous les obstacles. Si l'on aime retenir le premier vers du poème de Joachim Du Bellay (1522-1560), « *Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage* », Ulysse ne saurait se réduire à un explorateur. Pour les Grecs, il incarne un héros face à son destin, oscillant entre puissance et impuissance, un exilé nostalgique poursuivi par la colère des dieux. Derrière l'interminable périple de ses aventures héroïques, Ulysse s'avère finalement un héros très humain.

SURMONTER LES ÉPREUVES...

Dans l'*Iliade*, Ulysse part, avec les rois grecs, mener la guerre de Troie afin de venger le rapt d'Hélène, la femme du roi de Sparte Ménélas. La belle a été enlevée par le Troyen Pâris, à qui la déesse Aphrodite l'avait promise. C'est sur la route du retour que son destin bascule : en aveuglant le fils de Poséidon, le Cyclope anthropophage Polyphème, il va déclencher la colère noire du dieu marin. Le Cyclope invoque ainsi son père divin : « *Écoute, Poséidon aux cheveux bleus, maître des terres ! Si je suis vraiment ton fils, toi qui prétends m'avoir fait, empêche de rentrer chez lui cet Ulysse, fléau des villes !* » (*Odyssée*, IX, 528-530). Ulysse a osé humilier Polyphème ? La mer sera désormais son ennemie. C'est le début de l'*Odyssée*, la longue errance d'Ulysse pour retourner chez lui qui durera dix années. Le héros va devoir aller au-delà de ses limites, repousser la peur, éprouver son intelligence, mais aussi tester sa fidélité envers sa douce épouse Pénélope qui l'attend à Ithaque en tissant inlassablement son ouvrage pour repousser ses prétendants. Poséidon va se

PARCOURS

VIII^e siècle av. J.-C.
Naissance du poète (mythique ?) Homère et composition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

VI^e siècle av. J.-C.
Fixation par écrit de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, à partir de récits transmis oralement.

III^e siècle av. J.-C.
Date des plus anciens fragments de papyrus homériques retrouvés, copiés à Alexandrie.

X^e siècle Datation du codex Venetus A, plus ancien manuscrit complet de l'*Iliade*, copié à Constantinople.

1366 Première traduction de l'*Iliade* en latin, en Italie.

1488 Édition princeps en grec de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* imprimée à Florence.

XIX^e siècle Découverte du site de Troie et du « trésor de Priam ».

1901-1912 Navigation en Méditerranée de Victor Bérard, helléniste et politicien français, pour reconstituer le périple d'Ulysse.

Jusqu'au 22 juillet 2019
Exposition « Homère » au Louvre-Lens.

SONIA DARTHO
Maîtresse de conférences en histoire ancienne, à l'université d'Évry-Val d'Essonne.

venger en déclenchant les pires fléaux marins : des vents contraires, de violentes tempêtes et des vagues meurtrières. Pris au piège des flots, Ulysse va souvent perdre sa route, accoster en terre inconnue, voir son bateau se briser et son équipage périr sous ses yeux terrifiés. Il rencontre des monstres marins redoutables et les créatures les plus affolantes : le tourbillon meurtrier Charybde et la terrible Scylla, les Lotophages semeurs d'oubli, les ensorcelantes Sirènes, la séduisante Calypso et la magicienne Circé qui déploie sous ses yeux effrayés tous ses dons de métamorphoses.

... SANS TRAHIR LES SIENS

Parmi les nombreuses épreuves de l'*Odyssée*, deux rencontres parachèvent l'identité du héros. Les Sirènes tout d'abord, des monstres hybrides féminins aux ailes d'oiseau. Filles de la Muse lyrique Melpomène, elles ont hérité d'une voix exceptionnelle et envoûtante qui leur accorde une puissance de séduction très funeste. Pour les Grecs, elles incarnent la tentation car elles savent flatter la part d'orgueil de leurs victimes, leur renvoyer une image héroïque et attiser leur désir de gloire. Les navigateurs, à chaque fois ensorcelés, se jettent dans le piège et fracassent leur bateau sur les rochers mortels des Sirènes anthropophages. Pour écouter leur voix sans succomber à leur chant, Ulysse demande à ses marins de le ligoter au mât, tandis que son équipage doit se boucher les oreilles avec de la cire pour garder le cap. Grâce à son intelligence rusée et à la conscience de ses limites, Ulysse réussit à dompter ses désirs ; en choisissant de se faire attacher, il traverse l'épreuve tout en goûtant le fruit de la tentation. Mais la dernière créature qu'il rencontre aurait pu le perdre : la belle Calypso lui propose l'immortalité des dieux si Ulysse accepte de rester à ses côtés dans le cadre enchanteur de l'île d'Ogygie. La nymphe, dont nom signifie « celle qui enferme, celle qui cache », symbolise pour les Grecs l'« oubli du retour », car le prix de son cadeau est qu'Ulysse occulte son histoire, ses exploits, sa condition de père, d'époux et de roi. Le héros, envahi par la nostalgie, va finalement décliner son offre et choisir de revenir à Ithaque au lieu de goûter à une immortalité anonyme chez la nymphe Calypso.

Si Ulysse a réussi à dompter la mer déchaînée et à déjouer les dangers semés sur sa route, il est surtout pour les Grecs le héros qui choisit de revenir dans sa patrie pour retrouver l'humanité de sa vie. Au-delà de ses exploits, Ulysse incarne l'homme qui accepte son destin. ■

L'illustration de l'*Odyssée* sur les vases grecs a contribué à populariser le mythe d'Ulysse. Sur le détail de ce cratère (v. 390 av. J.-C.) apparaît l'impuissance du héros face à son destin. Le guerrier, abattu, consulte le devin Tirésias (à ses pieds) pour savoir comment rentrer chez lui.

La culture grecque s'impose comme une référence

Durant plus d'un millénaire d'Histoire, les Grecs ont diffusé leurs mythes, leur art, leur mode de vie dans un espace allant de l'Espagne à l'Inde. En Occident comme en Orient, cette empreinte ne s'est jamais effacée.

Au début du III^e millénaire av. J.-C., en mer Égée, une civilisation maîtrisant l'usage du bronze – grâce, sans doute, à l'apport de techniques orientales –, s'est épanouie dans l'archipel des Cyclades. La Crète a vu naître la civilisation minoenne, caractérisée par l'existence de palais servant de base à la mise en valeur des régions qui les environnaient. Ces palais ont existé entre 2700 et 1450 av. J.-C. environ (voir page 40). On ignore l'origine de leurs habitants mais la destruction des centres minoens, postérieure à l'éruption du volcan de Théra (l'île de Santorin), peut être attribuée à des actions guerrières menées par des populations grecques, des Mycéniens venus de la péninsule balkanique.

LA DÉCOUVERTE DE L'OR DE MYCÈNES

La civilisation mycénienne s'est développée puis s'est résorbée entre 1600 et 1050 av. J.-C. environ. Les Mycéniens sont ainsi appelés parce que l'un des plus remarquables ensembles monumentaux qu'ils ont laissés est le palais de Mycènes, situé dans le Péloponnèse. Les nombreux objets en or découverts dans des tombes, reflètent son importance politique probable. Un matériel archéologique semblable à celui de Mycènes a été exhumé dans d'autres lieux de Grèce (Tirynthe, Pylos, Thèbes...). Le site de Pylos, en particulier, a de plus livré des tablettes de terre cuite portant des signes d'une écriture syllabique, dits de « linéaire B » (inspirés sans doute par ceux du linéaire A qu'avaient utilisés les Minoens crétois). Le déchiffrement de ces tablettes, effectué à partir de 1952, a prouvé le caractère grec de la langue alors utilisée vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C. Des objets mycéniens – notamment des vases – ont été diffusés jusqu'en Italie du Sud et en Sicile, comme sur le littoral d'Asie Mineure.

Mais les palais ont à leur tour été ruinés dans des circonstances qui restent mal définies, et la période appelée « siècles obscurs »

NICOLAS RICHER

Professeur des universités,
École normale supérieure
de Lyon, spécialiste
de la Grèce ancienne.

a vu une nette régression de l'emprise humaine en Grèce (XI^e-IX^e siècle av. J.-C.), en même temps que la disparition, apparemment, de l'écriture. Néanmoins, des pratiques novatrices ont pu alors prendre place, comme en témoignent les traces d'un grand bâtiment à péristyle en bois retrouvées à Lefkandi, sur la côte méridionale de l'île d'Eubée (X^e siècle av. J.-C.). Un tel type de construction annonce les temples postérieurs dotés de galeries sur leur pourtour. Les Eubéens semblent avoir joué un rôle moteur dans les contacts noués avec l'Orient qui ont permis la réintroduction en Grèce d'un système d'écriture, fondé sur l'alphabet phénicien (début du VIII^e siècle av. J.-C.). La période dite « archaïque » (VIII^e-VI^e siècle) voit ainsi le développement du recours à l'écrit, dans des agglomérations qui sont de plus en plus peuplées et de plus en plus nombreuses.

Dans le centre et le sud de la Grèce, comme en Crète, apparaît un type d'organisation collectif appelé la « polis », la cité : le peuple des hommes libres se réunit de façon périodique en assemblée, dont l'ordre du jour a été établi par un conseil restreint, pour voter sur des décisions qui l'engagent. Des archontes – littéralement des « commandants », qui sont en fait des magistrats aux noms variés selon les lieux et leurs fonctions précises – veillent à la mise en œuvre des politiques. L'époque archaïque voit aussi les communautés grecques, profitant de leur croissance démographique, essaimer au loin en Méditerranée. Cette colonisation reste littorale mais elle permet de mettre en contact des hommes et des ressources fort éloignés les uns des autres. Les Grecs de Marseille, citée fondée vers 600 av. J.-C.



Nourrice, divinité ou servante ? Trouvées dans des maisons, des tombes d'enfants, des sanctuaires, les figurines mycéniennes en phi, en psi ou tau (lettres grecques) avaient une fonction votive (1500 av. J.-C.).

CHRONOLOGIE



Le monde grec, de la Méditerranée à l'Indus

Les sites mycéniens

Pylos • Principaux lieux de découverte de documents en linéaire B

La colonisation grecque

■ Espace hellénophone au début de l'époque archaïque, vers 800 av. J.-C. (voir le zoom)

Doriens et Achéens

● Cité-mère

○ Colonie

▲ Établissement phénicien

Ioniens

■ Cité-mère

□ Colonie

La dilatation du monde hellénistique

■ Empire d'Alexandre à sa mort, en 323 av. J.-C.

Monde hellénistique vers 270 av. J.-C.

■ Lagides/Ptolémées

■ Séleucides

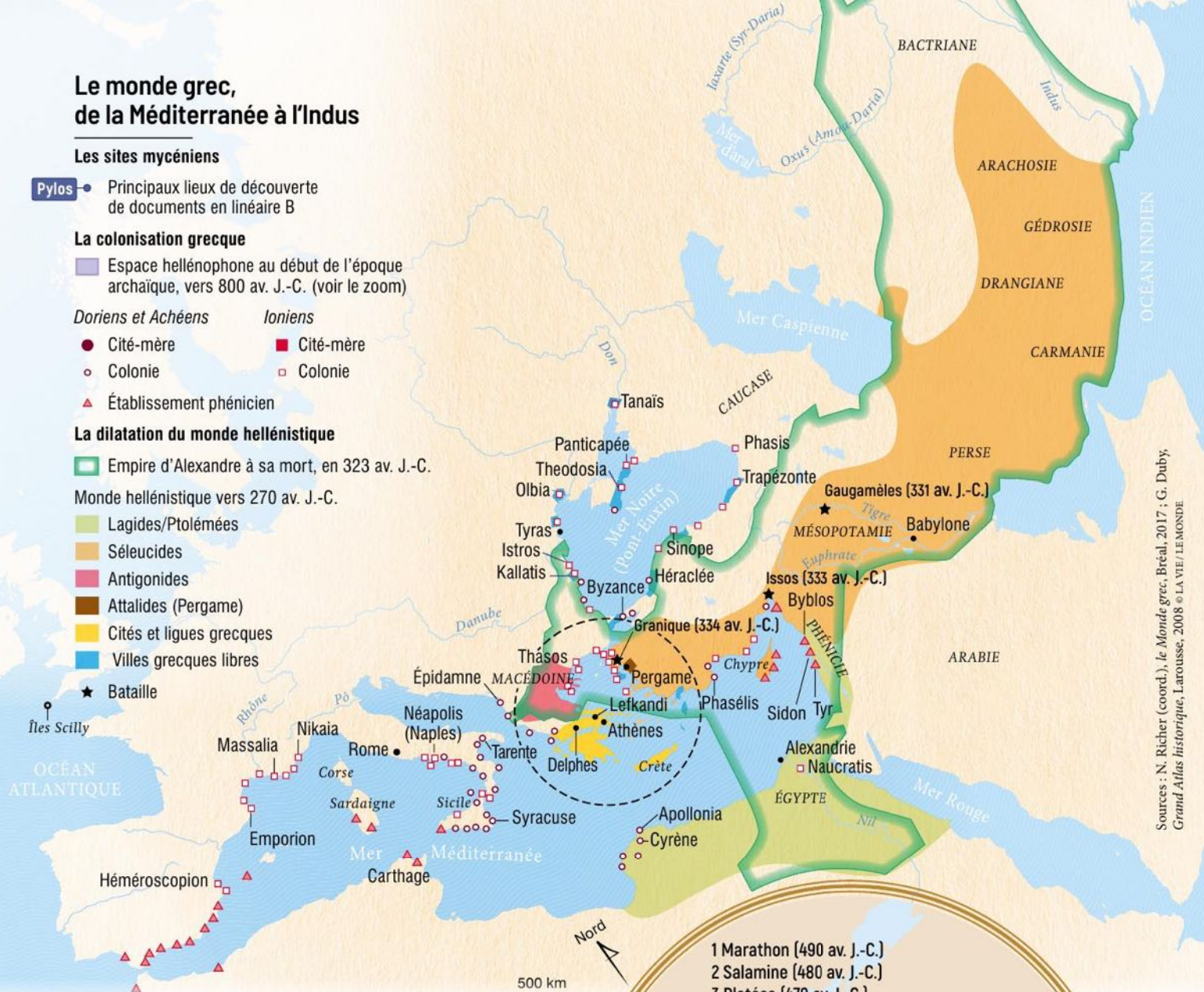
■ Antigonides

■ Attalides (Pergame)

■ Cités et ligues grecques

■ Villes grecques libres

★ Bataille



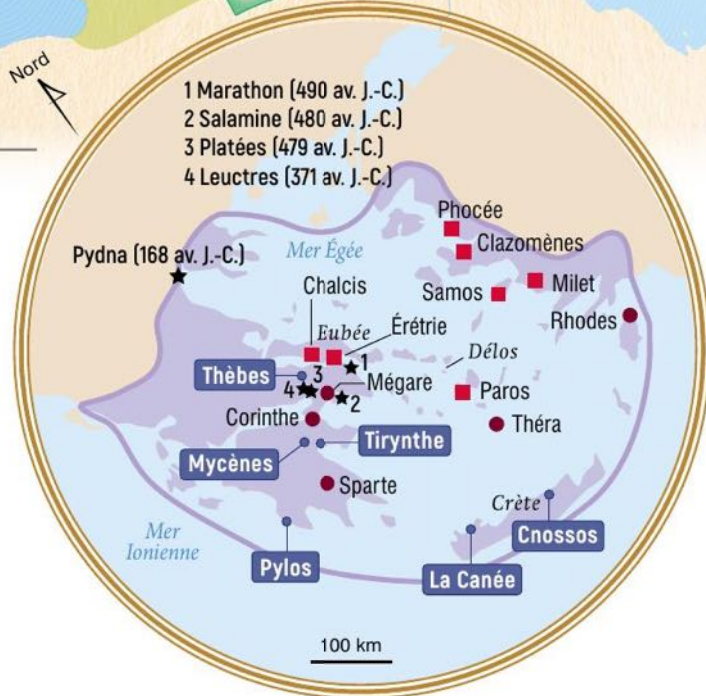
par des Phocéens venus d'Asie Mineure, développent localement la culture de la vigne et de l'olivier, et assurent le transit de denrées produites par le centre de l'actuelle France ou encore de l'étain extrait dans les îles Scilly (à l'ouest de la Cornouailles anglaise) et utilisé dans la confection du bronze. Globalement, l'espace concerné par l'établissement de Grecs – qui s'est poursuivi au-delà de l'époque archaïque – s'est étendu du territoire actuel de l'Espagne (Emporion/Empuries en Catalogne) jusqu'au sud-est de la mer Noire, à Trapézonte/Trébizonde et Phasis.

L'ÉVEIL D'UNE CONSCIENCE GRECQUE

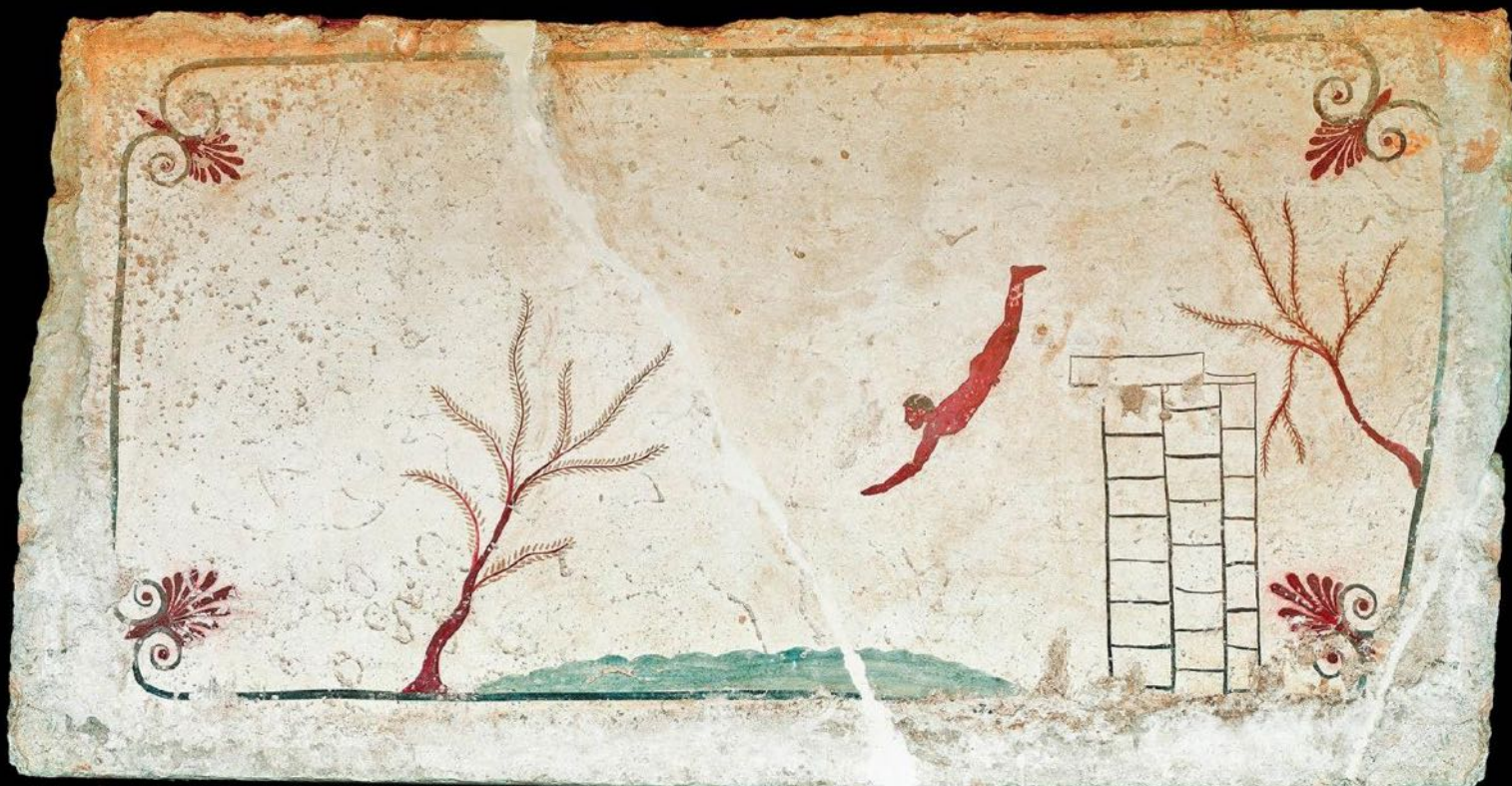
Dans ces colonies aux populations d'origines grecques diverses, le recours à l'écrit a pu contribuer à la fixation de normes législatives, fournissant une référence commune et, dans un autre registre, l'alphabet a permis la stabilisation du texte des deux grandes épopées attribuées à Homère : *l'Iliade* consacrée au siège de Troie et *l'Odyssée* qui raconte le périple d'Ulysse en Méditerranée en faisant référence à des lieux réels. La première mise par écrit de ces deux œuvres qui ont fourni aux Grecs des références

culturelles communes en matière de sociabilité ou de croyances religieuses aurait eu lieu, dit-on, à Athènes au VI^e siècle av. J.-C. (voir page 45).

Le tournant entre les époques archaïque et classique est constitué par les guerres médiques qui, au début du V^e siècle av. J.-C., ont vu les Grecs résister victorieusement à l'expansionnisme de l'Empire perse achéménide, qui avait été fondé au



Sources : N. Richer (coord.), *Le Monde grec*, Bréal, 2017 ; G. Duby, *Grand Atlas historique*, Larousse, 2008 © LA VIE / LE MONDE



Près de la colonie de Poseidonia (Paestum), dans le sud de l'Italie, la dalle d'une tombe porte sur sa face interne ce plongeur magnifique. Ce rare exemple de peinture grecque (sur ce type de support) pourrait avoir été inspiré par l'art pariétal des tombes étrusques (480-470 av. J.-C.).

Attribuée à l'artiste athénien Oltos (v. 520 av. J.-C.) cette coupe en céramique a été découverte à Vulci, en Étrurie. Elle témoigne des échanges entre l'est et l'ouest de la Méditerranée.



➔ milieu du VI^e siècle av. J.-C. Les batailles de Marathon (490 av. J.-C.), Salamine (480 av. J.-C.) et Platées (479 av. J.-C.) ont fait refluer ceux que les Grecs ont appelés « les Barbares » et dont la menace a contribué au renforcement, en Grèce, d'une conscience communautaire. Le développement de la puissance navale d'Athènes, dans le cadre de la Ligue de Délos, alliance de cités sous l'autorité d'Athènes (477-404 av. J.-C.), a assuré une défense efficace contre la menace perse et la prospérité des Athéniens. Celle-ci s'est illustrée par les constructions de l'Acropole en marbre du mont Pentélique (Propylées, Parthénon, Érechthéion). L'équilibre « classique » correspond à ce temps qui a vu l'éclosion de productions artistiques et littéraires (Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane) ayant servi de modèles aux générations postérieures, jusqu'à nos jours.

L'affirmation de la puissance athénienne, portée à son sommet par Périclès (mort en 429 av. J.-C.), a été battue en brèche par le système d'alliance

constitué, dès 525 av. J.-C., par Sparte. La cité est sortie victorieuse de la guerre du Péloponnèse qui l'a opposée à Athènes (431-404 av. J.-C.) et a un temps substitué son autorité à la sienne. La défaite d'une armée de Sparte face à une autre menée par des Thébains, à Leuctres, en 371 av. J.-C., lui porte un coup fatal, et comme Thèbes ne parvient pas à s'imposer aux autres cités grecques, c'est le vaste État territorial macédonien, doté d'un commandement unique détenu par Philippe II, qui impose son autorité à l'ensemble des cités de Grèce balkanique – sauf à Sparte. De tels événements, survenus dans un contexte global de prospérité matérielle qui permettait l'analyse



intellectuelle, ont alimenté la réflexion dans des domaines multiples, l'histoire (Hérodote, Thucydide, Xénophon), la médecine (Hippocrate) ou la philosophie (Platon et Aristote). Les Grecs et les Macédoniens comptent donc parmi eux des hommes disposant de moyens d'appréhender le monde quand, sous le commandement du fils de Philippe II, Alexandre III (qui avait été un temps l'élève d'Aristote), ils entreprennent la conquête de l'Empire perse à partir de 334 av. J.-C. Le prétexte était la nécessité de venger les dieux dont des sanctuaires avaient été détruits un siècle et demi plus tôt par les Perses. Le motif réel était sans doute pour les Grecs le désir d'accroître leur puissance et leur richesse, alimenté par la conscience que l'Empire perse était un géant fragile, souvent secoué par des crises dynastiques, et dont l'armée était pluriethnique. L'Empire perse s'effondrant militairement lors de quelques batailles décisives (Granique, Issos, Gaugamèles), le pouvoir d'Alexandre se substitue à celui de Darius III (mort en 330 av. J.-C.) dans tout l'espace que celui-ci contrôlait, en reprenant ses points d'appui militaires et ses routes.

L'HELLÉNISATION DE L'ORIENT

Après la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C., à Babylone, son empire est partagé, mais son œuvre est durable : les lieux d'où rayonne l'influence grecque sont constitués notamment par des villes nouvellement établies, telle Alexandrie d'Égypte, dont le mode de vie va largement consister à « helléniser », c'est-à-dire à diffuser la langue et les mœurs grecques en entretenant des références culturelles dans des gymnases ou des théâtres. Ainsi naît la civilisation dite « hellénistique », qui touche largement des populations originellement non grecques. Désormais, les cités grecques qui subsistent passent au second rang de la vie politique, qui est animée par des rois appartenant à de grandes dynasties entre lesquelles sont répartis les territoires de l'empire d'Alexandre. Les Lagides (ou Ptolémées) règnent en Égypte, les Séleucides contrôlent le Proche-Orient, les Antigonides dominent la péninsule balkanique en s'appuyant sur le royaume de Macédoine, et la dynastie des Attalides s'est établie à Pergame, dans l'ouest de l'Asie Mineure.

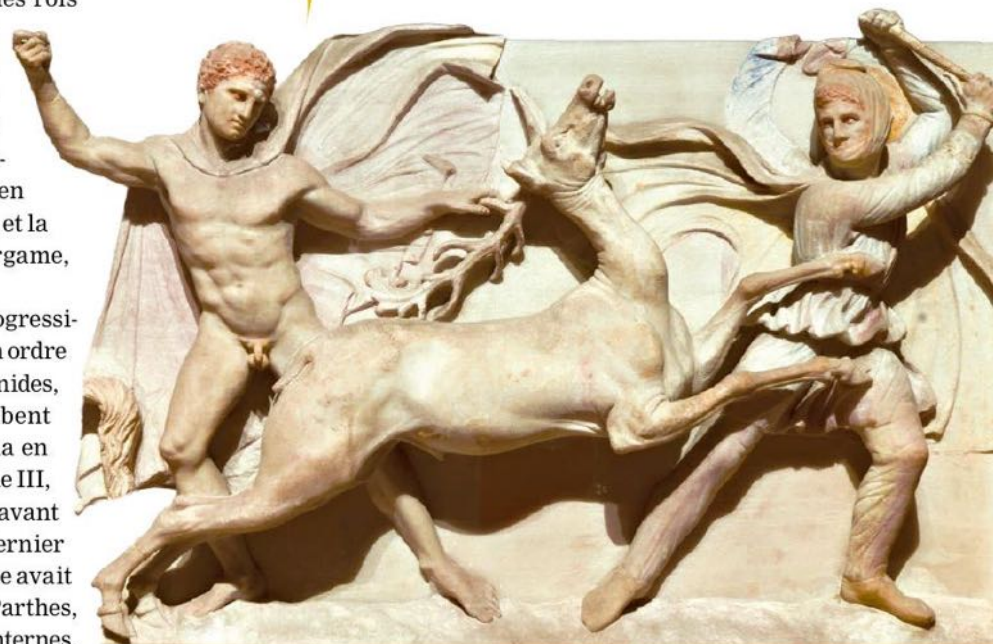
Toutes ces dynasties disparaissent progressivement sous la pression de Rome et dans un ordre presque dicté par la géographie : les Antigonides, les plus proches des Romains, succombent d'abord quand Persée est vaincu à Pydna en 168 av. J.-C., puis le dernier Attalide, Attale III, lègue son royaume à Rome en 133 av. J.-C., avant que, en 64 av. J.-C., Pompée n'abatte le dernier Séleucide, Antiochos XIII, dont le royaume avait déjà été considérablement affaibli par les Parthes, par les Arméniens et par ses dissensions internes.

Quant à l'Égypte lagide de Cléopâtre VII, elle succombe en 30 av. J.-C. lorsque le Romain Octave s'en empare. Bien plus loin à l'est, un royaume gréco-bactrien, fondé par une sécession dans l'Empire séleucide au III^e siècle av. J.-C., et qui avait été coupé de la Méditerranée par l'expansion parthe au II^e siècle av. J.-C., se maintient avant de donner le jour à des principautés dont la dernière disparaît, à Sagala (au Pendjab) vers 10 de notre ère.

UNE CULTURE PERSISTANTE

Ainsi, au long d'un millénaire et demi, l'histoire du monde grec a-t-elle été caractérisée, à l'époque mycénienne, par la mise en place de principautés à l'économie systématiquement organisée et accordant une grande place à la puissance militaire. Puis un temps de contraction s'est produit, durant les siècles obscurs, les Grecs profitant ensuite de leur renouveau démographique pour se lancer, à l'époque dite « archaïque », dans une entreprise d'expansion par voie de mer. L'époque classique peut être vue comme un temps de mise en ordre durant lequel un certain équilibre s'instaure entre Athènes et Sparte, jusque dans leur confrontation qui dure le temps d'une génération. Alors que l'archaïsme avait vu une expansion par voie de mer, surtout vers l'ouest, c'est une expansion par voie de terre, surtout vers l'est, qui caractérise la conquête menée par Alexandre. Un champ d'expansion considérable s'est ainsi ouvert à l'hellénisme et, même après la prise de contrôle par Rome de l'essentiel des territoires des royaumes hellénistiques, leur civilisation est très largement restée grecque. C'est pourquoi, dans le cadre même de l'Empire romain, les textes du Nouveau Testament ont pu être écrits en grec, dans une langue alors véhiculaire communément connue des « gentils », les ressortissants des *gentes*, mot latin désignant la diversité des nations. ■

Sur le sarcophage d'Abdalonymos, placé sur le trône de Sidon (Phénicie) par Alexandre, Grecs et Perses chassent ensemble. La scène symbolise la paix apportée par le conquérant grec et constitue un exemple de l'art hellénistique en Orient (détail, fin du IV^e siècle av. J.-C.).



L'hégémonie étrusque sur les mers et par les mers

Bien avant les Romains, les Étrusques ont donné à l'Italie sa première grande civilisation, comme en témoigne leur foisonnante création artistique. Les Grecs les réduisaient à de terrifiants pirates. Ils étaient avant tout de très habiles commerçants.



« **P**uissante sur terre, l'Étrurie l'est surtout sur mer ». Ainsi s'exprimait l'historien latin Tite-Live (59 av. J.-C.-17) dans son *Histoire romaine*, une de nos sources essentielles sur les Étrusques, d'autant que nous avons perdu toute leur littérature historique qui était très abondante. Rien n'est plus révélateur que le nom par lequel nous désignons encore les deux mers qui bordent la botte italienne : à l'ouest, la mer Tyrrhénienne signifie littéralement la mer « étrusque ». En effet, les Grecs appelaient les Étrusques « Tyrrhéniens » ; et à l'est, l'Adriatique tire son nom du port d'Adria, qui était, au nord du delta du Pô, une colonie étrusque. Les puissantes forces navales du peuple étrusque, ses victoires maritimes – il aurait inventé les rostrs, éperons de navire – et son rayonnement commercial dans

Sur ce sarcophage en terre cuite (fin du VI^e siècle av. J.-C.), un couple participe au banquet. Chez les Étrusques, la fête est mixte (pas chez les Grecs). La place des femmes semble avoir été importante dans cette société.

JEAN-PAUL THUILLIER

Historien de l'Antiquité, professeur émérite des universités, ENS-Paris.

le bassin occidental de la Méditerranée lui avaient attiré dans l'Antiquité la réputation d'avoir établi une thalassocratie, autrement dit une hégémonie sur les mers et par les mers. Et, pour certains Grecs, les marins étrusques étaient même des pirates : une image fâcheuse, mais qui traduisait surtout le dépit des voisins hellènes devant les insolentes réussites des Étrusques, en particulier dans leurs entreprises commerciales. Une expression pittoresque qualifiait ces marins de « pirates-trompettes » : ils auraient également inventé la trompette dont les sons rauques terrifiaient les équipages ennemis.

Parmi les rares événements historiques concernant l'Étrurie que l'on puisse dater avec une certaine précision, deux au moins se rapportent à des affrontements maritimes : vers 540 av. J.-C., les Étrusques de la cité de Caere

CHRONOLOGIE

- 616/-509 Dynastie étrusque sur le trône de Rome (Tarquin l'Ancien, Servius Tullius, Tarquin le Superbe).

v. - 540 Bataille navale d'Alalia. Victoire des Étrusques et des Carthaginois face aux Phocéens.

- 474 Défaite de Cumes infligée aux Étrusques par la flotte syracusaine du tyran Hiéron I^{er}.

- 396 Fin du siège de Véies, première cité étrusque conquise par les Romains.

- 264 Volsinii, dernière cité étrusque conquise par les Romains.

(Cerveteri) alliés aux Carthaginois remportent une victoire décisive contre les Phocéens et les Marseillais lors de la bataille qui a lieu au large d'Alalia (Aléria), dans l'est de la Corse. C'est une période faste qui s'ouvre alors pour les Étrusques, mais elle se referme en partie en 474 av. J.-C., lorsqu'ils se voient infliger un revers plus au sud, au large de Cumes : les Syracusains sortent vainqueurs de cette confrontation et sont désormais la puissance dominante en Méditerranée occidentale. Les Étrusques ne sont pas anéantis pour autant. Ils se tournent vers l'Adriatique pour leurs échanges avec les Athéniens qui importent le blé produit dans les terres fertiles de la plaine du Pô. Les magnifiques vases attiques du V^e siècle av. J.-C. que l'on peut découvrir dans les musées de Bologne et de Ferrare témoignent de l'intensité de ces trafics.

Comme l'indiquait Tite-Live, les Étrusques étaient aussi puissants sur terre. Et si l'on peut décrire leur civilisation comme la première qu'ait connue l'Italie, au I^{er} millénaire av. J.-C., c'est parce que ce peuple aux origines controversées depuis l'Antiquité a dominé militairement, politiquement ou culturellement une grande partie de la péninsule italienne. Le cœur de l'Étrurie antique était la région comprise entre l'Arno au nord, le Tibre à l'est et au sud, et la mer Tyrrhénienne à l'ouest : la Toscane tire son nom des Étrusques (en latin *Tusci* ou *Etrusci*). Mais ces derniers avaient aussi établi leur emprise sur la plaine padane (Bologne, Mantoue, Marzabotto), et sur la Campanie (Capoue, Pompéi). Et pour illustrer ce primat de la civilisation étrusque, quoi de plus frappant que les fresques funéraires de la nécropole de Tarquinia (100 km au nord de Rome) inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco ? La peinture étrusque forme en effet le premier chapitre du grand livre de la peinture italienne.

UNE CIVILISATION TRÈS URBAINE

Mais n'allons surtout pas comparer ce territoire étrusque avec l'Empire romain au pouvoir centralisé. C'est vers la Grèce qu'il faut se tourner, avec ses nombreuses cités, ou *poleis*, dotées chacune d'une capitale et d'un territoire. En Étrurie, le phénomène urbain était très marqué. Certaines villes ont pu atteindre les 30 000 habitants (Tarquinia, Caere, Véies). On estime que la population de l'Étrurie pouvait comprendre plus de 300 000 hommes libres, c'est-à-dire sans compter les femmes, les enfants et ceux qu'il est convenu d'appeler des « dépendants », mais les questions de démographie sont très délicates pour l'Antiquité. En tout cas, ce n'est pas un hasard si les Romains ont beaucoup emprunté aux Étrusques pour les rites de fondation des cités.

Les auteurs anciens insistent sur le fait que les Étrusques avaient une ligue de douze cités, une dodécapole. Le lien qu'elles entretenaient

entre elles était surtout religieux, car sur les plans militaire et politique, c'était la désunion qui régnait. Cela a grandement facilité la conquête romaine, puisque chaque cité étrusque fut phagocytée par Rome l'une après l'autre. Plusieurs des métropoles comme Caere ou Tarquinia étaient situées près de la mer Tyrrhénienne, mais elles n'étaient pas fondées au bord même de la mer : les Anciens se méfiaient à juste titre des raids de pirates, qui dureront jusqu'à l'époque moderne, et aussi des influences néfastes venues d'ailleurs. Seule Populonia, face à l'île d'Elbe, était un port, mais il fallait traiter là le minerai de fer qui était extrait de l'île, et qui sera, avec d'autres richesses minières, une des raisons du succès de l'Étrurie.

UNE LANGUE TOUJOURS MYSTÉRIEUSE

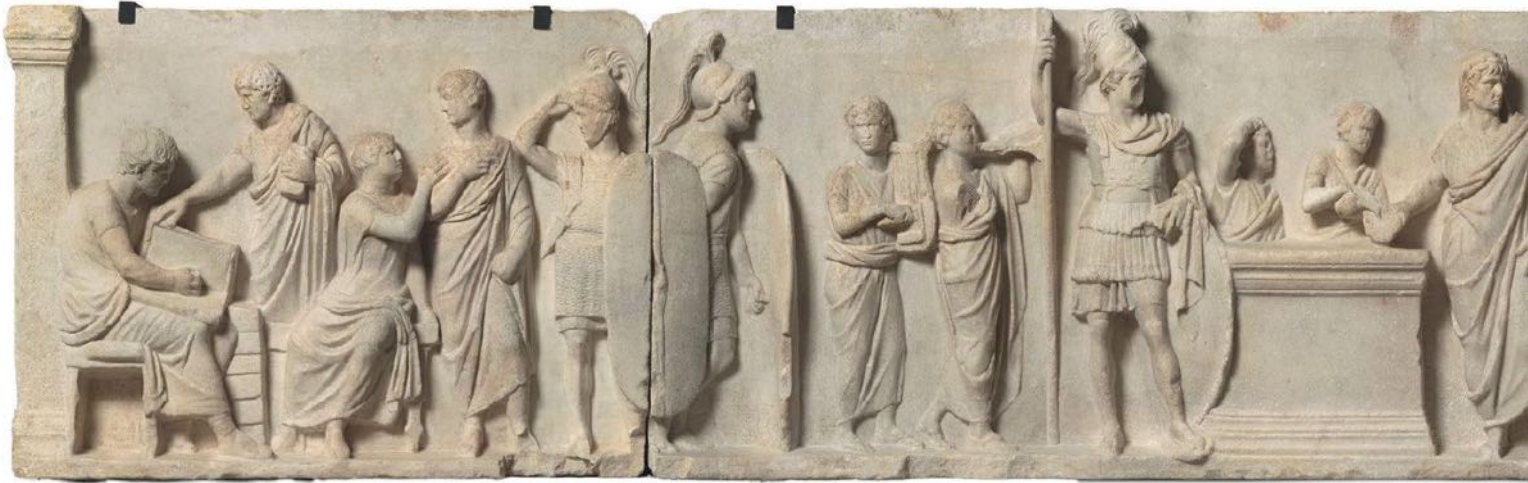
Bien sûr, les grandes cités avaient des ports dont certains étaient des *emporía*, selon le terme grec utilisé par les archéologues. Il s'agissait de ports francs où des étrangers, marins, armateurs, négociants, étaient accueillis et protégés ainsi que leurs dieux. À Gravisca, port de Tarquinia, c'étaient des Grecs, comme Sostratos d'Égine, une sorte d'Onassis antique. À Pyrgi, port de Caere, l'un des plus riches sanctuaires de Méditerranée, c'étaient des Carthaginois. Des lamelles d'or portant des inscriptions en étrusque et en punique ont été retrouvées, si bien que l'on a cru un moment tenir la pierre de Rosette de l'étrusque. Les espoirs ont été déçus, et cette langue isolée, qui n'appartient pas au groupe des langues indo-européennes, mais qui se lit puisqu'elle est écrite avec un alphabet grec, pose encore de nombreux problèmes, surtout de vocabulaire.

Des navires chargés de vin produit à Caere portaient par exemple de Pyrgi : on a découvert récemment, au large de la presqu'île de Giens, une épave chargée de 800 amphores de vin qui étaient sans doute destinées à Lattes, près de Montpellier, où se trouvait vers 500 av. J.-C. une petite colonie étrusque. D'ailleurs, ce sont peut-être les Étrusques qui ont donné aux Gaulois du Midi le goût du vin. Un apport qui n'aurait pas été négligeable pour notre histoire culturelle. Avec la conquête de la dernière cité étrusque par les Romains, l'année 264 marque la fin de l'indépendance politique de l'Étrurie. Mais un art et un artisanat étrusques continuent à se développer durant les deux siècles suivants, et la langue étrusque est encore parlée et écrite jusqu'au règne d'Auguste (27 av. J.-C.-14), avant de s'effacer devant le latin. ■

Les Étrusques ont produit de nombreuses statuettes en bronze et montré une grande inventivité stylistique. Au IV^e siècle av. J.-C., par exemple, des figures votives longilignes (divinité, prêtre, dévot) sont apparues. L'intention d'une telle forme reste obscure.



HERVÉ LEWANDOWSKI/RMN-GP



Rome force son destin en se jetant à l'eau

La rivalité avec Carthage a poussé les Romains à prendre la mer. Contrainte mais conquérante, la République a poursuivi son expansion, révélant son génie maritime au cours des trois guerres puniques.

CHRISTOPHE BADEL
Professeur d'histoire
romaine à l'université
Rennes 2.

Comment Rome, cité de paysans, a-t-elle pu dominer la Méditerranée ? Pourquoi cette mer est-elle devenue le cœur d'un empire éminemment terrestre ? Le paradoxe est peut-être plus apparent que réel. À la suite du sac de Rome par les Gaulois en 390 av. J.-C., cette cité du Latium se lance à la conquête de la péninsule italienne, qu'elle réalise en un peu plus d'un siècle. Son but prioritaire n'est pas de contrôler les côtes mais ses victoires ont bien cet effet, puisqu'elle met la main sur la Campanie et l'Étrurie, sur la mer Tyrrhénienne, et le Picenum et l'Apulie, sur la mer Adriatique. Ultime étape, elle s'empare des colonies grecques d'Italie du Sud, qui sont souvent des ports de premier plan, comme la plus importante, Tarente, tombée en 272 av. J.-C. En général, elle ne procède pas à des annexions directes mais préfère conclure un traité d'alliance, évidemment inégal, avec la cité vaincue. Il n'en reste pas moins qu'elle construit ainsi un véritable empire régional disposant d'une longue façade maritime.

La cité conquérante est-elle indifférente à une telle dimension ? La réponse n'est pas si évidente. Si Rome n'est pas un port maritime, elle n'en est pas moins proche de la mer, puisque située à l'endroit du premier gué sur le Tibre en

partant de la Méditerranée. En 311 av. J.-C., la République crée deux magistrats exceptionnels, les duoviri navales, remplacés en 267 av. J.-C. par des magistrats réguliers, les questeurs de la flotte, chargés d'organiser la flotte, et sans doute de la commander. Mais parallèlement, elle accepte – dès 509 av. J.-C. selon la tradition, mais peut-être seulement en 348 av. J.-C. –, de signer avec Carthage un traité reconnaissant la suprématie maritime et commerciale de la cité punique. Les commerçants romains n'ont pas le droit d'aborder en Afrique et seule une tempête peut justifier leur présence momentanée en Sicile et en Sardaigne. C'est comme si, indifférente à la mer, Rome se résignait de gaité de cœur à ce que la Méditerranée occidentale soit un « lac carthaginois ».

UNE FLOTTE DE GUERRE IMPROVISÉE...

Le basculement intervient évidemment au cours de la première guerre punique (264-241 av. J.-C.), qui voit Rome disputer à Carthage la domination de la Sicile. Les opérations maritimes vont y jouer un rôle crucial et Rome a besoin urgentement d'une flotte. La tradition romaine place en 261 av. J.-C. la naissance de la marine de guerre romaine lorsque le consul Valerius fait armer 20 trirèmes (galères à trois rangs de rameurs) et

CHRONOLOGIE

-390 Sac de Rome par les Sénons, peuple de Gaule, menés par Brennus.

v. -348 Premier ou second traité reconnaissant la suprématie maritime de Carthage sur Rome.

-264/-241 Première guerre punique. Constitution d'une marine de guerre romaine.

-218/-201 Deuxième guerre punique. Victoire de Scipion sur Hannibal.

-149/-146 Troisième guerre punique. Destruction de Carthage.



HERVÉ LEWANDOWSKI / RMN-GP

100 quinquérèmes (cinq rangs). Cette notation indique que l'existence antérieure de magistrats ne prouvait pas forcément celle d'une flotte régulière. La légende raconte que les Romains auraient construit leurs premiers navires en prenant modèle sur une quinquérème punique échouée sur leurs côtes et que les équipages auraient appris à ramer sur terre ! En réalité, ce sont les alliés de Rome versés dans la navigation, cités étrusques ou grecques, qui ont fourni les architectes, les charpentiers, les pilotes et sans doute les équipages. La flotte n'est « romaine » que par ses officiers et les troupes embarquées.

... MAIS UN ÉQUIPAGE AGUERRI

À la surprise de tous, une telle flotte improvisée va s'illustrer par des victoires éclatantes. La guerre est marquée par quatre batailles navales majeures et Rome en remporte trois (Mylae en 260 av. J.-C., Ecnome en 256 av. J.-C., les îles Égates en 241 av. J.-C.). Le crédit en est porté à une invention du consul Duilius dès la bataille de Mylae : le « corbeau », pont d'assaut fixé à un mat se rabattant sur le navire ennemi au moment de l'abordage. Les légionnaires pouvaient alors envahir ce navire et s'y battre comme sur terre, retrouvant leur avantage initial. Toutefois, ces victoires s'expliquent aussi par l'habileté des manœuvres et la science de l'éperonnage possédées par les équipages d'origine grecque ou étrusque.

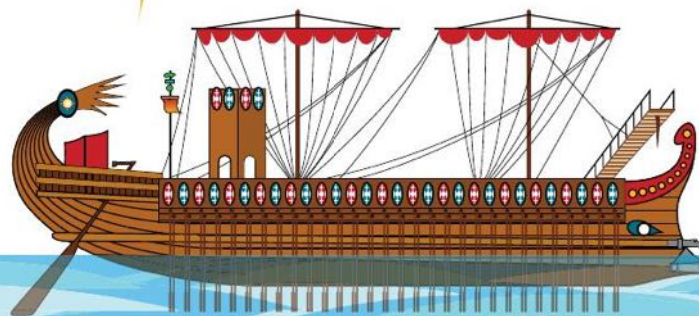
La victoire finale de Rome et le traité de paix consacrent cette nouvelle suprématie maritime. Rome reçoit la Sicile, où elle va créer sa première province (241 av. J.-C.). Peu après, profitant des difficultés de Carthage, elle emporte la Sardaigne et la Corse (238 av. J.-C.). Curieusement, les Carthaginois ne vont jamais remettre en cause cette nouvelle prédominance. Lors de la deuxième guerre punique (218-201 av. J.-C.), Hannibal envahit l'Italie par voie de terre, en traversant Pyrénées et Alpes, prenant acte de la domination romaine sur les mers. Par la suite, sa présence en Italie est fragilisée par la difficulté de recevoir des renforts, en raison du blocus maritime romain. Le traité consécutif à la nouvelle victoire romaine

Le recensement des citoyens romains avait lieu tous les 5 ans et servait de base au recrutement des légionnaires. Chaque printemps, des hommes étaient appelés à servir à partir de 17 ans. Le cens se concluait par un sacrifice en l'honneur de Mars. (Autel de Domitius Ahenobarbus, v. 100 av. J.-C.).

(201 av. J.-C.) renforce encore la position romaine puisque Carthage doit limiter sa flotte de guerre à dix vaisseaux et céder à Rome ses possessions côtières espagnoles, situées en Andalousie.

En ce début du II^e siècle av. J.-C., la République romaine s'est imposée comme la puissance dominante de Méditerranée occidentale, et son empire régional est en voie de devenir mondial (par référence au monde de l'époque). Pour autant, peut-on déjà considérer Rome comme un « empire de la mer » ? Certes, en termes de kilométrage côtier, elle n'a pas de rival, et la possession des grandes îles – Sicile, Corse et Sardaigne – lui assure des relais essentiels vers l'Afrique, l'Espagne et la Gaule. Les nouvelles provinces ibériques ne sont reliées à l'Italie que par la mer. Le pont terrestre avec l'Espagne ne s'établira qu'à partir de 120 av. J.-C. avec la conquête du sud de la Gaule. Toutefois, le danger punique passé, Rome n'entretient pas de flotte de guerre, poursuivant sa politique traditionnelle. Elle ne se préoccupe pas de la police des mers, faisant ainsi le jeu d'une piraterie en pleine expansion. Dans la deuxième moitié du III^e siècle av. J.-C., les pirates d'Illyrie (actuelles Croatie, Albanie et nord de la Grèce) se font très menaçants dans l'Adriatique et la République leur livre deux guerres, en 229-228 et 220-219 av. J.-C. En réalité, ils sont manipulés par leur souverain et la guerre se fait d'État à État. Le roi d'Illyrie s'enfuit chez le roi de Macédoine, Philippe V : ce sera l'un des motifs de l'intervention romaine dans les affaires orientales à partir de 200 av. J.-C. ■

Piètres marins mais guerriers inventifs, les Romains ont mis au point le corbeau : cette passerelle mobile s'abaissait sur le pont ennemi et facilitait l'abordage.



FRÉDÉRIC HURLET
Professeur d'histoire
romaine à l'université
Paris-Nanterre.

MARIA CORTE
Illustratrice.

IL FAUT DÉTRUIRE CARTHAGE

Rivale des Grecs et des Romains

Fondée par des colons de Tyr (Phénicie) en 814 av. J.-C., selon la date traditionnelle, Carthage s'émancipa de la colonie-mère pour devenir une métropole phénicienne en Afrique du Nord. Elle essaima dans le bassin occidental de la Méditerranée et le long des côtes atlantiques de l'Afrique en y installant des villes puniques qui formèrent autant de comptoirs à vocation commerciale. Carthage entra ainsi en contact avec les populations locales, mais aussi avec les autres peuples qui étaient établis dans son aire d'influence. Les premiers furent les Grecs, qui avaient également fondé des colonies. Carthage s'affronta à eux et fut d'abord victorieuse à Alalia face aux Phocéens, en 535 av. J.-C., puis défaite à Himère face aux Syracusains, en 480 av. J.-C. La cité punique s'opposa aussi aux Étrusques, puis aux Romains, avec lesquels trois principaux traités furent conclus en 509, 348 et 306 av. J.-C.

Les larmes de Scipion

La prospérité vite retrouvée de Carthage et la fin du paiement de l'indemnité en 151 av. J.-C. inquiétèrent les Romains. Guidé par Caton l'Ancien, qui répétait qu'il fallait détruire Carthage, le parti de la guerre l'emporta. Le sénat de Rome fixa des conditions de reddition si dures que la seule issue fut un affrontement sans merci : ce fut la troisième guerre punique (149-146 av. J.-C.). Protégés par une triple ligne de défense comprenant un fossé, un parapet et un mur de 20 mètres de hauteur, les Carthaginois résistèrent pendant trois ans. Les Romains trouvèrent la faille dans la zone des ports et s'emparèrent de l'ultime forteresse, située sur la colline de Byrsa, après une résistance acharnée. Pour finir, un incendie ravagea Carthage. Le général romain Scipion Émilien versa des larmes devant ce spectacle, moins pour déplorer le sort de la cité que le destin réservé à tout empire. Il consacra la ville aux dieux infernaux, ce qui interdit toute réoccupation du site.

Un État modèle

Devenue un empire, Carthage n'en est pas moins restée une cité-État, dotée d'institutions propres. À l'instar de ce que l'on constate pour Rome et les cités grecques, les principaux pouvoirs y étaient répartis en trois pôles : un exécutif, au sommet duquel se trouvaient des magistrats appelés suffètes ; deux conseils, la gérusie et le tribunal des Cent-Quatre, et l'assemblée du peuple, incluant tous les citoyens. Une telle organisation politique est décrite avec éloge par les auteurs grecs et latins. Aristote (IV^e siècle av. J.-C.) admirait la « constitution » de Carthage pour sa faculté à parvenir à un équilibre des pouvoirs. Polybe (II^e siècle av. J.-C.) la rangeait dans la catégorie des « constitutions mixtes », jugées plus stables car elles combinaient les trois formes de régime simple (monarchie, aristocratie, démocratie). Toutefois il la trouvait inférieure aux institutions de Rome en raison du poids prépondérant que finit par prendre l'assemblée du peuple à Carthage.

Le choc des empires

L'expansion de Rome et de Carthage dans le bassin occidental de la Méditerranée créa un point de fixation, la Sicile, que les deux cités se disputèrent au cours de la première guerre punique (264-241 av. J.-C.). Les Romains sortirent victorieux de ce long conflit qui démontra leur supériorité maritime et transforma la Sicile, la Sardaigne et la Corse en provinces romaines. Environ 20 ans plus tard, les Carthaginois crurent prendre leur revanche quand Hannibal franchit les Alpes et remporta en Italie une série de victoires (notamment au lac Trasimène et à Cannes). La deuxième guerre punique (218-201 av. J.-C.) fut un conflit d'une grande intensité que Tite-Live (mort en 17) décrit comme « la plus mémorable de toutes les guerres » et qui s'étendit à l'Espagne. Rome fut à deux doigts de sa perte, mais elle prit pied en Afrique et remporta à Zama en 202 av. J.-C. une victoire décisive. Le traité de paix imposa entre autres à Carthage le désarmement et le paiement d'une indemnité.

La renaissance romaine

La malédiction de Scipion Émilien fut progressivement levée. Une première tentative de reconstruction eut lieu avec la fondation par Caius Gracchus d'une colonie romaine, mais elle avorta (122-121 av. J.-C.). Ce fut Jules César qui créa, en 44 av. J.-C., la première colonie romaine durable de Carthage, elle-même agrandie en 29 av. J.-C. par Auguste, après l'arrivée de nouveaux colons. Elle se dota d'une panoplie monumentale digne d'une ville romaine, avec un centre situé sur la colline de Byrsa comprenant un vaste forum, des temples, une grande bibliothèque et une basilique judiciaire. Elle devint l'une des agglomérations urbaines les plus peuplées de l'Empire. Carthage disparut avec la conquête arabe (698), mais son image resta ancrée dans l'imaginaire occidental. C'est ce que Gustave Flaubert avait compris quand il fit de la ville le personnage principal de son roman historique *Salammbô*, qui débute ainsi : « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar. »

Mare Nostrum, un bassin privatisé par Rome

En 30 av. J.-C., la prise de l'Égypte achève l'entreprise conquérante des Romains. S'ouvre alors une période impériale qui durera des siècles. Le secret de sa longévité ? Le maintien de la paix, un certain pragmatisme et un vrai talent pour l'intégration.

Ni grands marins, ni dotés d'une flotte exceptionnelle, les Romains ont néanmoins réussi un tour de force inégalé dans l'Histoire : réunir au sein d'un même empire la totalité des rivages méditerranéens, non pas de façon éphémère, mais pour plus de quatre siècles. Entre la prise de l'Égypte (30 av. J.-C.) et la création de royaumes germaniques autour du bassin occidental au V^e siècle, toute la Méditerranée obéit à un seul maître, Rome. Pour César, Cicéron ou Salluste, morts avant le dernier épisode de la conquête, elle est bien devenue *Mare Nostrum*. Même inachevée, la conquête des mers multiples que reconnaissent les Anciens, entre les colonnes d'Hercule et la côte de Phénicie, justifie que les dirigeants romains réunissent sous un vocable commun ce qui constitue désormais une mer unique « à la fois au milieu du monde habité et au milieu de votre hégémonie », selon la formule d'Aelius Aristide, sophiste grec du II^e siècle (*Discours en l'honneur de Rome*, § 10). L'Empire dépasse de loin la Méditerranée, mais elle en est le centre, la principale voie de circulation, le cadre privilégié d'un genre de vie exporté partout.

SANS PRÉMÉDITATION AUCUNE...

Comment la petite cité romaine fondée à l'écart de la mer et de ses dangers a-t-elle été conduite à cette mainmise de longue durée ? Le terme de conquête pourrait créer l'illusion d'une entreprise planifiée, d'un objectif fixé de longue date. Or, il n'y eut aucun plan préconçu, et l'expansion romaine fut souvent critiquée par une partie des élites politiques de Rome. Elle fut plusieurs fois remise en cause par des revers dramatiques (contre les Germains v. 113-105 av. J.-C., Mithridate VI en 88-85 av. J.-C., les Parthes en 53, 51-50 et 41-37 av. J.-C.) et n'a de caractère inéluctable que chez les historiens anciens, de Polybe à Tite-Live.

Après la domination progressive de l'Italie péninsulaire – qu'elle intégra peu à peu à son territoire et à sa citoyenneté (octroi du droit de cité à tous les Italiens au sud du Pô en 89 av. J.-C.) –,

MAURICE SARTRE

Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université François-Rabelais, à Tours.

Rome se heurta à la domination carthaginoise de la Sicile, qui lui parut une menace. La guerre qui s'ensuivit (264-241 av. J.-C.) lui permit de prendre le contrôle de son premier territoire ultramarin, la Sicile, bientôt suivi de la Sardaigne et de la Corse (238 av. J.-C.). Une deuxième guerre punique (218-201 av. J.-C.) s'imposa pour faire face à une agression directe : l'invasion de l'Italie par Hannibal, où Rome ne fut pas loin de succomber. Avant même la fin de la guerre, elle prit le contrôle de l'Espagne (v. 206 av. J.-C.), mais sa victoire ne la conduisit pas à s'emparer du territoire de Carthage. Une troisième guerre punique (149-146 av. J.-C.), strictement préventive, mit fin à l'État carthaginois et donna à Rome le nord-est de l'Afrique du Nord.

... L'EMPIRE ÉMERGE PEU À PEU

Trois guerres, trois réactions qui illustrent la nature changeante de l'impérialisme romain. Alors que certains estiment que l'Empire se créa presque par hasard, au gré des dangers qui menaçaient Rome (Carthage, les pirates, Mithridate du Pont), d'autres tentent de l'expliquer par le souci de prendre le contrôle des richesses (mines d'Espagne et de Sardaigne, blé de Sicile et d'Égypte, esclaves de Thrace et de Syrie) et des routes du commerce, voire par la volonté de lotir des citoyens pauvres sur des terres confisquées. C'est confondre les conséquences et les causes, et chaque annexion possède sa propre logique, pas toujours explicite. De plus, Rome n'agit pas de la même façon avec les peuples jugés barbares d'Occident et avec les royaumes, États fédéraux ou cités du monde grec. Brutale avec les premiers, elle est plus conciliante avec les seconds. Elle laisse par exemple subsister le royaume de Macédoine après sa défaite de 197 av. J.-C., ne le réduit pas davantage en province après celle de 168 av. J.-C. et ne l'annexe qu'en 146 av. J.-C. Enfin, Rome acquiert peu à peu de nouveaux territoires soit par la conquête directe (Espagne, Gaule, Pont, Grèce), soit par legs (Asie Mineure, Cyrénaïque, Bithynie), ou parce qu'elle décide de mettre fin à un État affaibli

CHRONOLOGIE

-146 Création des provinces d'Afrique et de Macédoine.

-30 Réduction de l'Égypte en province romaine. Fin de la conquête de la Méditerranée.

395 Fractionnement de l'Empire romain entre Orient et Occident.

439 Prise de Carthage par les Vandales. Perte de la province d'Afrique.

476 Déposition de l'empereur romain d'Occident par le Germain Odoacre.



ou vaincu (Syrie, Chypre, Égypte). Forte d'une armée terrestre (les légions) sans égale, elle doit souvent compter sur ses alliés pour combattre des adversaires maritimes (Carthage, les pirates).

Quelles que soient les circonstances de l'acquisition, la puissance de Rome lui donne la légitimité d'agir à sa guise, de réduire un territoire en province ou d'en confier le gouvernement à un prince de son choix ; dans tous les cas, elle se réserve le droit de modifier ce régime quand bon lui semble.

La domination culturelle de Rome s'exerça dans tout son empire. Cette mosaïque du triomphe de Neptune et d'Amphitrite (IV^e s.) ornait le sol d'une villa de Constantine, en Algérie.

Ainsi, les royaumes numides, soumis, furent annexés en 46 av. J.-C., tandis que dans les Maurétanie des royaumes clients subsistaient. En Orient, les royaumes clients de Galatie, Cappadoce, Pont, Cilicie, Judée, Nabatène et bien d'autres disparurent progressivement, annexés entre le règne de Tibère (14-37) et celui de Trajan (98-117). Mais provinces et États clients obéissaient également à Rome et constituaient l'Empire.

Les avantages de la conquête apparurent vite aussi bien aux élites politiques qu'à la plèbe romaine : le butin réalisé en Macédoine en 168 av. J.-C. permit de supprimer le *tributum* (impôt pour financer l'armée) pour les citoyens romains à partir de 167 av. J.-C. Et le trésor légué par le dernier roi de Pergame finança la loi agraire de Caius Gracchus en 133 av. J.-C. Esclaves bon marché, approvisionnement en blé assuré, *ludi* (jeux) somptueux offerts par des magistrats enrichis..., les bénéfices étaient nombreux. La fondation de colonies romaines en Narbonnaise, en Espagne, en Afrique, en Grèce et en Asie Mineure permit de lotir des vétérans et parfois des citoyens pauvres. Même si le nombre de Romains ainsi installés demeura marginal, après les graves crises sociales du II^e siècle, l'impérialisme romain fournissait un exutoire aux tensions qui traversaient la société.

La conquête s'accompagna d'une exploitation fiscale lourde, qui varia avec le temps. Vers la fin du II^e siècle av. J.-C., le mode de perception du tribut par des sociétés fermières facilita une mise en coupe réglée des provinces, particulièrement dans le bassin égéen, et justifia le sentiment des provinciaux que les Romains étaient « les fléaux de la terre », des « détrou-

seurs de peuples » selon des formules attribuées à Mithridate VI du Pont. Les réformes de Lucullus et de César apportèrent un soulagement, mais les guerres civiles romaines poussèrent les empereurs du I^{er} siècle av. J.-C., de Sylla à Octave, à tirer des provinces des fortunes colossales afin de financer leur carrière politique et leurs guerres. Avec la prise d'Alexandrie et la réduction de l'Égypte en province en 30 av. J.-C. s'acheva non seulement la conquête romaine de la

→ Méditerranée, mais aussi la guerre civile et les exactions les plus criantes. Une fois les plaies pansées, la *pax romana* permit un développement manifeste du cœur de l'Empire.

Comment Rome administra-t-elle un si vaste espace ? Longtemps, il exista un certain décalage entre la prise de contrôle et la mise en place d'une administration rudimentaire : ainsi la Cyrénaïque acquise par un legs en 96 av. J.-C. ne reçut un proquesteur qu'en 75-74 av. J.-C. Après 29 av. J.-C., la situation se stabilisa et chaque province reçut un gouverneur issu soit de l'ordre sénatorial, soit de l'ordre équestre, entouré d'un petit nombre d'adjoints. Seules les provinces frontières abritaient des légions, à quelques exceptions près, et la Méditerranée en fut donc pratiquement dépourvue. Rome contrôla au final un Empire de 60 à 75 millions d'habitants avec 330 000 hommes environ et moins d'un millier d'administrateurs.

LE CIMENT DE LA CITOYENNETÉ

La solidité de l'Empire tint pour beaucoup à ce que Rome sut intégrer progressivement les populations soumises et s'appuya sur les communautés locales. Dès la fin du I^{er} siècle av. J.-C., elle accorda la citoyenneté romaine à des notables locaux, rois-clients, grands notables des cités, anciens magistrats. Conservant les cités comme unité de base, en créant là où elles n'existaient pas (en Gaule une *civitas* correspondait à un peuple), elle leur laissa la responsabilité de l'administration quotidienne. Le nombre de citoyens romains augmenta rapidement dans de nombreuses provinces (Gaule, Asie Mineure, Achaïe, Macédoine, Espagne, Afrique) par promotion des anciens magistrats des cités. Lorsque Caracalla accorda, en 212, la citoyenneté romaine à tous les habitants libres de l'Empire, nombre d'entre eux (les anciens soldats et les

notables des cités) la possédaient déjà. Mais c'était une manière d'abolir la distinction entre citoyens et pérégrins (non-citoyens) et de rendre tous les hommes libres solidaires du sort de l'Empire.

La paix retrouvée à partir de 30 av. J.-C. rendit les communications plus sûres (on était débarrassé des pirates) et le commerce maritime se développa. Les céramiques mises au jour en témoignent : toutes les villes fournissent la preuve d'intenses échanges, au moins jusqu'au V^e siècle de notre ère. Cela vaut aussi bien pour des produits lourds, comme les marbres, que pour les produits agricoles de base (céréales, vin, huile), les produits de luxe

La Méditerranée romaine

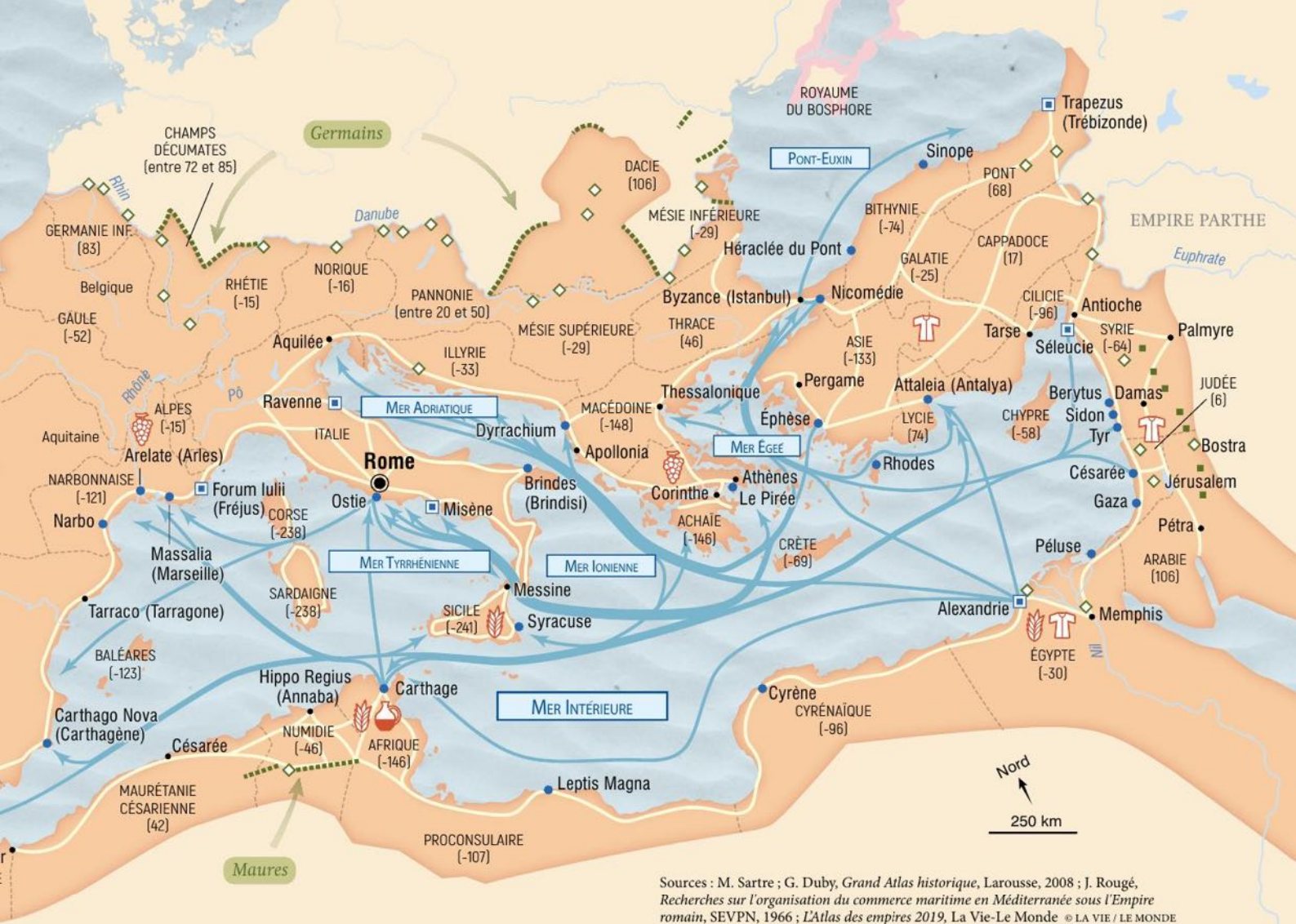
L'Empire à son apogée au II^e siècle...

- Empire romain sous Hadrien 117-138
- Provinces (date d'annexion à l'empire)
- Protectorat romain
- Frontière fortifiée
- Camp légionnaire
- Maures Peuple extérieur

... dépend du bassin méditerranéen

- Principaux ports
- Route maritime
- Ressources
 - Blé
 - Huile
 - Vin
 - Textiles
- Principales bases navales
- Voie romaine





(souvent issus de régions extérieures) et tous ceux de l'artisanat des provinces. Le tableau que brosse Aelius Aristide en 144, dans son *Discours en l'honneur de Rome*, de la capacité de la ville à recevoir les productions de l'ensemble du monde habité pourrait en réalité s'appliquer à tout l'Empire.

LA DIFFUSION D'UN MODE DE VIE

Aux échanges matériels s'en ajoutent d'autres, aussi importants et plus durables. Les concours grecs – qui restent confinés aux régions hellénophones – se développent dans toutes les provinces du bassin oriental, Syrie et Égypte comprises. Les jeux à la romaine – combats de gladiateurs, chasses, courses de char – s'organisent partout, y compris en pays grec. Les thermes, qui n'occupaient que peu de place dans le gymnase grec, se développent jusqu'à occuper des surfaces considérables au cœur des villes. Ainsi se crée un goût commun pour les spectacles, un mode de sociabilité qui se répand dans tout l'Empire à partir de la Méditerranée. Cela ne conduit pas à une uniformisation des modes de vie, ni à l'abandon des traditions locales, notamment des cultes. Mais partout on parle le latin ou le grec, partout on estime les prix dans une même monnaie (denier ou drachme sont synonymes). Quelques cultes (le culte impérial et les cultes du salut), un cadre

monumental (temples, théâtres, amphithéâtres, arcs, portiques) et un décor urbain (statues) contribuent à façonner un environnement familier. Les institutions civiques et la pratique de l'évergétisme (largesse faite au peuple par les riches notables) ajoutent au sentiment d'appartenir à un même univers, le plus urbanisé avant le XIX^e siècle.

En 395, les deux fils de Théodose I^{er} s'installent l'un, Arcadius, à Constantinople l'autre, Honorius, en Italie, à Milan puis Ravenne, mais juridiquement l'Empire reste unique : les Constitutions impériales sont promulguées au nom des deux empereurs. La séparation *de facto* s'accompagne néanmoins d'un phénomène autrement plus grave en Occident. L'irruption de peuples germaniques, poussés vers le Sud par le refroidissement climatique qui frappe la planète depuis la fin du II^e siècle, change de nature à la fin du IV^e siècle et au V^e siècle. Aux installations collectives ou individuelles dans l'Empire succède la constitution de nouveaux États : Wisigoths d'Aquitaine et d'Espagne, Vandales d'Afrique du Nord, Ostrogoths d'Italie, Burgondes du Rhône moyen. Le renvoi symbolique à Constantinople en 476 des insignes du pouvoir impérial d'Occident par Odoacre confirme que, désormais, malgré la tutelle nominale de l'Empire sur les nouveaux royaumes, la Méditerranée impériale a cessé d'exister. ■

Fondée par Trajan dans les Aurès (Algérie) en l'an 100, Timgad était une colonie de vétérans. Ses dimensions, et son urbanisme planifié en faisaient un symbole fort de la puissance de l'Empire romain.

En 1453, Constantinople passait des mains des Byzantins à celles des Ottomans. Et Sainte-Sophie, église-phare de la chrétienté bâtie au VI^e siècle, devenait une mosquée... avant d'être « offerte à l'humanité » par Atatürk en 1934. Aujourd'hui, les Stambouliotes se retrouvent pour la rupture du jeûne du ramadan sur l'esplanade qui fait face au monument.



ISTOCK

330 Inauguration solennelle de Constantinople, nouvelle capitale de l'Empire romain.

711 Conquête de la péninsule Ibérique par les Arabo-Berbères.

909-1171 Dynastie fatimide. Empire maritime à cheval sur la Méditerranée et la mer Rouge.

1072 Conquête de la Sicile musulmane par des mercenaires normands.

1098 Début de la constitution des États latins d'Orient.

1187 Prise de Jérusalem par Saladin.

170-180 Expansion chrétienne dans l'Occident latin.

645 Prise d'Alexandrie par la flotte du calife Umar.

722 Début de la Reconquista avec la victoire du roi Pélage sur les musulmans dans les Asturies.

929-1031 Califat de Cordoue.

1095 Appel à la croisade du pape Urbain II.

1070-1269 Domination almoravides puis almohades sur le Maghreb et al-Andalus.

3

Chrétiens et musulmans, le face-à-face



1270 Mort de Saint Louis à Tunis. Fin de la dernière croisade.

1204 Prise de Constantinople par les croisés. Création de l'Empire latin de Constantinople.

1453 Prise de Constantinople par les Ottomans.

1533 Barberousse promu amiral de la flotte ottomane.

1526 Concessions diplomatiques mutuelles entre Soliman et François I^{er}.

1538 Bataille de Préveza en mer Ionienne. Victoire ottomane contre la Sainte Ligue.

1578 Trêve hispano-turque entre le roi Philippe II et le sultan Mourad III.

1291 Prise de Saint-Jean d'Acre par les Mamelouks. Fin des États latins d'Orient.

1492 Entrée des Rois Catholiques dans Grenade. Fin de la Reconquista. Expulsion des juifs d'Espagne.

1516 Installation des corsaires de Barberousse à Alger.

1517 Fin du sultanat mamelouk. Domination ottomane de l'Égypte.

1571 Bataille de Lépante. Destruction de la flotte ottomane par la Sainte-Ligue.



"La confrontation permet aussi la connaissance réciproque"

par **Adrien Candiard**

Au Moyen Âge, la Méditerranée a vu s'opposer les puissances chrétiennes et musulmanes. Pour le pire et pour le meilleur, selon Adrien Candiard, chercheur installé au Caire. Car s'il existe un avantage au conflit, c'est celui de forcer la rencontre.

Les trois grands monothéismes sont apparus autour de la Méditerranée. Comment peut-on l'expliquer ?

Adrien Candiard Pour ce qui concerne le judaïsme et le christianisme, vous avez raison, mais l'islam naît un peu à l'écart. Le centre de gravité de l'Empire abbasside, c'est Bagdad, pas la Méditerranée. Celle-ci ne représente qu'une partie du monde musulman. Certes, l'islam est apparu dans un univers influencé par la culture méditerranéenne, notamment biblique. Mais le point commun géographique des grandes religions vient plutôt du fait qu'elles sont toutes nées aux marges des empires. Le judaïsme s'est développé dans un territoire périphérique de l'Empire égyptien. Le Christ, lui, a vécu dans une province reculée et mal assimilée de l'Empire romain. L'islam a été révélé dans une espèce de région tampon entre les trois puissances impériales qu'étaient Byzance, la Perse et l'Éthiopie. La Méditerranée est devenue au fil du temps le lieu de leur rencontre, de leurs échanges, mais aussi de leur confrontation.

Dès lors, peut-on parler d'une histoire commune ?

A.C. La Méditerranée nous offre un héritage intellectuel commun, je pense en particulier à la philosophie grecque, qui a fortement influencé la philosophie arabe, mais aussi à la théologie. Quand je travaille la théologie musulmane classique, mes études chrétiennes me sont d'une grande utilité. Il y a des outils conceptuels dans la Méditerranée médiévale qui viennent d'une manière ou d'une autre de cet héritage grec que nous avons en commun. On pourrait dire que la Méditerranée est devenue un lieu partagé entre deux sphères religieuses concurrentes, celles du christianisme et de l'islam, qui se sont

toujours pensées comme adversaires, se connaissant par cœur. Pour le chrétien, le musulman est la figure de l'autre avec lequel on a toujours vécu.

En quoi la philosophie grecque a-t-elle influencé la pensée islamique ?

A.C. Si vous lisez Thomas d'Aquin, vous verrez qu'après Aristote et Denys l'Aréopagite, les penseurs qu'il cite le plus sont Avicenne et Averroès (voir page 80), deux

auteurs musulmans. C'est le premier lieu de débat sur la philosophie grecque auquel il a eu accès. Dès le IX^e siècle, les califes abbassides avaient en effet encouragé l'étude des penseurs grecs, surtout néoplatoniciens et aristotéliens. Cela a donné naissance au mouvement philosophique que l'on appelle la

Pour le chrétien,
le musulman est
la figure de l'autre
avec lequel on a
toujours vécu

falsafa. Ce mouvement-là a été structurant y compris pour les auteurs médiévaux qui l'ont parfois rejeté. Il a même gagné l'Asie : la métaphysique qui sous-tend l'enseignement des chiites en Iran est elle-même d'origine grecque. L'outillage conceptuel est très proche.

Quelles ont été les conséquences de la conquête musulmane au sud et à l'est de la Méditerranée ?

A.C. Après mille ans d'unité politique et culturelle, la Méditerranée va se retrouver divisée. La rive est a été unifiée par Alexandre (civilisation hellénistique), avant que l'Empire romain ne donne à cet univers une autre

dimension et une vraie stabilité. C'est lui, d'ailleurs, qui a permis l'expansion du christianisme. Comment expliquer son effondrement ? Comment expliquer que l'Empire byzantin (qui a succédé à l'Empire romain) a été mis en échec – comme ce fut le cas pour l'Empire perse sassanide – par une poignée de cavaliers ? L'affaiblissement réciproque de ces deux empires, qui étaient en guerre l'un contre l'autre, y est pour beaucoup. Les divisions religieuses et les querelles théologiques sans fin entre chrétiens ont aussi provoqué une sorte d'épuisement moral et spirituel qui a facilité l'implantation de l'islam. Alors que les chrétiens s'écharpaient autour de la nature du Verbe, l'islam est arrivé avec une proposition théologique beaucoup plus simple.

Quelques siècles plus tard, vient le temps des croisades. Ont-elles laissé des traces au Proche-Orient ?

A.C. Pas directement. L'expérience la plus traumatisante pour les pays de l'est et du sud de la Méditerranée reste celle de la colonisation. Cette expérience douloureuse a réveillé des souvenirs enfouis. Les croisades donnent une sorte de profondeur historique au sentiment anti-occidental. En effet, les peuples arabes ont l'impression que l'Occident passe son temps à les dominer ou à les

occuper. On pourrait parler à cet égard d'une mémoire reconstruite. Les croisades et la colonisation apparaissent comme un même processus. C'est ainsi qu'est perçu Israël, comme un État colonial : « L'Occident continue à venir occuper nos terres. » Ce discours est très mobilisateur. La chute de l'Empire ottoman, au début du XX^e siècle,

a contraint le monde arabo-musulman à se poser tout un tas de questions, dont celle des frontières. Finalement, si on ne vit plus sous le règne de l'empire mais sous le modèle de l'État-nation, quelles sont les nations ? Du côté de pays comme la Syrie ou l'Irak, des nations assez artificielles, la question reste ouverte.

C'est en Espagne, zone de conflits, que des chrétiens ont traduit le Coran en latin

Tout cela est loin d'être réglé. À l'inverse, l'Égypte, malgré les divisions communautaires, est unie par un sentiment national extrêmement fort. Mais cela fait plus de 5000 ans que ce pays existe.

Peut-on dire que la colonisation, comme les croisades, relève d'un conflit entre le nord et le sud de la Méditerranée ?

A.C. Oui, pour le pire, comme pour le meilleur. Car, aussi paradoxal que cela puisse paraître, la confrontation permet aussi la connaissance réciproque. La colonisation a été un moment d'affrontement et en même temps d'unification comme jamais des rives de la Méditerranée. Des chercheurs, des universitaires occidentaux se sont mis à apprendre l'arabe ou à étudier le Coran. Des liens se sont créés de tous les côtés. Il ne s'agit pas de justifier la colonisation, mais de comprendre que celle-ci a pu produire des rapprochements. N'opposons pas les conflits et la rencontre. Au Moyen Âge, c'est en Espagne que la connaissance mutuelle était la plus grande, une péninsule coupée en deux entre des royaumes chrétiens au nord et des États musulmans au sud perpétuellement en guerre – loin du mythe de la coexistence heureuse. Mais c'est dans cette zone de conflits que des chrétiens ont pour la première fois, au XII^e siècle, traduit le Coran en latin, tandis qu'un siècle plus tôt, le penseur Ibn Hazm de Cordoue entreprenait de réfuter la Bible. La connaissance, comme souvent, naît de la polémique.

Vous vivez en Égypte. Avez-vous le sentiment d'habiter sur une terre étrangère ?

A.C. Oui, bien sûr : pour un Français, c'est un autre monde. Toutefois, dans les rues du Caire, j'ai rencontré récemment des Américains qui étaient de passage dans le pays, et j'ai eu envie de leur dire : « C'est la première fois que vous venez en Europe ? ». Je le ressens au quotidien : l'Égypte, comme tous les pays du pourtour de la Méditerranée, et l'Europe font partie du même vieux monde. Il y a une familiarité, un sentiment d'appartenir au même univers. Nous avons une histoire commune qui remonte à des millénaires. Et donc, j'avais le sentiment que pour des Américains, être français ou égyptien c'était presque la même chose. ■

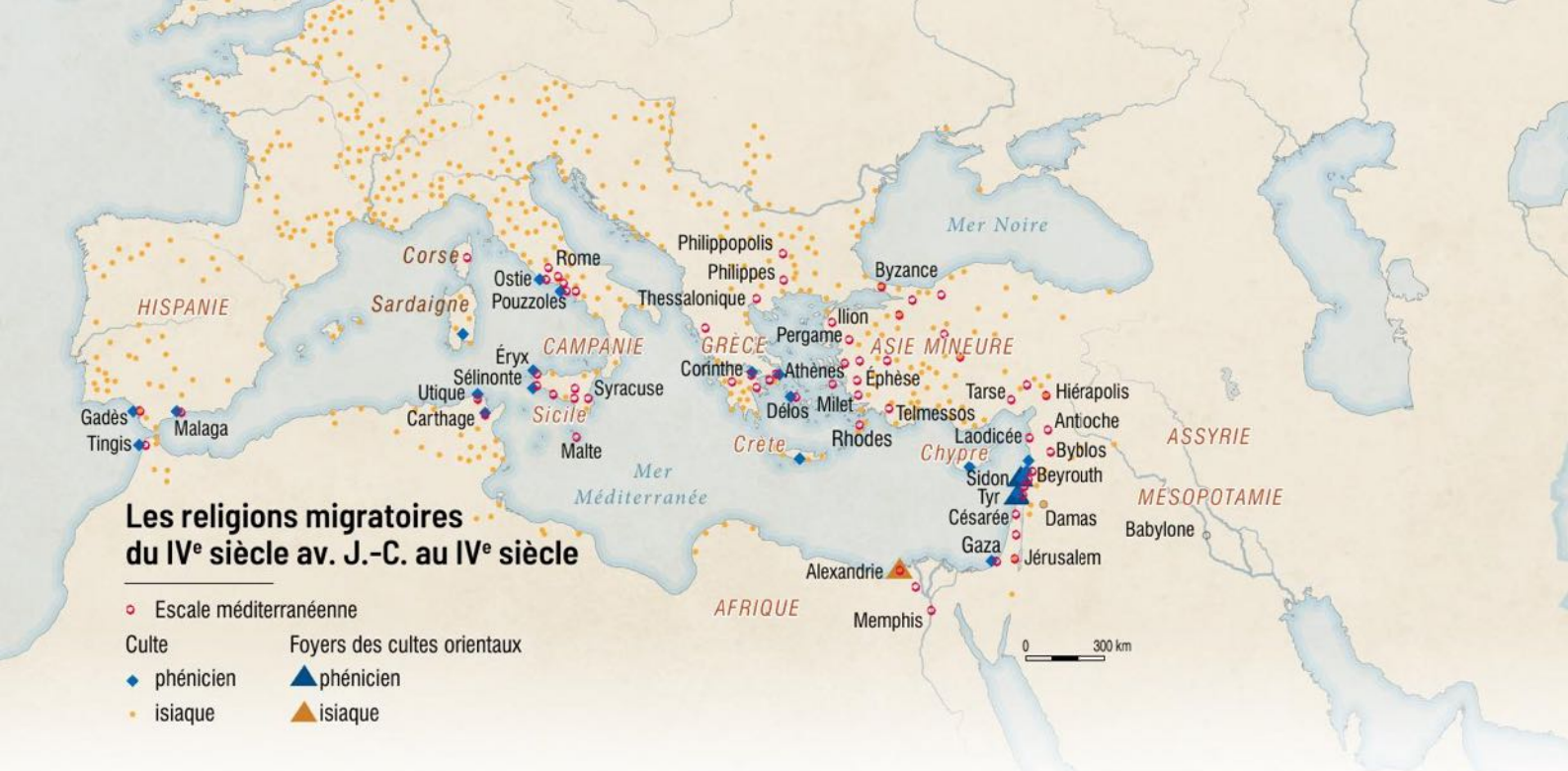
Propos recueillis par **Laurent Grzybowski**



SIMA DIAB, REA, POUR LA VIE

À PROPOS DU CHERCHEUR DOMINICAIN

Né en 1982 à Paris, Adrien Candiard est membre de l'Institut dominicain d'études orientales (Idéo). Ce spécialiste de l'islam qui vit au Caire est aussi un amoureux de la Méditerranée. Ses recherches portent sur la théologie musulmane classique et les relations entre raison et révélation en islam. Il est notamment l'auteur de *En finir avec la tolérance ? Différences religieuses et rêve andalou* (Puf, 2014), *Comprendre l'islam. Ou plutôt : pourquoi on n'y comprend rien* (Flammarion, 2016). Dernier livre paru : *À Philémon. Réflexions sur la liberté chrétienne* (Cerf, 2019).



Les religions migratoires du IV^e siècle av. J.-C. au IV^e siècle

- Escale méditerranéenne
- Culte
 - ◆ phénicien
 - isiaque
- Foyers des cultes orientaux
 - ▲ phénicien
 - ▲ isiaque

Les voies de l'évangélisation d'un espace-monde

Avec les hommes ce sont aussi les religions qui traversent la Méditerranée d'est en ouest. Parmi elles, le christianisme rencontre un succès inégalé, aidé à la fois par son message universaliste et son officialisation dans l'Empire romain.

Le christianisme est une religion orientale – prêchée par un juif en Judée – qui est devenue une religion méditerranéenne dès la première génération. Sans doute son émergence correspondait-elle à la première expérience de mondialisation réalisée par l'Empire romain, ainsi que l'ont souligné les Pères de l'Église et ses premiers historiens. L'Évangile a ainsi développé sa vocation à l'universalité dans un milieu marqué par le pluralisme ethnique, culturel et religieux, avec des expériences de cohabitation et de mission inédites, avant que de participer à la mise en place impériale d'un espace-monde christianisé à partir du bassin méditerranéen.

Issu du mouvement de Jésus dans les années 30, le christianisme est l'une des dernières religions à parcourir la Méditerranée d'est en ouest. Les cultes phéniciens avaient été les premiers sur la route des îles et le long des côtes d'Afrique. Sur le rivage européen de la Méditerranée, la colonisation grecque diffusa ses dieux et surtout sa culture. Plus tard à partir du IV^e siècle av. J.-C., la conquête d'Alexandre et l'établissement de royaumes grecs

en Asie Mineure, en Égypte et dans le Levant accélérèrent les mouvements migratoires et la diffusion des cultes orientaux. La déesse mère d'Asie Mineure atteint Rome en 204 av. J.-C. La déesse égyptienne Isis, devenue Notre Dame de la mer et Notre Dame des familles, est déjà très populaire en Grèce et en Campanie avant de gagner toute l'Europe occidentale. Autres religions de salut venues de l'Orient, qui connurent une expansion méditerranéenne avant de devenir européennes : le judaïsme et le culte de Mithra. Ce dernier, d'origine iranienne, était passé par un sas d'intégration en Cilicie (dans le sud de l'actuelle Turquie) avant de se répandre dans les armées romaines. Avec les soldats, les marchands ont été les propagateurs par excellence des religions orientales, l'émigration de desservants indigènes restant minoritaire.

UN EMPIRE RELIGIEUSEMENT PLURALISTE

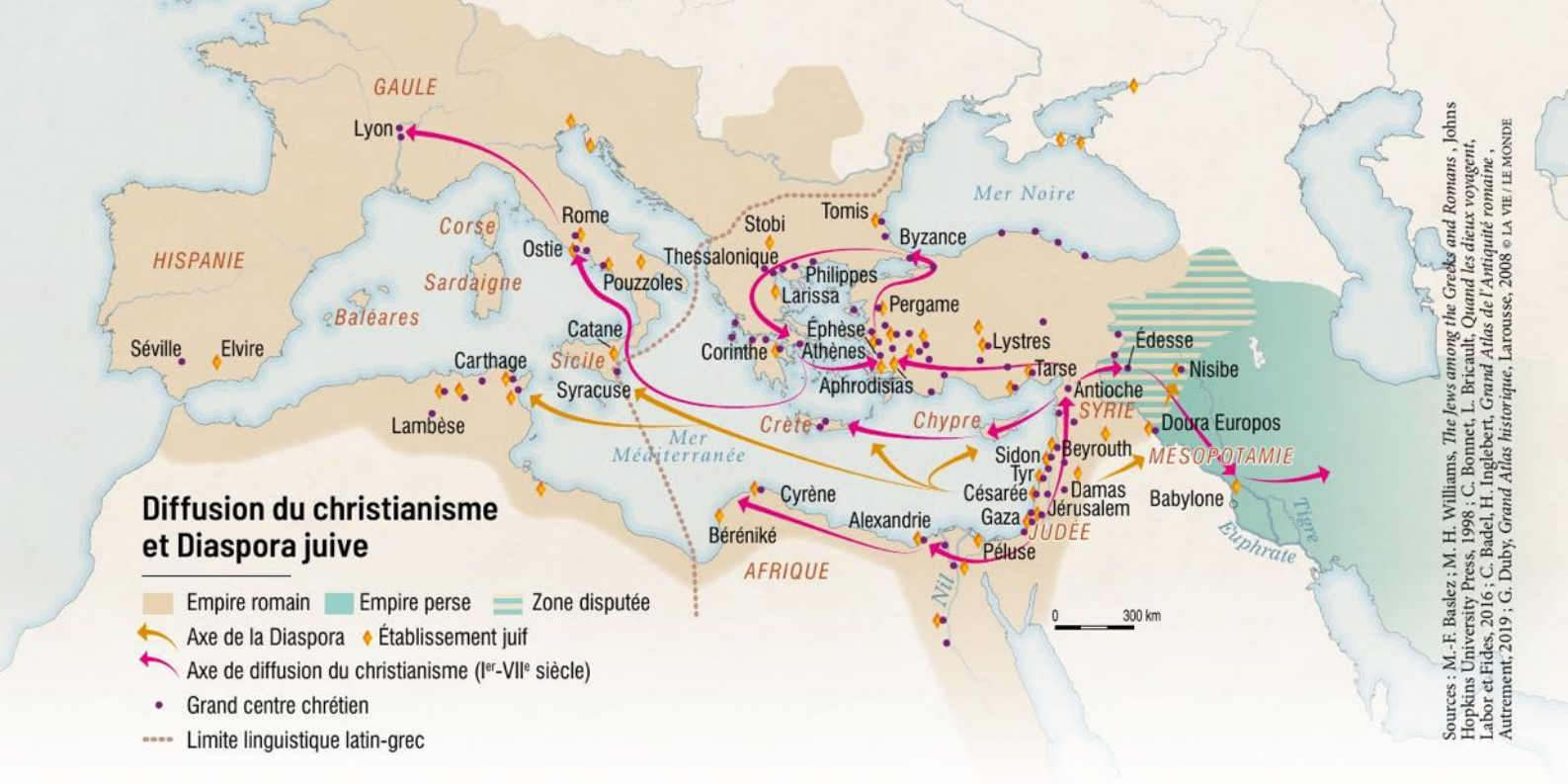
La Diaspora juive fut le fait de marchands, mais d'abord de soldats utilisés comme mercenaires, et déplacés comme colons ou encore comme prisonniers de guerre réduits en esclavage : ce fut sans doute ainsi que le judaïsme atteignit Rome après la conquête de la Syrie et de la Judée en 63 av. J.-C. Rapidement affranchis, les juifs de Rome constituaient une dizaine de synagogues importantes au début de l'Empire. Ils reçurent du pouvoir impérial les exemptions nécessaires à une

MARIE-FRANÇOISE BASLEZ

Historienne des religions de l'Antiquité, professeure émérite à l'université Paris-Sorbonne.

CHRONOLOGIE





Sources : M.-F. Baslez ; M. H. Williams, *The Jews among the Greeks and Romans*, Johns Hopkins University Press, 1998 ; C. Bonnet, L. Bricault, *Quand les dieux voyagent*, Labor et Fides, 2016 ; C. Badel, H. Inglebert, *Grand Atlas de l'Antiquité romaine*, Autrement, 2019 ; G. Duby, *Grand Atlas historique*, Larousse, 2008 © LA VIE / LE MONDE



La représentation de la Vierge allaitant Jésus aurait-elle une origine païenne ? C'est ce que peut laisser penser cette fresque d'Isis et Harpocrate (Horus), datée du IV^e siècle (Karanis, Égypte).

pratique monothéiste, de même que les nombreuses communautés juives d'Asie Mineure. L'Empire romain acceptait ce développement du pluralisme religieux et fit preuve de laisser-faire, avec des exceptions ponctuelles et intermittentes, parce qu'il associait la religion à l'ethnicité : héritée des ancêtres, elle signifiait l'appartenance à une lignée et identifiait un peuple.

UNE DYNAMIQUE LIÉE À LA PERSÉCUTION

Si le christianisme fut d'abord une religion orientale parmi d'autres, il faut souligner son caractère missionnaire. Les fondements en sont théologiques puisque la foi chrétienne pose le Christ comme unique agent du salut de toute l'humanité. Mais interviennent aussi des facteurs historiques. Les plus anciens historiens de l'Église proposent une dynamique d'expansion liée à la persécution. C'est à la suite de l'exécution d'Étienne que les disciples de Jésus quittèrent la Judée et se dispersèrent pour gagner Antioche de Syrie et Rome dès les années 40, deux grandes métropoles avec une nombreuse population juive. Les apôtres du christianisme empruntèrent en effet les routes de la Diaspora juive en Asie Mineure, en Égypte et même vers l'Afrique. C'étaient d'ailleurs celles des autres cultes orientaux : à Lyon, quand s'y manifestent les premiers chrétiens à la fin du II^e siècle, un Syrien revendique dans son épitaphe d'avoir apporté tous les bienfaits de l'Orient à l'Occident, sans qu'on sache s'il entend par là un culte sémitique, la philosophie grecque ou le christianisme, même s'il est de toute évidence monothéiste.

Le christianisme des origines fut une religion diasporique comme toutes les autres, implanté dans les villes escales et les villes étapes du monde méditerranéen. L'enjeu était donc d'articuler les fondations apostoliques – de petites Églises locales et particulières – avec la réalité transcendante de l'Église du Christ unique en tout lieu, d'associer l'idée d'une communauté universelle →

→ à un ancrage territorial dispersé. Paul, le premier, sut saisir les potentialités de l'Empire romain pour pondérer l'expansion missionnaire par une nécessaire unification. Au terme de ses voyages en Orient, il perçut l'espace-monde que représentait la Méditerranée romaine et projeta d'évangéliser l'Hispania, dans l'Occident latin, alors que l'espace missionnaire des Actes des apôtres restait limité à un monde culturellement homogène, celui du bassin oriental de la Méditerranée, totalement hellénisé. Pour établir un premier maillage chrétien sur la terre habitée, Paul utilisa les pratiques relationnelles de la Diaspora juive – telle que les échanges épistolaires et l'entraide intercommunautaire – aussi bien que les réseaux romains. Et pas seulement le célèbre réseau routier ! Ce sont surtout les réseaux internationaux de clientèle, constitués par les administrateurs et par quelques entrepreneurs, qui lui fournirent l'infrastructure nécessaire pour porter l'Évangile jusqu'« aux extrémités du monde ».

La Gaule du Sud et l'Afrique du Nord furent évangélisées depuis Rome à la fin du II^e siècle. Cela supposait l'intégration de la religion nouvelle à l'ordre romain. La prédication chrétienne utilisa la langue grecque et le support de la Bible en grec : Rome et même Lyon furent d'abord des Églises d'expression grecque, jusqu'à ce que le latin s'impose en Occident comme langue liturgique et théologique au début du III^e siècle. Le recours aux images, commun au christianisme

À la fin du II^e siècle, l'art apparaît dans les cimetières chrétiens des catacombes. Des peintures illustrent des scènes bibliques. On voit ici Adam et Eve dans la catacombe des saints Pierre et Marcellin à Rome.



et au judaïsme diasporique, témoigne de la même volonté d'acculturation. Paul acceptait l'empire et il encourageait ses convertis de Corinthe à rester dans leurs réseaux et à développer les pratiques de convivialité qui tissaient les liens de sociabilité dans les cités de la Méditerranée antique. Au risque de paraître idolâtres en mangeant de la viande provenant de l'abattage sacrificiel.

SOLIDARITÉ ET CULTURE DU DÉBAT

Durant les trois premiers siècles de son histoire, le christianisme se développa dans des situations de cohabitation facilitées par l'organisation des premières Églises dans le cadre familial de la « maisonnée ». De l'extérieur, les réunions dans les « maisons des chrétiens » n'apparaissaient pas très différentes de celles des synagogues, des chapelles isiaques ou des dévots de Mithra, eux aussi rassemblés dans des demeures privées ou des locaux associatifs. Les frontières entre communautés demeuraient poreuses. Selon Paul, une réunion d'Église était naturellement ouverte à « ceux de l'extérieur », incroyants et ignorants – ouverture favorisée par la pratique usuelle de « l'invité supplémentaire » qui venait en curieux ou en sympathisant. À l'époque un certain éclectisme, qualifié aujourd'hui de « marché libre des religions », avait cours. Nombre de convertis au christianisme sont passés par la synagogue ou des communautés philosophiques. La culture du débat marqua ainsi la vie de l'Église depuis ses origines. Même si la théologie ne cessa de creuser les différences et les oppositions, des interactions sont attestées sur le terrain : des groupes de chrétiens judaïsants, loin d'être résiduels, célébraient l'eucharistie le jour du sabbat et fêtaient Pâques en même temps que les juifs. En périodes de persécution généralisée, des synagogues proposèrent de réintégrer des chrétiens pour les faire bénéficier de leurs exemptions, des réseaux d'intellectuels ou des corporations intervinrent en faveur de condamnés chrétiens qui en étaient restés membres. Entrer dans un processus d'intégration tout en affirmant la différence chrétienne fut aussi l'un des défis auquel fut confronté le premier christianisme.

On parle communément des « cultes concurrents du christianisme » dans l'espace méditerranéen, au premier rang desquels la religion de Mithra. Mais celle-ci resta exclusivement masculine, largement circonscrite aux militaires et administrateurs de l'empire. Au contraire, le christianisme apparaît comme le fondateur de l'universalisme moderne puisqu'il n'exigeait aucun prédéterminant et car il effaçait toute discrimination d'origine, de genre ou de statut. Dans ce monde méditerranéen pluriel, alors que l'Empire romain s'engageait depuis 212 dans une politique d'assimilation (édit de Caracalla accordant la citoyenneté romaine à tous les habitants de l'empire), les chrétiens maintenaient le principe



Le terme de dortoir (*koimêterion* en grec, qui donnera « cimetière ») est souvent appliqué aux nécropoles chrétiennes. Une catacombe formait un réseau de galeries en sous-sol creusées de niches où les morts reposaient. Des familles ou des corporations étaient parfois regroupées dans des salles (catacombe de la via Latina, Rome, IV^e siècle).

d'intégrer l'autre avec sa différence et subordonnaient leur participation politique et sociale à la conformité de celle-ci avec l'Évangile. Le rapport du religieux au politique s'en trouvait renversé. Alors que Rome reconnaissait aux différents peuples de son empire une liberté de culte sous condition d'intégration collective, les chrétiens firent progressivement évoluer la liberté religieuse en liberté de conviction et libre adhésion : elle fut définie comme « le choix de la divinité », un droit de la personne et une exigence naturelle plutôt qu'un droit social fondé sur une appartenance ethnique. Ce principe révolutionnaire inspira le premier édit de tolérance que connut le monde antique : celui de l'empereur Galère en 311, réactualisé par Constantin en 313 sous la forme de l'Édit de Milan.

UNE EFFERVESCENCE THÉOLOGIQUE

D'un monde méditerranéen pluraliste, le premier christianisme fit émerger la notion de personne et celle de droits de l'homme, mais la construction d'une Église « catholique », universelle, était loin d'être achevée. L'essor démographique multiplia les églises particulières, autant que les questions de doctrine et de personne. Le monde chrétien resta multipolarisé, organisé

autour des principaux sièges apostoliques, comme une survivance de la compétition entre cités qui caractérisait l'Orient méditerranéen. La prééminence de l'Église de Rome fut un tropisme de fait vers la capitale impériale, car la primauté de Pierre ne fut pas invoquée avant 257, ni la référence unitaire du siège romain avant 380. La diversité des pratiques eucharistiques et baptismales marquait la vie des Églises qui faisaient prévaloir leur coutume ancestrale. L'époque en général était celle d'une effervescence théologique, où peinait à se dégager une christologie.

Ainsi, l'évolution du christianisme en religion d'empire, à partir de Constantin, résulta d'un accord contractuel. L'empereur voulait refonder l'empire sur la base nouvelle d'une religion universelle et consensuelle. Les évêques avaient besoin de la dynamique impériale pour fixer une orthodoxie, œuvre des conciles œcuméniques, pour unifier davantage les rites dans le cadre général d'une politique d'homogénéisation et pour inscrire l'Église dans l'espace géopolitique. Le principe de l'« unité dans la diversité » commença à être abandonné. Il en résulta progressivement la distinction, puis la séparation des Églises d'Orient, qui eut surtout des causes politiques et nationalistes en refusant l'équation entre « chrétien » et « romain ». ■



Byzance, une puissance tombée du ciel

Part orientale de l'Empire romain, Byzance est l'héritière de ses institutions et de sa religion chrétienne. Elle leur doit sa capacité de résistance face aux assauts des Perses, des musulmans et même des chrétiens d'Occident.

Constantinople, la nouvelle capitale de l'Empire romain, bâtie sur le Bosphore à l'emplacement de l'ancienne Byzance, est inaugurée le 11 mai 330, par l'empereur Constantin I^{er} (r. 306-337). La date sert de référence et marque symboliquement le début de l'Empire byzantin, surnommé aussi Byzance.

GEORGES SIDÉRIS

Maitre de conférences en histoire médiévale à Sorbonne Université. Spécialiste du monde byzantin.

À son origine, il constitue la partie orientale de l'Empire romain, devenu chrétien en 392 et divisé en deux entités distinctes en 395. Du IV^e siècle au règne de Justinien I^{er} (527) cet empire s'étend des Balkans au sud du Danube, de l'Asie Mineure et de la Syrie jusqu'à l'Euphrate, la Palestine, l'Égypte et la Cyrénaïque. C'est un carrefour terrestre et

CHRONOLOGIE

330 Inauguration solennelle de Constantinople, nouvelle capitale de l'Empire romain.

537 Dédicace par l'empereur Justinien de la basilique Sainte-Sophie à Constantinople.

1054 Date symbolique du grand schisme d'Orient. Séparation des Églises latine et byzantine.

1204 Prise de Constantinople lors de la 4^e croisade. Création de l'Empire latin d'Orient.

1453 Prise de Constantinople par les Turcs ottomans. Fin de l'Empire byzantin.



La cour byzantine se voulait l'image sur terre de la cour céleste. Un désir que traduisent le luxe et la solennité de cette mosaïque figurant Théodora, épouse de Justinien, et sa suite (église Saint-Vital, Ravenne, avant 547).

maritime entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Le grec s'y est imposé au V^e siècle comme la langue dominante de l'administration et des élites. L'empereur Justinien I^{er}, qui rêve de reconstituer l'ancien Empire romain, conquiert l'Afrique du Nord, l'Italie et l'Andalousie. La flotte impériale domine alors la Méditerranée. Le VI^e siècle est une époque de développement exceptionnel de la civilisation byzantine. La cathédrale Sainte-Sophie est inaugurée à Constantinople en 537. Il s'agit de la plus vaste et haute église du monde chrétien médiéval : sa coupole culmine à plus de 60 mètres. La monnaie d'or, le *nomisma*, domine les échanges méditerranéens. Les mosaïques consacrées à Justinien et à son épouse Théodora dans la basilique Saint-Vital, à Ravenne, donnent une idée de la splendeur de Byzance.

Au VII^e siècle, l'Empire byzantin est affaibli par son conflit multiséculaire avec son voisin perse sassanide. Confronté à l'irruption des Avars, des Slaves et des Bulgares dans les Balkans, des Lombards en Italie, il doit également faire face à un péril majeur : l'attaque des armées arabo-musulmanes qui s'emparent de la Syrie, de la Palestine, du nord de l'Afrique, de l'Andalousie, et font plusieurs fois le siège de Constantinople. La Méditerranée devient alors une mer califale et l'Empire byzantin subit régulièrement des raids terrestres et maritimes.

LA RELIGION AU CŒUR DE LA POLITIQUE

Les empereurs iconoclastes sauvent l'empire au VIII^e siècle en renforçant ses capacités militaires. À côté de l'armée centrale, dotée d'une cavalerie puissante et mobile, des contingents régionaux sont mobilisables grâce à une nouvelle organisation militaire provinciale, les thèmes. Les iconoclastes ont aussi répondu au défi musulman idéologique en supprimant le culte des images saintes. Ils sont convaincus que les défaites byzantines sont liées au fait que Dieu désapprouve ce culte. Ce dernier est rétabli au concile de Nicée II en 787 et définitivement en 843. L'empire s'est aussi maintenu parce qu'il s'est adapté : il s'est recentré sur le nord-est de la Méditerranée et la mer Noire, ses régions orthodoxes d'Asie Mineure et de Grèce, abandonnant les pays majoritairement monophysites (Égypte, Arménie, Syrie). Face aux Slaves – Bulgares, Serbes et Russes –, il a mené une active politique de conversion, y envoyant des missions dont celle de Cyrille et Méthode.

Aux X^e et XI^e siècles l'empire est en expansion territoriale et économique. Il absorbe la Bulgarie, reprend pied en Italie du Sud, annexe l'Arménie et s'étend jusqu'au nord de la Syrie et à l'Euphrate. L'embellie est de courte durée. En 1054, un conflit à Constantinople entre les légats du pape Léon IX

et le patriarche Michel Cérulaire provoque un « schisme », mais cette coupure entre les Églises latine et byzantine n'est pas perçue comme définitive. En 1071, à Mantzikert, l'armée byzantine est écrasée par les Turcs qui envahissent l'Asie Mineure. En outre, les Normands chassent les Byzantins d'Italie. Profitant de la croisade, la dynastie des Comnènes parvient au cours du XII^e siècle à restaurer l'empire. Cependant à la fin du XII^e siècle, l'Empire bulgare se reconstitue. En 1204, les croisés latins mettent à sac et occupent Constantinople. Un événement qui crée le vrai schisme entre les deux Églises. L'empire se maintient en Asie Mineure avec pour capitale Nicée. En 1261, Michel VIII reprend Constantinople et la dynastie des Paléologues gouverne jusqu'à la prise de Constantinople par les Ottomans en 1453, marquant la fin de Byzance.

UNE ADMINISTRATION TRÈS EFFICACE

Ce qui a fait la force de l'Empire byzantin, c'est son État, héritier de Rome. À sa tête, le basileus, chef des armées, s'appuie sur une administration centrale et régionale complexe qui encadre la population, ainsi que sur une justice et des codes de loi, dont le Code justinien. À l'aide des cadastres, tout un réseau de percepteurs prélèvent les impôts dans les campagnes et les villes ; les rentrées fiscales régulières permettent d'entretenir la cour, l'administration et les armées. Cette structure stable garantit une maîtrise de l'eau avec la construction et l'entretien d'un réseau d'adduction très efficace.

Siège de l'administration centrale, le Grand Palais à Constantinople rassemble la cour de l'empereur et celle de l'impératrice. Il est l'image sur terre de la cour céleste, l'empereur se référant au Christ dans les cieux dont il tire la légitimité. Le Palais est le cadre des cérémonies et de la liturgie impériales, fondé sur trois sexes : hommes, femmes, eunuques. L'empire tire aussi sa force de sa cohésion religieuse. Le patriarche oecuménique, choisi par le

Constantinople
accumule des trésors
matériels et culturels
suscitant la jalousie
de ses voisins

basileus, est à la tête de l'Église. Les évêques, les prêtres, les moines et les monastères forment un réseau dense à travers le territoire qui encadre la population. Aux X^e-XI^e siècles apparaissent des monastères dotés d'importants patrimoines fonciers, comme ceux de l'Athos ou de Patmos.

Tête de l'empire, Constantinople accumule d'immenses trésors matériels, culturels, intellectuels et spirituels, suscitant l'avidité de ses voisins. Mais cet empire est secoué par des catastrophes naturelles, communes à toute la Méditerranée, qui le fragilisent : pestes, séismes, tsunamis, inondations, nuées de sauterelles, éruptions volcaniques. C'est sa position de carrefour qui fait que l'empire est assailli de toutes parts, jusqu'à disparaître. ■

L'Empire islamique hisse son pavillon

Dans l'élan de la conquête islamique, les armées arabo-musulmanes ont traversé la Méditerranée d'est en ouest et dominé toute sa rive sud. Une puissance maritime qui sera renforcée par les divisions du califat.

On a longtemps écrit que les Arabes n'avaient pas le pied marin et que leur incursion en Méditerranée n'avait été qu'une parenthèse dans son histoire, laquelle serait avant tout latine, voire occidentale. Une telle vision est aujourd'hui abandonnée et les historiens réévaluent le rôle des Arabo-musulmans au sein de la Méditerranée médiévale, Christophe Picard, professeur à l'université Paris 1, la qualifiant même dans son livre de « mer des califes » entre le VII^e et le XII^e siècle. En effet, si les sources rapportent des mises en garde contre les dangers de la mer, attribuées notamment à Umar (r. 634-644), le « calife des conquêtes », très tôt les troupes arabo-musulmanes ont contrôlé des régions byzantines circum-méditerranéennes. Ainsi en est-il du Cham (équivalent de la Syrie, d'Israël, de la Jordanie et du Liban actuels), conquis dès la fin des années 630, de l'Égypte, soumise entre 639 et 645, de la Cyrénaïque, qui connut le même sort dans la foulée. En outre, le déplacement de la capitale impériale de la péninsule Arabique à Damas par la dynastie omeyyade (661-750) n'a sans doute pas été pour rien dans l'essor de l'intérêt califal pour la Méditerranée.

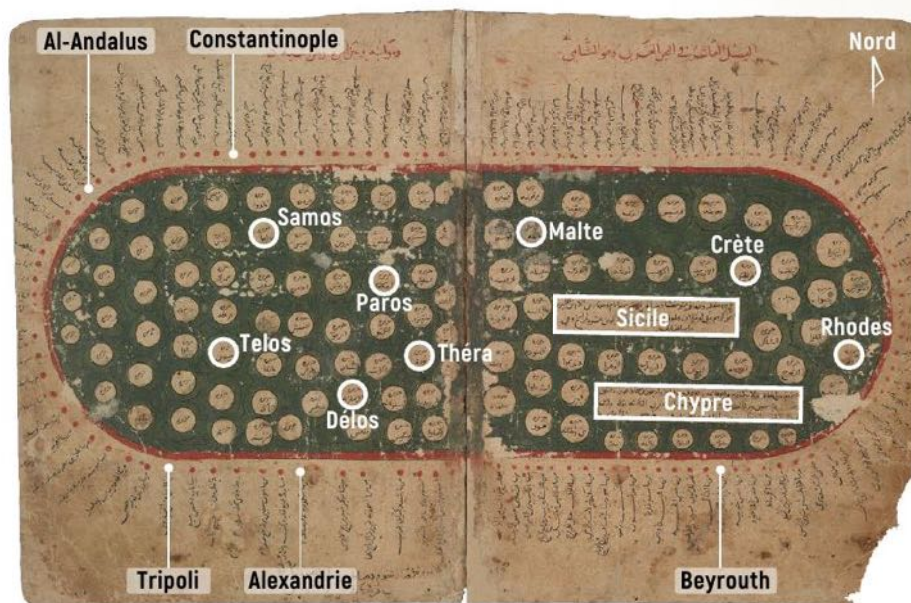
Plus largement, la pression mise sur l'Empire byzantin au cours des premières décennies de l'expansion islamique comporta un volet maritime important. Ainsi, Constantinople fut soumise à des sièges successifs, dont le dernier, en 717, marqua la fin du rêve de conquête musulmane de la deuxième Rome jusqu'en 1453. Avant cette date, la victoire de la bataille des Mâts au large de Phoenix de Lycie (dans le sud-ouest de l'Asie Mineure), en 655 ou 656, la prise de Chypre, tenue en condominium avec les

Byzantins à partir de 688, les multiples attaques contre les îles depuis les côtes progressivement maîtrisées, suggèrent qu'une conception globale de la Méditerranée se faisait jour.

LA TRAVERSÉE DE GIBRALTAR

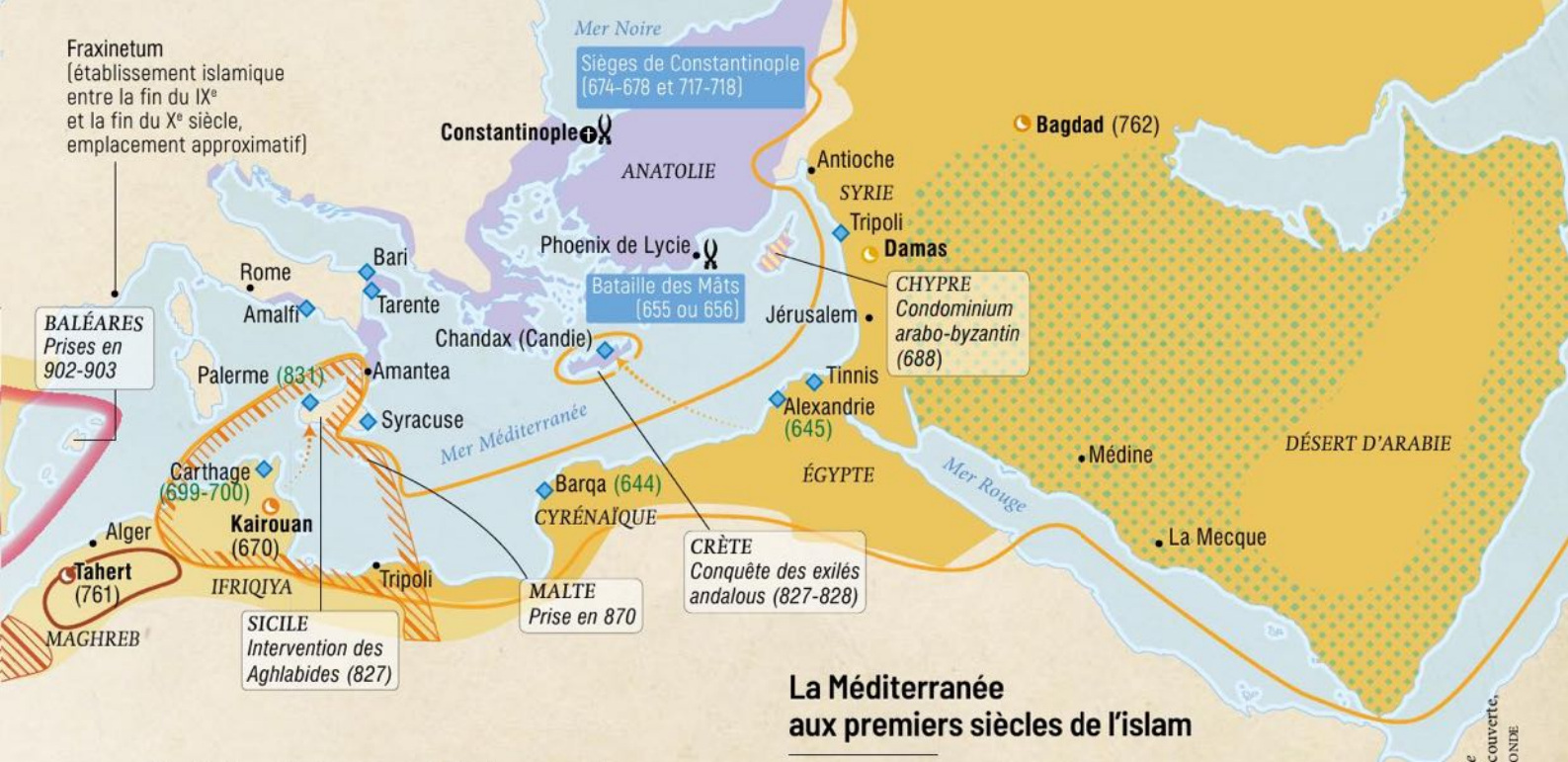
La conquête de la partie occidentale du sud du bassin Méditerranée fut plus lente car elle se heurta à la résistance des Byzantins, qui tenaient encore une partie de l'Italie méridionale, la Sicile et la riche Africa, mais aussi, et surtout à partir des années 670, à celle des populations locales, désignées comme « berbères ». Des expéditions en Ifriqiya (plus ou moins équivalente à la Tunisie actuelle) furent lancées dès les années 650, mais ce n'est qu'au tournant du VIII^e siècle que Carthage, la capitale, tomba. L'avancée arabo-musulmane put dès lors reprendre vers l'ouest, avec le soutien de contingents berbères : en 711, le détroit de Gibraltar fut traversé et quelques années plus tard l'essentiel de la péninsule Ibérique était conquis. Le mouvement se prolongea au-delà des Pyrénées vers

Cette carte ovale de la Méditerranée est tirée du *Livre des curiosités des arts et des merveilles pour les yeux* rédigé à la cour fatimide du Caire entre 1030 et 1050. Une représentation qui veut souligner la puissance maritime de la dynastie.



CHRONOLOGIE

- 655 ou 656** Bataille des Mâts. Affrontement arabo-byzantin.
- 711** Traversée du détroit de Gibraltar par l'armée islamique arabo-berbère.
- 717** Dernier siège de Constantinople par les Arabo-musulmans.
- 909-1171** Dynastie fatimide. Empire maritime à cheval sur la Méditerranée et la mer Rouge.
- 1070-1269** Dynasties almoravide puis almohade, grandes puissances maritimes berbères.



La Méditerranée aux premiers siècles de l'islam

- Territoire de l'islam en 632 (mort de Muhammad)
- Territoire du califat omeyyade**
 - en 661 (avènement)
 - en 750 (extension maximale)
- Limites**
 - du califat abbasside au IX^e siècle
 - de l'émirat aghlabide au milieu du IX^e siècle
 - de l'émirat rustamite au IX^e siècle
 - de l'émirat idrisside au IX^e siècle
 - de l'émirat de Cordoue au début du X^e siècle
 - Empire byzantin au milieu du IX^e siècle
- Capitales islamiques
- Date (xxx) de conquête (xxx) de fondation
- Principaux ports
- Bataille

l'Aquitaine et la Provence. Loin de mettre fin aux circulations méditerranéennes, cette expansion leur donna de nouvelles formes et fit de l'Empire islamique un de leurs acteurs majeurs. Reprenant et renforçant les flottes, les savoirs maritimes et les installations portuaires, les gouverneurs régionaux redynamisèrent dans cet espace commerce et activité militaire, plus imbriqués qu'opposés tout au long du Moyen Âge. Même la multiplication d'entités politiques indépendantes au IX^e siècle, notamment au Maghreb, ne freina pas l'activité maritime, qui devint au contraire un élément de leur compétition. C'est dans ce contexte que la dynastie autonome aghlabide, qui reconnaissait l'autorité du califat abbasside de Bagdad, se lança à l'assaut de la Sicile depuis l'Ifriqiya. Au IX^e et au X^e siècle, des établissements arabo-musulmans se développèrent sur la rive nord de la Méditerranée, tels que Fraxinetum en Provence, mais aussi les émirats de Bari, de Tarente et d'Amantea.

DES CALIFATS CONCURRENTS

L'essor maritime islamique atteignit une sorte d'apogée au X^e siècle, marqué par la compétition entre le califat omeyyade d'al-Andalus et le califat fatimide en Méditerranée occidentale. Parallèlement, les Fatimides rivalisaient en Méditerranée orientale avec l'Empire byzantin qui retrouvait en Crète (961), à Chypre (965) et en Syrie du Nord (prise d'Antioche en 969) une position perdue depuis deux siècles, tandis que les Abbassides marquaient le pas. Les Fatimides contrôlaient l'Ifriqiya, l'Égypte, une partie du Cham, la Sicile et le Hedjaz. Ils étaient ainsi à la tête d'un empire maritime puissant qui faisait le lien entre la mer Méditerranée et la mer Rouge. Après eux, les empires berbères almoravide (1070-1147) et almohade (1147-1269) furent les dernières grandes puissances maritimes musulmanes en Méditerranée, occidentale cette fois, avant les Ottomans. D'autres entités eurent une flotte respectable, mais aucune de cette importance.

Cet investissement militaire et économique de la Méditerranée s'accompagna de représentations géographiques de cette mer et de l'espace qui l'entourait à partir du IX^e siècle dans le cadre de la géographie islamique. Cette dernière s'inspirait de l'héritage antique pour le réinterpréter et donner une nouvelle description du monde connu, en particulier du jeune empire islamique, à une époque où la géographie avait disparu en tant que telle du pourtour méditerranéen. Les savants développèrent ainsi une conception et une cartographie de la Méditerranée conçue comme une unité. Une cosmographie, intitulée *le Livre des curiosités des arts et des merveilles pour les yeux*, réalisée dans un milieu fatimide au cours du premier tiers du XI^e siècle, en est un bon exemple. Elle contient une carte de la Méditerranée unique, représentée sous la forme d'un ovale bordé de ports et parsemé d'îles, donnant une impression de mise en valeur intense. L'interprétation politique qu'elle véhicule est nette : l'ennemi omeyyade est réduit à la portion congrue ; la connaissance des côtes byzantines est très précise et l'affrontement byzantino-fatimide en Méditerranée en constitue l'axe majeur. ■

ANNIESE NEF

Maîtresse de conférences en histoire médiévale à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Sources : C. Picard, *la Mer des califes. Une histoire de la Méditerranée musulmane*, Seuil, 2015 ; J. Sellier, *Atlas des peuples d'Afrique*, La Découverte, 2011 ; G. Duby, *Grand Atlas historique*, Larousse, 2008 © LA VIE / LE MONDE

Le califat de Cordoue, l'âge d'or d'al-Andalus

À l'échelle de l'Histoire, sa durée fut brève, une centaine d'années. Pourtant le califat de Cordoue a laissé dans les mémoires un souvenir impérissable : celui du dialogue des cultures et de la tolérance.



En 929 à Cordoue, Abd al-Rahman III, émir depuis 912, ordonne qu'on l'appelle désormais « commandeur des croyants », calife, affirmant ainsi sa prétention à diriger l'ensemble du monde islamique. Il le fait au nom des droits historiques de sa famille, celle des Omeyyades, glorieuse dynastie qui régna sur l'ensemble des pays d'Islam entre 661 et 750, étendant les frontières de l'empire de l'Indus aux Pyrénées, édifiant la grande mosquée de Damas, leur capitale, et le Dôme du Rocher à Jérusalem. Cette famille, fine fleur de la noblesse arabe et appartenant à la même tribu que le prophète

En 1005, victorieux du royaume de Léon, Abd al-Malik, fils de feu al-Mansur, reçoit en cadeau ce coffret en ivoire orné de scènes de cour, de chasse (détail) et de combat. Ces objets étaient réservés à l'élite. Celui-ci sera recyclé en reliquaire au monastère de Leyre.

Muhammad, dominait déjà La Mecque au tout début de l'histoire de l'islam. Lorsqu'elle fut renversée par les Abbassides en 750, un prince omeyyade (déjà prénommé Abd al-Rahman) rescapé du massacre de sa famille avait fui au plus loin, vers une terre renommée al-Andalus, conquise par des troupes arabo-berbères quelques décennies plus tôt (711). C'est ainsi que naquit en 756 l'émirat omeyyade de Cordoue. Abd al-Rahman III est le descendant de ce prince exilé.

UN ÉTAT RICHE ET PUISSANT

La proclamation du califat de Cordoue, en 929, couronne sa reprise en main du territoire andalou après plusieurs décennies de révoltes, mais elle est surtout une réponse à la création d'un califat chiite, celui des Fatimides, à Kairouan (dans l'actuelle Tunisie) en 909. Il y a ainsi en ce début du X^e siècle trois califats rivaux (celui des Abbassides de Bagdad, celui des Fatimides et enfin celui des Omeyyades), ce qui loin d'entraîner l'affaiblissement du monde de l'Islam engendre au contraire une démultiplication des structures impériales et une maîtrise plus aboutie des espaces dominés, notamment en Méditerranée. Le calife Abd al-Rahman III fait d'al-Andalus l'État

le plus puissant de la rive nord de la Méditerranée occidentale. Centralisé et riche (le seul à frapper des monnaies d'or dans cet espace), il domine une société diverse et pluriconfessionnelle constituée d'une importante minorité juive, d'une majorité numérique de chrétiens (comme dans le reste de l'espace islamique, la conquête n'a pas été une guerre de conversion) et d'un nombre croissant de musulmans (Arabes, Berbères et Hispaniques convertis à l'islam). Les élites parlent l'arabe, adoptent le raffinement de la cour de Bagdad et les conversions se multiplient (au cours du X^e siècle les musulmans deviennent majoritaires

CHRONOLOGIE

711 Conquête de la péninsule ibérique par les armées musulmanes arabo-berbères.

756 Fondation de l'émirat de Cordoue par l'Omeyyade Abd al-Rahman I^{er}.

929 Proclamation du califat omeyyade de Cordoue par Abd al-Rahman III.

997 Mise à sac de Saint-Jacques-de-Compostelle par le calife al-Mansur.

1031 Fin du califat omeyyade de Cordoue. Début des taïfas.

en al-Andalus). La prospérité règne car les impôts affluent, et le califat omeyyade a constitué un glacis, dans l'actuel Maroc, qui le sépare des Fatimides et lui permet de contrôler les débouchés de la route de l'or et des esclaves. Cordoue abrite alors environ 200 000 habitants, ce qui en fait la métropole la plus peuplée de l'Occident. Au nord, Abd al-Rahman III stabilise les zones frontalières du califat et renonce à poursuivre le djihad contre les petits États chrétiens.

DES CONSTRUCTIONS MAJESTUEUSES

L'apogée du régime correspond au règne de son fils, al-Hakam II (r. 961-976), qui aurait rassemblé une bibliothèque constituée, dit-on, de 400 000 ouvrages, venus pour la plupart de l'Orient islamique mais aussi de Constantinople. Plus que le palais situé près du Guadalquivir, deux lieux célèbres permettent de mesurer la puissance du califat : la ville palatiale de Madinat al-Zahra, édifiée à partir de 936 à quelques kilomètres au nord de la capitale, et surtout la somptueuse grande mosquée de Cordoue, perle de l'Islam selon le géographe du XII^e siècle al-Idrisi, véritable manifeste monumental de la dynastie, constamment embellie et agrandie depuis le VIII^e siècle par les émirs puis les califes successifs (voir page 74).

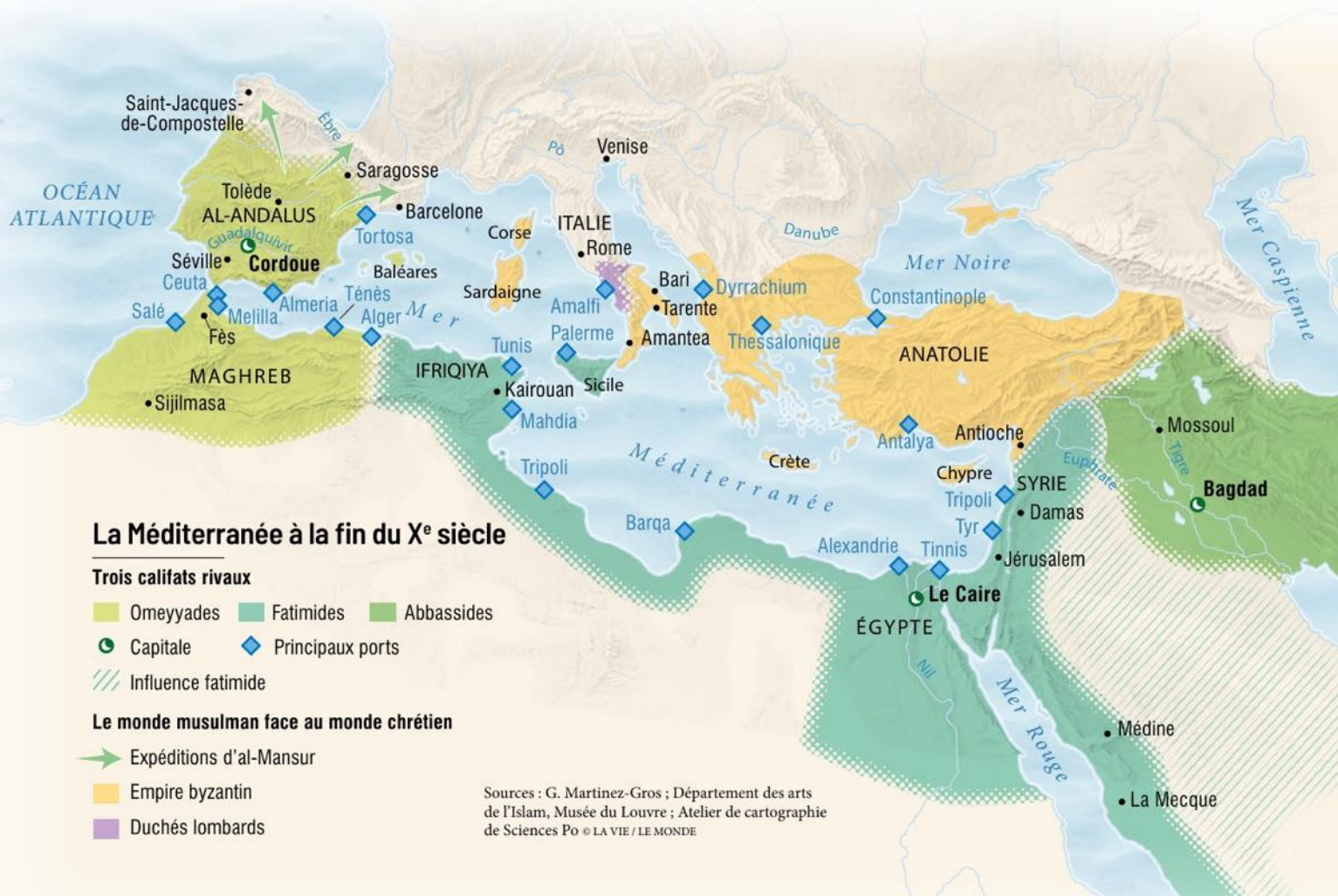
À la mort d'al-Hakam II en 976, son fils et successeur, Hicham II, âgé de 10 ans, est mis sous tutelle par un homme exceptionnel, le *hajib* (chambellan) al-Mansur, qui gouverne véritablement en

lieu et place du calife, lequel est cantonné à un rôle d'apparat. Les fondements principaux de la légitimité du *hajib* sont l'appui des hommes de religion (pour leur complaire, il fait brûler une partie des ouvrages de la bibliothèque d'al-Hakam II) et la relance du djihad. Al-Mansur, l'Almanzor des chroniques chrétiennes, est effectivement un redoutable adversaire pour les souverains chrétiens du nord de la péninsule : il saccage Barcelone en 985, puis Saint-Jacques-de-Compostelle en 997, faisant entrer par la force le nord chrétien de la péninsule dans la clientèle du califat de Cordoue, tout comme il y avait fait entrer une partie du Maghreb. Sa mort en 1002 sonne le glas du califat.

Bien que n'étant pas omeyyade, son fils, Sanjûl, se fait désigner héritier du trône par le calife fantoche Hicham II en 1009, déclenchant une guerre civile de 20 ans, une *fitna*, qui finit par emporter le califat en 1031. Le territoire se fractionne en une vingtaine de principautés, les *taifas*, qui constituent à la fin du XI^e siècle des proies faciles pour les Aragonais et les Castillans : Tolède est ainsi prise en 1085, ce qui entraîne l'arrivée dans la péninsule Ibérique des Berbères almoravides l'année suivante, puis l'annexion d'al-Andalus à leur empire à la fin du siècle. Malgré une brève existence, un peu moins de 100 ans, la période du califat omeyyade de Cordoue restera décrite par les chroniqueurs médiévaux comme l'âge d'or de la longue histoire d'al-Andalus, celui d'une île arabe entre Chrétienté insoumise et Maghreb berbère. ■

EMMANUELLE TIXIER DU MESNIL

Professeure d'histoire médiévale à l'université Paris-Nanterre.



ISABELLE
DUCHEMIN
Journaliste à La Vie.

MARIA CORTE
Illustratrice.

La plus ancienne mosquée d'Occident

« L'impression que l'on éprouve en entrant dans cet antique sanctuaire de l'islam est indéfinissable [...] : il vous semble plutôt marcher dans une forêt plafonnée que dans un édifice ; de quelque côté que vous vous tourniez, votre œil s'égare à travers les allées de colonnes qui se croisent et s'allongent à perte de vue comme une végétation de marbre spontanément jaillie du sol. » Ainsi s'émerveillait Théophile Gautier en 1842 en décrivant la mosquée de Cordoue, le plus ancien lieu de culte musulman conservé en Occident. Dix-neuf nefs, 36 travées, plus de 800 colonnes portant deux rangées d'arcs superposés bicolores, de brique rouge et de pierre blanche, 23 400 m² de surface et un mur crénelé de 12 mètres de haut pour clôturer le tout : il y avait là de quoi impressionner l'écrivain. Et matière à littérature, vu l'histoire singulière du site et sa portée symbolique.

Une fonction religieuse et politique

La grande mosquée de Cordoue est l'œuvre d'un survivant. En 750, la dynastie des Abbassides prend le pouvoir à Damas, siège du califat dirigé alors par les Omeyyades. Ces derniers ont étendu la conquête musulmane jusqu'à la péninsule Ibérique, nommée al-Andalus. Rescapé du massacre de sa famille, Abd al-Rahman, un jeune omeyyade, s'y réfugie et fonde en 756 l'émirat de Cordoue. Pour s'émanciper peu à peu des Abbassides, dont la capitale est désormais Bagdad, et asseoir son pouvoir sur al-Andalus, l'émir ordonne en 785 la construction d'une grande mosquée. Un tel édifice est à la fois un lieu de prière, qui permet de cimenter la jeune communauté musulmane, mais aussi un espace politique où se déroule la cérémonie d'investiture des émirs puis des califes (à partir de 929). Agrandie à plusieurs reprises, la mosquée reste l'une des plus grandes du monde.

Échanges de bons procédés artistiques

Bijou de l'architecture islamique, la grande mosquée de Cordoue doit aussi sa beauté à d'autres traditions artistiques. Certains ont vu dans les arcs superposés l'influence des aqueducs romains ou dans l'arc en fer à cheval une origine paléochrétienne ou wisigothique. Beaucoup de colonnes sont des *spolia*, remplois de pièces de monuments romains ou wisigothiques. À tel point qu'un visiteur du XIX^e siècle, le photographe Girault de Prangey, parle d'un « musée des antiquités ». Quant aux mosaïques végétales et épigraphiques qui font entre autres la splendeur du mihrab, elles ont été réalisées au X^e siècle sous la direction d'un artiste byzantin. Celui-ci fut envoyé tout spécialement par le basileus, à la demande du calife al-Hakam II, avec des kilos de tesselles dorées ! Autre « emprunt », les cloches de Saint-Jacques-de-Compostelle, volées par le chef militaire al-Mansur en 997. Suspendues à l'envers, elles faisaient office de lampes à huile parmi les centaines d'autres éclairant et parfumant l'édifice. De même, l'esthétique islamique imprégna l'art chrétien, comme en témoignent les stucs finement ouvragés de la chapelle royale achevée en 1371, plus d'un siècle après la transformation de la mosquée en cathédrale. Un bel exemple d'art mudéjar.



LA MOSQUÉE DE CORDOUE

UNE DIVINE CONJONCTION

Une cathédrale en plein cœur

Quand les religions changent, les lieux de cultes souvent se superposent. Mais il est très rare qu'ils coexistent comme à Cordoue. Faut-il y voir une manifestation de Janus, le dieu romain aux deux visages, celui des passages et des transitions ? Un temple lui était dédié sur le site qui deviendra celui de la mosquée, elle-même se substituant à l'église wisigothique Saint-Vincent, bâtie au VI^e siècle. Mais la métamorphose ne s'arrête pas là. En 1236, avec la reconquête chrétienne, la mosquée se mue en cathédrale, des chapelles sont aménagées puis une nef gothique et, au XVI^e siècle, un édifice en croix latine pousse en plein cœur de l'ancienne salle de prière. Enfin, le minaret est emmuré dans une tour-clocher. Des transformations qu'aurait déplorées Charles Quint : « Vous avez détruit là une chose qu'on ne voyait nulle part ailleurs, pour faire une chose qu'on voit partout ».

Le théâtre de controverses

Inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1984, avec la mention « valeur universelle exceptionnelle » depuis 2014, la mosquée-cathédrale de Cordoue est à la fois un musée et un lieu de culte catholique. Symbole selon le cas de la coexistence ou de la confrontation du christianisme et de l'islam, elle est encore le théâtre de controverses. À plusieurs reprises, le droit de prier dans la mosquée a été revendiqué par des représentants des musulmans (Commission islamique d'Espagne en 2004, Ligue arabe en 2007...). Sans succès. En 2006, la découverte de son appropriation en douce par l'Église (une loi de 1998 lui permettant d'acquérir les bâtiments religieux sans propriétaire officiel) a indigné certains citoyens qui ont lancé en 2013 une pétition pour demander une gestion publique et transparente de ce « patrimoine de tous ». Le chapitre de la cathédrale de Cordoue s'est engagé « à veiller à la bonne conservation de l'ensemble monumental, en collaboration avec les administrations compétentes [...] et à l'explication de son histoire », et il a maintenu l'appellation mosquée-cathédrale.

La Reconquista, une entreprise pénitentielle

Dans l'invasion musulmane de la péninsule Ibérique, les chrétiens ont d'abord vu l'imminence de la fin des temps, puis une punition divine. Ils mettront près de sept siècles à se racheter par la Reconquista.

Au début de l'été 711, des troupes musulmanes venues du nord de l'Afrique traversent le détroit de Gibraltar, pénètrent en Hispanie et défont l'armée du roi Rodrigue. En un temps record, elles s'emparent, par les armes de la majeure partie de la péninsule, franchissent les Pyrénées et remontent vers l'ouest jusqu'à Poitiers, et vers l'est par la vallée du Rhône jusqu'au-delà de Lyon. La rapide occupation du territoire, accompagnée de quelques massacres, de destructions et de beaucoup de capitulations, désorganise profondément le royaume wisigothique. Dans un monde convaincu que la fin est proche, elle est interprétée comme l'arrivée de l'Antéchrist, que le théologien Jean Damascène (v. 676-749) identifie alors à l'islam, et donc comme les tribulations qui précèdent la parousie (retour du Christ à la fin des temps).

SOUS LA PROTECTION DE SAINT JACQUES

En vue de cette « lutte finale », les chrétiens se réorganisent au nord autour d'Oviedo (Asturies), où s'installent le roi, la cour et les organes de gouvernement. La découverte en Galice du tombeau de l'apôtre Jacques le Majeur, vers 830, donne en outre au royaume un protecteur de qualité. Vers 880-900, les chrétiens abandonnent la vision eschatologique de l'Histoire, et expliquent l'invasion de 711 comme un châtiment envoyé par Dieu pour les punir de leurs péchés, leur offrant une perspective d'avenir : ceux qui ont « perdu » l'Hispanie que Dieu leur a confiée devront la récupérer, la « restaurer » c'est-à-dire la rendre à Dieu, au prix de leur vie s'il le faut.

La « restauration » du territoire est donc conçue comme une entreprise pénitentielle. Toute victoire montre que les chrétiens sont en grâce auprès du Tout-Puissant, toute défaite qu'ils ont à nouveau péché. Les rois conduisent cette

Les étapes de la Reconquista



CHRONOLOGIE

711 Arrivée des musulmans en Espagne sous la conduite de Tarik ibn Zayd.

722 Bataille de Covadonga (Asturies) gagnée par le roi Pélage, début de la Reconquista.

1085 Conquête de Tolède et de son territoire par le roi Alphonse VI de Castille et León.

1212 Bataille de Las Navas de Tolosa, victoire des chrétiens, leur ouvrant l'Andalousie.

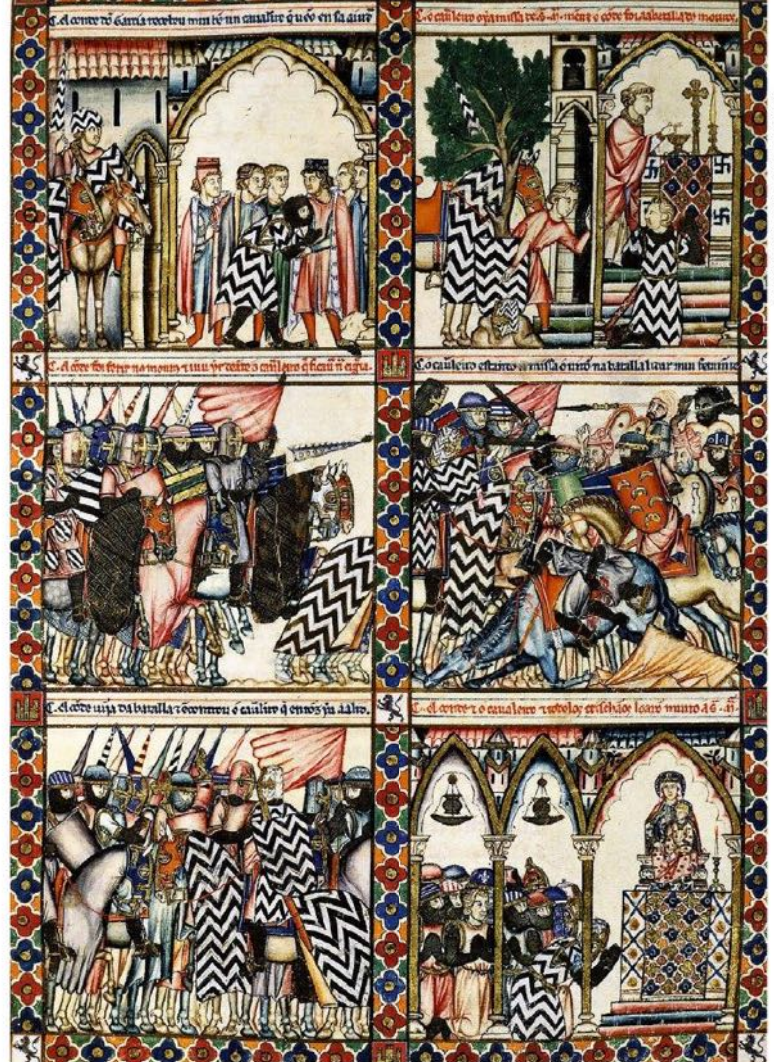
1492 Entrée des Rois Catholiques dans Grenade, fin de la Reconquista.

entreprise, à laquelle tous les Espagnols doivent participer, physiquement ou financièrement, et saint Jacques protège à la fois les rois et leurs royaumes. Les chrétiens, qui sont parvenus à se maintenir dans un bon quart du territoire jusqu'au milieu du XI^e siècle, gagnent ensuite du terrain en deux vagues. La première, avant 1150, leur donne le contrôle de la moitié nord de la péninsule. La seconde, entre 1212 et 1260, à la suite de la bataille de Las Navas de Tolosa, les rend maîtres de la majeure partie de l'ancienne Hispanie ; seule subsiste alors Grenade. Présenté très tôt comme héros de la reconquête, Rodrigo Díaz de Vivar, le Cid (m. 1099), lutte tout autant pour l'Espagne et pour Dieu que pour lui-même ; il sert rois chrétiens et émirs musulmans, et les sources arabes le décrivent comme un redoutable guerrier qui prenait plaisir à entendre les hauts faits des musulmans.

À la fin du XI^e siècle, la prédication de la croisade en Terre sainte pour délivrer le tombeau du Christ a pour conséquences l'arrivée dans la péninsule de chevaliers étrangers, désireux d'en découdre sur place avec les musulmans, et la création littéraire, à Compostelle, d'un Charlemagne ayant délivré le tombeau de saint Jacques – la *Chronique de Turpin*. Mais, dans le conflit qui bientôt les oppose au pape pour l'investiture des évêques, les rois d'Espagne se rendent compte de l'intérêt de baptiser leur entreprise pénitentielle du nom de « croisade », surtout après la perte de Jérusalem en 1187. Ils le revendiquent désormais pour leurs expéditions contre les principautés musulmanes du sud et, grâce à cela, restent les « vicaires de Dieu » dans leurs royaumes respectifs.

L'ESPAGNE DES TROIS RELIGIONS

Dans la pratique, les chrétiens ont recours aux méthodes traditionnelles utilisées depuis des siècles, notamment par les musulmans. La guerre est une « industrie » et le butin est partagé entre tous les combattants, avec un cinquième pour le roi. En cas d'opposition armée, les « ennemis » sont passés par les armes, rançonnés ou vendus comme esclaves. En cas de capitulation, les vaincus peuvent rester et conservent une partie de leurs biens, leurs mosquées, leur religion et leurs magistrats ; le prosélytisme est interdit et ils payent un impôt particulier. Au XIII^e siècle, les musulmans d'Andalousie choisissent l'exil au Maghreb plutôt que la domination des Castillans, tandis que ceux du royaume de Valence, conquis par l'Aragon, se voient refuser la possibilité de partir. L'objectif poursuivi par le vainqueur est, naturellement, la conversion de l'autre et son salut, que ce soit par l'exemple, la persuasion, la logique ou même la force. Chrétiens et juifs avaient été « tolérés » en al-Andalus, jusqu'à l'avènement des Almohades dans les années 1140. Juifs et musulmans sont « tolérés » dans l'Espagne chrétienne jusqu'à la



GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES

fin de la reconquête, et l'on s'attend à ce qu'ils se convertissent au christianisme. Ponctuées par des affrontements militaires, les relations des chrétiens avec les musulmans du sud sont multiples : diplomatiques, commerciales, artistiques.

Arrêtée pendant un bon siècle et demi, à la suite de dissensions entre les royaumes chrétiens – Aragon, Castille, Navarre et Portugal –, la guerre reprend au XV^e siècle, et s'achève à la suite d'une campagne de dix ans menée par les Rois Catholiques. Fin 1491, le sultan de Grenade, Boabdil, capitule devant l'armée chrétienne : en échange de la vie sauve pour lui et sa famille, ainsi que pour les habitants de sa ville, et d'une grande seigneurie où se retirer, il abandonne sa capitale le 2 janvier 1492. Les chrétiens voient alors dans la découverte de l'Amérique une récompense divine et ne tardent pas à affronter à nouveau les musulmans – ottomans – en Méditerranée.

Là où les chroniqueurs chrétiens parlaient de « perte » et de « restauration », les historiens actuels ont préféré « Reconquista », mot qui apparaît pour la première fois sous la plume d'un auteur de l'extrême fin du XVIII^e siècle et qui sous-entend une « conquête » préalable, interprétant l'Histoire en termes militaires. Mais l'idée nostalgique d'une « perte » de l'Espagne n'a jamais disparu : « Sefarad » dans l'imaginaire des juifs de Méditerranée (voir page 84), « al-Andalus » dans celui des musulmans du Maghreb ont acquis le caractère d'un âge d'or perdu, d'un paradis dont ils furent chassés. ■

Cette page est tirée d'un des manuscrits des *Cantigas de Santa Maria*, recueil de chansons composées sous Alphonse X, roi de Castille et de León (1221-1284), et dédiées pour la plupart à la Vierge Marie. Des planches relatent, tel un roman graphique, les combats contre les musulmans (ici la bataille de San Esteban de Gormaz en 917).

ADELIN RUCQUOI

Directrice de recherches émérite au CNRS, spécialiste de l'histoire médiévale de la péninsule Ibérique.

Croiser le fer et les cultures sur la Terre sainte

Pendant près de deux siècles, les croisades ont mobilisé les royaumes chrétiens d'Occident. La conquête de la Terre sainte fut éphémère et violente, mais elle constitua aussi une véritable ouverture sur le monde.

Le 27 novembre 1095, à Clermont, le pape Urbain II lance un appel à délivrer la Terre sainte des mains des infidèles et à porter secours aux chrétiens d'Orient.

Le succès inattendu de cet appel a engendré un mouvement inédit et de grande ampleur, traduit par l'organisation de nombreuses expéditions militaires, postérieurement désignées par le terme de croisades. Ces expéditions ont mobilisé d'importants moyens humains, militaires et financiers. Elles ont abouti à la conquête éphémère de la Terre sainte. La première croisade, partie en 1096, est composée de plusieurs vagues. La croisade dite « populaire », emmenée par Pierre l'Ermite et Gautier Sans Avoir, est massacrée dès son arrivée en Asie Mineure. La croisade des nobles, quant à elle, comprend quatre contingents : les Lorrains conduits par Godefroy de Bouillon, les Normands d'Italie du Sud et de Sicile menés par Bohémond de Tarente, les Provençaux commandés par le comte de Toulouse Raymond de Saint-Gilles et les armées du nord-ouest de la France et d'Angleterre derrière le duc de Normandie Robert Courteheuse. Ces armées convergent à Constantinople et, malgré la méfiance des Byzantins, réussissent à atteindre la Terre sainte et à conquérir Jérusalem le 15 juillet 1099.

VICTOIRES, ÉCHECS ET PILLAGES

La première croisade donne naissance aux États latins d'Orient, constitués par les chefs des armées : le royaume de Jérusalem, la principauté d'Antioche, les comtés d'Édesse et de Tripoli. Dès 1098, le comté d'Édesse est formé par Baudouin de Boulogne et la principauté d'Antioche par Bohémond de Tarente. Le royaume de Jérusalem est attribué en 1099 à Godefroy de Bouillon, qui refuse le titre royal et prend celui de protecteur du Saint-Sépulcre. À sa mort en 1100, son frère, Baudouin de Boulogne, lui succède. Raymond de Saint-Gilles se taille quant à lui le comté de Tripoli à partir de 1102.

La deuxième croisade est appelée fin 1145, à la suite de la reconquête musulmane d'une partie du territoire de la Syrie-Palestine. Cette expédition,

initiée par le roi de France Louis VII, auquel se joint l'empereur germanique Conrad III, se solde par un échec en raison de la mésentente avec le basileus et les chefs des principautés franques.

En 1187, à l'annonce en Occident de la prise de Jérusalem par le sultan ayyubide Saladin, de nombreux souverains répondent à l'appel du pape à une nouvelle croisade. En 1188, l'empereur germanique Frédéric I^{er} Barberousse se dirige vers la Terre sainte, mais meurt noyé dans un fleuve de Cilicie. Les rois d'Angleterre et de France, Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste, embarquent en 1190. Bien que cette expédition n'ait pas eu le succès escompté, elle a toutefois permis de sauvegarder une partie de la Syrie franque.

Le royaume de Jérusalem étant toujours menacé, le pape Innocent III, sitôt élu (1198), lance une nouvelle croisade. Les croisés, embarqués dans les querelles de succession byzantine et manipulés par les Vénitiens, prennent et pillent Constantinople en 1204. L'Empire byzantin est alors divisé en principautés détenues par des seigneurs occidentaux, dont l'Empire latin de Constantinople (1204-1261). Le sac de 1204 provoque une vive émotion, y compris à la cour pontificale, où Innocent III organise un concile en 1215 (Latran IV) pour préparer une nouvelle croisade dirigée sur Jérusalem. Mais après l'attaque de Damiette, en Égypte, les croisés, bloqués par la rupture des digues du Nil, doivent rembarquer en 1219.

Lors de la sixième croisade, l'empereur germanique Frédéric II conclut en 1229 avec le sultan ayyubide al-Kamil un traité prévoyant le retour de Jérusalem au royaume latin, mais les dissensions entre Francs aboutissent à la perte de la ville sainte et à l'affaiblissement des États latins.

Les deux dernières croisades, menées par le roi de France Louis IX, se soldent par des échecs : la première en 1250 par une capitulation et le paiement d'une rançon ; la seconde, dirigée vers Tunis, par la mort du roi en 1270. La montée en puissance des Mamelouks, qui prennent le pouvoir dès 1250 en Égypte, anéantit les espoirs de

CHRONOLOGIE

1095 Appel du pape Urbain II à la croisade au concile de Clermont.

1187 Bataille de Hattin. Prise de Jérusalem par le sultan ayyubide Saladin.

1204 Prise de Constantinople par les croisés lors de la 4^e croisade.

1270 Mort de Louis IX (Saint Louis) à Tunis lors de la huitième et dernière croisade.

1291 Prise de Saint-Jean d'Acre par les Mamelouks, fin des États latins d'Orient.



reconquérir la Terre sainte. De nombreux projets de croisade sont envisagés, dont la plupart ne seront jamais concrétisés.

Au fil des croisades, le territoire des États latins s'est réduit. Le comté d'Édesse a subi rapidement les attaques des Turcomans. En 1144, le gouverneur de Mossoul, Zengi, a assiégé et pris Édesse. La principauté d'Antioche a été en butte à la fois aux conquêtes de Zengi et à la volonté de Byzance de reprendre possession de ce territoire. La suzeraineté de cette dernière est reconnue en 1159. Le comté de Tripoli, passé en 1189 entre les mains de Bohémond IV d'Antioche, est repris par les musulmans entre 1268 et 1289. Enfin, la reconquête de Saladin en 1187 a réduit le royaume de Jérusalem à la portion congrue et poussé les croisés à se réfugier à Acre. La ville tombe à son tour en 1291. Il n'y a alors plus de possessions franques en Terre sainte.

UN LABORATOIRE POLITIQUE

Une fois le but de la croisade atteint, la plupart des croisés rentrent chez eux, d'où un problème récurrent de contingent armé pour la défense de la Terre sainte. Le développement des ordres militaires – Templiers et Hospitaliers notamment, fondés à la fin du XI^e siècle – répond en partie à cette nécessité, qui s'accroît au XIII^e siècle face à la montée en puissance des Mamelouks au Proche-Orient. Les communes italiennes (Venise,

Gênes et Pise principalement) participent elles aussi au maintien des États latins par le biais de liaisons maritimes, du commerce et du transport de troupes et de pèlerins. Elles se rendent rapidement indispensables et obtiennent ainsi l'octroi de privilèges commerciaux importants.

Les États latins d'Orient ont constitué, par certains aspects, un laboratoire politique, donnant lieu à la production d'écrits réglementant les relations entre seigneurs, la fiscalité, le droit, etc. Lieux d'échanges, malgré les conflits, entre nations diverses (croisés venant de différentes parties de l'Europe, marchands italiens, chrétiens orientaux, juifs et musulmans), ces États ont également vu émerger une culture spécifique, marquée par des textes produits sur place et une langue formée d'un français incluant des éléments occitans, italiens, arabes : le « français d'outremer ».

MOHAMED QUERFELLI

Maitre de conférences au département d'histoire à Aix-Marseille Université.

AVERROÈS

Philosophe décisif

Ses commentaires d'Aristote ont permis à l'Occident de redécouvrir la philosophie grecque. Le grand intellectuel d'al-Andalus s'est aussi attaché à démontrer que foi et science étaient compatibles.

Cet Averroès pensif est un détail de la fresque du Triomphe de saint Thomas d'Aquin d'Andrea di Bonaiuto, peinte en 1367 dans l'église Santa Maria Novella, à Florence. Assis aux pieds du saint en majesté, le philosophe apparaît comme vaincu par la pensée thomiste.



Pour les juifs séfarades, Averroès était une référence. Cette copie de son *Commentaire moyen* sur le *Traité de l'âme d'Aristote* est en judéo-arabe, soit en arabe écrit avec les caractères hébraïques (Saragosse, 1402).

Né en 1126 à Cordoue dans une famille de juristes, lui-même cadi (juge) de Séville, puis grand cadi de Cordoue, philosophe, médecin de cour des souverains almohades, Abu al-Walid Muhammad ibn Ahmad ibn Ruchd, dit Averroès, est mort en exil à Marrakech en 1198. Ernest Renan, qui en 1852 lui a consacré la première étude scientifique moderne – *Averroès et l'averroïsme* – a fait justice de la légende noire qui, au XIV^e siècle, lui attribuait le blasphème des « trois imposteurs » (Moïse, Jésus, Mahomet) et le rejet de toute loi religieuse. Une légende dorée lui a succédé à la fin du XX^e siècle : Averroès est devenu, dans les années 1990, le père des « Lumières arabes », le chantre d'une tolérance religieuse nourrie d'esprit scientifique. C'est lui faire deux fois tort. Ni diable ni héros, Averroès est un intellectuel musulman de la seconde moitié du XII^e siècle, protagoniste de la réforme religieuse radicale engagée en Andalousie par les Almohades, et c'est aussi le plus grand philosophe de son siècle.

UNE ŒUVRE IMMENSE ET RECONNUE

Il suffit de consulter en ligne le *Digital Averroes Research Environment* pour prendre la mesure de l'importance du personnage : 225 textes couvrant tous les domaines de la science médiévale (logique, grammaire, métaphysique, philosophie de la nature, psychologie, philosophie pratique, mathématiques, médecine, droit et théologie), préservés en trois langues – arabe, hébreu, latin – dans 1 252 manuscrits – 636 latins, 496 hébraïques, 120 arabes. Les chiffres parlent, et ce qu'ils disent est essentiel pour l'histoire de la Méditerranée.

Le Moyen Âge est celui de la *translatio studiorum*, du transfert des sciences et des savoirs d'Orient en Occident, d'une rive à l'autre de la « mer blanche du milieu », selon l'expression arabe, qui est à la fois romaine, chrétienne, juive et musulmane. L'œuvre d'Averroès est le témoin principal de la réalité de cette histoire commune, scandée au XIII^e siècle par les traductions latines de ses commentaires d'Aristote, faites sur l'arabe à Tolède et à Naples ; au XV^e et au XVI^e siècle par les traductions faites sur l'hébreu des mêmes commentaires, mais aussi de controverses internes à la pensée musulmane, comme le *Tahafut at-Tahafut*, réfutation de la *Réfutation des philosophes* du théologien de l'islam d'Orient al-Ghazali (1058-1111). Averroès n'est pas un simple intermédiaire entre le monde grec et le monde

PARCOURS

1126 Averroès naît à Cordoue dans une famille de juristes. Durant sa jeunesse il reçoit une éducation religieuse, étudie la poésie, la musique, la grammaire, le droit, la médecine, la philosophie...

1166 À Marrakech, le calife almohade Abu Yaqub Yusuf lui demande d'expliquer la philosophie d'Aristote.

1169 Il est nommé cadi de Séville.

1179 Il écrit *Discours décisif* et *Réfutation de la réfutation*, en réponse à la *Réfutation des philosophes* d'al-Ghazali.

1182 Il est nommé grand cadi de Cordoue et médecin privé du calife almohade.

1189 Le calife Abu Yusuf Yaqub al-Mansur interdit la philosophie, les études, le vin, les métiers de chanteur et de musicien.

1195 Averroès tombe en disgrâce. Il s'exile et ses livres sont brûlés.

1198 Rappelé au Maroc, il s'éteint à Marrakech.

latin : pour les juifs, il est la référence majeure des *yeshivot* (écoles privées) de philosophie du nord de l'Espagne jusqu'à l'expulsion de 1492. Pour les chrétiens, c'est le point de départ d'un nouveau « voyage de la philosophie » de l'islam d'Occident vers l'Europe, septentrionale puis orientale, qui progresse à mesure que les universités s'y créent ; source de questions inédites et ferment d'inquiétudes nouvelles. Les thèmes auxquels on associe Averroès – double vérité (religieuse et scientifique), scepticisme, éternité du monde, mortalité de l'âme individuelle – témoignent de la violence du choc que produisent ses textes. Dès 1270, le *De unitate intellectus contra averroistas* de Thomas d'Aquin, ainsi que la condamnation de thèses « averroïstes » en 1270 et 1277 par l'évêque de Paris, Étienne Tempier, confirmée en 1513 par le concile de Latran V, en sont une illustration. Mais, dans le même temps, les concepts tirés de ses œuvres ne cessent de nourrir la pensée européenne, jusqu'à Descartes et Leibniz.

UN QUESTIONNEMENT D'ACTUALITÉ

Massive dans le judaïsme et le christianisme, l'influence d'Averroès est faible, voire inexistante dans le monde musulman. En outre, sa principale œuvre théologico-politique le *Fasl al-Maqal* (*Discours décisif*) ne sort de l'oubli qu'au tournant du XIX^e au XX^e siècle, pour le monde arabe comme pour l'Europe savante, avec la traduction du texte sous le titre *L'Accord de la religion et de la philosophie* par Léon Gauthier, publiée à Alger en 1905. Ce retard a une vertu. L'œuvre est d'une certaine façon neuve, et la question qu'elle pose est aussi vivace aujourd'hui qu'elle l'était vers 1180 : « Rechercher, dans la perspective de l'examen juridique, si l'étude de la philosophie et des sciences de la logique est permise par la Loi révélée, ou bien condamnée par elle, ou bien encore prescrite, soit en tant que recommandation, soit en tant qu'obligation. »

Le *Fasl al-Maqal* n'est pas un traité de philosophie, c'est un avis juridique, une *fatwa* formulée dans les catégories du droit musulman (le *fiqh*). C'est ce qui fait son intérêt actuel : la question peut être en principe entendue par tout musulman. La réponse reste médiévale : engager la raison au service d'une réforme censée protéger les masses que l'herméneutique dérégulée des théologiens sectaires entraîne à tour de rôle dans le scepticisme ou le fanatisme. Le rôle du philosophe est prophylactique : abriter les croyants des faux savants en matière de religion. Le pouvoir politique neutralisant les « sectes » qui « déchirent les Écritures » et divisent les musulmans, le philosophe, qu'il protège, s'occupe de les faire taire par l'argumentation. La vision d'Averroès n'a pas prévalu. C'est lui que, pour finir, Yusuf Yaqub al-Mansur (1160-1199), le calife almohade, a réduit au silence. ■

ALAIN DE LIBERA

Titulaire de la chaire Histoire de la philosophie médiévale au Collège de France, à Paris.

Les passions se déchaînent sous le ciel de Jérusalem

Quatre fois millénaire, Jérusalem a été détruite et rebâtie à maintes reprises. Ville sainte pour les juifs, les chrétiens et les musulmans, celle dont le nom évoque pourtant la paix ne l'a toujours pas trouvée.

Si son nom veut dire littéralement « la ville de la paix », Jérusalem, considérée comme sacrée par les trois grandes religions abrahamiques, fait probablement partie des villes les plus disputées de l'Histoire. À 700 mètres d'altitude, à cheval sur plusieurs vallées escarpées, le site est peuplé depuis l'âge du bronze. Une cité-État indépendante apparaît vers 1800 av. J.-C., mentionnée dans des tablettes égyptiennes sous le nom de Rushalimu. Après un long déclin démographique, elle devient, autour du premier millénaire av. J.-C., la capitale du royaume de Juda. À cette époque, elle n'est probablement qu'une petite bourgade d'environ un millier d'habitants. Mais son emplacement stratégique et surtout le fait qu'elle accueille le temple dit « de Salomon », cœur de la religion juive, expliquent son importance politique et religieuse.

UN AGITATEUR JUIF NOMMÉ JÉSUS

La ville passe successivement entre les mains de toutes les grandes puissances qui, pour quelques années ou quelques siècles, dominent la région : les Égyptiens, Assyriens, Babyloniens, Perses, Macédoniens, Grecs, Romains. Au fil des siècles et des règnes, la ville évolue. À partir de 19 av. J.-C., le roi Hérode, grand bâtisseur, fait construire des fontaines, des aqueducs, une puissante forteresse – appelée la tour de David – et lance de grands travaux sur l'esplanade du Temple. C'est sur une colline proche de cette ville, que Pliny l'Ancien (23-79) qualifie de « cité la plus célèbre de l'Orient », qu'un agitateur juif est crucifié, probablement vers 33 après... lui-même.

En 66, les Juifs se révoltent contre l'autorité romaine. La répression est brutale et conduit à la destruction du Temple et d'une grande partie de Jérusalem, ainsi qu'à l'exil de milliers de Juifs. Quand l'empereur Hadrien décide de reconstruire la cité, en 130, il la renomme Aelia Capitolina et la dote de deux grandes rues à la romaine, un *cardo* et un *decumanus*, qui structurent encore aujourd'hui la vieille ville. Jérusalem reste une

cité de taille modeste et ne devient jamais un carrefour commercial important. Les guerres entre Byzantins et Perses sassanides, puis entre Byzantins et Arabes, voient la ville, à nouveau, changer plusieurs fois de main. En 687-691, le calife omeyyade Abd al-Malik fait édifier, sur l'esplanade du Temple – que les musulmans nomment *haram al-sharif*, le noble sanctuaire –, le Dôme du Rocher, le plus ancien monument islamique conservé. Une façon de s'approprier la ville et d'affirmer la supériorité de l'islam sur le christianisme.

Car les temps ont changé et c'est désormais la foi chrétienne, passée de petite secte juive à religion impériale, qui marque de son empreinte Jérusalem. Théâtre de la Passion du Christ et de sa Résurrection, la ville se couvre d'églises, de basiliques et de chapelles dès le II^e siècle. L'édifice le plus célèbre, le Saint-Sépulcre, est construit autour du tombeau – vide – du Christ. Pour les chrétiens du monde entier, Jérusalem, dirigée par un patriarche, est désormais la ville sainte, berceau de la foi chrétienne. Le développement de la pratique du pèlerinage lui assure un flux constant de visiteurs venus de toutes les parties d'un monde chrétien pluriel. Catholiques et coptes, nestoriens et arméniens, maronites et jacobites viennent se recueillir sur les traces du Christ et des Apôtres. Leurs récits contribuent à faire de la Palestine la Terre sainte, une région entièrement marquée par les événements bibliques.

La première croisade, lancée en 1095 par le pape Urbain II (voir page 78), est l'une des traductions concrètes de cette fascination croissante de l'Occident latin pour la ville sainte. En 1099, au terme de la première croisade, Jérusalem devient la capitale du royaume latin de Jérusalem. Les Latins agrandissent le Saint-Sépulcre, construisent des hôpitaux, installent sur l'esplanade du Temple un ordre religieux militaire, celui des Templiers. Leur domination sur une large part de l'espace proche-oriental nourrit la redécouverte du concept de djihad du côté des pouvoirs islamiques. C'est dans ce contexte que Jérusalem devient également

CHRONOLOGIE

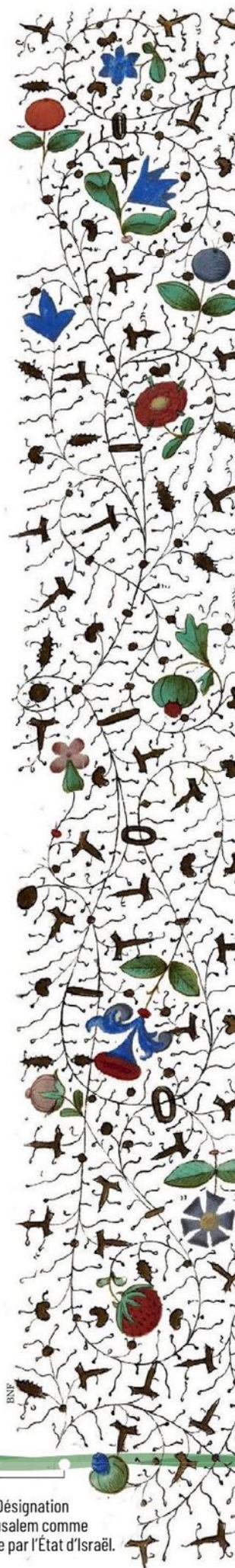
X^e siècle av. J.-C.
Jérusalem, capitale du royaume de Juda.

70 Siège de Jérusalem et destruction du Second Temple par les Romains.

1099 Jérusalem, capitale du royaume latin de Jérusalem.

1516 Prise de Jérusalem par les Ottomans.

1949 Désignation de Jérusalem comme capitale par l'État d'Israël.





Le *Voyage en la terre d'outremer* relate le périple en Orient de Bertrandon de la Broquière, conseiller de Philippe le Bon. Enluminé pour le roi en 1455, le livre offre une vue de Jérusalem où figurent le Dôme du rocher, la mosquée al-Aqsa et le Saint-Sépulcre.

une ville sainte aux yeux des musulmans, ce qu'elle n'était pas jusque-là : on affirme notamment que c'est depuis l'esplanade sacrée que le prophète Muhammad aurait pris son essor pour monter au ciel (épisode dit « du mirâj »). Jérusalem, que les Arabes appelaient Iliya, devient *al-Quds*, « la sainte ».

EN PROIE AU DÉCHIREMENT

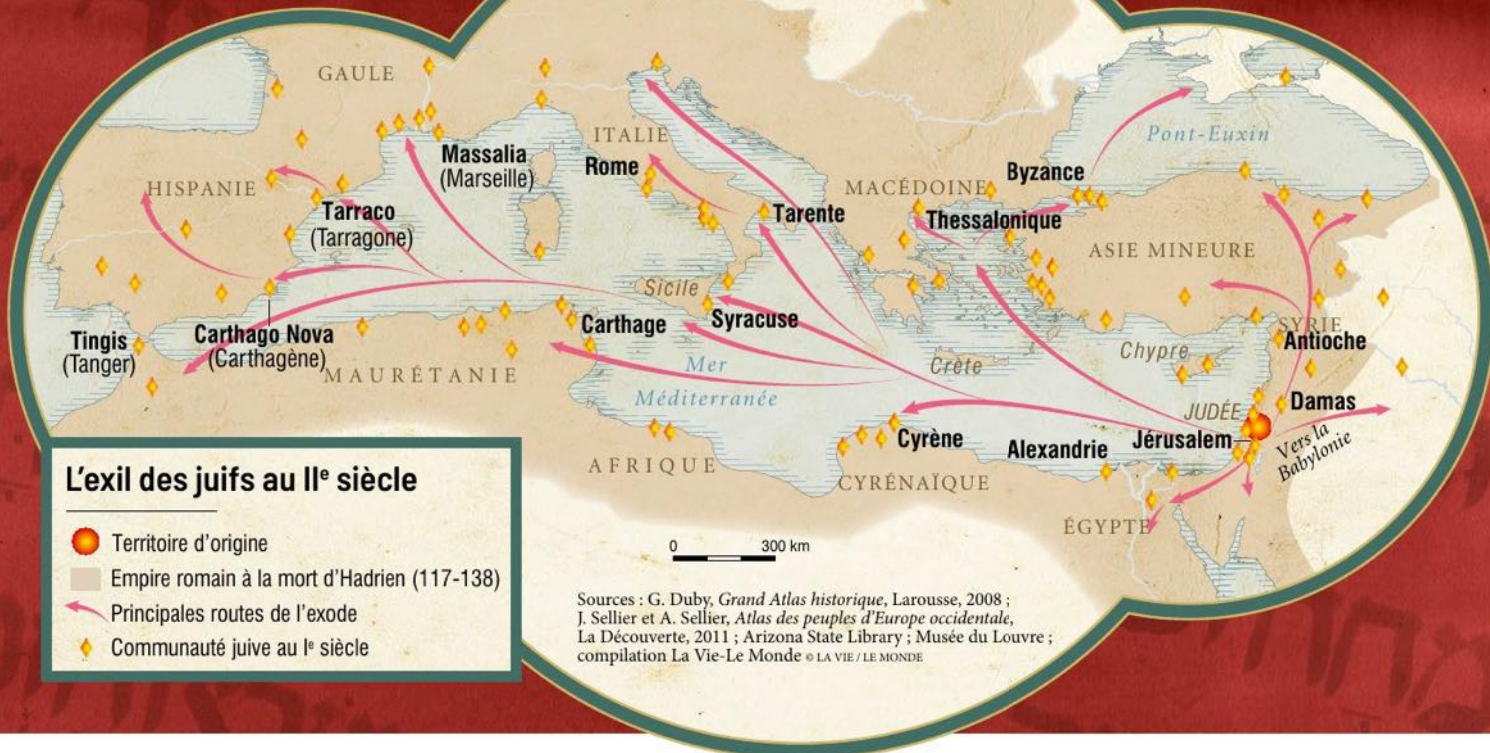
Ville trois fois sainte, Jérusalem n'en est que plus convoitée. En 1187, le sultan ayyubide Saladin la reprend après avoir écrasé l'armée du royaume de Jérusalem. Brièvement repassée sous domination latine (entre 1229 et 1250), elle est ensuite contrôlée par les Mamelouks d'Égypte, jusqu'à sa conquête par les Ottomans en 1516. Ceux-ci dominent la ville pendant quatre siècles : ce sont eux qui lui donnent sa physionomie moderne en reconstruisant les remparts et la tour de David dans cette pierre dorée qui scintille encore aujourd'hui sous le soleil d'Orient.

Plus que jamais pluriconfessionnelle, Jérusalem est marquée dans la seconde moitié du XIX^e siècle par un essor démographique et une modernisation des infrastructures : le train la dessert en 1892. Elle est également un théâtre de la lutte politico-diplomatique que se livrent les grandes puissances européennes du temps, qui rivalisent en construisant de nouvelles églises ou en tentant de mettre les lieux saints sous leur protection.

Placée sous mandat britannique après 1918, Jérusalem voit s'accélérer l'immigration de juifs européens, attirés par le projet sioniste, ce qui accroît les tensions entre Juifs, Arabes et Britanniques. Après la guerre de 1948, le nouvel État d'Israël fait de Jérusalem sa capitale, même si la ville est à cette époque divisée en deux. Il faut attendre la guerre des Six-Jours (1967) pour voir Israël l'occuper totalement, en dépit des demandes de l'Onu. La ville reste encore aujourd'hui traversée par de vives tensions entre les différentes communautés confessionnelles, qui se cristallisent en particulier autour de l'esplanade du Temple. ■

FLORIAN BESSON

Docteur en histoire médiévale de l'université Paris-Sorbonne.



La traversée de la mer bleue des juifs séfarades

Après la destruction de Jérusalem par les Romains, au II^e siècle, les juifs ont vécu au rythme des expulsions et des exodes. De Judée en Espagne, puis en sens inverse, ils ont sillonné la Méditerranée en quête d'un refuge.

Ils travaillent dans le Sentier, à Paris, sont les rois de la frime et de la débrouille. Ils sont attachés à leur maman et au couscous boulettes du vendredi soir. C'est le portrait caricatural, mais sympathique, des juifs séfarades dans *La Vérité si je mens*, gros succès cinématographique de la fin des années 1990. Ils apparaissent alors aux yeux du grand public comme des juifs venus d'un autre continent, en l'occurrence l'Afrique du Nord, mais profondément intégrés à la France.

En hébreu, « Séfarade » signifie « l'Espagne ». Étymologiquement, est donc séfarade celui qui est d'origine ibérique et peut se prévaloir d'une culture et d'une histoire familiale liées à celle des juifs espagnols, persécutés et chassés au XV^e siècle par Isabelle la Catholique. Mais de manière plus large, les Séfarades désignent aussi tous ceux qui ne sont pas ashkénazes, ces juifs d'Europe de l'Est parlant le yiddish, décimés par la Shoah, dont les descendants continuent de les considérer avec un certain dédain et les qualifient parfois encore de *schwartz*, de « noirs » – parce qu'ils auraient une pratique religieuse plus bruyante et des mœurs marquées par des siècles passés en terre arabo-musulmane. En France, aujourd'hui, ce sont les

Séfarades qui constituent la plus grande part du judaïsme. Cette population a commencé à arriver du Maghreb et d'Égypte à partir des années 1950, dans la foulée de la proclamation de l'État d'Israël (1948) et des décolonisations.

UNE VASTE DISPERSION VERS L'OUEST

Pour comprendre le parcours des juifs en Méditerranée, il faut remonter en 135 de notre ère quand Jérusalem, écrasée par Rome, devient Aelia Capitolina, nom qui lui est donné par l'empereur Hadrien. Dès 70, Titus avait déjà triomphé de la révolte des juifs de Judée et rapporté à Rome, en signe de victoire, la menorah, chandelier à sept branches placé dans le temple de Jérusalem, principal objet de culte des juifs. S'ensuit un long exode vers la Babylonie, l'Afrique du Nord et l'Europe. Une partie d'entre eux se retrouvent en Espagne. Conquise par les Arabes en 711, la péninsule est progressivement regagnée par les chrétiens, au gré de guerres qui durent plusieurs siècles. Les juifs y vivent entre christianisme et islam. Ils sont, en fonction des époques, tolérés ou persécutés. Mais il y a aussi un âge d'or, du X^e au XII^e siècle, entre les élites juives et arabes. C'est la période musulmane

OLIVIA ELKAIM
Journaliste à La Vie.

CHRONOLOGIE

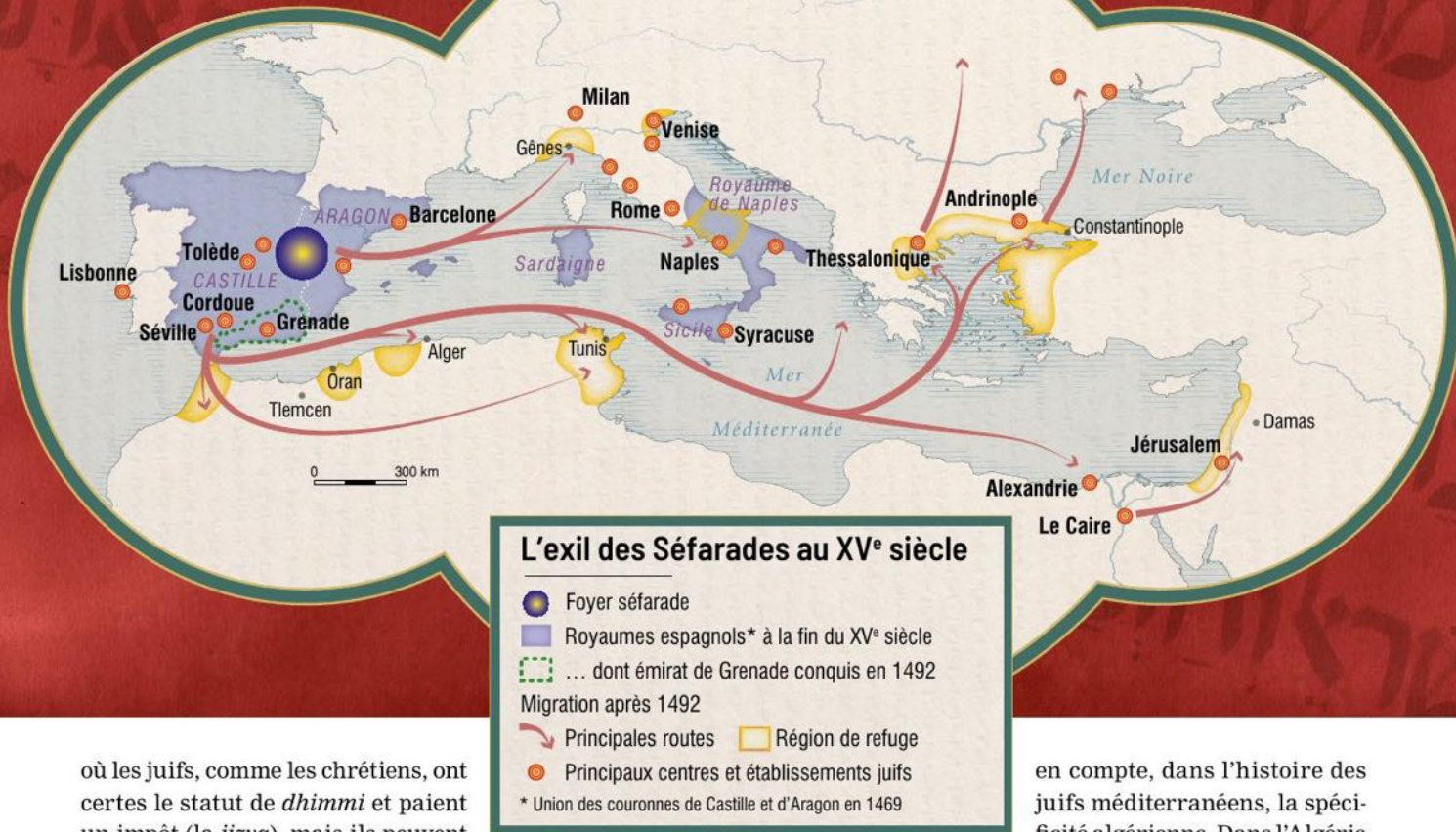
135 Destruction de la Judée par Rome. Migration des juifs vers l'Europe, l'Afrique du Nord et la Babylonie.

X-XII^e siècle
« Âge d'or » du judaïsme arabo-andalou.

1492 Expulsion des juifs d'Espagne par la reine Isabelle la Catholique.

1870 Décret Crémieux accordant la nationalité française aux juifs d'Algérie.

1950-1962 Départ massif des juifs du Maghreb après la création d'Israël et les décolonisations.



où les juifs, comme les chrétiens, ont certes le statut de *dhimmi* et paient un impôt (la *jizya*), mais ils peuvent exercer leur culte en toute liberté et travailler. Commerce, économie, culture... La musique judéo-espagnole se teinte de poésie arabe. Tolède est alors appelée « la Jérusalem des juifs d'Espagne ». On y compte dix synagogues et sept yeshivas, des centres d'études bibliques. Pendant la Reconquista chrétienne, les souverains utilisent les juifs pour faire contrepoids à la majorité musulmane. Certains d'entre eux, dans le royaume d'Aragon, sont nommés représentants du roi, en charge des finances.

Las ! Les XIII^e et XIV^e siècles marquent un tournant. Franciscains et dominicains conspuent la place de certains juifs dans les arcanes du royaume. Accusés de meurtres rituels, ils sont convertis de force au christianisme. Attaques, pogroms, pillages se succèdent. En 1412, les lois de Valladolid mettent les juifs à l'écart de la société, les obligeant à vivre dans des ghettos et à porter des vêtements distinctifs. Débute la période de l'Inquisition et des procès en hérésie, sur laquelle règne le dominicain Tomás de Torquemada, confesseur de la reine Isabelle. Il finit par la convaincre d'expulser tous les juifs d'Espagne. Le 31 mars 1492, l'édit est signé à Grenade, dernière ville reprise aux musulmans. C'est la fin conjointe de la Reconquista et de la *Convivencia*, coexistence plus ou moins pacifique sur la même terre des tenants des trois monothéismes. Les juifs espagnols fuient alors vers l'Empire ottoman, mais également vers des villes d'Afrique du Nord comme Tétouan, Tanger et Oran.

UNE HISTOIRE CONTRARIÉE AU MAGHREB

Au Maghreb, ils rejoignent des juifs présents depuis des millénaires, comme en témoigne le mythe de la Kahéna. Cette reine berbère – dont on disait qu'elle était juive, ce qui est contesté par certains historiens – affronta les Omeyyades lors de la conquête musulmane de la région, au VII^e siècle, et mourut au combat. Il faut prendre

en compte, dans l'histoire des juifs méditerranéens, la spécificité algérienne. Dans l'Algérie

islamisée, les juifs gardent le statut de *dhimmi*, discriminatoire en matière fiscale et juridique notamment. Mais avec la colonisation française qui débute en 1830, ils acquièrent progressivement des droits qui sont refusés aux musulmans, pourtant majoritaires. En 1870, le décret Crémieux accorde aux 37 000 juifs d'Algérie la citoyenneté française. C'est le début du divorce avec la population musulmane, qui s'accroît avec la guerre d'indépendance entre 1954 et 1962. Lorsque les « événements » éclatent, le Front de libération nationale veut rallier les juifs à sa cause indépendantiste. Très peu le rejoignent. Cible d'attentats, les juifs sont pris entre leur attachement à la République française et la terre algérienne où ils sont nés et où sont enterrés leurs ancêtres. L'assassinat du chanteur et musicien juif, Raymond Leyris, à Constantine, fin juin 1961, alors qu'il était l'ami de toutes les communautés, marque un tournant décisif dans ce nouvel exode des juifs. Au 3 juillet 1962, date de l'indépendance, la quasi-totalité des 130 000 juifs d'Algérie ont rejoint la masse des pieds-noirs qui ont débarqué en France. Seuls 8 000 d'entre eux ont opté pour Israël tant leur attachement était fort à la patrie des droits de l'homme qui leur avait accordé la citoyenneté, moins d'un siècle auparavant.

« Comme vous nous avez manqué ! », s'est exclamé Felipe VI, le très catholique roi d'Espagne, le 30 novembre 2015 devant le grand rabbin séfaraïde d'Israël. Poignante interpellation qui invitait les descendants des juifs expulsés en 1492 à prendre la citoyenneté espagnole, comme le proposait un amendement au code civil, en réparation d'une « erreur historique ». Depuis, seuls 1 500 Séfarades ont demandé et acquis la nationalité espagnole. Au Maghreb, qui comptait 450 000 juifs à la fin des années 1940, ils ont presque tous disparu, éparpillés entre la France, l'Amérique du Nord et Israël. ■

Les empires islamiques reprennent la barre

Reléguée à un rôle secondaire après la conquête arabe du Maghreb à la fin du VII^e siècle, la Méditerranée se retrouve au cœur de la géopolitique musulmane à partir du X^e siècle. Jusqu'à devenir finalement un lac ottoman.

Le site, sur la côte orientale de la Tunisie, est spectaculaire : une presqu'île, reliée à la terre ferme par un étroit passage, s'avance sur près d'un kilomètre et demi dans la mer ; un bassin a été creusé dans le rocher pour abriter une trentaine de navires de guerre. C'est là que, en 921, le calife al-Mahdi, souverain fondateur de la dynastie des Fatimides, inaugure sa nouvelle capitale, Mahdia, la première dans l'histoire islamique à avoir été construite au bord de la mer. Depuis 718 et l'échec du siège terrestre et maritime de Constantinople par les armées arabes, c'est la première fois qu'une dynastie musulmane affirme ses ambitions navales en Méditerranée. Or cette dynastie d'obédience chiite ismaélienne a proclamé le califat en 909 : elle prétend disputer aux Abbassides de Bagdad la domination universelle sur l'islam. La Méditerranée, à l'écart des grands équilibres de l'empire islamique depuis près de deux siècles, est en passe de redevenir centrale.

ALGER ET LE CAIRE SONT CRÉÉES

L'expansion de l'Empire fatimide est contemporaine d'un renouveau des ports de la côte maghrébine, longtemps relégués à un rôle secondaire après la conquête arabe du Maghreb à la fin du VII^e siècle. Au milieu du X^e siècle, un chef berbère au service des Fatimides fonde ainsi la ville portuaire d'al-Djazair (Alger). Les califes chiites ont également placé un de leurs hommes à la tête de la Sicile, conquise par les Arabes au cours du IX^e siècle : leurs armées résistent victorieusement aux offensives des empereurs germaniques en Calabre. Le contrôle des deux rives du canal de Sicile, entre l'île et la côte tunisienne, donne à la flotte fatimide un rôle de premier plan en Méditerranée centrale : elle mène des raids vers la Corse, la Sardaigne et le port de Gênes. En Méditerranée orientale, les victoires navales des Fatimides leur permettent d'obtenir

des Byzantins en 967 un traité de paix favorable et de poursuivre vers l'Orient leurs rêves d'expansion. La grande affaire des Fatimides est en effet la prise de l'Égypte, étape majeure vers l'Irak et la conquête du centre de l'empire islamique. Après trois échecs, les armées fatimides, emmenées par un officier sicilien, s'emparent de la vallée du Nil et de sa riche capitale, Fustat, en 969. Fondée à proximité, la nouvelle cité d'al-Qâhira (Le Caire) accueille le calife et sa cour quatre ans plus tard. Si les Fatimides n'atteignent jamais Bagdad, ils soumettent néanmoins la Palestine et la Syrie du Sud jusqu'à Damas. Les ports de la côte du Levant, d'Ascalon à Tripoli en passant par Acre, viennent compléter leur dispositif maritime en Méditerranée.

UNE CENTRALITÉ ÉGYPTIENNE

La puissance fatimide est à son apogée autour de l'an mille. On en trouvera la meilleure illustration dans les archives de la communauté juive de la capitale égyptienne, préservées dans la guéniza de la synagogue Ben Ezra : les grandes familles de marchands qui ont suivi la dynastie fatimide de Tunisie en Égypte ont des correspondants jusqu'en Italie du Nord et envoient leurs navires jusque sur la côte ouest de l'Inde. Les Fatimides, qui ont étendu leur influence au Yémen, sont en effet parvenus à détourner vers la mer Rouge le lucratif commerce de l'océan Indien qui transitait auparavant par le golfe Arabo-Persique et l'Irak. L'affaiblissement durable des califes abbassides, leurs rivaux de Bagdad, qui profite aussi aux Byzantins en Syrie du Nord, s'accompagne d'un renforcement sans précédent du poids de l'Égypte dans l'empire islamique. Or cette centralité égyptienne nouvelle, qui redistribue les équilibres dans toute la Méditerranée, survit au lent déclin des Fatimides et aux épreuves qui affectent les pays d'Islam sur



Des dinars d'or de la période fatimide ont été retrouvés un peu partout en Europe, de l'Italie jusqu'à la Suède. Ils sont un témoignage du prestige et de la prospérité du califat (909-1171).

CLAIRE TABBACH / RMN-GP

CHRONOLOGIE

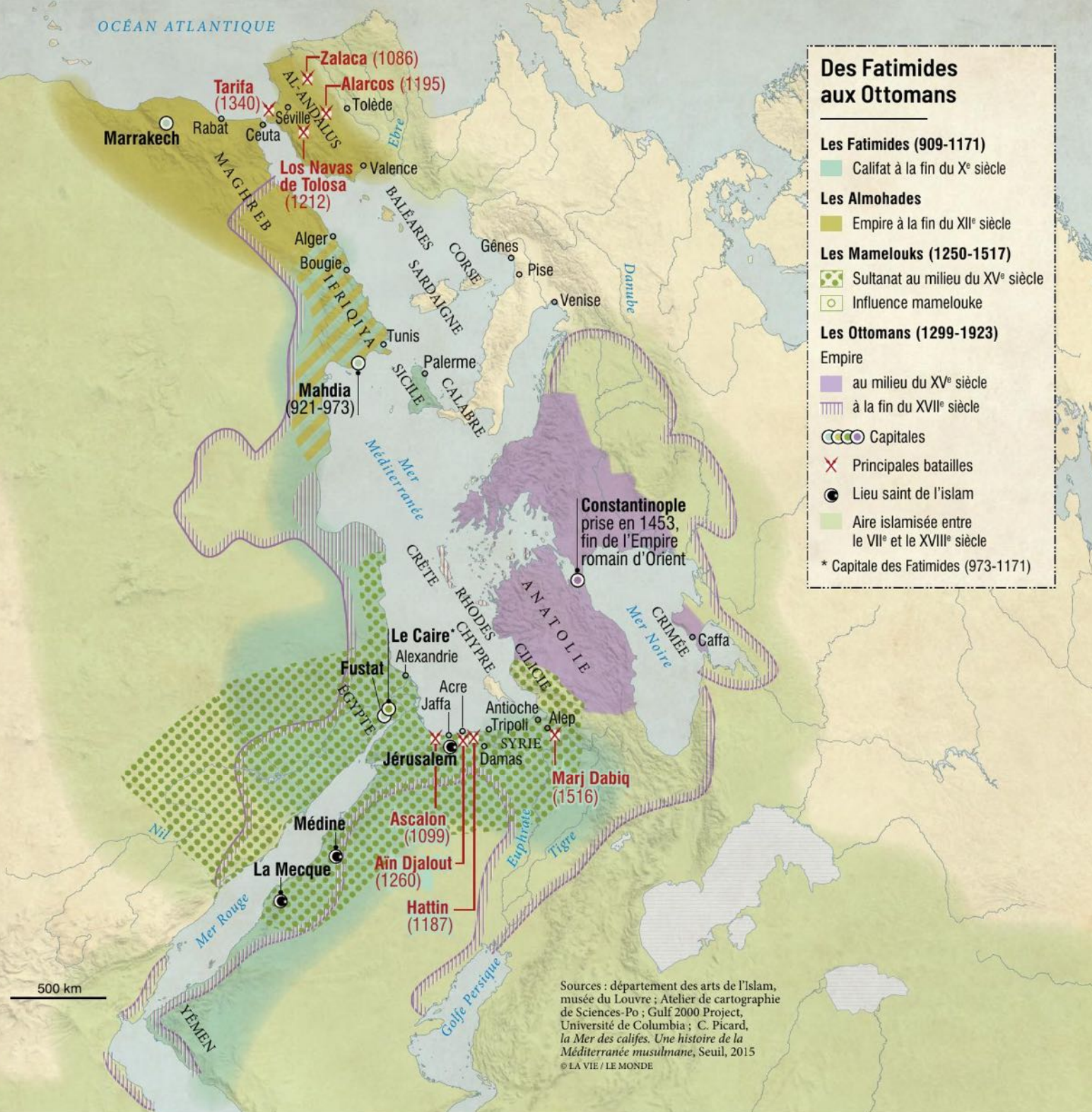
967 Traité de paix entre les Byzantins et les Fatimides. Domination de la Sicile.

969 Conquête de l'Égypte et fondation du Caire (la Victorieuse) par les Fatimides.

Milieu du XII^e siècle
Domination almohade sur le Maghreb et al-Andalus.

1291 Prise d'Acre. Fin de la présence croisée au Proche-Orient.

1517 Chute des Mamelouks d'Égypte. Début de la domination ottomane sur le pays.



l'ensemble du pourtour méditerranéen à partir de la seconde moitié du XI^e siècle. La décennie 1060 voit en effet les armées chrétiennes latines progresser sur plusieurs fronts, en Sicile comme dans le nord-est de l'Espagne. En 1072, Palerme est la première capitale islamique à tomber, aux mains des Normands. Tolède est conquise par les Castillans en 1085, Mahdia pillée par les Pisans et les Génois en 1087. En 1098, Antioche est prise par les croisés, parmi lesquels de nombreux Normands, et, l'année suivante, Jérusalem. Pour la première fois depuis les conquêtes arabes des VII^e-VIII^e siècles, la domination islamique recule partout en Méditerranée. Les défaites concédées lors de combats terrestres s'accompagnent d'un

affaiblissement durable de la puissance navale : l'évacuation d'Ascalon par les Fatimides, en 1153, conforte un peu plus la mainmise latine sur la côte palestinienne. Désormais le « passage outre-mer » des croisés et pèlerins se fait de préférence par voie de mer, jugée moins périlleuse que la traversée de l'Anatolie. À la fin du XII^e siècle, même les musulmans d'al-Andalus et du Maghreb empruntent des navires italiens pour se rendre en pèlerinage à La Mecque, *via* le port égyptien d'Alexandrie.

L'ascendant pris par les Latins sur la navigation en Méditerranée doit beaucoup aux entreprises et aux intérêts des marchands italiens dont l'essor est parallèle au recul des réseaux marchands juifs maghrébins. Dès le milieu du

JULIEN LOISEAU

Professeur d'histoire du monde islamique médiéval à Aix-Marseille Université.



→ XII^e siècle, les cités italiennes (voir page 96), Pise la première, obtiennent la concession d'établissements de commerce, les fondouks, à la fois entrepôts et lieux de résidence temporaire des marchands étrangers, dans des ports islamiques en Méditerranée : à Valence, Mahdia, Alexandrie. On aurait tort cependant d'y voir déjà l'indice d'un changement du rapport de force économique entre l'Occident chrétien et l'Islam : à l'échelle mondiale, l'espace islamique reste encore pour longtemps central, et les réseaux italiens viennent simplement se brancher, *via* sa façade méditerranéenne, sur des réseaux marchands islamiques qui s'étirent jusqu'en mer de Chine.

À L'OCCIDENT, UNE FLOTTE BERBÈRE

L'effacement de la puissance navale islamique n'est pas uniforme en Méditerranée. La principale exception s'observe dans le bassin occidental, où la dynastie berbère des Almohades s'empare, au milieu du XII^e siècle, de la totalité du Maghreb et d'al-Andalus, chasse les Normands des villes côtières de Tunisie et freine pour un temps l'expansion castillane grâce à sa victoire à la bataille d'Alarcos, en 1195. Les Almohades ont entrepris de mettre à l'eau une importante flotte de guerre, qui leur permet de maintenir leur domination de part et d'autre du détroit de Gibraltar, et s'appuient pour cela sur le savoir-faire des marins et des amiraux andalous. La sécurité des côtes produit un nouvel essor de l'activité portuaire au Maghreb, de Tunis à Ceuta en passant par Bougie, et le développement des liens économiques avec la façade atlantique où les Almohades fondent une nouvelle ville portuaire : Rabat. La renommée de la puissance navale almohade s'étend jusqu'en Orient : pendant le long siège d'Acre par les croisés de 1189 à 1191, Saladin tente en vain de négocier l'appui de la flotte de guerre des maîtres du Maghreb.

Le contraste est fort, en effet, avec les choix effectués en Orient pour repousser la menace latine, alors que la chute des Fatimides en 1171 a laissé la région divisée. En 1191, quatre ans après avoir repris Jérusalem et la plupart des villes de la côte palestinienne, Saladin inaugure à Ascalon une stratégie lourde de conséquences : faute de forces suffisantes pour défendre la ville d'une attaque navale des croisés, il fait évacuer ses habitants, raser ses murs et détruire ses infrastructures portuaires pour empêcher ses adversaires de s'y rétablir durablement. La même stratégie est poursuivie tout au long du XIII^e siècle par ses descendants, les Ayyubides, puis par leurs successeurs, les Mamelouks. La reprise des opérations militaires contre les Latins en Palestine dans les années 1260 s'accompagne ainsi de la destruction

des fortifications de Jaffa et de l'abandon définitif des forteresses côtières comme Arsouf. En 1289, après la prise de Tripoli du Liban par les Mamelouks, les quartiers portuaires de la ville sont détruits et une nouvelle cité est fondée à quelques kilomètres à l'intérieur des terres. Deux ans plus tard, les Latins perdent Acre, leur dernière porte d'entrée maritime au Levant, dont les fortifications sont détruites à leur tour par les Mamelouks.

Le sultanat mamelouk d'Égypte et de Syrie, qui forme de 1250 à 1517 la principale puissance de l'Orient islamique, n'a pas pour autant tourné le dos à la Méditerranée. Certes, dominée par les Latins, la mer reste source de dangers, comme lors de l'attaque d'Alexandrie en 1365 par les navires de Pierre de Lusignan partis de Chypre. Mais les Mamelouks sont étroitement dépendants du commerce maritime pour leur approvisionnement stratégique en métaux, en bois de construction et surtout en esclaves – les corps d'élite de l'armée mamelouke étant constitués de jeunes esclaves importés de la steppe eurasiatique, formés aux arts de la guerre, convertis à l'islam et affran-

chis. À partir des années 1260 et malgré les interdits répétés de la papauté, les navires et marchands génois jouent le premier rôle dans ce commerce des esclaves, importés en Égypte depuis le port de Caffa en Crimée. Les Mamelouks ouvrent plus généralement leurs ports aux marchands latins, qui viennent en Orient vendre draps et métaux et acheter des épices comme le clou

de girofle et la noix muscade importés depuis les îles de l'archipel indonésien. Alexandrie redevient alors aux XIV^e-XV^e siècles le grand port de commerce qu'elle avait été déjà au temps des Fatimides. Des accords sont conclus par les Mamelouks avec les principaux acteurs du commerce méditerranéen : Catalans, Florentins et surtout Vénitiens. La présence régulière de ces derniers à Alexandrie, mais aussi au Caire, à Damas et Alep, explique pourquoi l'Orient mamelouk est si présent dans la peinture vénitienne du Quattrocento.

LA MONTÉE EN PUISSANCE OTTOMANE

Les Mamelouks gardent cependant des ambitions en Méditerranée. Pour lutter contre la piraterie catalane qui a fait de Chypre sa base arrière, une flotte de guerre est construite et trois expéditions navales aboutissent en 1426 à la conquête de l'île qui reste sous suzeraineté mamelouke et paie tribut au sultan du Caire jusqu'à la fin du siècle. Dans les années 1440, les opérations navales des Mamelouks contre Rhodes et l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui protège également la piraterie, sont en revanche sans lendemain. La puissance militaire mamelouke, sans véritable rivale depuis le début du XV^e siècle,

La conquête ottomane
du Proche-Orient met fin
à plus de cinq siècles
de centralité égyptienne
en Méditerranée orientale

Œuvre de l'amiral ottoman Piri Reis, qui fit le tour de la Méditerranée, le *Livre des navigations* fut achevé en 1525 et offert au sultan Soliman. Il donne une magnifique description des îles, ports, côtes et villes (ci-contre Le Caire). Cette édition date du XVII^e siècle et compte 240 cartes.



affronte victorieusement la puissance montante des Ottomans entre 1485 et 1491 dans le sud-est de l'Anatolie pour conserver le contrôle de la Cilicie, verrou de la Syrie du nord. Mais en 1516 l'armée ottomane défait l'armée mamelouke au nord d'Alep et entre victorieuse au Caire en janvier 1517.

La conquête ottomane du Proche-Orient met fin à plus de cinq siècles de centralité égyptienne en Méditerranée orientale. Le centre de gravité de l'Orient islamique se déplace durablement vers Istanbul. L'avènement des Ottomans bouleverse

également les rapports de force sur mer : les chevaliers de Saint-Jean, vaincus et chassés de Rhodes en 1522, l'apprennent à leurs dépens. Mais la meilleure illustration de la puissance navale ottomane est à chercher dans les pages d'un somptueux ouvrage, le *Livre des navigations* de l'amiral ottoman Piri Reis achevé en 1525 : ses cartes offrent une image précise des principaux ports des deux rives de la Méditerranée, de Beyrouth à Gibraltar en passant par Venise et Marseille, signe des ambitions nouvelles du sultan d'Istanbul. ■



Le sultan et le roi d'Espagne en ordre de bataille navale

Au XVI^e siècle deux grandes puissances impériales, l'espagnole et l'ottomane, se disputent la prééminence en Méditerranée. La lutte aboutira à un nouveau partage, en deux bassins et deux rives.

GUY LE THIEC

Professeur d'histoire moderne à Aix-Marseille Université.

Au XVI^e siècle, la Méditerranée occidentale prit sa physionomie politique bien plus sous le règne d'un Charles Quint roi des Espagnes (1516-1556) que sous celui de son fils, le Roi Catholique Philippe II (1556-1598). Face à eux, Soliman I^{er} (1520-1566), « ombre de Dieu sur les terres », relègue pareillement, par sa longévité comme par sa renommée, ses prédécesseur et successeur, Selim I^{er} (1512-1520) et Selim II (1566-1574), aux sultanats pourtant déterminants. Ce quasi-siècle est, de fait, en Méditerranée le temps de l'affrontement entre les deux impérialismes maritimes, l'espagnol et l'ottoman, depuis la conquête d'Alger (1516) par les frères Barberousse jusqu'à la trêve durable entre la Sublime Porte et les royaumes d'Espagne (1578). Pourtant, au seuil

du XVI^e siècle, rien n'annonçait pareille rivalité. Si, pour l'Espagne, la détention du royaume de Naples, de la Sicile et de la Sardaigne avait conduit l'Aragon de Ferdinand le Catholique à bâtir, à la faveur des guerres d'Italie (1502-1516), un nouvel empire maritime des côtes catalanes aux rivages tyrrhéniens, la Castille, pour sa part, avait déplacé le front de sa Reconquista au-delà de Gibraltar jusqu'au Maghreb, dans une politique coûteuse de fortins (*presidios*) littoraux. Loin d'unifier dès son avènement ces deux politiques maritimes en un unique projet impérial, Charles Quint ne donna corps à cette idée qu'à la toute fin de son règne par la création d'un Conseil d'Italie (1555), véritable symbole d'une authentique politique méditerranéenne espagnole jusqu'alors empirique.

R. ET S. MICHAUD/GAMMA-RAPHO

CHRONOLOGIE

1519 Ambassade des frères Barberousse auprès du sultan Selim I^{er}.

1538 Bataille de Préveza. Victoire de la flotte ottomane sur celle de la Sainte Ligue.

1565 Siège de Malte par les Ottomans. Échec de Soliman face aux chrétiens.

1571 Bataille de Lépante. Destruction de la flotte ottomane par la Sainte-Ligue.

1578 Trêve hispano-turque entre le roi Philippe II et le sultan Mourad III.



En 1571, lors de la bataille de Lépante, dans le golfe de Patras, 170 000 hommes s'affrontent durant la journée du 7 octobre. Les Ottomans sont défaits par la coalition de la Sainte-Ligue sous l'égide du pape (tableau : école flamande, fin du XVI^e siècle).

Pour l'Empire ottoman, en dépit d'un premier raid naval sur Otrante (1480), ce furent les conquêtes de la Syrie et de l'Égypte par Selim I^{er} (1516-1517) qui décidèrent de son destin méditerranéen. L'envoi en 1519 auprès du conquérant du Caire d'une ambassade des frères Barberousse (Arudj et Khayr al-Din), corsaires implantés au Maghreb et désireux de faire allégeance au sultan, ouvrait une perspective occidentale inattendue, tout comme l'implantation des Turcs sur la rive sud signalait, dans le bassin oriental, l'éviction annoncée des chevaliers de Rhodes, obstacles vers la province d'Égypte.

UNE GUERRE LARVÉE ET INCERTAINE

Rendu maître de ce bassin par la victoire sur Rhodes (1522), le jeune sultan Soliman ne lança pas pour autant sa flotte vers l'ouest. Si dès le début du XV^e siècle les Ottomans s'étaient bien dotés d'une marine, si le sultan Bayezid II (1481-1512) avait souhaité des « navires aussi agiles que des serpents de mer », l'empire ne découvrit sa vocation maritime qu'en atteignant sa dimension intercontinentale, depuis l'Asie vers l'Europe et l'Afrique, ensemble impérial où la Méditerranée devenait une mer intérieure cruciale pour ses échanges avant tout orientaux. Les incitations d'ordre politique – comme l'alliance avec François I^{er} (1526) –, voire géostratégique, s'ajoutant aux moyens logistiques et navals, s'ouvrait le temps des possibles confrontations.

Ces deux puissances navales, l'espagnole et l'ottomane, pouvaient compter sur diverses ressources pour la guerre sur mer. Aux arsenaux traditionnels catalans s'était ajoutée pour l'Espagne la puissance navale et logistique du sud de l'Italie. Les arsenaux stambouliotes ou égéens



En 1533, le sultan Soliman le Magnifique nomme Khayr al-Din dit « Barberousse » grand amiral de la flotte ottomane. L'ancien corsaire en fera la première puissance navale (Soliman, détail d'une miniature, XVI^e siècle).

voyaient quant à eux leurs capacités s'accroître dans la seconde partie du règne solimanien. L'autonomie des flottes supposant des havres de ravitaillement, le Péloponnèse occidental offrait aux navires chrétiens encore quelques bastions, à l'instar des Cyclades et plus tard de Chypre (1571) pour les Turcs. Aux marges mouvantes des deux empires, l'affrontement, enfin, reposait sur des supplétifs, Barbaresques d'une part, dans les parties orientale et centrale du Maghreb, chevaliers devenus de Malte d'autre part, depuis que Charles Quint leur avait accordé l'île et Tripoli de Libye.

En raison de ces dispositifs, la confrontation navale entre l'Espagne et l'Empire ottoman ne se résumait pas aux événements les plus spectaculaires toujours mentionnés. Elle fut aussi, voire bien plus, une guerre larvée, rythmée tant par les raids sur les côtes de l'Italie méridionale ou des Baléares, voire un temps provençales, du futur amiral (*kapudan pacha*) Barberousse au cours des années 1520-1540, que par la course, qui, depuis le Maghreb et les îles méditerranéennes, s'installait entre les camps. Guerre incertaine, aussi, où les positions prises un jour pouvaient être reperdues : Tunis conquise par Barberousse (1534), reprise par Charles Quint lui-même (1535), et définitivement ottomane (1574) ; Alger espagnole (1510-1529), puis capitale de province turque ; Tripoli et Djerba, espagnoles puis maltaises, enfin, ottomanes (1551 et 1560).

LE SUCCÈS AMBIGU DE LÉPANTE

Si l'Empire ottoman eut toujours les moyens d'une politique expansionniste, l'Espagne, seul empire à pouvoir lui faire face, était contrainte aux coalitions, notamment vénitiennes, sous l'égide de la papauté. À Préveza (1538), en mer Ionienne, le combat entre Andrea Doria et Barberousse tourna court. Le siège de Malte, verrou du bassin occidental, arrêta l'expansion solimanienne grâce à la flotte de Philippe II à l'été 1565. Lépante, le 7 octobre 1571, au sein du golfe de Patras, demeura, malgré l'éclat de la victoire pour la Sainte-Ligue et son contingent espagnol, un succès ambigu. Si les pertes navales ottomanes furent lourdes (117 galères, 13 galiotes, d'innombrables canons), et si l'issue victorieuse pour les chrétiens changea la politique des Ottomans (la Crète/Candie, ne fut plus pour les Turcs la nouvelle île à reconquérir après Chypre), la reconstruction stambouliote de la flotte dès le printemps 1572 montre assez la puissance ottomane. La disparition de l'âme de la Ligue, le pape Pie V (1572), et la défection vénitienne empêchèrent l'Espagne de Philippe II d'exploiter seule l'avantage. Le temps des trêves s'annonçait. En 1578, les deux belligérants, pris par d'autres terrains impériaux (les Pays-Bas révoltés ou la frontière avec les Séfévides d'Iran), concluaient une paix durable. Un nouveau partage de la Méditerranée en découlait, deux bassins et deux rives. ■

Ce photochrome du port d'Alger est extrait de *Regards sur les habitants et les sites d'Algérie* (1905), du catalogue de la Detroit Publishing Company, spécialisée dans l'édition de cartes postales. La colonisation française a agrandi le port et imposé son architecture, coupant la ville arabe de la mer.



LIBRARY OF CONGRESS

1277 Ouverture par les Génois de la voie maritime via le détroit de Gibraltar.

1346 Début de la peste noire venue d'Asie par le Levant.

1415 Prise de Ceuta par les Portugais. Arrivée des Anglais en Méditerranée.

1453 Prise de Constantinople (et du Bosphore) par les Turcs ottomans.

1783 Annexion de la Crimée par la Russie (accès aux détroits vers la Méditerranée).

Fin du XII^e siècle
Fondation de l'arsenal de Venise.

1378-1381 Guerre du Chioggia, dernier conflit entre Venise et Gênes.

1437 Création vénitienne de la « ligne de Barbarie » desservant les ports d'Afrique du Nord.

1571 Bataille de Lépante. Destruction de la flotte ottomane par la Sainte-Ligue.

1720-1721 Épidémie de peste à Marseille et en Provence.



4

L'Europe à la manœuvre

1821 Début de la guerre d'indépendance grecque.

1869 Achèvement du canal de Suez.

1912 Établissement du protectorat français au Maroc.

1919-1924 Guerre gréco-turque. Fin de l'Empire ottoman, avènement de la Turquie.

1920 Attribution de mandats au Proche-Orient à la France et à la Grande-Bretagne.

1956 Crise du canal de Suez.

1962 Indépendance de l'Algérie, migration des pieds-noirs en France.

2005 Échec du Partenariat euroméditerranéen (PEM) lancé en 1995 à Barcelone.

1798-1801 Expédition d'Égypte de Bonaparte.

1830 Prise d'Alger par le général français de Bourmont.

1881 Établissement du protectorat français en Tunisie.

1915 Bataille des Dardanelles opposant Franco-Britanniques et Germano-Ottomans.

1942 Débarquement allié en Afrique du Nord.

1959 Indépendance de Chypre, partitionnée entre Grecs et Turcs.

"Une part de la culture européenne trouve sa source en Orient"

par **Charif Majdalani**

Oriental ou Occidental ? Comment se définir lorsque l'on a grandi au Liban, pays des tiraillements identitaires ? L'écrivain Charif Majdalani a trouvé dans la Méditerranée sa réponse : un espace où l'est et l'ouest se réconcilient.

De votre rive, comment considérez-vous l'évolution du rapport entre l'Europe et les autres pays de la Méditerranée depuis les XVII^e et XVIII^e siècles ?

Charif Majdalani Les XVII^e et XVIII^e siècles prolongent une histoire de la Méditerranée comme ligne de démarcation et souvent comme ligne de front entre ses rives méridionales et orientales d'une part, ses rives septentrionales d'autre part. Cette ligne de front s'installe avec la conquête arabe. Elle s'anime parfois aussi au gré des tensions entre les christianismes latin et grec, tensions qu'illustre la rivalité entre Constantinople et Venise, prélude elle-même aux guerres auxquelles se livreront Venise et Istanbul. Durant les XVII^e et XVIII^e siècles, la Méditerranée est donc encore ce champ de bataille où escarmouches permanentes, piraterie, saisie d'otages et activité lucrative de rachats de prisonniers sont légion. Ce qui n'empêche pas les relations commerciales et diplomatiques, dont les comptoirs italiens en Orient, par exemple, sont une illustration intéressante. Tout cela ne cesse que lorsque la rive nord, qu'on appelle aujourd'hui l'Occident, finit par l'emporter, pacifiant la mer mais transformant les échanges d'égal à égal entre deux mondes en domination politique et économique. Une relation plus équilibrée s'installe après la fin des colonisations, mais aujourd'hui, la crise des migrants est en train de redonner à la Méditerranée un statut de ligne de fracture.

Comment analysez-vous la fascination réciproque de part et d'autre de la Méditerranée ?

C.M. Cette fascination n'a évidemment pas fonctionné de la même manière dans un sens et dans l'autre, ni aux mêmes moments. Il y a eu d'abord la fascination de l'Occident pour l'Orient, qui a commencé de manière diffuse au milieu du XVII^e siècle avec l'arrivée des *Mille et Une Nuits* en Europe et la naissance d'un Orient de

légende qui a nourri longtemps l'imaginaire européen. Mais cette fascination s'est réellement développée dès la fin du XVIII^e siècle pour culminer à l'époque romantique. Pour la jeunesse romantique en particulier, qui souffrait de vivre dans une Europe marquée par la réaction conservatrice et bourgeoise, par les débuts de l'ère industrielle et ses idéaux considérés comme trop matériels, l'Orient était l'antidote, parce qu'on l'imaginait comme un monde coloré, parfumé, épique et poétique, et surtout proche des sources des premières humanités et des religions ori-

ginelles. Or l'Orient était frappé par un immobilisme désolant et un retard dans tous les domaines. Mais peu importait, les romantiques venaient en Orient à la recherche de quelque chose qui peuplait leurs rêveries et leurs fantasmes. Entre eux et la réalité de l'Orient, il y

L'attraction exercée sur l'Orient par l'Occident a été pragmatique et réaliste

avait des livres et des constructions imaginaires. Ce sont ces dernières qu'ils vont voir, ou croire voir, et non la réalité elle-même. Ce sont elles qu'ils ont en tout cas décrites dans leurs récits ou leurs tableaux, reconduisant ou achevant de consacrer le mythe d'un Orient de rêve, très éloigné de la réalité. En revanche, et à l'opposé de cette fascination esthétique ou métaphysique, l'attraction exercée sur l'Orient par l'Occident a été davantage pragmatique et réaliste. Dès la fin du XIX^e siècle, les intellectuels et les hommes politiques arabes vont se passionner pour la modernité européenne, qu'ils vont tout faire pour imiter, adapter ou reproduire afin de mettre leurs sociétés à son diapason – important du même coup aussi les représentations que se fait l'Occident de l'Orient. Dès lors, l'Orient ne cessera plus de se voir à

travers ces représentations (ou de vouloir s'y mesurer), ce qui contribuera à brouiller la redéfinition de soi des Orientaux au moment de leur entrée dans la modernité.

Comment ce rapport Orient-Occident a-t-il nourri votre littérature, vos héros et vos intrigues ?

C.M. J'ai toujours un peu de mal à me définir à partir des critères Orient/Occident. Qu'est-ce que c'est qu'être oriental, quand on est né et qu'on a grandi dans la langue française, dans une société occidentalisée à l'extrême, et qu'on s'est nourri et construit à partir des littératures occidentales ? Tout cela ne fait pas non plus de moi un Occidental, parce que ma géographie intime, mes paysages originels, mais aussi l'air et les parfums que je respire, le climat auquel je suis accoutumé, ne sont pas d'Occident, si on entend par Occident l'Europe du Nord. Du coup, la solution est « médiane », et c'est justement le concept de Méditerranée qui me l'offre : il s'applique admirablement à la description de mes livres. Le sujet de presque tous mes romans, ce sont d'une part les familles, les maisons, les lignées sédentaires en lutte contre elles-mêmes et contre l'Histoire qui les malmène, et de l'autre les individus qui partent, rêvant de poésie dans l'action et d'épopée vivante. Or les familles et les clans sont un sujet qui concerne non seulement le Liban ou l'Orient, mais aussi l'Europe du Sud, autrement dit l'ensemble de la Méditerranée. Quant à mes personnages en quête d'aventures, leur départ est toujours mû par des lectures épiques et poétiques, par un imaginaire qui est celui de la littérature occidentale dans ce qu'elle a de méditerranéen, c'est-à-dire nourrie aux sources grecques ou romaines.

Qu'est-ce qui rapproche le Liban de l'Europe et, à l'inverse, de l'Orient ? Le Liban, pays du mélange assumé et des tiraillements perpétuels ?

C.M. De tous les pays de l'est et du sud de la Méditerranée, le Liban est celui qui a le plus anciennement eu vocation à s'ouvrir à l'Europe, à cause de la présence des communautés chrétiennes. Ce sont ces dernières qui ont importé les modes de vies occidentaux (vêtements, manières de table, codes sociaux), donnant ainsi, dès le milieu du XIX^e siècle, sa spécificité au Liban. Le pays n'en a pas moins conservé, non seulement par la résistance des communautés musulmanes mais aussi par le fait de traditions propres aux communautés chrétiennes locales, des modes d'être et de se comporter davantage proches de ceux des autres régions de l'Orient, notamment dans le rapport de l'individu au clan ou à la famille ou dans les rapports au religieux et à la transcendance.

Quel vous paraît être l'apogée pour l'Europe de l'attrait oriental ? Et comment analysez-vous l'effacement progressif de la puissance européenne en Méditerranée ?

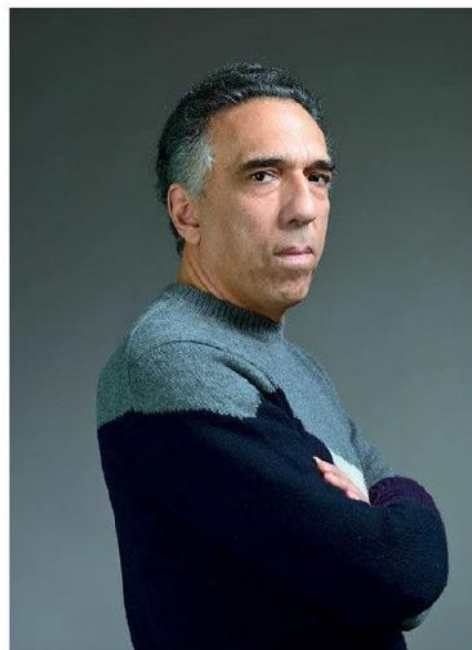
C.M. Une part de la culture européenne trouve sa source en Orient, ne serait-ce que du point de vue religieux. L'« attrait oriental » a donc toujours été très fort. Ainsi, durant tout le XVII^e siècle, et afin de légitimer chacun de son côté ses prétentions à représenter la religion véritable, les catholiques autant que les protestants se sont intéressés de très près aux chrétiens d'Orient, à leurs lan-

gues et à leurs textes, considérés comme plus proches du christianisme originel. Cet attrait, tout en se laïcisant, va culminer au XIX^e siècle, comme on l'a dit, et ne commence à régresser qu'après la Seconde Guerre mondiale. À ce moment, l'Amérique et la Russie entrent politiquement en scène, déclassant

l'Europe épuisée par ses conflits. La fascination généralisée pour l'Amérique et les pays transatlantiques mais aussi pour le monde communiste contribue probablement au progressif recul de cet attrait pour l'Orient dans la conscience et l'imaginaire européens. ■

Propos recueillis par Marie Chaudey

L'imaginaire de mes personnages est nourri aux sources grecques ou romaines



H. TRIAY/OPALE/LEEMAGE

À PROPOS DE L'ÉCRIVAIN

Né en 1960 à Beyrouth (Liban), Charif Majdalani a fait des études littéraires à l'université d'Aix-en-Provence. Ce conteur puise dans l'histoire de son pays la matière de ses romans et sagas qui courent sur plusieurs générations – de *Caravansérail* au *Dernier Seigneur de Marsad*, de *Villa des femmes* à *l'Empereur à pied* (tous disponibles chez Points). Son dernier opus, *Des Vies possibles* (Seuil, 2019) raconte la destinée aventurière d'un jeune séminariste libanais qui débarque à Rome au XVII^e siècle. Charif Majdalani enseigne aujourd'hui la littérature à l'université Saint-Joseph de Beyrouth.



La fortune maritime des belles italiennes

Amalfi, Pise, Gênes, Venise... Au Moyen Âge, les républiques indépendantes de la péninsule italienne deviennent les intermédiaires indispensables du commerce entre l'Orient et l'Occident. À la clé, une extraordinaire prospérité.

La lente renaissance du commerce occidental en Méditerranée après l'an 1000 opère à partir des villes qui ont maintenu des relations avec Byzance et les pays musulmans. Ce sont les ports du sud de la péninsule italienne, Bari, Naples, Gaète, Salerne et surtout Amalfi. C'est aussi Venise dont la fortune maritime s'explique par les rapports privilégiés que cette cité, d'abord possession byzantine, maintient avec l'empire. Au XI^e siècle, le volume des échanges s'avère encore modeste. Un nouveau dynamisme, pourtant, est en train de poindre à la périphérie du monde occidental. Amalfi a bâti un

temps un système d'échange original. Sujette de Byzance, elle dispose d'une indépendance de fait. Cette ville méridionale entretient de bons rapports avec ses voisins musulmans qui permettent à ses navires d'emprunter le détroit de Messine. Elle s'affirme comme un intermédiaire du commerce entre l'Orient et l'Occident en exploitant les privilèges dont elle est dotée dans l'Empire byzantin, en pénétrant dans les ports d'Afrique du Nord ou de l'Égypte fatimide. Les Amalfitains s'établissent à Constantinople. Mais ils sont présents aussi au débouché des grandes voies terrestres menant vers la capitale de l'Empire byzantin, à Antioche

ÉLISABETH CROUZET-PAVAN
Professeure d'histoire du Moyen Âge à Sorbonne Université.

CHRONOLOGIE

1096-1099 Première croisade à laquelle participe la flotte pisane.

1277 Ouverture par les Gênois de la voie maritime par le détroit de Gibraltar.

1284 Bataille navale de la Meloria. Défaite de Pise devant Gênes.

1378-1381 Guerre de Chioggia, dernier des conflits entre Venise et Gênes.

1492 Découverte de l'Amérique par le Génois Christophe Colomb.



Cette vue de Gênes en 1481 a été peinte au XVI^e siècle, par Cristoforo Grassi d'après un original perdu. En regardant le port avec ses nombreux navires, la ville et ses hauts bâtiments, on saisit bien pourquoi elle fut surnommée « la Superbe ».

ou Durazzo (Durrës, Albanie). Comme ils sont actifs au Caire et à Alexandrie. Jusqu'à la fin du XI^e siècle, leur commerce est prospère. Puis, les échanges se structurent selon des flux différents dans un marché où l'Occident pèse d'un poids nouveau. Les deux villes de Pise et de Gênes, mieux situées sur la Tyrrhénienne, mieux reliées à un arrière-pays plus favorable, disposent de davantage de produits à l'exportation. Venise, dotée dans l'empire d'Orient de privilèges écrasants, entame un essor exceptionnel. Face au poids de ces villes en quête d'hégémonie, le rôle commercial d'Amalfi se réduit, même s'il faut se garder d'accélérer la rapidité de ce déclin.

L'HEURE DE GLOIRE DE PISE

Dans cette histoire de l'épanouissement commercial des cités italiennes, Pise fournit une bonne illustration du succès des villes plus septentrionales. Dès le XI^e siècle, son essor est placé sous le double signe des raids prédateurs et de la croisade. Luttas contre les Sarrasins, expéditions en Sardaigne, attaques contre Bône (Annaba, Algérie), Palerme ou Valence... La puissance pisane croît. Elle explique l'importance de la flotte qui participe à la première croisade (1096-1099). Le XII^e siècle s'ouvre par l'expédition contre les Sarrasins des Baléares afin d'assurer la liberté du commerce en Méditerranée occidentale. Si ce succès est sans lendemain, la ville s'est enrichie d'un butin énorme. Elle est bientôt à son apogée. En Méditerranée occidentale, Pise privilégie les relations avec la Catalogne et les ports du sud de la France, elle possède des bases commerciales en Italie du Sud et en Afrique du Nord et accentue sa domination sur la Corse et la Sardaigne.

Par ailleurs, en Méditerranée orientale, les positions de Pise sont considérablement renforcées par la croisade. Elle compte désormais des établissements à Jaffa, Tyr, Ascalon, Laodicée, Antioche, puis à Acre et Tripoli. Depuis le privilège de 1111 d'Alexis Comnène réduisant leurs droits de douane, les marchands pisans disposent en outre d'un quartier sur la Corne d'Or, à Constantinople, à côté de celui des Vénitiens. Mais ils pénètrent également en Égypte. La cathédrale de Pise, commencée en 1063 avec le butin pris aux musulmans de Palerme, puis embellie en un chantier qui se poursuit tout au long du XII^e siècle, témoigne de cet élan. Contre Gênes, la lutte amorcée depuis longtemps, même si les deux flottes ont pu parfois collaborer, devient alors incessante. Ces deux puissances de la Tyrrhénienne entrent en compétition dans les mêmes zones d'influence.

De l'histoire de Pise, un bilan peut être tiré. Les Italiens ont au cours du XII^e siècle réussi à assurer leur emprise sur l'économie byzantine.

Les Vénitiens sont d'abord en situation de quasi-monopole. Pour les affaiblir, le basileus octroie des privilèges à ses rivaux pisans et génois qui concentrent leurs activités sur Constantinople. Mais les Vénitiens sont présents dans tout l'empire, où ils tiennent les trafics interrégionaux de vin, de grain ou d'huile. Dans le même temps, la pénétration des Occidentaux dans l'économie des pays d'Islam est effective, et le commerce avec l'Égypte connaît, par exemple, un véritable âge d'or. Enfin, ces cités marchandes dynamiques sont aussi des puissances prédatrices qui engagent entre elles un combat à mort.

Un premier acte s'achève avec le lent déclin de Pise à partir de la fin du XIII^e siècle. Entre Gênes et Venise, la lutte se poursuit et quatre guerres opposent, du milieu du XIII^e siècle à la fin du XIV^e siècle, les deux cités maritimes ouvertement concurrentes. À Acre, puis, après la chute des États latins (1291), en mer Noire, en mer Égée, la rivalité s'accroît d'autant que la fin du XIII^e siècle marque l'apogée génois. En 1293, la valeur des marchandises entrées dans le port atteint un pic qui, tout au

long du Moyen Âge, n'est plus jamais atteint. Elle culmine en étant plus de quatre fois supérieure à celle de l'année 1274. Il y a là le résultat d'un essor constant, mais qui a connu une accélération soutenue en quelques décennies.

À la différence du commerce

vénitien, le commerce génois repose en effet sur un équilibre entre Orient et Occident. Il rayonne sur les deux bassins de la Méditerranée. Et prend en compte la bipolarité de l'Europe, à savoir le fait que l'Europe médiévale comprend deux régions plus riches et plus avancées : l'Italie du Nord et du Centre d'une part, la Flandre de l'autre.

ET VENISE REPREND LA MAIN

Au terme de cette séquence guerrière, dans les années 1380, une nouvelle césure se dessine, celle du retrait génois. Non pas que la ville ligure cesse d'être une riche puissance marchande. Mais l'univers de ses trafics se modifie. Du fait du déclin du rôle commercial de la mer Noire, les échanges avec l'Orient diminuent quand ceux avec la mer du Nord et la Méditerranée occidentale augmentent. Ce rééquilibrage précède la perte des établissements coloniaux qui, à l'exception de l'île de Chio, sont pris par les Turcs entre 1453 et 1475. Les marchands génois opèrent en priorité en Afrique du Nord et dans le monde ibérique. Venise semble avoir reconquis en Orient la position dominante que les gens de la Tyrrhénienne lui disputaient. Après quatre guerres dans le premier tiers du XV^e siècle, sa primauté est réinstallée. Les progrès des Ottomans et la montée en puissance du commerce atlantique vont bientôt la malmener. ■

Ces cités marchandes dynamiques engagent entre elles un combat à mort

Et voguent les galères de la Sérénissime

Le butin en îles et en ports de la quatrième croisade a contribué à faire de la république de Venise un empire marchand richissime. La cité des doges dominera jusqu'au XV^e siècle le commerce en Méditerranée.

Ville sans terre, Venise, née au VI^e siècle, n'eut d'abord à offrir que son sel. Elle se tourna ensuite vers la mer : l'expansion maritime étant la condition de ses approvisionnements et de sa survie. Au départ cité d'Orient, puisque assujettie à Byzance, isolée en Occident, Venise constituait une frontière entre deux mondes. Elle sut parfaitement exploiter son rôle d'intermédiaire. Ainsi la cité-État était devenue depuis la quatrième croisade maîtresse d'un empire. Après la prise de Constantinople (1204), le doge Enrico Dandolo avait refusé d'être élu à la tête de l'Empire latin que les croisés étaient en train d'organiser. Mais sa ville s'était vu attribuer le quart de la Romanie byzantine que les vainqueurs dépeçaient : les côtes et les îles de la mer Ionienne, la plus grande part du Péloponnèse, les Cyclades et certaines des Sporades, des places en Eubée, les positions de Gallipoli et de Rodosto sur le détroit des Dardanelles, enfin les trois huitièmes de Constantinople. Un autre territoire s'ajouta à ce vaste ensemble. Venise acheta en effet la Crète au marquis de Montferrat et le doge devint ainsi le seigneur de trois huitièmes de la Romanie. La Crète compléta le système d'escales et de places qui, de Corfou aux détroits, prenait la Méditerranée en écharpe. Ces territoires s'ajoutaient aux possessions de l'Adriatique, soit une série de villes et d'îles interdisant à tout navire de guerre de pénétrer dans cet espace maritime sans permission.

UN TRAFIC INTENSE ET BIEN ORGANISÉ

Ces ports, ces postes vénitiens fournissaient d'abord les relais indispensables au grand commerce. Ils jalonnaient la route maritime vers Constantinople et commandaient celles vers la Syrie et l'Égypte. Après les escales de l'Adriatique



Les épousailles de Venise avec la mer avaient lieu chaque année pour l'Ascension. Le doge, à bord du *Bucentaure*, jetait un anneau d'or dans l'Adriatique, pour affirmer sa domination (tableau de Canaletto, 1730).

(Pula, Zara, Raguse puis Corfou), d'autres positions jouaient le rôle de plaque tournante pour la navigation. Il s'agissait de Coron et surtout de Modon, dans le sud du Péloponnèse. Là, tous les navires relâchaient pour procéder à leur ravitaillement en eau et en vivres. Les voies ensuite divergeaient. Pour les convois vers Alexandrie, Chypre ou Beyrouth, à l'aller et parfois au retour, la Crète était l'une des escales les plus régulièrement touchées. L'île constituait à ce titre la charnière du système de navigation vénitien. Quant à Eubée (Négrepont), les galères de la ligne de Romanie s'y arrêtaient avant de rejoindre Constantinople, puis Trébizonde ou La Tana.

De l'empire arrivaient également produits alimentaires et matières premières, tout un ravitaillement indispensable à la métropole et dont l'importance augmenta encore à la fin du Moyen Âge, même si Venise pratiquait toujours

CHRONOLOGIE

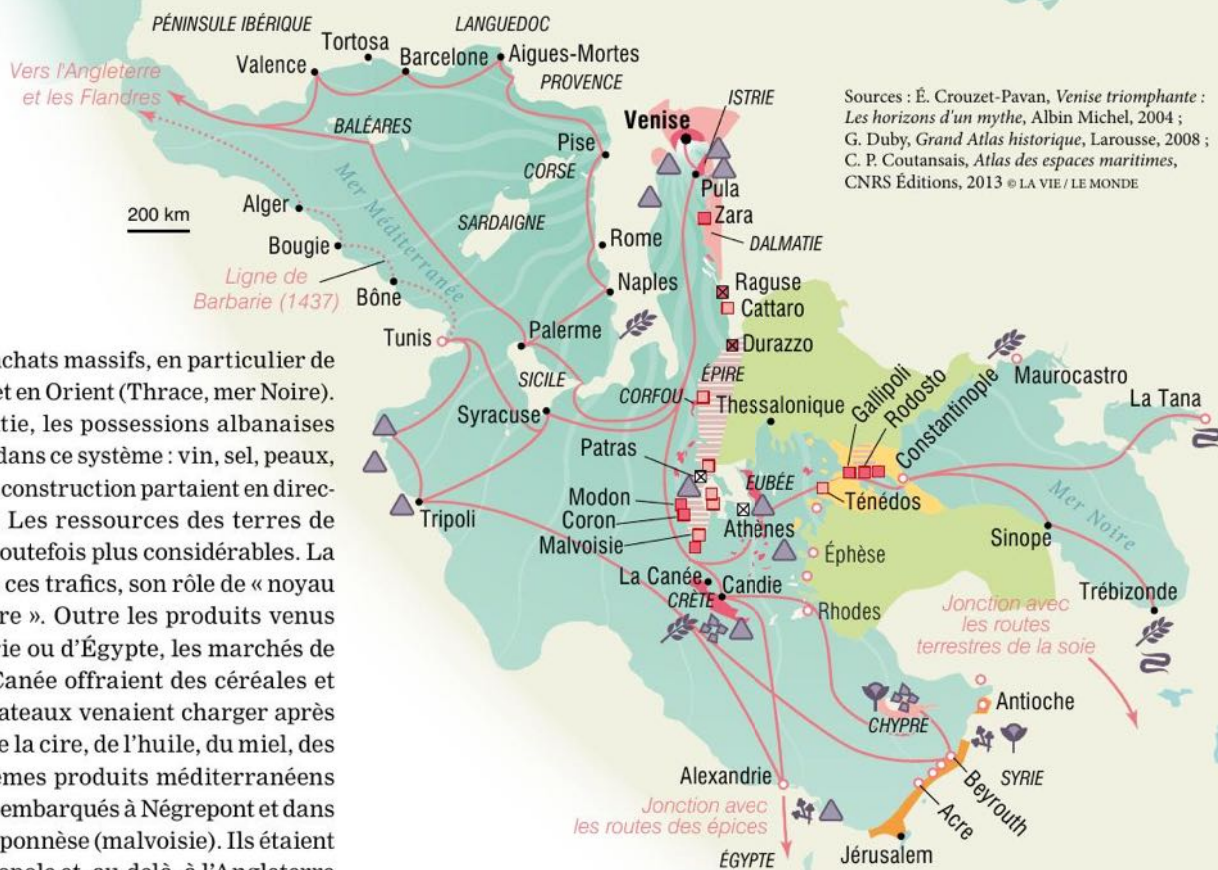
993 Chrysobulle de l'empereur byzantin accordant à Venise des privilèges douaniers.

1082 Nouveau chrysobulle accordant à Venise d'immenses privilèges commerciaux.

Fin du XII^e siècle Fondation de l'arsenal de Venise.

1204 Acquisition d'une partie de la Romanie à l'issue de la 4^e croisade.

1473 Troisième agrandissement de l'arsenal.



Sources : É. Crouzet-Pavan, *Venise triomphante : Les horizons d'un mythe*, Albin Michel, 2004 ; G. Duby, *Grand Atlas historique*, Larousse, 2008 ; C. P. Coutansais, *Atlas des espaces maritimes*, CNRS Éditions, 2013 © LA VIE / LE MONDE

par nécessité des achats massifs, en particulier de céréales, en Italie et en Orient (Thrace, mer Noire). L'Istrie, la Dalmatie, les possessions albanaises tenaient leur part dans ce système : vin, sel, peaux, bois, matériaux de construction partaient en direction des lagunes. Les ressources des terres de Roumanie étaient toutefois plus considérables. La Crète jouait, dans ces trafics, son rôle de « noyau et force de l'empire ». Outre les produits venus de Chypre, de Syrie ou d'Égypte, les marchés de Candie et de La Canée offraient des céréales et du vin – que les bateaux venaient charger après les vendanges –, de la cire, de l'huile, du miel, des fromages. Les mêmes produits méditerranéens (blé et vin) étaient embarqués à Négrepont et dans les escales du Péloponnèse (malvoisie). Ils étaient destinés à la métropole et, au-delà, à l'Angleterre ou aux Flandres. Mais il faut citer aussi les fruits (oranges, citrons) et les raisins secs débarqués dans le port de Venise puis réexportés vers les centres urbains de l'Europe continentale : le sel, l'huile de Corfou, le coton, même si l'empire était loin de suffire aux besoins, le sucre...

LA DESSERTE DE L'OCCIDENT

Venise tint solidement quelques grands trafics au XV^e siècle : le poivre, le coton ou le sel. En Orient, sa suprématie fut pour un temps incontestée. En Syrie, en Égypte, à Chypre même, les Vénitiens occupèrent le devant de la scène. Vers l'Occident, les exportations étaient en pleine croissance. Une ligne de navigation fut organisée, à partir de 1412, qui toucha les ports du Languedoc et de la Provence avant de poursuivre sa route jusqu'à Barcelone et Tortosa. Elle servit à approvisionner les grandes foires languedociennes en produits orientaux et permit d'autres échanges en Catalogne. Ces relations furent complétées, quelques années plus tard, par la création de la ligne de Barbarie, qui desservait les ports d'Afrique du Nord, où les galères, contre des épices et des tissus, chargeaient de l'or, des peaux, des esclaves, avant de faire voile vers le royaume musulman de Grenade.

Le port vénitien était ainsi devenu, pour toute une partie du négoce international, un point nécessaire de rupture de charge et l'entrepôt où les marchandises achetées à Beyrouth, Constantinople ou Candie convergeaient avant de repartir, en un mouvement continu, vers la péninsule Ibérique, les Flandres, l'Angleterre. Les Italiens et les Allemands venaient aussi s'approvisionner par les voies terrestres dans cette ville ancrée à un arrière-pays actif. Sur le marché du Rialto se

Venise, de l'Adriatique au Levant

L'empire vénitien

République de Venise

Après la 4^e croisade (1204)

Acquisitions jusqu'à la fin du XV^e siècle

Possession non occupée

Conquête temporaire

États latins

de Constantinople (1204-1261)

du Levant en 1230

État musulman

Empire ottoman à la fin du XIV^e siècle

Le Stato da Mar

Routes maritimes

Comptoir

Commerce vénitien

Salines

Sucre

Coton

Épices

Céréales

Soieries

ÉLISABETH CROUZET-PAVAN

Professeure d'histoire du Moyen Âge à Sorbonne Université.

tenait une sorte de foire permanente tandis que l'arsenal, à l'est de l'agglomération, était devenu la première entreprise industrielle de Venise. C'est là, dans ce grand chantier public, qu'étaient construits et réparés les bâtiments de la flotte de guerre et les galères marchandes, là qu'étaient stockées les matières premières stratégiques. Et en 1500, même si les travaux qui visaient à l'agrandir à nouveau n'étaient pas encore achevés, l'arsenal, véritable ville dans la ville, dominait de sa masse et de ses murailles crénelées tout un quartier.

Chaque année, le jour de l'Ascension, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, un cortège franchissait la passe littorale de San Nicolò. Le doge s'en allait jeter dans la mer un anneau d'or et déclarait : « Nous t'épousons, mer, en signe de véritable et perpétuelle domination. » La domination était alors terminée mais la cérémonie continuait à répéter aux Vénitiens et aux autres que la gloire de Venise avait été conquise sur la mer. ■

Quand la peste semait la mort d'étape en escale

La peste est l'un des plus grands fléaux qui ait frappé l'espace méditerranéen. Venue de Chine et propagée par le rat noir, entre autres par le biais des navires, elle a sévi par épisodes et décimé villes et campagnes jusqu'en 1920.

La Méditerranée a été depuis l'aube des temps une voie de communication majeure permettant les migrations des hommes, le commerce des marchandises, l'échange des idées, l'expansion des civilisations, mais aussi la diffusion des maladies. Elle relie trois continents – l'Europe, l'Afrique, l'Asie – et sa partie orientale est depuis l'Antiquité le point d'aboutissement occidental de la route de la soie, qui reliait la Chine à Trébizonde, puis à Constantinople, à la cité nabatéenne de Pétra et à Alexandrie. Due à la bactérie *Yersinia pestis*, identifiée par le pasteurien Alexandre Yersin en 1894 à Hongkong, la peste, est originaire de Chine. La route de la soie l'a véhiculée vers la Méditerranée, qui l'a propagée sur ses côtes européennes et nord-africaines. Les conséquences démographiques, sociologiques et religieuses de cette terrible maladie ont été considérables. Plusieurs pandémies (épidémies touchant plusieurs continents) ont frappé tous ses rivages.

DEUX EFFROYABLES PANDÉMIES

La première pandémie, ou « peste de Justinien », prit naissance en Égypte, à Péluse et Alexandrie, en 541, et gagna la Syrie puis Constantinople en 542, où elle sema la mort, tuant jusqu'à 10 000 personnes par jour. Le diagnostic de peste est certain car le chroniqueur Évagre et le médecin Procope décrivirent les bubons caractéristiques de la maladie, et il fut confirmé par les analyses modernes de l'ADN de la bactérie. Suivant les routes terrestres et maritimes, la peste dévasta Rome, et Marseille fut contaminée par un bateau arrivant d'Espagne en 543. L'évêque et historien Grégoire de Tours évoqua dans son *Histoire des Francs* cette « épidémie incendiaire » qui frappa à plusieurs reprises la cité phocéenne, puis atteignit Clermont, Paris et la vallée du Rhin, mais épargna les campagnes à distance. Une quinzaine d'épidémies de



Cette gravure allemande de 1656 présente l'habit très couvrant et plutôt terrifiant des médecins qui approchaient les pestiférés. Le bec du masque contenait des parfums censés protéger du mal.

peste survinrent jusqu'en 767, dernière poussée de cette pandémie. La deuxième pandémie, ou « peste noire », précédée par une grande épidémie en Chine, débuta en 1346 avec le siège du comptoir génois de Caffa par le Mongol Djanisberg, un khan de la Horde d'Or. Contraint de lever le siège en raison de la peste, ce dernier fit catapultier les cadavres des malades dans la forteresse, inaugurant la guerre bactériologique. Les Génois s'enfuirent sur leurs galères et répandirent l'infection au fil de leurs escales : Constantinople, Messine, Gênes, Marseille et Majorque. Pour la deuxième fois, Marseille fut contaminée par la mer. De là, la maladie gagna Avignon en janvier 1348, Paris en juin, et l'Europe entière en 1351. La mortalité fut effroyable, touchant toutes les classes de la société, les villes et les campagnes, rayant de la carte des villages entiers. Guy de Chauliac, médecin auprès de la papauté d'Avignon, différencia la

CHRONOLOGIE

541-780 Première pandémie de peste dite « peste de Justinien ».

1346 Début de la deuxième pandémie de peste dite « peste noire » ou « grande peste ».

1423 Établissement du premier lazaret, sur un îlot de la lagune de Venise.

1720-1721 Épidémie de peste à Marseille, puis en Provence et dans le Gévaudan.

1894 Identification de la bactérie de la peste *Yersinia pestis*.

peste pulmonaire de la peste bubonique. Durant trois siècles, les épidémies furent récurrentes ; tuant entre le tiers et la moitié de la population de l'Europe. La peste frappa aussi les rives sud de la Méditerranée, de Bagdad à Alexandrie et au Maghreb, avec une mortalité comparable.

Une des conséquences de la peste noire fut l'institution de la quarantaine à Raguse en 1377. Malgré les notions de contagion encore mal comprises à l'époque, on appliqua la quarantaine (délai de rétention de 40 jours sans maladie ou mort suspecte) aux navires qui venaient des zones d'endémie. Le premier lazaret (du nom de l'île de Santa Maria di Nazareth) fut fondé à Venise en 1423 pour accueillir les suspects de peste. Le règlement de la quarantaine appliqué à Marseille fut promulgué en 1622 et confirmé en 1649.

MARSEILLE ET LA PROVENCE DÉVASTÉES

Au XVIII^e siècle, la peste avait disparu de France, mais persistait sur les rivages orientaux de la Méditerranée. En 1720, elle fit un retour brutal à Marseille, introduite à nouveau par un navire, le *Grand Saint-Antoine*, commandé par le capitaine Chabaud : venant de Tripoli et de Chypre, il arriva à Marseille le 19 mai 1720. Bien que neuf passagers et marins soient morts durant la traversée, il put débarquer sa cargaison de ballots de soie destinés à la foire de Beaucaire, car le capitaine, en accord avec ses armateurs, fit de

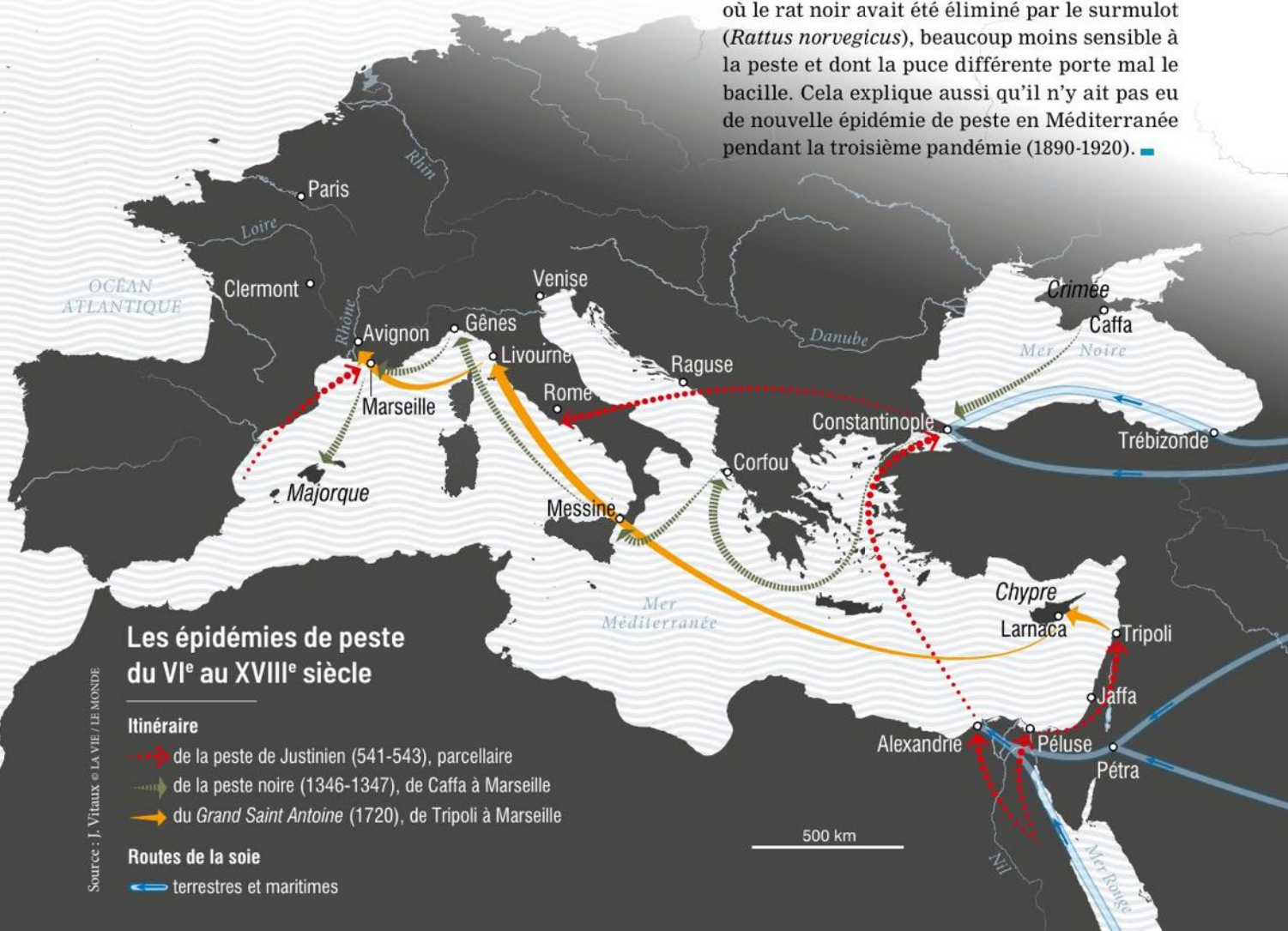
fausses déclarations, affirmant que le navire était sain. Les portefaix qui avaient manipulé les balles de soie moururent rapidement et répandirent la peste dans la ville. Le diagnostic fut porté avec retard par les chirurgiens des galères. Le 9 juillet, le navire, les marchandises et l'équipage furent relégués dans l'île de Jarre, mais il était trop tard. Tuant jusqu'à 1 000 habitants par jour, la peste dévasta la Provence et le Gévaudan et finit par s'éteindre en octobre 1721 : elle fit 87 000 morts en Provence, dont 39 000 à Marseille.

Enfin, en 1799, lors du retour de l'expédition d'Égypte, Bonaparte ne se soumit pas aux règles de la quarantaine alors qu'une grande épidémie de peste ravageait l'Égypte et Jaffa, mais cette fois-ci, cela fut sans conséquence.

La peste a donc voyagé à la fois sur les rives de la Méditerranée et sur les navires qui la sillonnaient. La maladie concerne au départ les rongeurs, c'est pourquoi les navires se sont révélés être de très bons vecteurs, car ils étaient infestés de rats noirs (*Rattus rattus*) dont les puces transmettent la bactérie à l'homme. Le rat noir s'est lentement répandu dans toute l'Europe à partir de l'Empire romain, ce qui explique que la première pandémie de peste ait touché seulement les grandes voies de communication et la deuxième tout le monde méditerranéen. Lors de l'épidémie qui a frappé Marseille en 1720, la maladie ne s'est pas propagée au nord d'Avignon, où le rat noir avait été éliminé par le surmulot (*Rattus norvegicus*), beaucoup moins sensible à la peste et dont la puce différente porte mal le bacille. Cela explique aussi qu'il n'y ait pas eu de nouvelle épidémie de peste en Méditerranée pendant la troisième pandémie (1890-1920). ■

JEAN VITAU

Médecin
gastro-entérologue.



Marseille, ville ouverte à tous les Sud

Fondée vers l'an 600 av. J.-C. par des Grecs de Phocée, Marseille est la plus ancienne ville de France. Sa position sur la Méditerranée en fera un port de premier plan jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Dans la lumière du couchant reflétée par les eaux du Vieux-Port, la plaque de cuivre brille d'un halo doré. Insérée à fleur de quai, dos à la mer et cernée par la ville qui palpite, elle convoque l'Histoire à l'attention des passants et des touristes. Deux simples phrases y figurent : « Ici, vers l'an 600 av. J.-C., des marins grecs ont abordé venant de Phocée, cité grecque d'Asie Mineure. Ils fondèrent Marseille d'où rayonna en Occident la civilisation ». Il y a 2600 ans, le rivage du Lacydon, langue de mer protégée des vents qui deviendra le port, n'était pas au même endroit. Les gigantesques pierres taillées des quais antiques ont été exhumées en 1967 par les archéologues à 200 mètres de là. Mais, il n'y a aucun doute, c'est bien dans cette large calanque entourée de collines devenues quartiers – Le Panier, Saint-Charles, La Garde surplombée par la basilique Notre-Dame – que Massalia est née. La région est habitée depuis quelque dizaines de milliers d'années, comme le prouvent les peintures pariétales de la grotte Cosquer. Mais la légende est belle. Elle veut que Protis, chef de ces colons grecs, y ait fait souche après avoir été choisi comme époux par Gyptis, fille du roi des Ségobriges, tribu celto-ligure installée là. Le destin de Marseille s'écrit-il dès sa naissance ? La plus grande ville française de Méditerranée serait-elle prédisposée à accueillir avec amour les étrangers venus de la mer ? Au XX^e siècle, l'arrivée des Arméniens fuyant le génocide perpétré par les Turcs, puis celle de près de 450 000 Français d'Algérie quittant en 1962 un pays devenu indépendant entraîneront des réactions plus complexes.

En attendant, Massalia la Phocéenne prospère vite grâce au négoce de vin et d'huile d'olive. Les nombreuses amphores conservées au musée d'Histoire en témoignent. Elle devient la principale cité grecque de la Méditerranée occidentale et commerce avec sa ville-mère, Phocée, mais aussi avec la Gaule, dont elle est l'une des portes d'accès. Quelques siècles plus tard, sa puissance est telle qu'elle pense pouvoir défier Jules César.

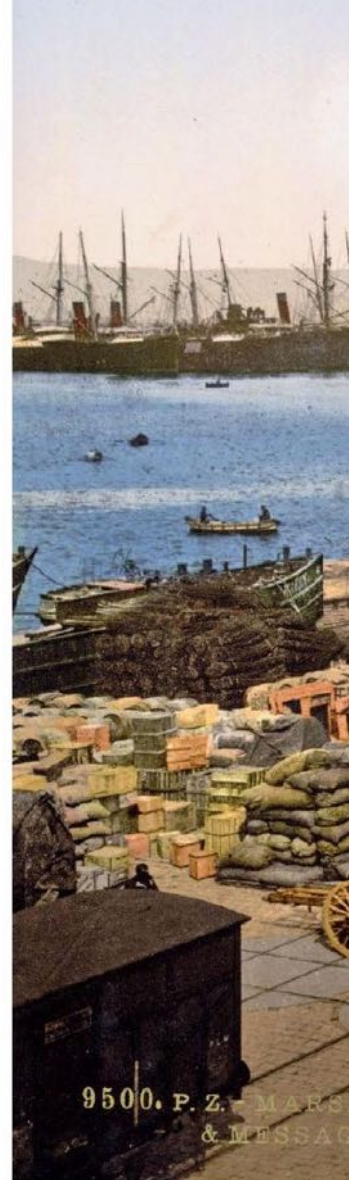
Le Romain la soumet en 49 av. J.-C., au prix d'un blocus et de deux combats navals indécis. Il reconnaît dans ses écrits que « dans la bataille, la valeur des Marseillais fut parfaite ».

La mer apporte aussi à Marseille le christianisme. L'abbaye Saint-Victor est fondée par Jean Cassien, moine et docteur de l'Église, dès le V^e siècle, sur la rive vierge du Lacydon. Aggrandie et fortifiée au cours des siècles, elle surplombe aujourd'hui encore le Vieux-Port de ses murs à la blancheur éblouissante. Au Moyen Âge, la ville, rétive, passe sous la dépendance des royaumes de Bourgogne, d'Anjou puis de France, en 1481.

REBELLE AU POUVOIR CENTRAL

La difficulté de son rapport au pouvoir central, qu'on dit constitutive de l'âme marseillaise, remonte peut-être à 1660. Cette année-là, Louis XIV humilie la ville et en fait un exemple pour l'ensemble de son royaume. Lassé des frondes récurrentes de ce bout de Provence, le roi envoie 7000 hommes occuper Marseille et en ordonne le désarmement total. Le 2 mars, il entre dans la cité. Pas par la prestigieuse porte Réale, dont il impose la destruction, mais par une brèche taillée dans les remparts comme dans une ville vaincue militairement. À l'entrée du Vieux-Port, le fort Saint-Jean, que le Roi-Soleil fait réaménager, et le fort Saint-Nicolas, qu'il fait construire, expriment clairement cette volonté de surveiller Marseille : leurs canons sont en effet tournés vers les habitants.

Paradoxalement, cette mise au pas de la ville déclenche un nouvel essor. Un arsenal de construction de galères, dont certains bâtiments subsistent, est érigé sur la rive sud du port. L'hospice de la Vieille-Charité et son rare dôme ovoïde, signés par l'architecte Pierre Puget, l'hôtel de ville, mais aussi le futur cours Belsunce et la Canebière, sont aménagés. Marseille grandit. Sa superficie est multipliée par trois. Les nobles ayant été écartés par le roi, les commerçants héritent de la gestion urbaine et inaugurent une ère de rayonnement. L'épisode de la peste noire,



GILLES ROF

Journaliste, correspondant du Monde à Marseille.

CHRONOLOGIE

- 600 Fondation de Massalia, par des Grecs de Phocée (Asie Mineure).

1660 Mise au pas de la ville par Louis XIV. Programme d'extension urbaine.

1893 Inauguration de la cathédrale, payée en partie par les négociants enrichis grâce aux colonies.

1943 Évacuation et démolition des vieux quartiers par les Allemands et la police de Vichy.

1962 Arrivée à Marseille de 450 000 pieds-noirs environ, quittant l'Algérie.



SEILLE, QUAI DE LA JOUETTE
SÉRIES MARITIMES

en 1720, casse un temps cet élan. Le bacille mortel arrive par la mer dans la cargaison du *Grand Saint-Antoine* (voir page 101), imprudemment débarquée avant la fin de sa quarantaine. Près de 39 000 Marseillais, soit la moitié de la population, y succombent. Provençaux de l'intérieur, Alpains, immigrants italiens, espagnols, grecs, repeuplent alors la ville et dynamisent son économie. En 1830, l'expédition militaire d'Alger, soutenue par la chambre de commerce, lance l'expansion de l'Empire colonial français. Marseille y puisera sa vitalité jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

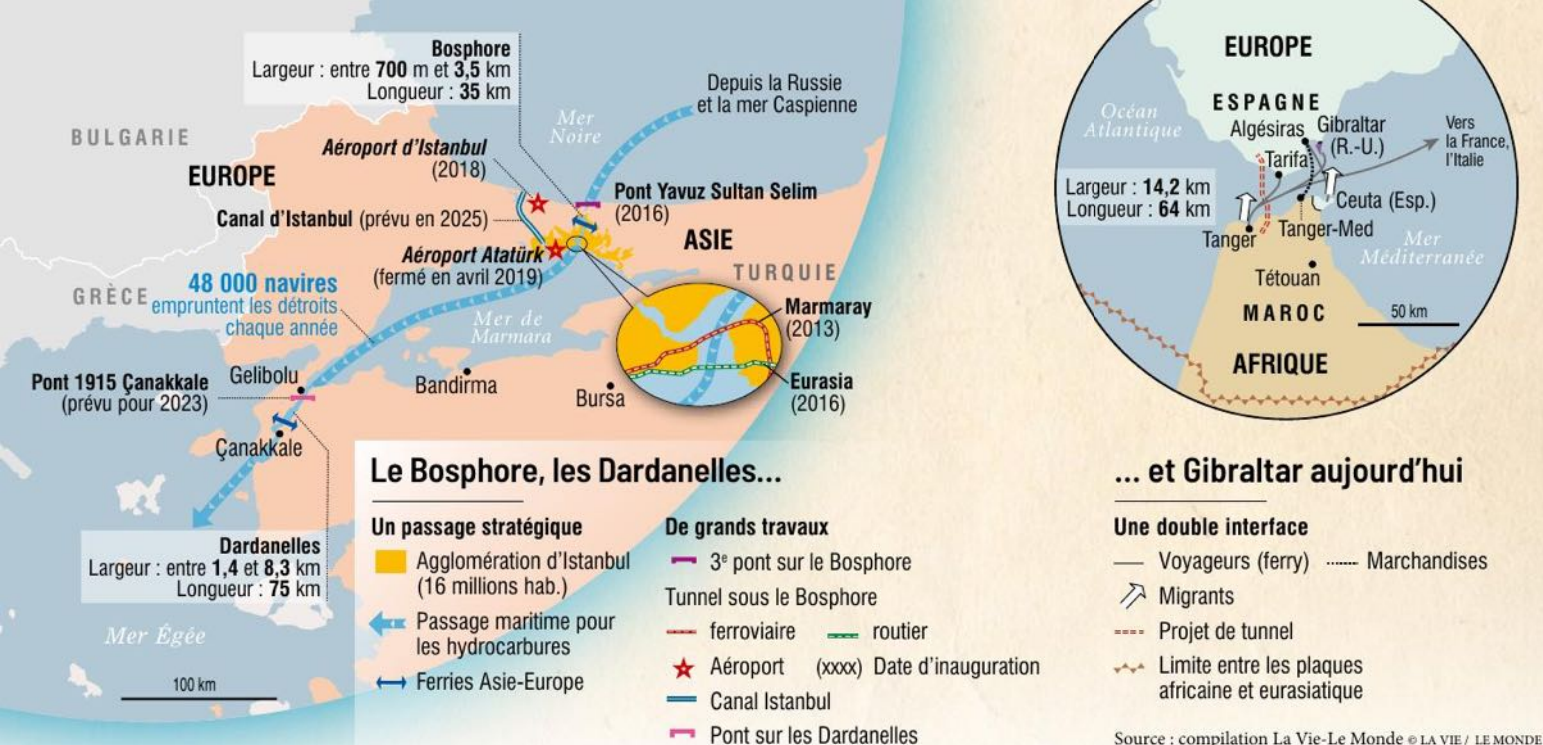
DU RAYONNEMENT AU DÉCLIN

Entre 1853 et 1856, le port industriel s'étale au nord et révolutionne la topographie de la ville. Le journaliste Albert Londres, qui passe par ces quais à chacune de ses expéditions lointaines, décrit son étonnante diversité dans *Marseille, porte du Sud* (1926). Industries de transformation des produits coloniaux, savonneries, tuileries emploient une population qui passe de 130 000 à 550 000 habitants avant 1914. La puissance de l'économie marseillaise s'affiche symboliquement : les dômes de la cathédrale de la Major, construite en style néo-byzantin, surplombent désormais les mâts des navires de commerce.

À l'orée du XX^e siècle, Marseille prospère grâce à l'expansion de l'Empire colonial français. En 1926, le journaliste Albert Londres décrit le port : « Il est l'un des grands seigneurs du large. Phare français, il balaye de sa lumière les cinq parties de la terre. »

La Seconde Guerre mondiale entame le déclin de ce cycle qui a fait de Marseille le quatrième port européen. Signe avant-coureur, la ville est placée sous la tutelle de l'État en octobre 1938 après l'incendie des Nouvelles Galeries sur la Canebière, qui fait 73 morts et révèle l'incurie et la corruption du pouvoir local. Zone libre jusqu'en novembre 1942, Marseille devient le port de transit des artistes, hommes politiques, intellectuels de toute l'Europe fuyant la barbarie nazie. En janvier 1943, l'occupant, aidé par la police de Vichy, lance une rafle sur les vieux quartiers qui bordent le Vieux-Port : 6 000 Marseillais sont expulsés, 2 000 déportés, près de 1 500 immeubles dynamités. La reconstruction de ce no man's land de 14 hectares, notamment par l'architecte Fernand Pouillon, marquera l'après-guerre.

Dans la seconde partie du XX^e siècle, la décolonisation puis les crises pétrolières plombent l'économie. La population de la ville plonge sous les 800 000 habitants, avant de vivre un léger rebond à 862 000 personnes en 2018. Dirigée par le maire de droite libérale Jean-Claude Gaudin depuis 1995, Marseille affiche aujourd'hui un visage divisé entre des quartiers nord paupérisés et des quartiers sud plus aisés. Réduire cette fracture sera le grand défi de son avenir. ■



Trois détroits entrouvrent une porte sur l'Histoire

Les Dardanelles, le Bosphore et Gibraltar... Leur nom évoque à lui seul des mythes, des batailles et de grands conquérants. Par-delà les siècles, les détroits demeurent les verrous stratégiques de la Méditerranée.

JEAN-FRANÇOIS PÉROUSE
Maître de conférences à l'université Toulouse-Jean-Jaurès.

Seuls, portes d'entrée ou de sortie, les détroits font de la Méditerranée une mer intérieure et presque un vaste lac. Ils sont les témoins privilégiés de sa longue et houleuse histoire et des liens qu'elle a entretenus très tôt avec ses mondes environnants. En ce sens, les détroits sont des articulations vitales de la « plus grande Méditerranée » braudélienne. Ils contraignent et orientent les relations complexes et fluctuantes que la mer *stricto sensu* a construites tout au long des âges, au gré des échanges commerciaux et des mobilités humaines. Ainsi, alors que la mer Noire (ou Pont-Euxin) était « annexée » au monde grec *via* les détroits des Dardanelles (ou de l'Hellespont) et du Bosphore, sous l'effet des migrations et des colonies de Milésiens à partir du VII^e siècle av. J.-C., les Phéniciens ou les Carthaginois étendaient la Méditerranée vers l'océan Atlantique, *via* Gibraltar, presque à la même époque. À partir de la deuxième moitié du XIII^e siècle, l'ouverture de la mer Noire aux Génois a marqué une sorte de nouvel âge dans sa « méditerranisation ». À l'inverse, la présence

de marins atlantiques en Méditerranée est attestée dès le XIII^e siècle (ainsi que celles de galères génoises à Bruges à partir de 1277). Enfin, les Russes ont commencé à s'intéresser à Constantinople (donc au Bosphore, et au-delà par voie de conséquence) dès le IX^e siècle (le premier siège russe de Byzance remontant à 941).

Les détroits sont très différents les uns des autres : par leur largeur (700 m pour le Bosphore, 1,4 km pour les Dardanelles et 14,2 km pour Gibraltar, au point le plus étroit) et donc par leur possibilité d'être franchis plus ou moins aisément ; par leur longueur (64 km pour Gibraltar, 75 pour les Dardanelles et 35 pour le Bosphore) ; par leur profondeur (de 30 à 120 m pour le Bosphore, de 50 à 103 m pour les Dardanelles et de 80 à 950 m pour Gibraltar) ; par leur géophysique (Gibraltar correspond à une zone majeure de contact tectonique entre les plaques eurasiatique et africaine, ce qui n'est pas le cas du Bosphore, contrairement à ce que l'on pense). Les détroits se distinguent aussi par leur climat et leur environnement (le Bosphore est pleinement urbain et

CHRONOLOGIE

1415 Prise de Ceuta par les Portugais. Arrivée des Anglais en Méditerranée.

1453 Prise de Constantinople (et du Bosphore) par les troupes ottomanes de Mehmed II.

1805 Bataille de Trafalgar, près de Gibraltar opposant Français et Espagnols aux Britanniques.

1915 Bataille des Dardanelles opposant Franco-Britanniques et Germano-Ottomans.

2023 Ouverture du pont routier sur les Dardanelles. Lancement du chantier de tunnel sous Gibraltar.



artificialisé), leur situation géopolitique (deux détroits sont ouverts au sein d'un seul pays, un autre sert de frontière internationale depuis la fin du XV^e siècle), leur statut juridique et, enfin, par le trafic maritime et humain qui les ont affectés et les animent aujourd'hui. Cependant, les détroits ont en commun de cristalliser des pans souvent connectés de la grande histoire méditerranéenne, histoire géologique comprise.

En effet, la formation des trois détroits a été déterminée par les mêmes macroévénements climatiques. À savoir la crise messinienne, survenue il y a environ 6 millions d'années, durant laquelle la Méditerranée s'est asséchée pour devenir un lac, puis la remontée des eaux océaniques après le dernier grand épisode glaciaire, il y a environ 11 000 ans. À ces affinités de très long terme s'ajoute une même place singulière dans les mythologies méditerranéennes, qu'elles soient égyptiennes, levantines, mésopotamiennes, grecques ou romaines. Qu'il s'agisse de l'Atlantide (mythe du continent englouti qui paraît renvoyer à la remontée des eaux évoquée plus haut), des colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar), de la Toison d'Or des Argonautes, de l'odyssée d'Ulysse, de la guerre de Troie, du mythe de la belle Io transformée en génisse pour échapper à la colère de Héra (d'où le nom de Bosphore ou « gué de la génisse »), les détroits, troublantes interfaces, ont stimulé la création littéraire.

DE LA GUERRE DE TROIE À 14-18

Frontières plus ou moins imaginées, sites stratégiques à contrôler ou à exploiter pour le franchissement par des armées, les trois détroits sont aussi célèbres pour les faits de guerre dont ils ont été le théâtre, au moins depuis les guerres de Troie dont l'archéologie atteste le premier épisode à la fin du XII^e siècle av. J.-C. Aux guerres locales ou régionales – tel en 711 le passage conquérant de Gibraltar vers Espagne par les troupes musulmanes de Tariq ibn Ziyad, auquel le détroit doit son nom (*djabal al-Tariq*, « la montagne de Tariq ») –, il faut ajouter les innombrables guerres impériales. Autour des Dardanelles, après les multiples guerres de Troie (mythifiées dans une unique séquence par Homère), se sont affrontées, en mai 334 av. J.-C., les armées d'Alexandre – ce dernier en profite d'ailleurs pour visiter le tombeau de Protésilas, « le premier Grec tué à Troie » – et les troupes perses achéménides de Darius III, puis bien plus tard, en 1915, celles de la France et du Royaume-Uni contre celles de l'Allemagne alliée à l'Empire ottoman. Du côté du Bosphore, la prise de

Constantinople par le sultan Mehmed II en 1453, après d'innombrables tentatives arabes, russes, bulgares ou européennes (pensons au détournement de la quatrième croisade en 1204), a permis au jeune conquérant ottoman d'en prendre possession. Comme en écho, la prise de Ceuta par les Portugais en 1415 et celle de Melilla par les Espagnols en 1497 marquent l'implantation durable des Européens au sud de Gibraltar. Gibraltar, à proximité duquel s'est déroulée la bataille de Trafalgar en octobre 1805, où se sont opposés les impérialismes franco-espagnol et britannique, alors même que la tension entre ce dernier et l'impérialisme russe autour des détroits ottomans connaissait un vif regain.

DES ANOMALIES GÉOPOLITIQUES

De ce fait, depuis les débuts de l'histoire, les détroits sont fortifiés et équipés de dispositifs permanents d'observation et de défense, tendant à les transformer en verrous au service d'intérêts extérieurs et rivaux. Les enclaves (le « rocher » a été conquis par le Royaume-Uni en 1704) et autres anomalies géopolitiques autour de Gibraltar depuis le début du XV^e siècle, comme les tentatives de contrôle des détroits ottomans puis turcs (notamment l'occupation franco-britannique entre 1919 et 1922), nous rappellent ces crispations et ambitions non totalement résolues à l'heure actuelle. Paradoxalement, il apparaît que les détroits étaient plus interconnectés aux époques grecques, romaines, byzantines ou ottomanes qu'à l'heure actuelle.

Points remarquables de la géographie, de l'économie et de l'archéologie méditerranéennes, les détroits sont les témoins d'une très vaste histoire, mêlant de façon inextricable mobilités humaines, expéditions scientifiques, ambitions militaires, développement des transports maritime, diplomatie et commerce. ■

Lors de la guerre de Candie, dans les années 1650, les flottes vénitienne et ottomane se sont affrontées plusieurs fois dans le détroit des Dardanelles (page du codex Cicogna, *Mémoires turques*, XVII^e siècle).





À l'aube du XIX^e siècle, des puissances s'opposent...

Russes contre Ottomans sur la mer Noire

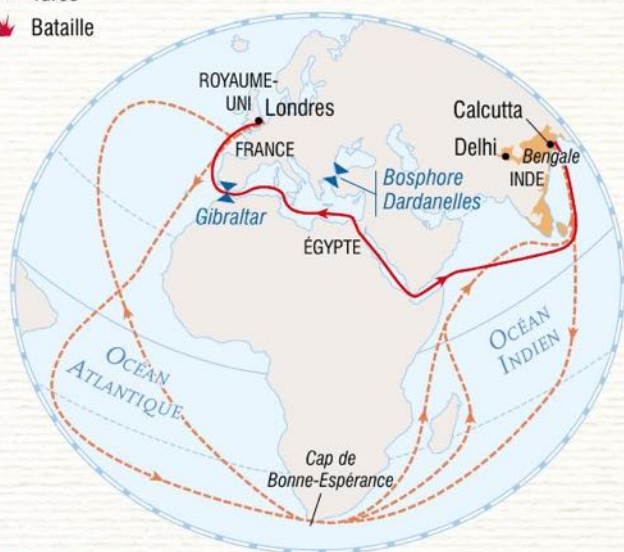
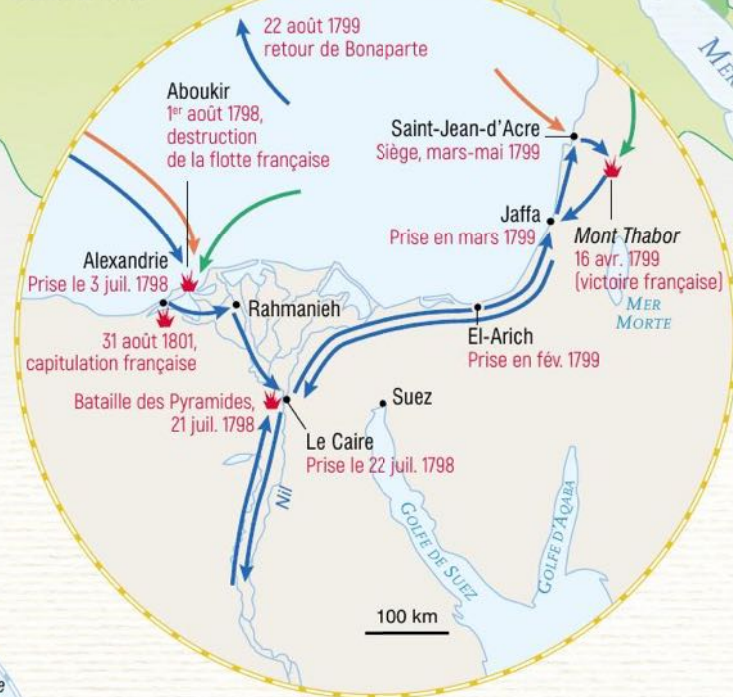
- Empire russe en 1796, à la mort de Catherine II
- Territoires acquis à la suite des guerres russo-turques
 - 1774-1792
 - 1812
- Empire ottoman vers 1800...
- ... dont territoires contrôlés de manière effective

Français contre Britanniques en Égypte

- Empire français des 130 départements en 1811...
- ... dont France des 83 départements en 1791
- Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande
- Base navale anglaise

Expédition française en Égypte (1798-1801)

- Français
- Anglais
- Turcs
- Bataille



... pour le contrôle de points stratégiques

- Inde britannique en 1805
- Route maritime entre l'Europe et l'Asie au XVIII^e siècle
- Nouvelle route des Indes, en cas de percement de l'isthme de Suez*
- Détroits

* Le canal sera inauguré en 1869

CHRONOLOGIE

- 1756-1763 Guerre de Sept Ans opposant plusieurs pays européens.
- 1774 Prise de contrôle par les Russes du khanat de Crimée, vassal des Ottomans.
- 1797 Prise des territoires de Venise par l'armée de la République française.
- 1798 Bataille d'Aboukir en Égypte. Victoire de l'amiral Nelson sur la flotte française.
- 1814-1815 Congrès de Vienne. Réorganisation de l'Europe après la chute de Napoléon I^{er}.

Tempête européenne sur le lac ottoman

Au XVII^e siècle, si les Ottomans dominent encore la Méditerranée, ils y sont de plus en plus concurrencés. Les pays européens ont des projets d'expansion qui font de cette mer un enjeu stratégique.

Une représentation commune évoque un effacement de la Méditerranée à la suite des grandes découvertes ouvrant aux Européens les immenses espaces de l'Atlantique, du Pacifique et de l'océan Indien et au glissement progressif des pôles économiques de l'Italie à l'Europe du Nord. Ce changement, réel, ne s'est pas fait en un jour et l'Amérique ibérique est largement une projection aux proportions démesurées de la Méditerranée occidentale. Deux faits majeurs caractérisent la période allant du XVI^e au XVIII^e siècle : la prédominance islamique le long des littoraux, du fait de la conquête ottomane des Balkans et des îles de la Méditerranée orientale, et l'entrée des marines étrangères en Méditerranée. Il n'en reste pas moins que la Méditerranée est une mer fermée. Les Ottomans qui ont fait de la mer Noire un domaine propre interdisent aux marines européennes d'y parvenir. Il en est de même pour la mer Rouge où la navigation à voile est difficile. La sécurité du pèlerinage vers les villes saintes de l'islam se trouve ainsi assurée. Au XVII^e siècle, le grand commerce continental de l'Asie vers la Méditerranée vit ses derniers moments. Les Hollandais ont définitivement détourné le commerce des épices et les étoffes indiennes prennent de plus en plus la voie maritime. Le café du Yémen arrive par la mer Rouge et l'Égypte, mais, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les Européens vont en produire dans les Antilles.

Si l'Empire ottoman domine la plus grande partie des rivages méditerranéens, il ne faut pas prendre pour argent comptant le mythe du despotisme oriental véhiculé par les écrits européens. Étant donné les distances à parcourir, l'empire est en réalité très décentralisé, plus proche d'un Commonwealth que d'une domination bureaucratique. Ce qui fait le ciment de l'ensemble est l'unité de la classe dirigeante qui tire sa légitimité du padichah, le « grand seigneur » des sources européennes. Les possessions d'Afrique du Nord, les « Régences », se comportent en puissances indépendantes capables de conclure des traités avec les États européens, mais elles n'abandonnent pas leur identité ni leur culture politique ottomanes. Les provinces arabes, à partir de l'Égypte, ont une large marge d'autonomie mais les gouvernants ne sont pas en général issus de ces régions. L'Anatolie et les Balkans fournissent la plus grande partie

du personnel dirigeant tout en ayant aussi de solides pouvoirs locaux. Le fait que dans l'idéologie officielle les gouvernants sont définis comme les « esclaves du sultan » et que ce dernier a pouvoir de vie et de mort sur eux, ainsi que la libre disposition de leurs biens, constitue une énigme pour les sociétés aristocratiques européennes. La classe dirigeante est composée pour l'essentiel d'hommes nouveaux. Pour une Europe dominée par l'hérédité des fonctions, ce système représente une sorte de méritocratie orientale, la Chine avec le recrutement mandarin par examen en étant une autre. Cette méritocratie attire de nombreux Européens qui, au prix d'une conversion à l'islam, peuvent espérer faire carrière dans l'espace de l'islam méditerranéen. Ces « renégats » informent la société islamique des transformations européennes, mais comme ils n'ont pratiquement pas laissé d'écrits, il est difficile de mesurer leurs apports.

DES TURBULENCES GÉOPOLITIQUES

Depuis François I^{er} (r. 1515-1547), les Ottomans constituent l'alliance de revers de la France face à la maison d'Autriche. L'avènement en 1700 de Philippe V, un Bourbon, au trône d'Espagne et la conclusion du « pacte de famille » entre les deux monarchies a renforcé la prééminence méditerranéenne de la France. Le pays est devenu la première puissance commerciale de la région avec une centralisation sur Marseille (voir page 102) et un réseau consulaire dans les échelles (places de commerce ouvertes aux Européens) du Levant et de Barbarie. La navigation est dominée par les Européens, qui pratiquent aussi le cabotage entre les ports ottomans, y compris pour le compte des commerçants musulmans. La descente russe vers la mer Noire se heurte au verrou que constitue le khanat tatar de Crimée, vassal des Ottomans. Ces derniers doivent également faire face aux tentatives de progression autrichienne dans les Balkans. Les Ottomans font partie d'une chaîne d'alliances française comprenant la Pologne et la Suède qui a d'abord été pensée comme un moyen de pression sur les Autrichiens, mais prend de plus en plus valeur de blocage de l'expansion russe vers l'ouest.

La grande rupture historique est la guerre de Sept Ans (1756-1763). Le renversement des alliances qui fait maintenant de l'Autriche l'alliée de la France inquiète l'Empire ottoman. Surtout, ➔

HENRY LAURENS
Titulaire de la chaire
Histoire contemporaine
du monde arabe
au Collège de France,
à Paris.

→ les Britanniques s'emparent du Bengale à la suite de la bataille de Plassey (1757). Ils établissent ainsi le premier élément de ce qui va constituer leur empire indien. Dans les décennies qui suivent, invoquant la nécessité de protéger leurs domaines acquis, ils se lancent dans une politique d'expansion territoriale. En même temps, la France perd ses possessions d'Amérique du Nord. Et la fin des colonies britanniques et hispaniques d'Amérique commence à se dessiner.

L'EUROPE MONTE EN PUISSANCE...

La guerre de Sept Ans, guerre tricontinentale, constitue aussi le moment où les armées européennes acquièrent une supériorité décisive sur les armées du reste du monde. Ce n'est pas encore une question de supériorité technique de l'armement, qui partout est fabriqué selon des méthodes artisanales, mais celle d'une organisation disciplinaire permettant une maîtrise du feu, d'une logistique autorisant une projection à longue distance, y compris à des milliers de kilomètres, et de la capacité à lever des troupes en nombre toujours plus grand. La nouvelle institution militaire européenne est l'expression de la mise en place de l'État moderne fondé sur l'égalité juridique, impliquant un prélèvement fiscal plus rationnel, et sur une alphabétisation croissante des populations. L'Europe se met dans une position d'hyperpuissance par rapport au reste du monde.

L'Empire ottoman, poussé par la France, entre en guerre en 1768 contre la Russie pour s'opposer au premier partage de la Pologne. En 1770, une flotte de guerre russe venue de la mer Baltique parvient en Méditerranée. Elle détruit la flotte ottomane et établit des alliances avec les pouvoirs locaux de la Méditerranée orientale. Le traité de Kutchuk-Kaïnardji de 1774 marque l'ampleur de la défaite ottomane. Le khanat de Crimée devient un protectorat russe de fait (il sera annexé en 1783) et la liberté commerciale est instaurée en mer Noire avec libre passage des détroits par les navires de commerce. L'Empire russe revendique un droit de protection sur les chrétiens orthodoxes de l'empire, ce qui n'est pas reconnu par les autorités ottomanes.

Dès lors, l'Europe s'interroge sur le sort de l'Empire ottoman. Un premier groupe appelle à son partage entre la Russie, l'Autriche et la France, qui recevrait l'Égypte. Un second groupe, au contraire, voudrait faire des Ottomans le barrage devant l'expansion russe, ce qui doit passer par une européanisation de son appareil militaire. Louis XVI envoie une mission en ce sens à Constantinople. L'analyse des discours montre bien l'opposition entre une politique de domination coloniale et une autre de coopération. Dans ces dernières décennies du XVIII^e siècle, il est clair que l'expansion européenne se tourne vers l'Ancien Monde au moment où le phénomène de la

En 1798, la victoire des Pyramides ouvre la porte du Caire à Bonaparte. Voulant imposer une réforme fiscale, il doit faire face à une révolte. Réfugiés dans la grande mosquée, les insurgés y seront massacrés (tableau de Henry Léopold Lévy [1840-1904]).



révolution industrielle débute et la marche vers l'égalité juridique va bientôt se concrétiser avec la Révolution française. Ce sont les trois dimensions de la grande mutation en cours.

... CHERCHE UNE ROUTE VERS L'INDE...

En 1787, l'Autriche et la Russie se lancent dans une nouvelle guerre contre l'Empire ottoman alors que la France est paralysée par ses difficultés intérieures. Les Ottomans tiennent bon face aux Autrichiens, mais doivent reculer face aux Russes. Cette fois, en 1790, ce sont les Britanniques qui interviennent en faveur des Ottomans. Ils prennent conscience d'une menace russe sur la



GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES

route terrestre de l'Inde allant de la Méditerranée à l'Afghanistan, mais l'opinion publique ne veut pas d'une guerre. Finalement c'est le deuxième partage de la Pologne et la menace révolutionnaire française qui mettent fin au conflit en 1792.

Durant les guerres de la Révolution, l'Empire ottoman est le seul État européen à maintenir des relations diplomatiques avec la République française. En 1797, l'armée de Bonaparte arrive sur l'Adriatique et s'empare des territoires de Venise. Certains Français envisagent de soutenir un soulèvement grec contre les Ottomans, mais finalement Bonaparte abandonne ce projet. En fait, à la fin du siècle, la route de l'Inde devient un enjeu

géopolitique essentiel. Les marines française et britannique mènent des explorations en mer Rouge pour étudier la possibilité d'un accès terrestre à la Méditerranée par Suez, ce qui permettrait de raccourcir le chemin vers l'Inde en passant par la mer Rouge (voir page 112). La Méditerranée reprend ainsi de l'importance, également comme voie d'accès à la Russie par la mer Noire. En 1797, la Grande-Bretagne est la seule puissance à combattre encore la France du Directoire qui se définit comme la « Grande Nation ». L'Inde est considérée comme la source de la puissance britannique. C'est alors que se forme le projet de l'expédition d'Égypte. En faisant la conquête de ce pays, la France pourrait menacer l'Inde britannique, créer une économie de plantations, sans faire du despotisme militaire comme les Anglais ; mais en se présentant en libérateur – l'Égypte est gouvernée par les Mamelouks, soumis à l'Empire ottoman – avec comme perspective la constitution d'une colonie franco-arabe.

... ET ÉTEND SON ESPACE POLITIQUE

Les trois ans de l'expédition d'Égypte (1798-1801) constituent un tournant essentiel. Les Autrichiens et les Russes se joignent aux Britanniques et aux Ottomans pour combattre « l'athéisme » de la France. Londres a pris au sérieux la menace sur l'Inde et, en 1801, envoie trois armées vers Le Caire l'une venant de Méditerranée, la deuxième d'Inde, la troisième du Cap. Les contours de l'Empire britannique du XIX^e siècle sont ainsi dessinés. Dès lors, tout l'espace entre la Méditerranée et l'Inde participe à l'équilibre européen.

Les Ottomans doivent d'abord leur survie à la diplomatie. Ils sont dans le camp des vainqueurs lors des coalitions successives et font la paix avec la Russie en 1812. S'ils ne participent pas au congrès de Vienne de 1814-1815, ils bénéficient de la restauration du principe de légitimité comme fondement des relations internationales. Les guerres de la période ont fait disparaître les vieilles marines de Venise et de Raguse. Les Grecs en profitent sous pavillon ottoman et parfois russe. Les Britanniques, déjà présents à Gibraltar, s'installent à Malte pour empêcher les Français ou les Russes de s'en emparer. Il en est de même pour les îles Ioniennes. Voulant se substituer aux marines de commerce des pays en guerre, les Régences maghrébines tentent d'établir une relation directe avec les ports de l'autre rive, mais les Européens ne veulent pas de navires musulmans dans leurs eaux. En revanche, les Américains tentent de se lancer dans le commerce méditerranéen et se heurtent aux Régences d'Alger et de Tripoli. Ces petites guerres marquent profondément l'imaginaire américain jusqu'à nos jours. Avec la révolte grecque de 1821 (voir page 110) et l'expédition d'Alger de 1830 (voir page 114), s'ouvre un nouveau chapitre de l'histoire de la Méditerranée. ■

L'État-nation grec se construit par les armes

Pour certains Grecs, marqués par les Lumières, la Révolution française et le souvenir d'un brillant passé, la création d'un État souverain apparaît légitime. L'insurrection contre la tutelle ottomane débute en 1821, activement soutenue par les grandes puissances et l'opinion publique européennes.

Bien avant la conquête de Constantinople, en mai 1453, le monde grec, c'est-à-dire de confession orthodoxe et de langue de référence grecque, sinon hellénophone, vit pratiquement entièrement sur le territoire de l'Empire ottoman. L'Asie Mineure byzantine a été contrôlée dès le XI^e siècle par des formations étatiques turques seldjoukides venues de Perse. Les Balkans byzantins, Andrinople (promue capitale ottomane dès 1377), Thessalonique et Ioannina (conquises en 1430) puis les possessions vénitiennes de Chypre (conquise en 1573) et la Crète (conquise en 1648) sont soumises par la Sublime Porte. Dans l'Empire ottoman, la vie des non-musulmans d'expression grecque et reconnaissant



CHRONOLOGIE

1821 Insurrection à la pointe sud de la péninsule balkanique et dans les provinces roumaines.

1823, 1825 Emprunts de l'insurrection autorisés par Londres.

Juil. 1827 Traité de Londres pour la pacification de la Grèce. (Royaume-Uni, France, Russie).

Oct. 1827 Bataille de Navarin. Victoire anglo-franco-russe sur la flotte ottomano-égyptienne.

1830 Troisième protocole de Londres. Reconnaissance de l'indépendance de la Grèce.

Envoyé dans le Péloponnèse pour mater l'insurrection grecque, Ibrahim Pacha, fils du vice-roi d'Égypte a perdu sa flotte en 1827 à Navarin. En 1828, le général Maison le force à se retirer après l'expédition de Morée menée par la France (tableau de Jean-Charles Langlois, 1838).



LEEMAGE/BRIDGEMAN

le patriarcat de Constantinople comme autorité centrale de l'orthodoxie chrétienne est régie par la règle de la *zimmet* (de l'arabe *dhimma*). Mais il serait erroné de parler d'un terrible joug durant des siècles, car certains sujets orthodoxes de la Sublime Porte sont les serviteurs zélés du pouvoir. Les familles phanariotes – du quartier du Phanar à Constantinople – jouent un rôle important dans la diplomatie ottomane ainsi que dans la gestion des pays roumains tributaires de l'empire. Le patriarcat de Constantinople fonctionne comme un rouage fidèle de l'administration ottomane jusqu'en 1821, en échange de l'autonomie interne des communautés grecques-orthodoxes. Et beaucoup de négociants grecs-orthodoxes savent s'enrichir, notamment grâce aux contextes géopolitiques qui leur offrent des niches d'activité dont les Ottomans se désintéressent : le commerce naval entre l'empire et la Russie et le commerce entre l'empire et l'Europe en proie aux guerres napoléoniennes.

On ne peut toutefois pas ignorer les ferments de dissension potentiels présents dans certains cercles grecs-orthodoxes : le sentiment et la réalité de la différence face à l'islam sunnite de l'État, le souvenir d'une importance passée, byzantine et même chrétienne des origines (la *koinè* : le grec des Évangiles), la figure d'Alexandre, révérée par Byzance puis par la tradition populaire, enfin la référence à la tradition grecque classique, bien que païenne, déjà embrassée par l'aristocratie byzantine (« *Nous sommes par engéance des Hellènes* », déclarait Georges Gemistos Pléthon, philosophe byzantin mort en 1452). Une référence revivifiée en Occident après la Renaissance et reformulée par les Lumières introduites dans les Balkans.

AVEC LA BÉNÉDICTION DE L'ARCHEVÊQUE

Concrètement, l'insurrection grecque contre l'Empire ottoman est le fruit de préparatifs secrets menés par la Filiki Eteria, fondée en 1814 à Odessa dans des cercles lettrés et commerçants. Cette société a essaimé en Russie, dans les Balkans, en Europe centrale. Elle désire la création d'un État grec dans l'esprit des Lumières et de la Révolution française. Or, après la défaite de Napoléon, la Sainte-Alliance (Russie, Prusse, Autriche) est défavorable à tout changement politique. Des personnages importants de la première vie politique grecque sont membres ou sympathisants de la société : Alexandre Ypsilantis, organisateur de l'insurrection dans les provinces roumaines, ou Ioannis Kapodistrias, originaire de l'Heptanèse. Le bras armé de la révolution est constitué par des gens en rupture avec l'ordre ottoman : des commerçants comme Yannis Makriyannis ou Georgios Koundouriotis, des anciens bandits d'honneur comme Theodoros Kolokotronis, Markos Botzaris ou des chefs locaux comme Petros Mavromichalis du Magne. La guerre d'indépendance commence en mars 1821 : le signal de l'insurrection est donné

à Patras par l'archevêque Germanos. Elle éclate simultanément en Roumélie, en Attique, dans les îles, en Crète et à Chypre. La première année est couronnée de succès car les insurgés profitent de l'effet de surprise, de leur connaissance du terrain accidenté et de la participation des armateurs des îles qui bloquent l'Égée orientale. Les troupes ottomanes ont également à faire face aux volontés d'indépendance du pacha Ali de Ioannina et ne peuvent envoyer de renforts que par les voies terrestres, presque inexistantes, ou par voie maritime à partir de l'Égypte. La prise grecque de Tripolizza, capitale du Péloponnèse, en septembre 1821, s'accompagne de massacres des musulmans et des juifs.

LA MOBILISATION DES PHILHELLÈNES

La réaction de la Sublime Porte est brutale ailleurs : la population de Chios est massacrée en mars 1822. Les insurgés ne parviennent pas à s'entendre et la Grèce sombre dans la guerre civile en 1823. L'insurrection est presque vaincue par les armées égyptiennes, débarquées en décembre 1824. Elle est sauvée par l'intervention *in extremis* des puissances extérieures, sollicitées depuis le début de l'insurrection mais prises entre les principes d'intangibilité de la monarchie et des frontières étatiques, établis au congrès de Vienne (1815), et leur éventuelle sympathie pour les Grecs. La flotte franco-russo-britannique détruit la flotte ottomano-égyptienne à Navarin-Pylos en octobre 1827. La cause grecque va aussi gagner des relais parmi les cercles politiques et intellectuels européens – lord Byron, Victor Hugo, Eugène Delacroix ou Louis I^{er} de Bavière, par exemple – soit parce qu'elle est assimilée à une résurrection de l'Hellade classique, à qui les esprits cultivés se savent redevables, soit parce que le régime à établir au nom de la liberté doit prendre des formes libérales et reconnaître le peuple comme détenteur de la souveraineté, soit par solidarité chrétienne. Le philhellénisme est une première manifestation de l'opinion publique en politique internationale, et il contribue à l'instauration de l'État grec contemporain.

Début 1828, Ioannis Kapodistrias prend ses fonctions de gouverneur à Nauplie. Il met en place un embryon d'État central, de façon intègre mais autoritaire. En octobre 1828, le corps expéditionnaire égyptien d'Ibrahim Pacha évacue le Péloponnèse. Environ 200 000 personnes au total ont péri dans le conflit. Le nouvel État compte 700 000 habitants, soit un tiers des grecs-orthodoxes de l'Empire ottoman. L'enjeu est désormais l'extension du territoire national. La première Grèce est si étroite que l'irrédentisme sera son destin politique : la Thessalie, l'Épire, les îles de l'Égée, pour ne pas parler de régions plus lointaines, sont laissées hors du territoire souverain. ■

HERVÉ GEORGELIN

Lecteur en histoire au département d'études turques de l'université nationale et capodistrienne d'Athènes.



Percer l'isthme de Suez, un enjeu stratégique

Assurer la possession exclusive de la mer Rouge à la France en la reliant à la Méditerranée, telle était l'ambition de Bonaparte. Ferdinand de Lesseps va concrétiser en partie ce rêve, sous l'œil inquiet des Britanniques.

Depuis la fin du XVIII^e siècle, l'ouverture d'une route de l'Inde par le percement d'un canal reliant la Méditerranée et la mer Rouge était à l'ordre du jour. Les ingénieurs de l'expédition de Bonaparte en Égypte, de 1798 à 1801, avaient entrepris un relevé de l'isthme de Suez et avaient conclu, à tort, à une différence de niveau entre les deux mers, ce qui rendait l'entreprise impossible. En 1838, une compagnie britannique avait ouvert une route terrestre et fluviale entre Alexandrie, Le Caire puis Suez. Elle impliquait une liaison par bateaux à vapeur entre Suez et l'Inde. Ceux qui adoptaient cette solution gagnaient 60 jours de voyage par rapport au contournement de l'Afrique par Le Cap. La première utilisation de ce passage par l'Égypte concernait avant tout le transport de courrier.

En France, les saint-simoniens reprirent l'idée d'un canal en créant en 1846 la Société d'études du canal de Suez. Ils essayèrent de mobiliser des compétences européennes, mais les recherches

aboutirent à trois projets divergents. Le premier, s'appuyant sur de nouveaux relevés, envisageait un tracé direct Suez-Méditerranée, le second proposait de passer par Le Caire, avec un pont-canal permettant de rejoindre le Nil, pour atteindre ensuite Alexandrie, le troisième concluait qu'une voie ferrée constituait la meilleure solution. Les Britanniques adoptèrent cette dernière idée en ouvrant une ligne entre Alexandrie et Le Caire terminée en 1856, puis une seconde ligne entre Le Caire et Suez en 1858 tandis que les saint-simoniens ne réussirent pas à lever des capitaux et ne cherchèrent même pas à obtenir une concession.

HENRY LAURENS
Titulaire de la chaire
Histoire contemporaine
du monde arabe
au Collège de France,
à Paris.

UNE ENTREPRISE FRANÇAISE

Un ancien diplomate français, Ferdinand de Lesseps, qui avait vécu en Égypte, reprit les études faites et, s'appuyant sur des relations anciennes, obtint du vice-roi d'Égypte Saïd Pacha une concession en 1854 qui fut confirmée en 1856. Elle l'autorisait à créer une Compagnie universelle du canal

CHRONOLOGIE

1859 Début du percement du canal de Suez par la compagnie créée par Ferdinand de Lesseps.

1869 Achèvement du canal de Suez, inauguré en présence des souverains européens.

1882 Révolte d'Arabi Pacha contre l'ingérence européenne. Occupation anglaise de l'Égypte.

1956 Nationalisation du canal de Suez par le président Nasser.

2015 Élargissement et doublement du canal de Suez.



DE AGOSTINI/LEEMAGE

Albert Rieger (1832-1905) a peint le canal à l'époque de son achèvement. En haut, on devine les pyramides de Gizeh. La vision souligne l'ampleur de la réalisation.

25 000 paysans égyptiens étaient réquisitionnés chaque mois pour creuser le canal à la main. Après 1864, des machines les remplacent.

de Suez qui réaliserait le percement de l'isthme et exploiterait le canal pour une durée de 99 ans après son inauguration. La concession ne comprenait pas seulement le percement de l'isthme, mais aussi la mise en valeur de l'ensemble de la région par la création d'un canal d'eau douce venu du Nil. Les Britanniques y virent immédiatement le danger de voir se constituer une sorte de colonie française en Égypte, tandis que les Ottomans considérèrent que le vice-roi n'avait pas les compétences nécessaires pour faire une telle concession.

Ferdinand de Lesseps voyagea inlassablement en Europe pour lever les objections et rassembler les fonds. Son but était d'avoir le plus possible d'actionnaires de différentes nationalités afin de rendre vraiment « universel » son projet. La souscription fut lancée en novembre 1858, mais la très grande majorité des souscripteurs étaient français et l'Égypte dut acheter toute la partie manquante du capital, ce qui constitua une charge alourdissant l'endettement du pays. La Compagnie universelle fut ainsi constituée à la mi-décembre 1858. Les travaux commencèrent officiellement en avril 1859. Ils reposaient avant tout sur une main-d'œuvre fournie par la corvée, pesant sur la paysannerie égyptienne.

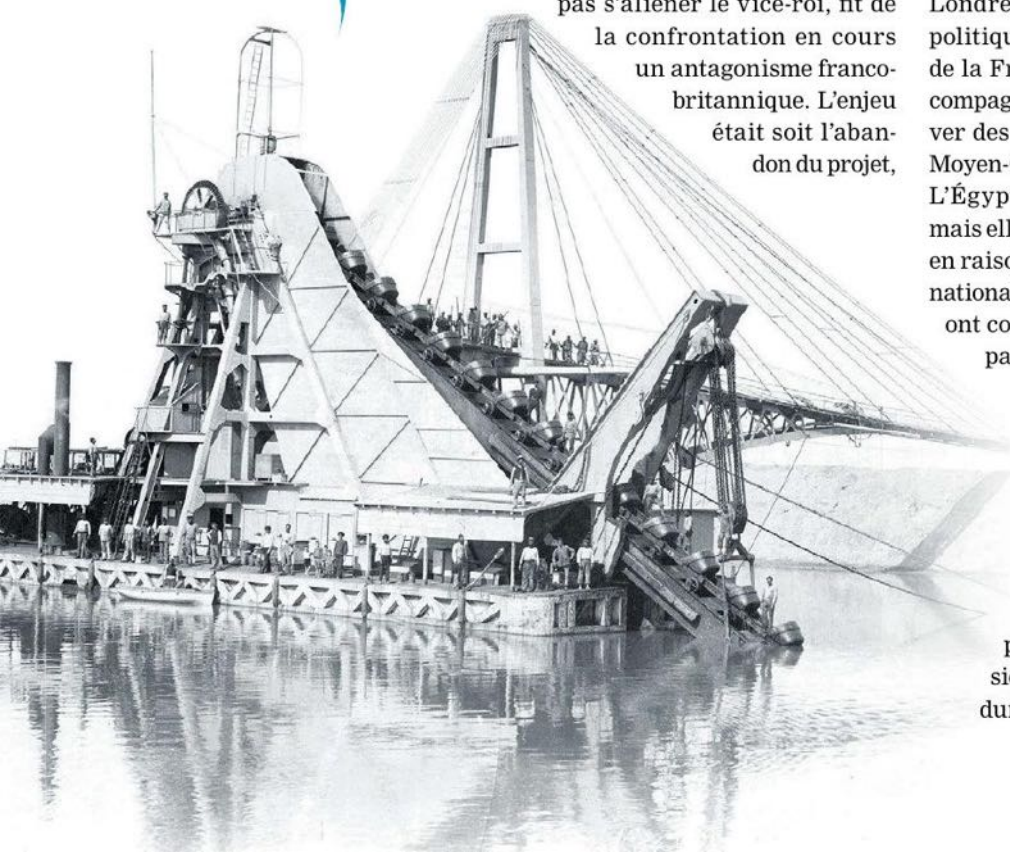
Afin de faire parvenir l'outillage nécessaire, une esquisse de port, nommé Port-Saïd, fut établie à l'extrémité méditerranéenne. C'est alors que les travaux connurent un coup d'arrêt. La Grande-Bretagne avait lancé une campagne internationale contre la corvée du canal, assimilée à l'esclavage, au moment où Saïd Pacha s'éteignait, le 17 janvier 1863. Le nouveau vice-roi, Ismaïl Pacha, sensible à l'argument, entendait modifier la concession tout en ne cédant pas aux pressions britanniques. Lesseps, qui ne voulait pas s'aliéner le vice-roi, fit de la confrontation en cours un antagonisme franco-britannique. L'enjeu était soit l'abandon du projet,

soit un changement de direction de la Compagnie du canal de Suez. En 1864, cette dernière et le gouvernement égyptien s'entendirent pour prendre Napoléon III comme arbitre. Rendu le 6 juillet 1864, son arbitrage fut largement favorable à Lesseps : le gouvernement égyptien dut payer une indemnité considérable pour l'abandon de la corvée et la restitution des terres mises en valeur ou devant être mises en valeur. S'appuyant sur l'arbitrage impérial, l'Égypte pouvait maintenant demander l'approbation de la concession par le gouvernement ottoman, ce qui fut acquis en 1866. La corvée fut remplacée par un recours à la mécanisation, l'un des grands progrès technologiques du XIX^e siècle. La Compagnie, qui manquait de capitaux, dut lever un grand emprunt en 1867. Les travaux furent achevés dans les délais impartis et le canal inauguré en novembre 1869, donnant lieu à des fêtes fastueuses.

LA MAINMISE DES BRITANNIQUES

Les débuts du trafic furent modestes. Le commerce britannique en représentait les trois quarts. En 1875, Ismaïl Pacha, très endetté, dut vendre au gouvernement britannique les actions détenues par l'Égypte, soit près de la moitié du capital. La Compagnie se comportait largement comme un État dans l'État. Mais si la direction restait française, il n'y avait plus de risque de la voir comme un instrument de la politique française, puisque la moitié du capital appartenait désormais aux Britanniques.

Le percement du canal de Suez a bien été l'objet d'un antagonisme franco-britannique lié au fait que la Compagnie représentait en soi une puissance locale considérable dotée d'un certain nombre de privilèges fiscaux. À juste titre, Londres y voyait la poursuite de cette grande politique méditerranéenne un peu brouillonne de la France d'après 1815. Il faudra attendre les compagnies pétrolières du XX^e siècle pour retrouver des investissements d'une telle ampleur au Moyen-Orient, avec des conséquences similaires. L'Égypte a financé une grande part du projet, mais elle a perdu l'essentiel de son investissement en raison de son endettement, d'où la rancœur du nationalisme égyptien, même si les villes du canal ont constitué rapidement une nouvelle part du pays. En 1882, les Britanniques occupèrent l'Égypte en révolution. La France tenta alors d'imposer une internationalisation de la voie d'eau, mais n'obtiendra qu'un résultat mitigé avec la convention de Constantinople de 1888 assurant aux navires le libre passage en temps de paix comme en temps de guerre. Le canal devint une artère vitale pour l'Empire britannique qui violera à plusieurs reprises la convention, en particulier durant les deux guerres mondiales. ■





Au Maghreb, la France se taille la part du lion

Au cours du XIX^e siècle et jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, les Européens font main basse sur l'Afrique du Nord, du Maroc à l'Égypte. Et l'essentiel du Maghreb devient une colonie ou un protectorat français.

La conquête et la colonisation du XIX^e siècle ont forgé une représentation des territoires du Maghreb comme ceux de l'autre, un autre radicalement différent, par sa religion, ses tribus toujours en guerres intestines, s'accommodant de la domination ottomane (à l'exception du Maroc), son commerce des captifs et sa guerre de courses. Les « Barbaresques » apparaissent comme ces régions dont l'Europe devait se protéger des razzias, des attaques de navires. Cette représentation ne doit pas faire oublier que les échanges commerciaux existaient bien. N'est-ce pas pour une dette impayée sur des livraisons de blé algérien que le consul de France reçut un coup de chasse-mouches, à l'origine de la conquête de l'Algérie ? De l'établissement de comptoirs commerciaux par les Portugais à Ceuta en 1415 et par les Espagnols à Oran en 1506 jusqu'à l'installation des Italiens à La Goulette, au nord de Tunis, au XVIII^e siècle, les relations furent suffisamment étroites pour qu'une langue franque méditerranéenne de communication, la lingua franca (voir page 26), soit utilisée pendant toute la période des régence ottomanes avant qu'elle ne fût abandonnée à la fin du XVIII^e siècle quand s'ouvrit la période des conquêtes.

Alors que l'Empire ottoman faiblissait, les Européens projetaient leurs rivalités nationales partout en Méditerranée. Depuis l'expédition de Bonaparte (1798-1801), les Français s'intéressaient de près à l'Égypte, relayés par les Britanniques qui entendaient relier leur empire des Indes par une route maritime en Méditerranée. Les Russes s'avançaient au-delà des détroits. Les Grecs conquéraient leur indépendance en 1830 sur les

Ottomans (voir page 110). La renaissance nationale et religieuse des Arabes, la Nahda, se répandit d'est en ouest à travers les réseaux d'écoles coraniques. Le pacha Méhémet-Ali, modernisateur de l'Égypte et admirateur de la France, écrasa le sultan d'Istanbul en 1832-1833.

UNE GUERRE TOTALE EN ALGÉRIE

Il ne faudrait pourtant pas croire que la prise d'Alger par la France et la conquête qui s'ensuivit s'inscrivaient dans un plan d'ensemble. Le roi Charles X, de plus en plus contesté en France, prit pour prétexte l'offense du représentant du sultan d'Istanbul à Alger, le dey Hussein, pour déclencher la guerre. Le général de Bourmont débarqua, le 14 juin 1830 à Sidi-Ferruch (à l'ouest d'Alger), avec 103 navires de guerre et 40 000 soldats. Le dey capitula le 5 juillet, les Ottomans étant incapables de voler à son secours, leur flotte ayant été détruite en 1827 à la bataille de Navarin, lors de la guerre d'indépendance grecque. Toutefois, la prise d'Alger ne sauva pas pour autant le régime de Charles X.

La France de Louis-Philippe resta pendant moins d'une décennie partagée entre deux politiques. Fallait-il se limiter à une occupation restreinte en tenant quelques villes portuaires de la côte ou bien fallait-il conquérir l'intérieur du pays, le tell ? La seconde option l'emporta. À l'est, l'artillerie de Damrémont pilonna Constantine en 1837. La médina fut ensuite gagnée rue par rue. À l'ouest, l'émir Abd el-Kader fédéra les tribus contre la France qui lui reconnut la souveraineté sur les deux tiers du tell algérien, tout le centre-ouest environ, lors du traité de Tafna en 1837. Mais la guerre reprit vite. Abd el-Kader s'appuya sur

En 1844, Horace Vernet peint la prise de la smala d'Abd el-Kader en 1843, alors que l'émir algérien, absent, ne se rendra qu'en 1847. L'œuvre, par sa date et ses dimensions (4,89 x 21,39 m), révèle l'objectif de propagande du roi des Français, Louis-Philippe.

JEAN-PIERRE PEYROULOU

Professeur agrégé et docteur en histoire. Spécialiste du Maghreb colonial, chercheur affilié à l'Institut des mondes africains.

CHRONOLOGIE

1830 Prise d'Alger par le général français de Bourmont.

1847 Reddition de l'émir Abd el-Kader en Algérie, envoyé en captivité en France.

1881 Établissement du protectorat français en Tunisie (traité du Bardo).

1911 Colonisation italienne de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque (Libye).

1912 Établissement du protectorat français au Maroc (traité de Fès).



Algérie, les étapes de la colonisation

■ Limite méridionale du tell

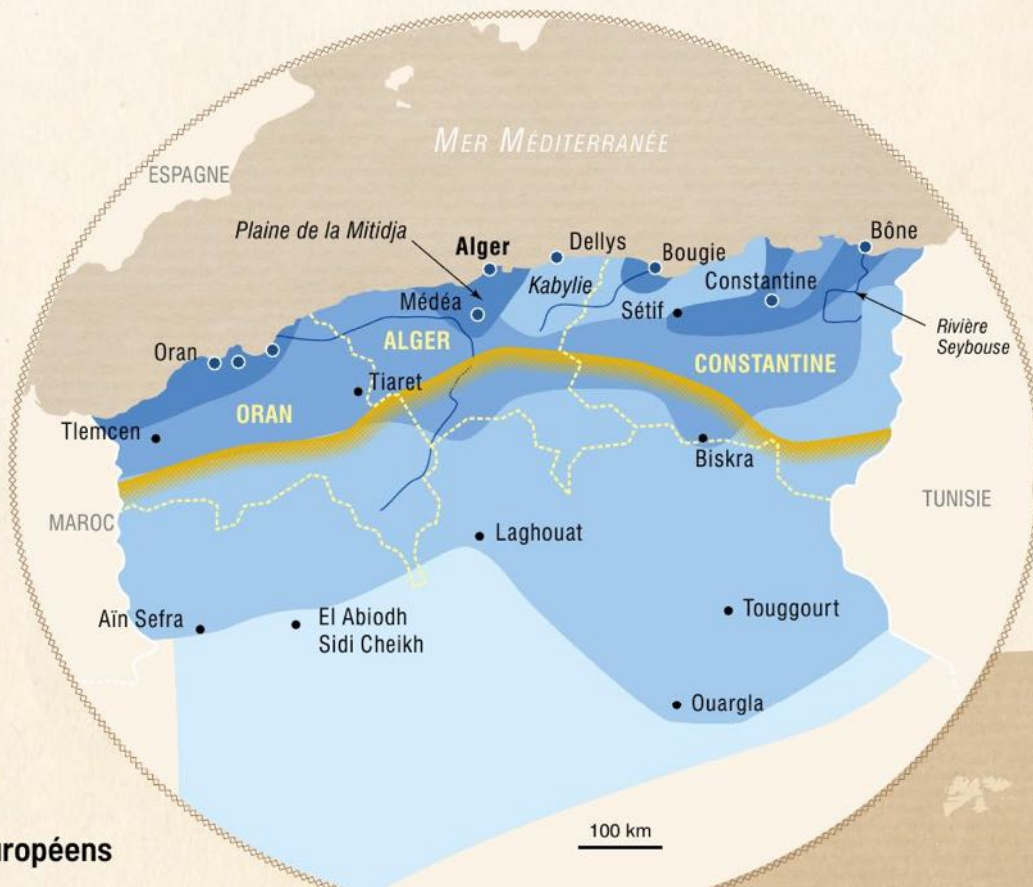
Occupation

- 1830-1835
- 1836-1840
- 1841-1848
- 1849-1870
- 1871-1900

Département (après 1848)

--- Limite

ORAN Nom



De l'Empire ottoman aux impérialismes européens

Le recul ottoman

Limites de l'empire

■ en 1700 ■ en 1900 ■ en 1914

Frontières en 1914

L'émergence de la souveraineté coloniale

Possessions françaises

■ en 1870 ■ en 1900

■ Possessions espagnoles en 1900

(1912) Date du début d'occupation et/ou de contrôle

● Zone de résistance

La situation en 1914

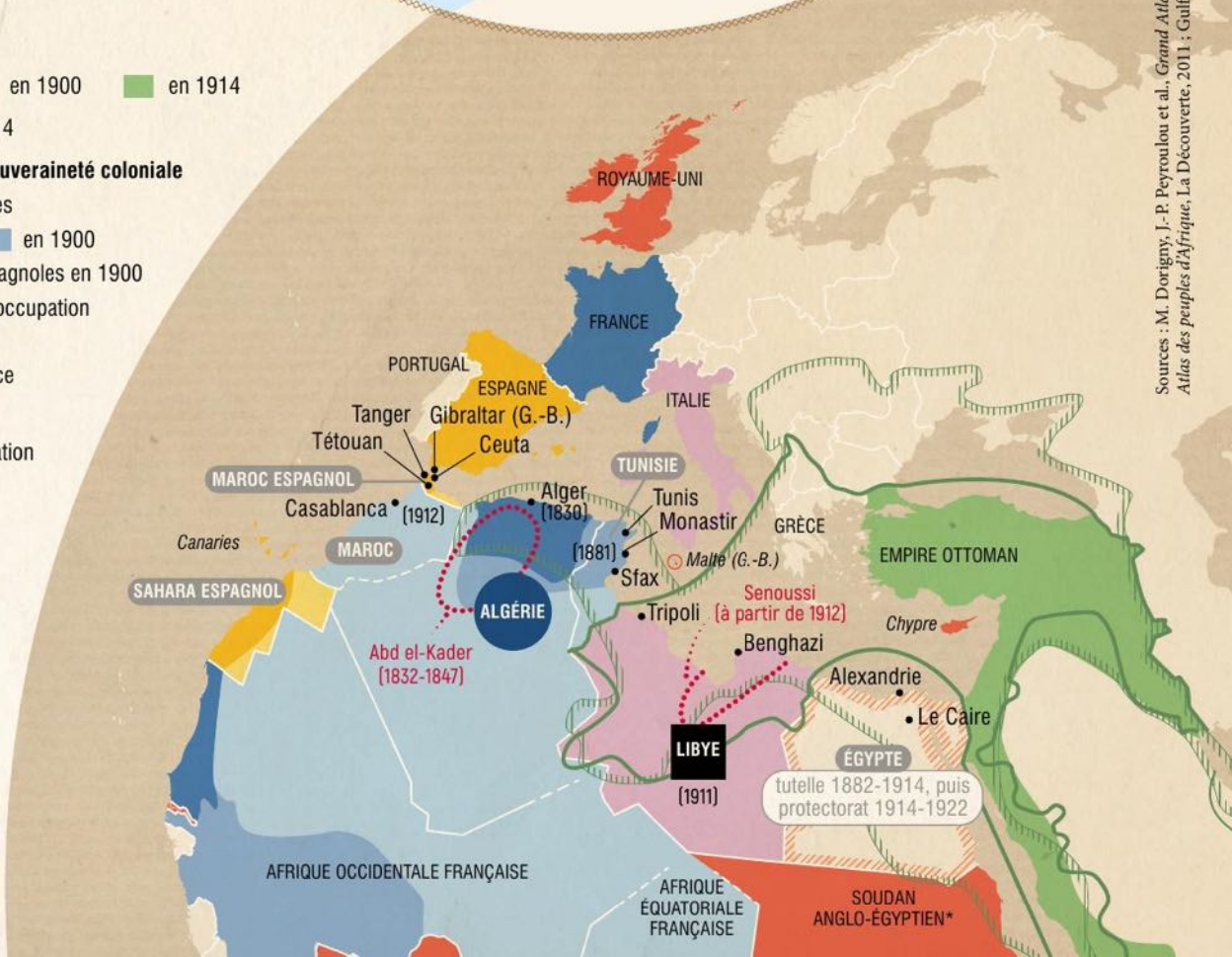
Territoire sous domination

- française
- espagnole
- italienne
- britannique

Statut

- Protectorat
- Département
- Colonie

* Condominium par l'accord du 19 janvier 1899



→ son prestige, sur sa légitimité religieuse, sur la volonté de résistance des populations pour créer un embryon d'État – dont l'Algérie indépendante se présente depuis 1962 comme l'héritière – et sur une armée organisée. Elle tint tête sept ans durant au général Bugeaud qui mena une guerre totale. Une partie de ses 100 000 soldats était rassemblée en « colonnes infernales » pratiquant la razzia et massacrant les villages, comme lors des guerres de Vendée pendant la Révolution. Horace Vernet peignit la prise de la smala d'Abd el-Kader en 1843 par le duc d'Aumale, le fils de Louis-Philippe. Ce très grand tableau d'Histoire, installé à Versailles, et représentant le campement des tentes de l'émir encerclé par les Français, popularisa la conquête de l'Algérie en métropole. Abd el-Kader se rendit.

Sur la lancée, en 1848, l'Algérie devint un territoire de la République, divisé en trois départements. On comptait 218 000 Français, Espagnols, Italiens et Maltais pour 2,6 millions d'Algériens à la fin du règne de Napoléon III. La colonisation foncière s'installait dans les plaines arrosées de la Mitidja et de la Seybouse. La République naturalisa collectivement les juifs d'Algérie en 1870

Avec La Famine en Algérie, Gustave Guillaumet livre un véritable tableau d'actualité, loin de la vision fantasmée de l'Orient. L'œuvre montre le sort fait aux indigènes colonisés. Présentée au Salon de 1869, elle sera mal reçue.

(décret Crémieux). Les musulmans pouvaient accéder à la citoyenneté française à la condition de renoncer à leur statut personnel en matière civile. Très peu le firent. En 1870, la Kabylie s'insurgea et, jusqu'en 1881, les Ouled Sidi Cheikh entretenirent la révolte dans le Sud. La conquête fut longue et difficile car les Algériens résistèrent pendant 50 ans. C'est une société épuisée, ayant perdu certainement un tiers de ses habitants par rapport à 1830 en raison de la guerre, de la faim consécutive à la destruction de sa société et des épidémies qui allait assister, sans moyen de défense, à un immense transfert de terres de sa paysannerie aux colons. Comment les autres pays du Maghreb réagirent-ils à ce bouleversement ?

LA CONQUÊTE ITALIENNE DE LA LIBYE

En 1835, les Ottomans reprirent le contrôle de la régence de Tripoli qu'ils avaient abandonnée au début du XVIII^e siècle. Mais ils restèrent éloignés des sociétés berbères et arabes. Celles-ci connurent un renouveau religieux à la suite de la prédication d'un musulman originaire de Mostaganem en Algérie, issu d'une grande famille chérifienne,

Mohammed Ben Ali el-Senoussi. De retour du pèlerinage de la Mecque, il établit en Cyrénaïque sa zaouia. La confrérie religieuse senoussi apparaissait comme un défi lancé aux Ottomans qui étaient suffisamment affaiblis dans les Balkans et au Levant pour que les Italiens en profitent. En 1911, alors que la France était occupée au Maroc, Giolitti, le chef du gouvernement, entreprit de conquérir la Libye.

Autant en Algérie, le dey et ses janissaires étaient étrangers à la société, autant, en Tunisie, le beylicat apparaissait comme une monarchie locale et dynastique, certes vassale de la Grande Porte, mais entretenant des liens étroits avec les chefs de tribus – ce qui n'empêchait pas de fréquentes révoltes, comme celle de 1864, contre la pression fiscale –, les grandes familles marchandes de Tunis, de Sfax, de Monastir, et les marchands italiens, maltais et français établis en Tunisie. La grande société tunisienne était déjà, au milieu du XIX^e siècle, la plus ouverte et cosmopolite des sociétés maghrébines. Sous l'effet de l'irrésistible montée en puissance de l'Europe au Maghreb, Ahmad Bey et ses successeurs, Muhammed Bey et Muhammad al-Saduq, voulurent faire de la Tunisie entre 1830 et 1881 un État patriotique sur le modèle français et égyptien : suppression de l'esclavage en 1846 (deux ans avant la France), accès des juifs à l'égalité juridique avec les musulmans, création d'une armée moderne, d'une école d'officiers et



MAX ROY

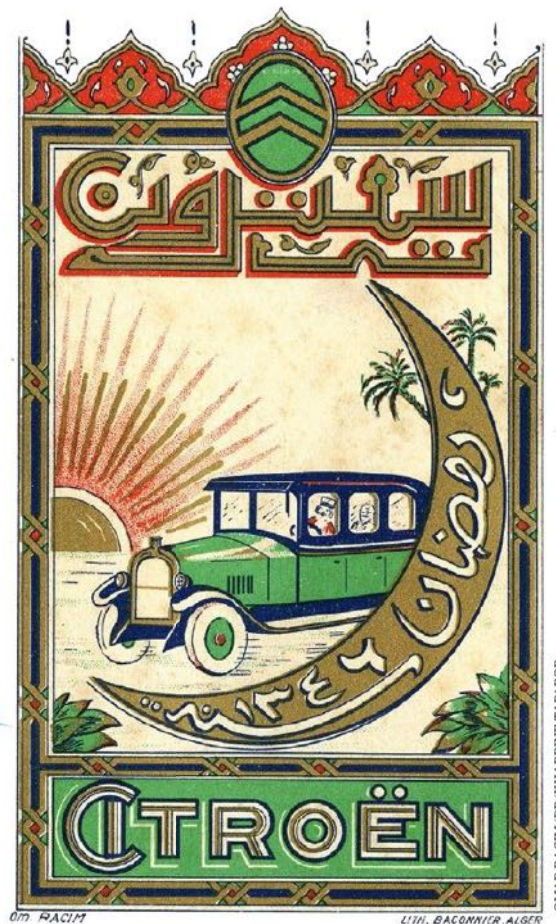
d'ingénieurs au Bardo, de manufactures de draps, doublement de l'impôt par tête. Mais surtout, sous la pression de la France, principal créancier de la Tunisie, le bey accepta une Constitution. Une assemblée de notables non élus limitait son pouvoir et avait même celui de le déposer. Surtout, la Constitution établissait que la justice civile était supérieure à celle du juge aux affaires religieuses. La Tunisie, à défaut de devenir une démocratie garantissant les libertés publiques, se dotait de la première Constitution civile du monde arabomusulman. C'est justement pour le rétablissement de cette Constitution supprimée par la France quand elle établit son protectorat sur la Tunisie, par le traité du Bardo du 12 mai 1881, que les élites nationalistes fonderont leur combat au tournant du siècle. Le Destour était justement le parti de la Constitution et ce n'est pas par hasard si aujourd'hui la Tunisie est le seul pays de la région ayant réussi sa transition démocratique depuis 2011 et ayant adopté une Constitution civile.

LE MARCHANDAGE DU MAROC

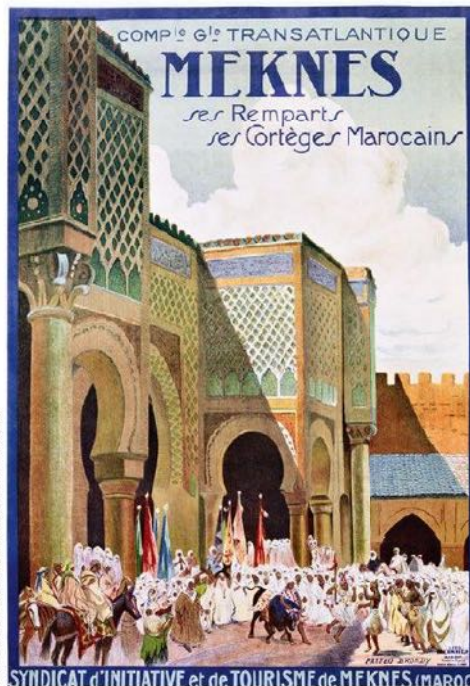
Au Maroc, si partout l'on priait le vendredi en son nom, le sultan ne gouvernait dans les faits que la côte. L'Atlas était le territoire des tribus berbères qui marchandaient leur indépendance contre la reconnaissance de l'autorité théorique et religieuse du souverain. À partir de 1850, le Maroc de Mulay Hasan puis de Mulay Hafiz passa peu à peu sous la coupe des Européens qui jouaient une partie serrée avec la souveraineté du pays. En 1853, les Anglais contraignirent le royaume à accepter l'ouverture à leurs produits tout en garantissant sa souveraineté. Les Espagnols prirent Tétouan en 1860 mais échouèrent à Tanger car les Britanniques entendaient rester les maîtres du détroit de Gibraltar. La France s'infiltra progressivement, d'une part en accordant sa protection à de nombreux Marocains qui échappaient ainsi à l'autorité du sultan, et d'autre part en prêtant de l'argent. Contre la fin de toute prétention en Égypte, l'Angleterre abandonna à son tour le Maroc à la France en 1904, au moment de l'Entente cordiale, à condition de laisser le Rif à l'Espagne. Il ne restait plus qu'à écarter l'Allemagne qui réclamait sa part d'empire pour que la Troisième République établisse son protectorat en 1911 sur le royaume chérifien. Lyautey devint le résident général du Maroc, réduisit la révolte des tribus berbères et honora le nouveau sultan Mulay Yusuf pour mieux établir l'influence française.

Il fallut 81 ans pour que l'essentiel du Maghreb devienne français et s'ouvre ainsi par la conquête, la diplomatie et l'argent au capitalisme colonial qui déposséda de nombreux paysans maghrébins de leurs terres. C'est en Algérie que la dépossession fut la plus massive et dramatique (500 000 hectares furent livrés à la colonisation entre 1881 et 1914), en particulier dans la Mitidja et dans l'Oranais

Cette publicité tunisienne (1920) est due au miniaturiste et calligraphe algérien Omar Racim (1884-1959).



OMAR RACIM / DR. KILABINE TAPABOR



MATTEO BRONDI / CORBIS / GETTY IMAGES

Vétérinaire militaire et peintre français, Matteo Brondy arriva au Maroc en 1915. Installé à Meknès quelques années plus tard, il dessine des affiches pour y promouvoir le tourisme (1927).

viticole dont le vin était expédié en métropole. Cette dépossession foncière s'accompagna d'un remodelage complet des structures sociales et familiales de la société algérienne, d'un code pénal et de civilité d'exception, l'indigénat, et d'un peuplement européen en forte augmentation. Entre 1872 et 1911, la population européenne passa de 245 117 à 752 043 habitants, vivant essentiellement dans les villes. L'Algérie se transformait en vaste chantier. Alger la Blanche, symbole du génie urbain et colonisateur, éblouissait tellement la France coloniale de sa lumière qu'elle n'en voyait plus les Maghrébins. ■

PIERRE BLANC

Enseignant-chercheur
en géopolitique
à Sciences-Po
Bordeaux et Bordeaux
Sciences agro.

MARIA CORTE

Illustratrice.

Une île sous le vent de l'Histoire

Cette île aux confins de trois continents était trop bien placée et loin d'être inexpugnable pour rester à l'écart du balai des invasions qui ont jalonné l'Histoire. Les arrivants successifs y ont convoité sa richesse, le cuivre notamment, dont le nom en grec (*kupros*) sera son éponyme, qui permettra le rayonnement des peuplements mycéniens et minoens. Ils ont aussi laissé des joyaux architecturaux, comme les fortifications vénitiennes de Nicosie. Ils ont enfin diffusé leur culture, la grecque bien sûr, mais aussi la turque parvenue plus tard. En effet, inquiet de voir cette petite île rester indépendante dans une Méditerranée devenue ottomane, le sultan la fit basculer dans son escarcelle en 1571. Chypre l'hellénique devint pour partie turque, via l'envoi de colons turcs ou la turquisation de Grecs de l'île.

La géostratégie britannique

Affaiblis à la fin du XIX^e siècle, les Ottomans durent offrir le contrôle de l'île à la thalassocratie britannique, soucieuse de sécuriser sa route des Indes. En échange du soutien accordé à la Sublime Porte contre les troupes russes, la Couronne obtint l'administration de Chypre en 1878, qui devint sa colonie en 1914. Situées à quelques encablures du Proche-Orient et de ses réserves pétrolières, les bases britanniques d'Akrotiri et Dekhelia allaient faire de l'île une sorte de porte-avions essentiel pour contrôler la région, surtout avec la montée des turbulences régionales après la Seconde Guerre mondiale. En 1956, après la consécration de Gamal Abdel Nasser en Égypte, qui défiait Londres, le Premier ministre britannique Anthony Eden s'exprima alors sans ambages : « Sans Chypre nous ne pouvons pas avoir des installations sûres pour protéger nos fournitures en pétrole. Et si nous n'avons pas de pétrole, il y aura du chômage et de la faim en Grande-Bretagne. »

Les limites du *divide and rule*

Mais la géostratégie britannique allait se heurter à l'air du temps marqué au sceau de l'émancipation des peuples. Au début des années 1950, les Chypriotes grecs, de loin majoritaires, exprimèrent leur volonté de devenir indépendants, mais dans le cadre d'une union (*Enosis*) avec la Grèce. Ce projet ne pouvait pas recueillir l'assentiment des Chypriotes turcs qui craignaient d'être dilués. Leurs leaders opposèrent un projet de division (*Taksim*) de l'île soutenu par Ankara, le Président turc proposant en 1957 que le Nord soit contrôlé par son pays. Croyant que leur présence allait être favorisée par ces dissensions intercommunautaires, les Britanniques usèrent comme ailleurs (Palestine, Inde, Rhodésie, etc.) du *divide and rule* (diviser pour régner). Ce faisant, la violence s'empara de l'île : la milice chypriote grecque EOKA et le groupe chypriote turc Volkan s'affrontèrent au point que Londres décida finalement d'accorder l'indépendance à l'île en 1959.

CHYPRE COUPÉE EN DEUX

Indépendance et sécession

Cette indépendance était toutefois bien fragile. L'État qui fut constitué participait d'un régime fédéral associant deux communautés qui venaient de s'affronter. Loin d'apaiser les relations intercommunautaires, la Constitution fut jugée inique par les Chypriotes grecs. Quand le président Makarios la remit en question en décembre 1963, une vague de violences s'empara de l'île jusqu'à l'été 1964 et déboucha sur la sécession des Chypriotes turcs qui quittèrent les institutions politiques de la république et se retirèrent dans des enclaves où ils vécurent sans liens avec la communauté grecque jusqu'en 1974. Cependant, les desseins stratégiques d'Ankara n'étaient pas totalement réalisés : l'île restait dirigée par les Chypriotes grecs, avec le risque qu'elle soit intégrée un jour à la Grèce qui demeurait sa rivale.

Division définitive ?

En juillet 1974, le coup d'État, fomenté par la junte d'Athènes contre Makarios, que les militaires grecs et la CIA trouvaient subversif, fournit un prétexte à Ankara pour intervenir sur l'île et prévenir un encerclement hellénique. En vertu du traité de garantie signé lors de l'indépendance, qui permettait aux puissances garantes d'intervenir en cas de remise en question du statu quo, Ankara envoya son armée avec un mobile avoué, celui d'y protéger la communauté musulmane de l'île, et une motivation plus secrète, celle de contrôler une île qui faisait face à ses principaux ports militaires et de commerce. Cette intervention de l'armée turque durant les mois de juillet et août 1974 entraîna alors des transferts massifs de population. Environ 200 000 Chypriotes grecs étant chassés de la partie septentrionale de l'île pendant que 40 000 Chypriotes turcs étaient invités par Ankara à se rendre dans le Nord. Depuis, les deux communautés de l'île sont séparées. Ni les nombreuses négociations, ni l'adhésion à l'Europe n'ont pu remettre en question ce tragique statu quo.

Chronique du naufrage de l'Empire ottoman

Confronté à la montée des nationalismes et au colonialisme européen, l'Empire ottoman résiste pour survivre à la Première Guerre mondiale. Il donne naissance à la Turquie, une république laïque qui se rêve homogène.

Lorsque, durant l'automne 1914, l'Empire ottoman entra dans la Première Guerre mondiale aux côtés du Reich allemand et de l'Empire austro-hongrois, la mer Méditerranée avait depuis longtemps cessé d'être le « lac ottoman » qu'elle était devenue au XVI^e siècle. Il avait fallu néanmoins attendre le XIX^e siècle pour assister à une véritable « démédierranéisation » de l'empire : d'abord avec la perte de la Grèce (1832), de Chypre (1878) et de la Crète (1898), « tours » ottomanes en Méditerranée orientale ; ensuite, par l'effondrement de l'empire dans les Balkans, rythmé par la guerre russo-ottomane de 1877-1878 et les guerres balkaniques (1912-1913). L'Afrique du Nord, pour une part encore ottomane sur le papier, n'avait pas résisté, en Algérie et en

ALEXANDRE TOUMARKINE

Historien, professeur à l'Institut national des langues et civilisations orientales, à Paris.

Le sultan ottoman est contesté à l'intérieur pour son despotisme.

En 1908, une révolution éclate sous la houlette du Comité union et progrès (manifestation à Smyrne, 1908).

Tunisie, à la conquête française, ni, en Égypte, à l'émancipation de Méhémet-Ali, puis à l'instauration d'un protectorat britannique (1914). Tardivement venue à l'aventure coloniale, l'Italie avait sonné l'hallali en 1911-1912, avec la conquête de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque (Libye).

Sans marine de guerre efficace, l'Empire ottoman avait perdu le principal outil de son rayonnement méditerranéen. Un premier réarmement naval opéré sous le règne du sultan Abdülaziz (1861-1876), était pourtant resté sans effet. Après la révolution des Jeunes-Turcs (juillet 1908), et sous la houlette de leur parti nationaliste, le Comité union et progrès (CUP), une Ligue navale ottomane fut créée en 1909. Elle avait acheté par souscription publique plusieurs navires de guerre. Les deux premiers furent des cuirassés allemands, rebaptisés *Hayrettin* (Khayr al-Din Barberousse) et *Turgut Reis* (Dragut), du nom des deux plus célèbres corsaires et amiraux ottomans. Symboles de la domination turque de la Méditerranée au XVI^e siècle, ils avaient gouverné Alger et la Tripolitaine. Mais c'est autour de deux autres navires de guerre achetés à l'Allemagne, le *Göeben* et le *Breslau*, que se décida alors symboliquement l'entrée en guerre ottomane en 1914. Leur livraison donna lieu, en août, à une haletante course poursuite anglo-allemande en Méditerranée. Les hostilités s'ouvrirent véritablement en mer Noire quand la flotte ottomane bombardera des ports russes le 29 octobre 1914.

LIVRÉ AUX FORCES DE L'ENTENTE

Lors de la Grande Guerre, l'Empire ottoman affronta également les deux grandes puissances méditerranéennes qu'étaient devenues – à travers leur marine, mais aussi leur domination coloniale de l'Afrique du Nord – la France et la Grande-Bretagne. Par les accords secrets Sykes-Picot (1916), celles-ci entendaient mettre définitivement fin à toute présence ottomane dans l'est du bassin, en se partageant le Proche-Orient par zones d'influence. L'armistice de Moudros ➔



BRIDGEMAN.COM

CHRONOLOGIE

1912-1913 Première guerre balkanique. Victoire de la Ligue balkanique face aux Ottomans.

1918 Armistice de Moudros. Début du processus de dissolution de l'empire.

1919-1922 Guerre d'indépendance turque. Fin du sultanat ottoman.

1923 Traité de Lausanne. précisant les frontières de la nouvelle Turquie.

1923-1924 Grand échange de population turco-grec.

De l'Empire ottoman à la Turquie

■ Empire ottoman en 1914

Les frontières de la Turquie de 1923

--- Limite fixée par le Pacte national (janvier 1920)

■ Territoire turc selon le traité de Sèvres (août 1920)...

/// dont territoire kurde autonome

■ Territoire défini par le traité de Lausanne (juillet 1923)

Les irrédentismes grec et arménien

--- Revendications lors de la conférence de la paix (1919)

/// Projet d'Arménie indépendante (août 1920)

/// Région attribuée à la Grèce par le traité de Sèvres

Les puissances occidentales

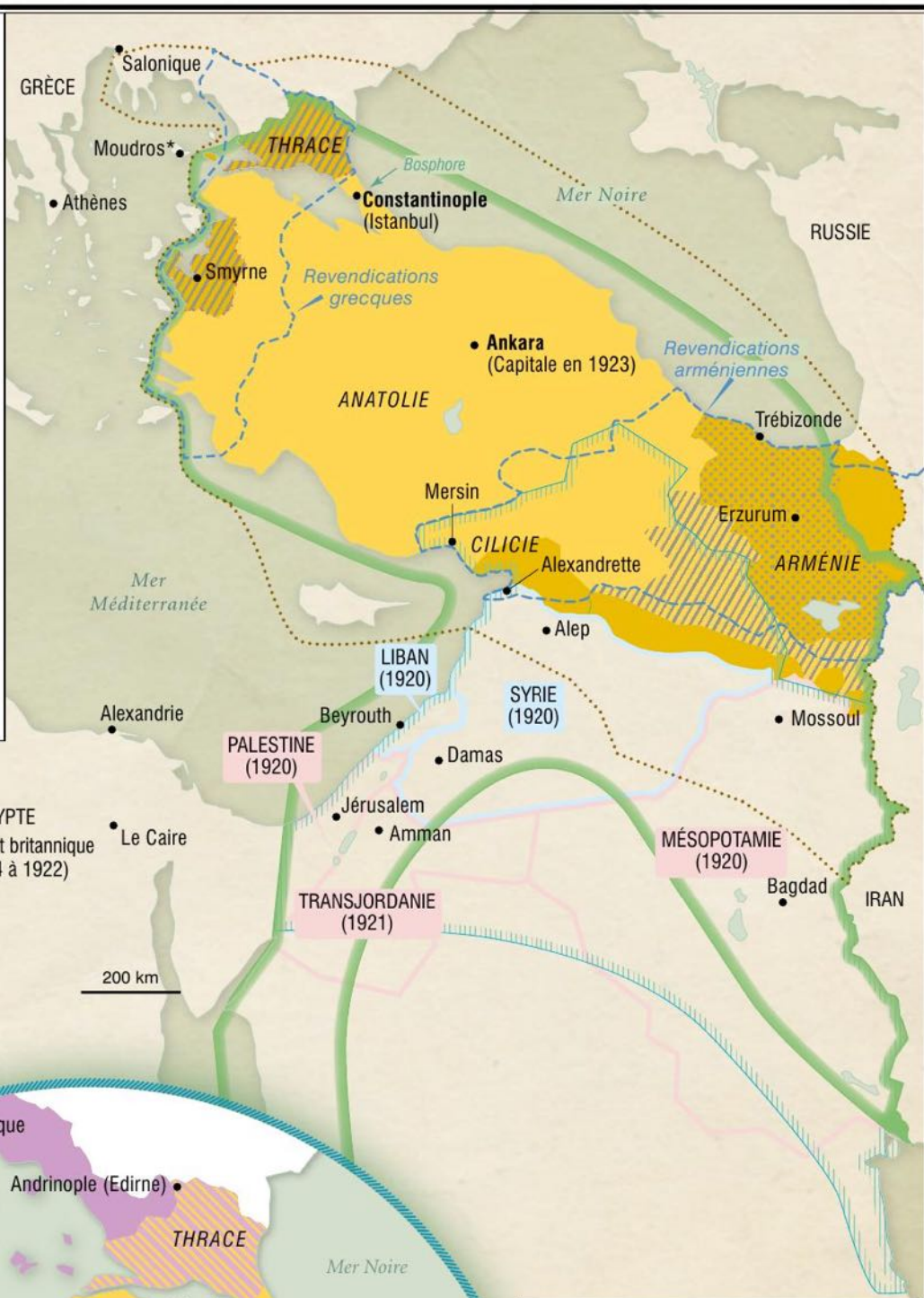
■ Territoire concerné par les accords Sykes-Picot (1916)

Mandat de la Société des nations attribué à

■ la Grande-Bretagne ■ la France

* Armistice signé entre l'Empire ottoman et les Alliés en octobre 1918

Sources : G. Duby, *Grand Atlas historique*, Larousse, 2008 ; P. Rekacewicz ; *Le Monde diplomatique* ; Bibliothèque Nubar ; compilation La Vie-Le Monde © LA VIE / LE MONDE



La guerre gréco-turque (1919-1922)

Territoire

■ grec ■ ottoman ■ italien

■ Territoires ottomans cédés à la Grèce lors du traité de Sèvres (août 1920)

Offensive grecque

→ Progression du corps expéditionnaire grec

--- Ligne de front en août 1921

.... Ligne de front en août 1922

→ Contre-offensive turque (août-septembre 1922)

Batailles

★ Victoire grecque ★ Victoire turque

Source : compilation La Vie-Le Monde © LA VIE / LE MONDE



→ (30 octobre 1918), qui mit fin à la guerre sur les divers fronts ottomans, ne signa pourtant pas la mort de l'empire. Son texte posait le principe d'une autonomie des provinces arabes ottomanes, du Levant jusqu'au Golfe et à la Mésopotamie. Moudros autorisait une occupation de « points stratégiques du territoire ottoman ». C'est à partir de cette clause, et de ses interprétations divergentes par les camps des vaincus et des vainqueurs, que s'établit le démembrement – *de facto*, puis *de jure* avec le traité de Sèvres du 10 août 1920 – de l'Empire ottoman. Et c'est contre ce même démembrement que se construisit le révisionnisme turc.

Les occupations alliées commencèrent dès novembre 1918, à Mossoul, mais également sur les côtes méditerranéennes, à Mersin et Alexandrette, et surtout dans la capitale, à Constantinople. Les dirigeants ottomans entendaient diviser les Alliés, jouant alternativement les uns contre les autres, pour isoler les plus intransigeants ou menaçants. Ils appliquaient ainsi la tactique qui fut celle de leur diplomatie depuis la fin du XVIII^e siècle et tant que la « question d'Orient » excitait les ambitions des puissances européennes. Ce qui faisait rager les dirigeants ottomans, c'était le mouillage dans le Bosphore du croiseur *Averoff*, fleuron de la marine grecque, dont l'acquisition en 1909 avait été à l'origine, par réaction, de la fondation de la Ligue navale ottomane. D'autant que l'*Averoff* comme les troupes d'occupation helléniques étaient accueillis avec enthousiasme par la population grecque de la capitale. Ce qui inquiétait aussi les officiels

ottomans, c'était l'arrivée en Cilicie de la Légion arménienne, unité de la Légion étrangère formée de volontaires, et qui comprenait des survivants du génocide perpétré en 1915 par le gouvernement des Jeunes-Turcs. La perspective d'une revanche des minorités grecque et arménienne, synonyme d'une parcellisation de l'Anatolie, faisait peur.

LE SOULÈVEMENT KÉMALISTE

Cette revanche aurait permis en effet de donner une traduction concrète aux revendications irrédentistes que des représentants de ces minorités exprimèrent à la conférence de la paix, ouverte à Paris en janvier 1919. Ces revendications prenaient appui sur l'existence d'États grec et arménien (dans le Caucase du Sud). Le pouvoir ottoman plaçait ses espoirs dans la dynamique créée par le wilsonisme. La vision politique que le président américain Woodrow Wilson proposait, depuis janvier 1918 dans son adresse au Congrès (discours des 14 points), entendait reconstruire l'ordre international sur la base du principe d'auto-détermination des peuples. En Europe orientale, au Moyen-Orient, comme en Chine ou en Inde, tous les acteurs utilisaient la rhétorique du wilsonisme.

Mi-mai 1919, le débarquement à Smyrne d'un corps expéditionnaire hellénique raviva le sentiment national turc. Mustafa Kemal, militaire opposé au démembrement de l'Anatolie et à l'occupation étrangère, put ainsi mobiliser derrière lui la population masculine musulmane, pourtant épuisée par un effort de guerre interminable,

En 1924, à Brousse, Mustafa Kemal, président de la jeune République turque, célèbre les deux ans de la libération de la ville qui avait été occupée par les Grecs en 1920.



car enrôlée dans la défense de l'empire depuis les guerres balkaniques. En 1919, ce qui restait de l'armée ottomane était surtout cantonné dans le nord-est de l'Anatolie, pour faire face à l'Arménie. La lutte contre l'armée hellénique sera longtemps, pour cette raison, une guerre de guérilla menée par des bandes armées et des milices musulmanes, avant que ne soit reconstituée une armée régulière.

Qualifié de « guerre de libération » par les kémalistes, et de « Grande Catastrophe » par les Grecs, finalement vaincus, le conflit opposa aussi, de 1919 à 1921, en Cilicie cette fois, les kémalistes aux Français qui occupaient la région et finirent par restituer le territoire. Il prit en outre la forme d'une guerre civile entre les communautés de l'empire, mais également entre les partisans du sultan et du gouvernement d'Istanbul d'un côté, et ceux du gouvernement parallèle kémaliste d'Ankara de l'autre. Du point de vue ottoman, ce n'est pas la Grande Guerre qui se terminait en 1918 ; c'est une « guerre de dix ans » qui prenait fin, en 1922, avec la victoire turque sur l'armée grecque.

Le 1^{er} septembre 1922, au lendemain d'une victoire ultime et décisive contre l'armée grecque en Anatolie occidentale, Mustafa Kemal harangua ses troupes en leur désignant la Méditerranée comme objectif primordial. La cible était en fait Smyrne (Izmir) que les armées kémalistes atteignirent une semaine plus tard. C'était donc bien la mer Égée que visait Kemal, de manière métonymique. Cette confusion voulue n'était pas si nouvelle pour l'Empire ottoman, dans le cadre de la question d'Orient. Car depuis la défaite de Tcheshmé contre la flotte russe en 1770, la mer Égée était devenue un enjeu maritime majeur ; que cela concernât la descente de la marine impériale russe vers les mers chaudes ou la revendication des côtes ottomanes égéennes par la Grèce ou l'Italie.

L'ABANDON DES PROVINCES ARABES

La perte du Levant méditerranéen était, elle, en germe dans le renoncement ottoman à la quasi-totalité des provinces arabes, accepté dès l'armistice. Cela facilita la mise en place au Proche-Orient de mandats de la Société des nations (SDN), donnés en juin 1919 à la France et à la Grande-Bretagne. Ceux-ci furent définis lors de la conférence interalliée de San Remo (avril 1920). Le tardif traité de Sèvres (août 1920), qui devait statuer sur le sort de l'Empire ottoman, les entérina. Les nationalistes turcs, majoritaires dans la dernière Assemblée ottomane élue en 1920, acceptèrent ces pertes, et ne furent, en réalité, pas mécontents de voir deux puissances européennes briser le rêve du jeune nationalisme arabe. Le Pacte national, qu'ils adoptèrent le 28 janvier 1920, trace la frontière méridionale du futur État turc, là où cessent les territoires non occupés au moment de l'armistice et comprenant une majorité « turque ». Au terme de la guerre d'indépendance, le traité de Lausanne

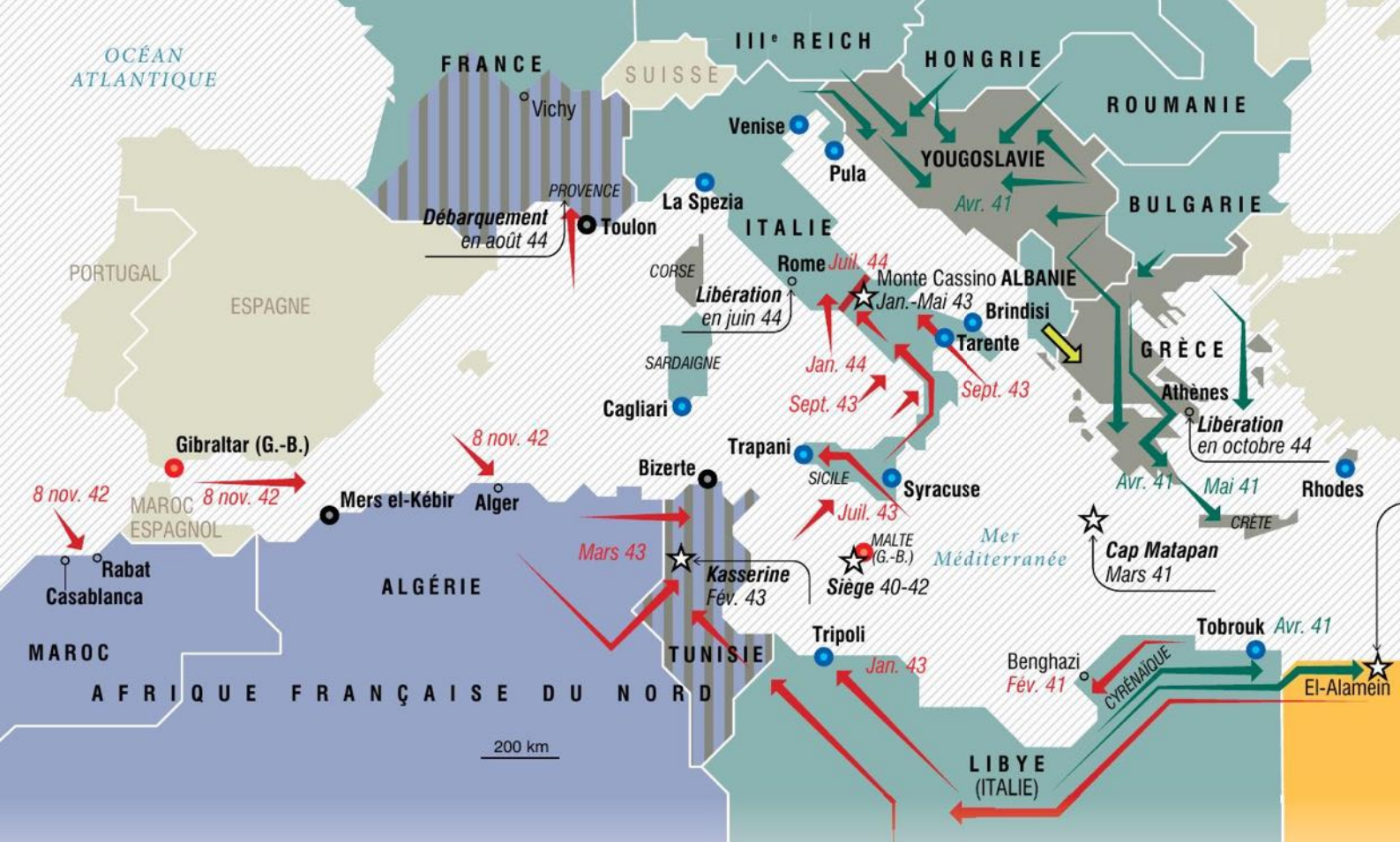


La création en 1923 de l'État-nation turc entérine le processus déjà en cours d'homogénéisation des populations : entre 1912 et 1924, 1,2 million de Grecs auraient quitté la Turquie et près de 4 millions de musulmans la Grèce (ci-dessous des réfugiés turcs pris en charge par le Croissant-Rouge en 1923).

(24 juillet 1923) confirma cette cession, en réservant deux dossiers pour un règlement ultérieur : le sandjak d'Alexandrette et la province de Mossoul.

Le révisionnisme turc était antérieur au soulèvement anatolien de 1919. Cependant, celui-ci lui donna une cohérence diplomatique, et surtout la force des victoires militaires acquises contre les Grecs. Les kémalistes utilisèrent le soutien bolchévique comme un épouvantail pour amener les Alliés à composer. Ils obtinrent d'abord une reconnaissance internationale, de la France et de l'Italie notamment, puis parvinrent à mettre fin au bicéphalisme diplomatique, en excluant le gouvernement d'Istanbul des négociations de Lausanne. Leur refus, finalement victorieux, des clauses du traité de Sèvres, qui traçait en Anatolie des zones d'influence alliées, octroyait Izmir et son hinterland à la Grèce qui les occupait déjà, étendait l'Arménie caucasienne en Anatolie orientale, et, enfin, envisageait de créer un foyer kurde au Moyen-Orient et un foyer juif en Palestine, devint un exemple à méditer, au Proche-Orient comme en Europe. La droite et l'extrême droite nationalistes allemandes, tentées par le recours à la violence en 1923 pour effacer le « diktat » du traité de Versailles, ne s'y trompèrent pas en voyant dans le combat de Mustafa Kemal une source d'inspiration.

L'Empire ottoman disparut entre novembre 1922 (fin du sultanat), octobre 1923 (proclamation de la république) et mars 1924 (abolition du califat). Ce fut la fin d'un empire pluricommunautaire et multiconfessionnel, remplacé par un État-nation turc en Thrace et en Anatolie, ainsi que par des mandats franco-britanniques sur le Proche-Orient. L'homogénéisation ethnique, entamée pendant la guerre de 10 ans, fut parachevée par le grand échange de population turco-grec de 1923-1924. Celui-ci, posé par le traité de Lausanne, définit les « Turcs » et les « Grecs » selon des catégories religieuses (musulmans ou chrétiens orthodoxes), de même, le traitement des minorités dans la plupart des États post-ottomans pointa la dimension religieuse des nouvelles identités nationales. ■



1940, la Méditerranée entre dans la guerre

Considérée comme secondaire ou, au contraire, comme un enjeu majeur, la guerre en Méditerranée a suscité la controverse. Elle a mobilisé sur les deux rives, durant cinq ans, des combattants de tous horizons.

JULIE LE GAC

Maîtresse de conférences en histoire contemporaine à l'université Paris-Nanterre.

La Seconde Guerre mondiale éclate en Méditerranée le 10 juin 1940, lorsque l'Italie mussolinienne, rêvant de renouer avec la grandeur de l'Empire romain et convoitant les possessions coloniales de la Grande-Bretagne et de la France, leur déclare la guerre. Elle attaque alors une armée tricolore déjà exsangue. L'effondrement brutal de la France fragilise la position des Britanniques qui considèrent la Méditerranée comme une voie de communication essentielle avec l'Inde, *via* le canal de Suez. Après avoir détruit, le 3 juillet 1940, la flotte française de Mers el-Kébir de crainte – non sans raison – que celle-ci ne soit réquisitionnée par les forces de l'Axe, les Britanniques s'efforcent de maintenir cette artère ouverte à partir de leurs possessions coloniales de Gibraltar, Malte, Chypre et de leurs bases en Égypte. Ainsi, la lutte pour

le contrôle de la Méditerranée est d'abord une affaire italo-britannique. Si les confrontations navales directes, peu nombreuses, tournent rapidement à l'avantage de la Royal Navy, qui défait la Regia Marina à Tarente en décembre 1940 et au cap Matapan en mars 1941, une dévastatrice bataille des convois fait rage. Clé de voûte du système de défense naval et aérien britannique, en raison de sa situation stratégique entre la Sicile et la Tunisie, Malte est soumise dès le 11 juin 1940 à de violents bombardements aériens ainsi qu'à un puissant blocus maritime. Mussolini prend également l'initiative d'une « guerre parallèle » menée indépendamment de l'Allemagne sur les deux rives de la Méditerranée. En septembre 1940, il envahit l'Égypte depuis la Cyrénaïque. En dépit d'une imposante supériorité en hommes, les succès initiaux italiens sont rapidement renversés par

CHRONOLOGIE

10 juin 1940 Déclaration de guerre de l'Italie à la France et à la Grande-Bretagne.

6 avril 1941 Invasion de la Grèce et de la Yougoslavie par l'armée allemande.

8 novembre 1942 Débarquement allié en Afrique du Nord : opération « Torch ».

Septembre 1943 Débarquement allié en Italie et armistice italien.

2 mai 1945 Capitulation des troupes allemandes en Italie. Fin de la Seconde Guerre mondiale en Méditerranée.



Le théâtre des opérations

Territoire dépendant

- de l'Axe
- du gouvernement de Vichy
- de la Grande-Bretagne
- Territoire occupé par l'Axe entre 1941 et 1943
- État neutre

Offensive

- de l'Axe
- des Alliés

Principales bases

- italiennes
- françaises
- britanniques

Guerre italo-grecque (décembre 1940)

Bataille

Frontières de 1940

Sources : J. Le Gac ; Encyclopædia Universalis
© LA VIE / LE MONDE

les Britanniques qui s'emparent, le 6 février 1941, de Benghazi en Libye. En octobre 1940, l'invasion italienne de la Grèce depuis de l'Albanie se heurte à l'âpre défense de l'armée grecque.

Ces échecs provoquent l'internationalisation de la guerre en Méditerranée dès la fin de l'année 1940. La crainte d'une menace pour le flanc sud de ses armées lors de l'invasion de l'URSS et la peur de l'effondrement de l'armée italienne convainquent en effet Hitler d'intervenir sur ce théâtre jugé secondaire. En mer, l'envoi en décembre 1940 du 10^e corps aérien puis d'une vingtaine de sous-marins accroît la domination de l'Axe dans la bataille des convois, comme en témoignera la destruction de 10 des 15 navires du convoi britannique « Pedestal », destiné à ravitailler Malte, en août 1942.

LE PREMIER DÉBARQUEMENT ALLIÉ

Sur terre, Rommel prend, en février 1941, la tête de l'Afrikakorps en Afrique du Nord et engrange des succès spectaculaires qui contribuent à forger la réputation du « renard du désert ». Le 6 avril 1941, la Wehrmacht envahit la Yougoslavie et la Grèce. La première cède en 13 jours, tandis que le soutien britannique ne permet que de retarder la victoire allemande en Grèce, acquise sur le continent puis en Crète le 28 mai 1941. Les armes ne se taisent pas pour autant : face à une occupation brutale, les partisans yougoslaves et les résistants grecs, constitués en maquis et soutenus par les Alliés, multiplient les actions de sabotage et de guérilla.

Du côté des Alliés, la stratégie méditerranéenne se dessine pas à pas, souvent par défaut. Le renfort des États-Unis en mer permet tout

d'abord de desserrer l'étau autour de Malte à l'automne 1942. Les Britanniques finissent par convaincre les Américains de l'opportunité d'ouvrir un second front en Méditerranée, une stratégie périphérique destinée à éliminer l'Italie de la guerre et à atténuer la pression exercée sur l'URSS. Mais c'est surtout l'impératif d'action, dans l'attente du débarquement dans le nord-ouest de la France, qui préside au débarquement allié en Afrique du Nord le 8 novembre 1942. La réussite de cette opération « Torch », quelques jours après la première victoire d'envergure des Britanniques contre les Allemands à El-Alamein (Égypte), marque un tournant et contraint l'Afrikakorps à évacuer l'Afrique du Nord en mai 1943.

VERS LA LIBÉRATION DE L'EUROPE

Le débarquement permet aussi la reconstruction depuis l'Afrique du Nord d'une armée française largement coloniale qui, aux côtés des Français Libres, participe à la libération de l'Europe. Ce succès encourage en effet les Alliés à poursuivre le combat sur l'autre rive. Le 10 juillet 1943, ils envahissent la Sicile, puis, en septembre, la péninsule italienne. Deux objectifs majeurs sont alors atteints : le contrôle de la Méditerranée et la défaite de l'Italie. Dans les montagnes des Abruzzes, la stratégie défensive allemande contraint néanmoins les Alliés à une éprouvante guerre d'usure. Les échecs répétés devant Monte Cassino (sud du Latium) témoignent de leur impuissance. Si l'audace tactique du corps expéditionnaire français ouvre finalement la route de Rome, où les Alliés pénètrent le 4 juin 1944, la gloire est éphémère. Le débarquement de Normandie, le 6 juin 1944, relègue définitivement le théâtre d'opérations méditerranéen dans son ombre.

Secondaire, la guerre en Méditerranée l'est indéniablement, comme en témoignent les effectifs engagés – à El-Alamein, 25 divisions s'affrontent tandis qu'en Europe, à l'été 1944, 300 divisions allemandes sont opposées à 370 divisions alliées (dont 300 soviétiques). Sans être décisive, et à l'utilité discutée, elle s'impose par défaut, dans l'attente du jour J. Cette guerre n'en manque pas moins d'intensité : périphérique et soumise aux impératifs logistiques, elle obéit sur le terrain à une logique d'attrition et n'épargne guère les civils. Aux bombardements massifs, aux privations imposées par la désorganisation d'économies fragiles, dont la grande famine grecque de 1941-1942 – plus de 300 000 morts – marque le terrible paroxysme, s'ajoutent en effet la répression brutale des partisans par les Italiens et les Allemands ainsi que l'extermination des juifs des Balkans.

La Seconde Guerre mondiale en Méditerranée s'achève officiellement avec la reddition allemande en Italie le 2 mai 1945, mais la guerre civile en Grèce, dès 1944, et les tensions au sein des empires français et britanniques y prolongent les violences. ■

LES PIEDS-NOIRS

Retour en terre inconnue



Après plus de 100 ans de colonisation française, l'Algérie accède à l'indépendance en 1962. Près d'un million de pieds-noirs vont s'arracher à leur terre natale et s'exiler vers un pays, la France, que beaucoup ne connaissent pas, et qui ne les attend pas.

Le nom « pieds-noirs » désigne les Européens d'Algérie après leur arrivée en France en 1962. L'appellation est sans doute née dans le négoce languedocien, au début du XX^e siècle, quand on commença à importer du vin issu de pieds de vigne californiens très sombres, qui avaient été plantés en Algérie après les ravages du phylloxéra. Du vin de « pieds noirs », on est passé aux viticulteurs « pieds-noirs » et, en 1962, ces mots ont qualifié tous les « rapatriés ». D'abord émise de façon péjorative, l'appellation fut ensuite revendiquée avec fierté par les intéressés. On lui attribue d'autres origines : elle viendrait par exemple des bottes noires portées par les officiers français lors de la conquête coloniale au XIX^e siècle.

En 1954, au moment où commence la guerre de libération, les Français d'Algérie se considèrent chez eux dans ce pays, où ils sont, pour

BENJAMIN STORA

Historien, spécialiste du Maghreb contemporain, président du musée de l'Histoire de l'immigration, à Paris.

certain, depuis quatre générations (sans parler des juifs, naturalisés français en 1870 et présents sur cette terre depuis des siècles). Ils sont alors près d'un million dans ce vaste territoire central d'Afrique du Nord. Entre 1926 et 1954, la population européenne est passée de 833 000 habitants (657 000 Français et naturalisés, 176 000 étrangers d'origine européenne) à 984 000, dont 79 % environ sont nés sur le sol algérien. Beaucoup viennent d'Espagne ou d'Italie. Mais quelle que soit leur origine, ils se considèrent comme appartenant à une France algérienne, les Français de France étant perçus comme des compatriotes différents.

Leur conviction, leur bonne foi, repose sur la comparaison qu'ils font sans cesse de leur statut avec celui de leurs compatriotes de métropole, sans presque jamais oser le comparer avec celui des « indigènes », les Algériens musulmans, dont



La guerre est finie. Et les pieds-noirs pourraient rester en Algérie, selon les accords d'Évian. Cependant, terrifiés par la violence qui se déchaîne alors, ils partiront en masse entre avril et juin 1962.

PARCOURS

1830 La France débute la colonisation de l'Algérie.

1870 Le décret Crémieux accorde la nationalité française aux juifs d'Algérie.

1954 Le Front de libération nationale (FLN) entre en guerre pour l'indépendance de l'Algérie.

4 juin 1958 De Gaulle déclare aux Français d'Algérie : « Je vous ai compris. »

Janvier 1961 L'Organisation armée secrète (OAS) est créée pour le maintien de l'Algérie française.

18 mars 1962 Signature des accords d'Évian. L'Algérie obtient l'indépendance.

26 mars 1962 Fusillade de la rue d'Isly à Alger. Les militaires français ouvrent le feu sur les Européens qui manifestent contre les accords d'Évian.

Avril 1962 L'OAS lance sa politique de la terre brûlée.

5 juillet 1962 Enlèvements et massacres d'Européens à Oran.

beaucoup ont été dépossédés de leurs terres au moment de la conquête. Les Français d'Algérie ne veulent pas s'apercevoir qu'ils sont partie prenante du fait colonial, c'est-à-dire d'un système de privilèges dont ils bénéficient par rapport aux colonisés. Comme ils n'ont pas un niveau de vie supérieur à celui des métropolitains, ils ne comprennent pas le procès que leur font ces derniers à propos de leurs prétendus richesses (ils sont accusés de « faire suer le burnous. »). Ils disent, légitimement, avoir le droit de vivre là où ils sont nés et où leurs aïeux sont enterrés. Et à leurs yeux, le devoir de la France est de ne pas les abandonner et de maintenir en terre algérienne le drapeau français.

Ainsi, lorsque après plus d'un siècle de présence française, tout s'effondre en 1962, les Français d'Algérie ne comprennent pas vraiment ce qui leur arrive. Un documentaire de Marion Pillas et

Frédéric Biamonti, *l'Amère Patrie*, diffusé en 2013, raconte les derniers mois de l'Algérie française. Ce travail livre des témoignages poignants sur la peur et le sentiment d'arrachement de ces Français incompris par les métropolitains de l'époque, sur l'atmosphère de violence cruelle et leur solitude au moment de leur arrivée dans cette France si aimée et si indifférente. Le chanteur Enrico Macias raconte avec émotion l'assassinat de son beau-père en juin 1961 à Constantine. D'autres vont plus loin dans leur récit : l'opticien Alain Afflelou évoque le basculement désespéré vers l'OAS d'une grande partie de cette communauté (il signale l'appartenance à cette organisation clandestine comme « un fait de résistance ») ; la comédienne Marthe Villalonga explique le refus de la passivité et l'engagement vers les thèses radicales de ceux qui refusaient d'accepter la fin de l'Algérie française. L'accent est mis sur les politiques menées en France sur la question algérienne à la fin de la guerre, avec la mise en accusation rituelle du général de Gaulle qui a « trahi » la cause de l'Algérie française, laquelle lui avait permis d'accéder au pouvoir en 1958. Rares sont ceux qui font référence aux « occasions perdues » dues au fonctionnement d'un système colonial inégalitaire. Si les pieds-noirs étaient bien plus pauvres que les métropolitains, ils disposaient cependant du droit de vote, et c'est bien la distinction essentielle entre eux et les « indigènes » musulmans.

UNE ASSIMILATION DIFFICILE

Des films de fiction, comme *Le Coup de sirocco* (1979), d'Alexandre Arcady, ou des documentaires, comme *Les pieds-noirs d'Algérie : une histoire française* (2018), de Jean-François Delassus, ont évoqué la réception de ces « rapatriés » par des Français qui voulaient en finir avec la guerre et l'Algérie. Les témoignages disent la quête éperdue d'un travail, d'un logement décent, la recherche angoissante de parents ou d'amis dispersés dans l'Hexagone. Beaucoup racontent un parcours qui est en fait celui de l'assimilation, car ils étaient vus comme des « immigrés ». Il leur fallait gommer leur accent, se fondre dans le paysage et réussir par les études pour les plus jeunes. Dans ce moment difficile de « retour » vers un pays que la plupart ne connaissent pas, les pieds-noirs trouvent consolation et reconnaissance avec l'apparition d'un folklore théâtral, à travers des pièces comme *La famille Hernandez*, avec Robert Castel et Lucette Sahuquet. Et *J'ai quitté mon pays* d'Enrico Macias devient l'hymne d'une communauté en constitution par l'exil.

Dans cet exode de l'après-1962, l'abandon de la maison familiale, du village, de l'école et du cimetière et le souvenir obsédant de la terrible fin de guerre, auréolé d'un sentiment de défaite et du « lâchage » de la France métropolitaine, vont demeurer dans l'imaginaire pied-noir comme autant de pertes cruelles d'un deuil collectif. ■

La crise du canal de Suez, un grand flop européen

En 1956, les Britanniques et les Français sont toujours les principaux actionnaires du canal de Suez dont la manne ne profite pas à l'Égypte. Cependant, Nasser va réussir à changer la donne avec panache.

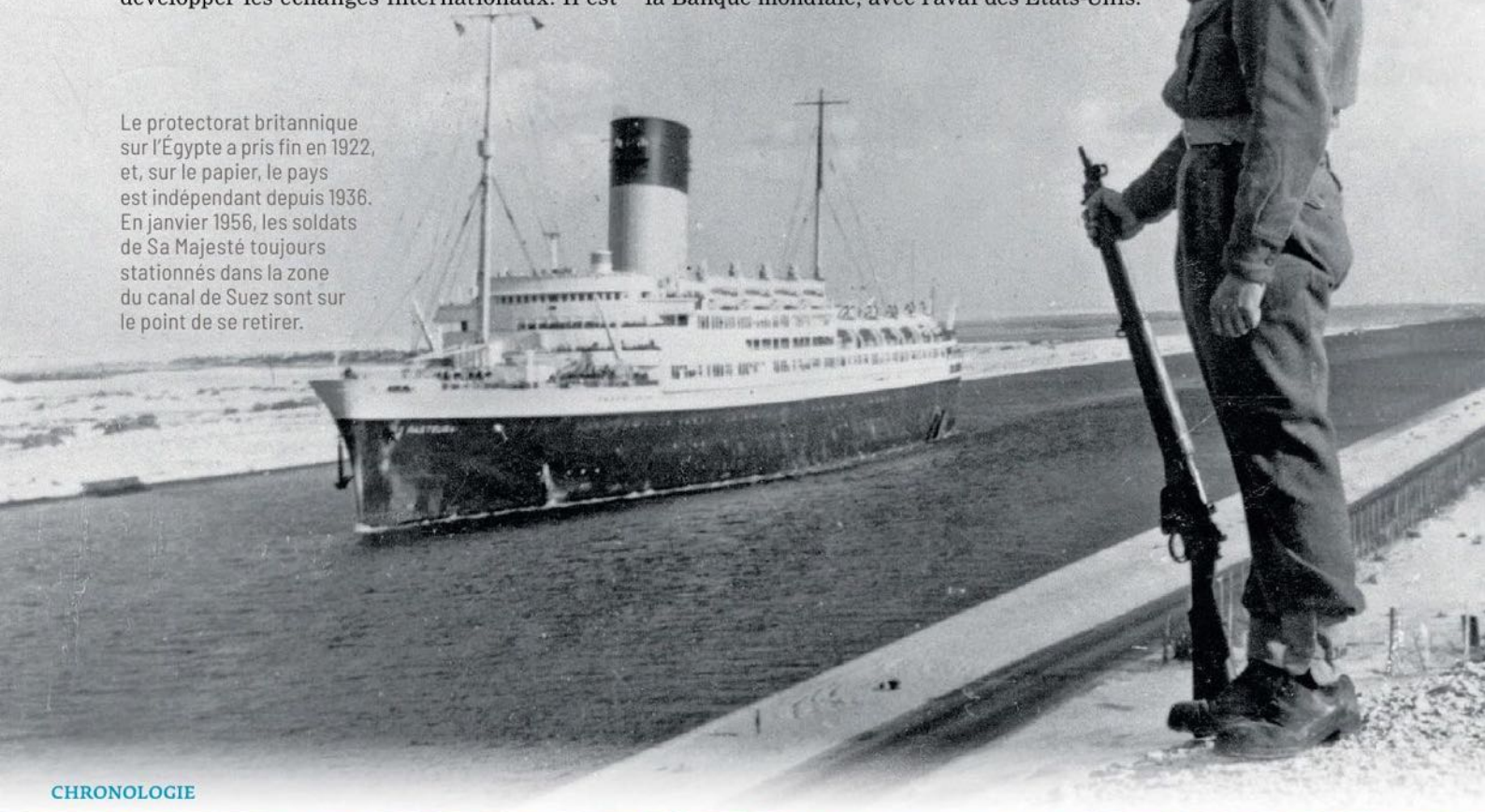
Recevant le 23 avril 1885 Ferdinand de Lesseps à l'Académie française, Ernest Renan prononce un discours prophétique. Après avoir rendu hommage au promoteur du canal de Suez, il lui lance ceci : « *L'isthme coupé devient un détroit, c'est-à-dire un champ de bataille. Un seul Bosphore avait suffi jusqu'ici aux embarras du monde; vous en avez créé un second, bien plus important que l'autre, car il ne met pas seulement en communication deux parties de mer intérieure; il sert de couloir de communication à toutes les grandes mers du globe [...]. Vous aurez ainsi marqué la place des grandes batailles de l'avenir.* »

Le canal de Suez, qui relie la Méditerranée à la mer Rouge, réduisant de moitié la route des Indes, était une entreprise pacifique, destinée à développer les échanges internationaux. Il est

apparu pourtant, à chacune des deux guerres mondiales, comme un enjeu stratégique essentiel. Et cela va prendre une tournure dramatique en 1956.

Deux ans plus tôt, le colonel Nasser, homme fort du régime égyptien, a obtenu l'évacuation, échelonnée sur 20 mois, des forces britanniques stationnées dans la zone du canal. Ce retrait doit mettre un terme définitif à la colonisation du pays qui était occupé depuis 1882. L'Égypte de 1956 compte 22 millions d'habitants : deux fois plus qu'au début de la Première Guerre mondiale, et tout indique que sa population va croître à un rythme accéléré. Ce pays – un désert traversé par le Nil – a besoin de quantités toujours plus grandes d'eau et d'électricité. Pour construire un nouveau barrage en amont d'Assouan, Gamal Abdel Nasser a obtenu une promesse de financement de la Banque mondiale, avec l'aval des États-Unis.

Le protectorat britannique sur l'Égypte a pris fin en 1922, et, sur le papier, le pays est indépendant depuis 1936. En janvier 1956, les soldats de Sa Majesté toujours stationnés dans la zone du canal de Suez sont sur le point de se retirer.



CHRONOLOGIE

19/7/1956 Refus des États-Unis de financer le haut barrage d'Assouan.

26/7/1956 Annonce par Nasser de la nationalisation du canal Suez.

31/10/1956 Débarquement des troupes britanniques et françaises en Égypte.

7/11/1956 Proclamation d'un cessez-le-feu sous la pression des États-Unis et de l'Onu.

8/4/1957 Réouverture du canal de Suez à la circulation.

Mais le raïs a refusé d'adhérer au pacte de Bagdad, dirigé contre l'URSS. Il est, avec l'Indien Nehru et le Yougoslave Tito, l'un des leaders du monde non aligné, ce qui déplaît fortement à Washington. Comme l'Ouest ne veut pas lui vendre des armes, il est allé en acheter en Tchécoslovaquie. Et, pour ne rien arranger, il a reconnu la Chine populaire. Les États-Unis décident alors d'empêcher le financement du haut barrage d'Assouan.

LA GUERRE EST DÉCLARÉE

Nasser va réagir à ce camouflet par un coup de poker. Le 26 juillet 1956, dans un discours à Alexandrie, il annonce à la surprise générale la nationalisation de la Compagnie universelle du canal de Suez, qui devait revenir à l'Égypte en 1968 au terme d'un bail de 99 ans et dont les principaux actionnaires sont britanniques et français.

« Les revenus du canal financeront la construction du barrage », déclare-t-il. Le train qui ramène Nasser au Caire est arrêté à toutes les gares par des foules en délire. Mais, à Londres comme à Paris, le moment de stupéfaction passé, c'est la colère, et on n'entend pas s'incliner. Guy Mollet, le président du Conseil français, y voit l'occasion de briser le dirigeant égyptien, qualifié de nouvel Hitler, qui fournit des armes aux rebelles algériens et menace l'existence d'Israël. Une intervention militaire est décidée en grand secret au cours d'une réunion à Sèvres les 22 et 23 octobre 1956. Le scénario prévoit qu'Israël déclenchera les hostilités contre l'Égypte. Londres et Paris adresseront alors un ultimatum aux belligérants pour qu'ils se retirent de la zone du canal, faute de quoi ils imposeraient un cessez-le-feu par la force.

Le 29 octobre, les Israéliens lancent leurs troupes à la conquête du Sinaï et progressent plus vite que prévu. Les Britanniques et les Français s'empressent d'envoyer des troupes et commencent à prendre le contrôle de Port-Saïd. Mais l'Union soviétique entre aussitôt en scène. Voulant s'implanter au Moyen-Orient et, dans l'immédiat, détourner l'attention du coup de force qu'elle est en train de commettre à Budapest, elle menace les Occidentaux d'une guerre nucléaire. Pour leur part, les États-Unis n'ont pas vu d'un bon œil l'entreprise franco-britannique. En étaient-ils avertis ? En tout cas, ils n'ont pas pu l'empêcher. Le président Eisenhower qui est en pleine réélection exerce des pressions sur Londres et Paris – faisant notamment baisser la livre sterling – pour qu'ils stoppent leur intervention.

De leur côté, les pays non alignés se mobilisent. Plusieurs résolutions sont adoptées par l'Assemblée générale de l'Onu pour réclamer un arrêt des hostilités. Le Royaume-Uni et la France sont contraints d'accepter un cessez-le-feu, puis un retrait de leurs troupes. Une Force d'urgence des Nations unies (Funu) est envoyée à la frontière avec Israël, en territoire égyptien. Nasser, qui a



ULSTEIN BILD PHOTO 12

Après son discours à Alexandrie, le 26 juillet 1956, où il annonce la nationalisation du canal de Suez, Nasser rentre au Caire en train. Dans chaque gare il est acclamé. Sa décision va faire de lui le héros du monde arabe.

failli tout perdre, remporte une formidable victoire politique. Les peuples arabes voient en lui le leader qui a réussi à faire plier les Occidentaux. Sa popularité l'amènera cependant à s'ingérer peu à peu dans les affaires de ses voisins et à le payer très cher une dizaine d'années plus tard, lors de la guerre des Six Jours, qui opposera l'Égypte, le Liban, la Syrie et la Jordanie à Israël. En 1956, conséquence immédiate de la « triple et lâche agression » comme on l'appelle au Caire : les Britanniques, les Français et la plupart des juifs sont expulsés d'Égypte. Leurs biens sont séquestrés et leurs établissements scolaires nationalisés. La France perd en quelques semaines un crédit accumulé depuis un siècle : n'occupant pas le pays, elle avait pu y développer sa langue et sa culture. Les relations entre Paris et Le Caire ne seront rétablies qu'avec le général de Gaulle, après la fin de la guerre d'Algérie.

ROBERT SOLÉ
Écrivain et journaliste français d'origine égyptienne.

UN NOUVEL ORDRE MONDIAL RÉVÉLÉ

C'est avec l'aide financière et technique de l'URSS que sera finalement construit le haut barrage d'Assouan. Moscou s'implante en Égypte comme en Syrie, fournissant des armes et des conseillers militaires aux deux pays. Les États-Unis, quant à eux, avaient pris pied au Moyen-Orient depuis un certain temps par l'intermédiaire de leurs compagnies pétrolières. Ils lancent maintenant un plan d'aide économique et militaire aux pays de la région pour contrer l'influence soviétique. C'est la « doctrine Eisenhower » à laquelle vont adhérer en 1957 l'Arabie saoudite, l'Irak, la Jordanie et le Liban. Au Moyen-Orient, les deux grandes puissances prennent la place qu'occupaient depuis un siècle et demi la France et le Royaume-Uni. Londres ne sera plus désormais qu'un allié docile de Washington, tandis que Paris va se rapprocher de Bonn et accélérer la mise en place du Marché commun. Autant dire que l'affaire de Suez aura contribué à modifier, sinon à bouleverser, les équilibres mondiaux. ■

Rive nord, rive sud, une union sans lendemain

Ancrer l'avenir de l'Europe en Méditerranée grâce à un partenariat avec les pays du Sud placé sous le signe de la paix et de la prospérité, l'idée était ambitieuse. Elle n'a pas résisté au changement de contexte international.

Le 28 novembre 1995, le processus de Barcelone consacre la création du Partenariat euroméditerranéen (PEM), un cadre multilatéral innovant qui comprend les 15 États membres de l'Union européenne et 12 pays tiers méditerranéens : Algérie, Autorité palestinienne, Chypre, Égypte, Israël, Jordanie, Liban, Malte, Maroc, Syrie, Tunisie, Turquie, et qui pour la première fois décide d'arrimer le destin de l'Europe à la Méditerranée. La chute du bloc soviétique marque la fin du monde bipolaire. La réunification du continent européen est à l'horizon et la paix au Proche-Orient semble désormais à portée de main. Un autre monde est possible, même en Méditerranée. Dans ce contexte, la Commission européenne, avec la France et l'Espagne en chefs de file, imagine une politique globale, complexe et de long terme, basée sur des relations renouvelées entre les pays européens et les pays méditerranéens, sous le signe de la paix et de la prospérité partagée.

GIOVANNA TANZARELLA
Membre de l'Institut de recherche et d'études Méditerranée Moyen-Orient (iReMMO).

UNE CULTURE DE L'ÉCHANGE

Ce nouveau partenariat a pour objectif de créer une macrorégion fondée sur trois volets : un accord politique concernant la sécurité et la prévention des conflits, la création d'une zone de libre-échange comme moteur de la modernisation des économies de la zone et, enfin, le développement de relations intenses entre les sociétés, en particulier entre les acteurs des sociétés civiles et de la culture. La Méditerranée, considérée comme l'espace de naissance de l'idée européenne devient le lieu d'ancrage de l'avenir européen. Le processus de Barcelone ouvre donc une saison de coopération institutionnelle intense dans beaucoup de domaines et de mobilisation d'acteurs non étatiques : villes, régions, monde associatif et monde académique, entreprises et syndicats, intellectuels, artistes, tous engagés de part et d'autre de la Grande Bleue dans un véritable tissu d'initiatives. Une culture de l'échange et de la coopération interméditerranéens se forge au fil des

ans y compris au niveau ministériel, à la faveur de rendez vous réguliers – les conférences ministérielles Euromed – qui réunissent les compétences des uns et des autres sur des sujets concrets. De plus, chaque année, les ministres des Affaires étrangères des 27 pays se retrouvent pour faire avancer l'agenda politique et se confronter avec les représentants des sociétés civiles, réunis dans les Forums civils Euromed.

Pourquoi cette construction ambitieuse et novatrice s'est-elle enlisée au bout d'une douzaine d'années ? Les causes de cet échec sont à rechercher d'abord dans la mécanique interne au PEM. Le volet politique qui devait être sa colonne vertébrale s'est heurté à l'impossibilité de trouver un accord sur une charte pour la paix et la sécurité qui n'a jamais vu le jour. Ensuite, les choix économiques inspirés du libre-échange que l'Europe imposait aux économies fragiles et subventionnées des pays tiers de la rive sud y ont provoqué des destructions d'activités productives, victimes d'une « mise à niveau » à marche forcée, et n'ont fait que creuser l'écart entre les deux rives. Mais surtout les aides financières n'ont pas eu l'impact positif escompté sur le niveau de vie des populations des pays dits « bénéficiaires ». Enfin, nouveauté féconde du PEM, le troisième volet de la déclaration de Barcelone pariait sur le rôle déterminant de l'échange culturel et de la société civile. Or il s'est fracassé sur l'intransigeance des gouvernements autoritaires, mais aussi sur les obstacles mis à la circulation des personnes : le traité de Schengen, qui renforce le contrôle des frontières extérieures et instaure l'obligation de visa, est entré en vigueur entre 1995 et 1997.

Cependant, c'est sans doute le changement du contexte international qui a été déterminant. Les perspectives de paix au Proche-Orient ont été remises en question. L'assassinat d'Yitzhak Rabin, acteur décisif du processus de paix, par un extrémiste israélien en novembre 1995, la recrudescence des attentats, l'opération israélienne Raisons de la colère avec le massacre de civils à

CHRONOLOGIE

1995 Déclaration de Barcelone, lancement du Partenariat euroméditerranéen (PEM).

1996 Reprise du conflit israélo-palestinien et de la guerre au Moyen-Orient.

2003 Politique européenne de voisinage, cadre d'intervention vers le sud et l'est de l'Europe.

2005 10^e anniversaire du PEM en l'absence de la quasi-totalité des dirigeants arabes.

2008 Création de l'Union pour la Méditerranée pour relancer la dynamique euroméditerranéenne.

À L'ÉPREUVE DU TERRORISME

La construction de l'espace euroméditerranéen

... l'anniversaire de la naissance du Sud n'était présent. L'espace en était désormais absorbé par

de l'espace
néen

elone
éditerranée...

européenne (UE)

2019

Euromed :

2008

ut d'observateur
diterranée (UpM)

ir la Politique
isinage (PEV)

s écarts

dans
renaires
6,
tant,

nt
(ne)
08

Sahara
occidental

MAURITANIE

S a h e l

ALGÉRIE

M a g h r e b

TUNISIE

MAROC

25

56

4

LIBYE

ÉGYPTÉ

9

M a c h r e b

JORDANIE

69

130

AUTORITÉ PALESTINIENNE

B.-H. BOSNIE-HERZÉGOVINE
C. CROATIE
M. MONTÉNÉGRO

CHYPRE
LIBAN
ISRAËL
SYRIE

37

3

8

TURQUIE

ARMÉNIE

AZERBAÏDJAN

GÉORGIE

Mer Noire

GRECE

ALBANIE

BULGARIE

ROUMANIE

MOLDAVIE

UKRAINE

BIÉLORUSSIE

POLOGNE

REP. TCHÈQUE

HONGRIE

SLOVÉNIE

SLOVAQUIE

AUTRICHE

C.-H. M.

ITALIE

Monaco

ESPAGNE

PORTUGAL

Açores (Port.)

Madère (Port.)

Canaries (Esp.)

FRANCE

LUX.

ALLEMAGNE

PAYS-BAS

ROYAUME-UNI

BELGIQUE

IRLANDE

DANEMARK

SUÈDE

ESTONIE

LETTONIE

LITUANIE

FINLANDE

Océan Atlantique

Mer Méditerranée

Mer Rouge

UE

0,823

0,860

Partenaires Euromed

0,657

0,688

Brexit voté en 2016

Sources : toutleurope.eu ; iReMMO ; Cour des comptes européenne ; Programme des Nations unies pour le développement © LA VIE / LE MONDE

LA VIE - LE MONDE / 131

À Lesbos, en 2016, des sauveteurs volontaires portent secours à un canot chargé de migrants. L'île grecque, a connu un pic d'arrivée de réfugiés en 2015. En attendant que l'asile leur soit accordé, les migrants sont bloqués dans des camps où ils vivent dans des conditions très difficiles.



SERGEY PONOMAREV / THE NEW YORK TIMES REDUX / REA

1943 Indépendance du Liban, sous mandat français depuis 1920.

1956 Nationalisation du canal de Suez.

1962 Indépendance de l'Algérie.

1971 Mise en fonction du barrage d'Assouan.

1975-1990 Guerre civile au Liban.

1996 Début des rejets des déchets de production d'aluminium au large de Cassis.

1948 Création de l'État d'Israël.

1960-1966 Essais nucléaires menés par la France dans le Sahara algérien.

1974 Scission de Chypre : le nord sous autorité turque, le sud gouverné par la Grèce.

1976 Convention de Barcelone pour la protection de la Méditerranée.

1995 Attentats perpétrés en France par les Algériens du Groupe islamiste armé (GIA).

5

Vents contraires, mer agitée



2009-2010 Découverte de gisements de gaz naturel au large d'Haïfa, en Israël.

2011 Découverte du champ gazier Aphrodite au sud de Chypre.

2015 Découverte du gisement gazier de Zohr, au large de l'Égypte.

2016 Tentative de coup d'État contre le président turc Recep Tayyip Erdogan, suivi de purges.

2018 Dernière sortie de l'*Aquarius*, navire affrété par SOS Méditerranée au secours des migrants.

2019 Démission du président algérien Abdelaziz Bouteflika.

2004 Création de Frontex, l'agence européenne de contrôle des frontières et des flux migratoires.

2011 Printemps arabe en Tunisie, Égypte, Bahreïn, Yémen et Syrie.

2011 Accueil de milliers de Tunisiens fuyant leur pays à Lampedusa (Sicile).

2013-2019 Expansion et résorption de l'organisation État islamique.

"En Méditerranée, aucun barrage ne résistera à la force du désespoir"

par **Erri De Luca**

L'écrivain italien Erri De Luca a « du sel marin dans le sang » et un lien passionnel avec la Méditerranée. Que cette mer, voie de civilisation, soit devenue un cimetière lui est insupportable. Il défend dans ses textes une Europe ouverte et humaniste.

Quelle est pour vous la meilleure définition de la Méditerranée ?

Erri De Luca La définition la plus précise que je connaisse est celle d'Homère : « *hygra keleutha* », la voie liquide. Souvent, les poètes sont capables de mieux définir la réalité des choses. J'aime ce mot « voie » : la Méditerranée n'est pas un fossé avec des crocodiles, ni un barrage. C'est un grand chemin maritime dont en premier lieu, nous, les Italiens, avons très bien profité. Nos premières républiques ont été des républiques de la mer : Gênes, Venise, Pise, Amalfi. Mais avant même l'édification de ces entités, tout ce que peut contenir le mot de culture nous est venu par la mer. Nous n'avons inventé ni l'astronomie, ni la

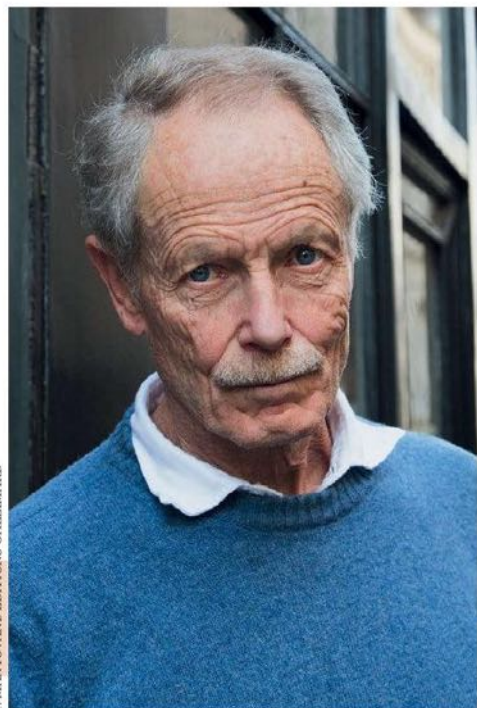
géométrie et les nombres, ni l'architecture, ni la philosophie, ni la poésie. Et je n'oublie pas les monothéismes, comme cadeau majeur offert par la Méditerranée.

Donc, pas d'Europe sans Méditerranée ?

E.D.L. Arrivée par la mer, la civilisation a traversé l'Italie pour étendre ensuite ses ramifications dans le reste du continent. Donc, ou bien l'Europe est méditerranéenne, ou elle n'est pas. Ou alors elle doit changer de nom ! La Méditerranée a fait naître l'Europe historique. Sinon, l'Europe est simplement une donnée géographique, le plus petit des continents. Les Romains eux-mêmes, qui avaient conquis tout le pourtour de la Méditerranée, ne la nommaient pas la mer romaine, mais « *Mare Nostrum* », c'est-à-dire la mer de tous les peuples qui sont nés sur ses rives. C'est la seule mer au monde à avoir été appelée ainsi dans l'Histoire : par un nom collectif.

Vous faites référence à la mer dans presque tous vos livres...

E.D.L. Ma ville natale, Naples, a d'abord été une colonie grecque, qui doit sa naissance aux vents et aux voiles. Contrairement à Rome, laquelle a été fondée en réalité par des autochtones – et si le long poème de l'Énéide fut commandé à Virgile, c'était pour lier par la légende la fondation de la ville de Rome à la Grèce et à ses prestigieuses épopées. Moi qui suis né dans une ville ouverte à tous les mélanges, je suis physiquement de la Méditerranée. J'y ai grandi, au sens premier du terme : durant les mois d'été, sur l'île d'Ischia, je prenais plus de centimètres que pendant tout le reste de l'année. J'ai donc une gratitude autant physique que sentimentale envers cette mer. Mon histoire personnelle explique pourquoi je suis totalement engagé auprès des naufragés. C'est quasiment insupportable d'imaginer que la Méditerranée se remplit de milliers



F. MANTOVANI / ÉDITIONS GALLIMARD

À PROPOS DE L'ÉCRIVAIN

Né à Naples en 1950, Erri De Luca a fait partie d'un mouvement révolutionnaire dans sa jeunesse, avant de parcourir l'Europe en travaillant sur des chantiers, puis en conduisant des camions humanitaires durant la guerre de Bosnie. Nombre de ses récits s'inspirent de Naples et de la Méditerranée, tels *Montedidio* (Gallimard, 2002, prix Fémina étranger) ou *Histoire d'Irène* (Gallimard, 2013). Dernier livre paru : *Europe, mes mises à feu* (Tract, Gallimard, 2019).

de corps qu'on laisse pourrir dans ses eaux. Depuis les nouvelles lois italiennes, les passages des migrants sont encore plus effroyables, car il n'y a plus personne pour leur porter secours : on a mené une guerre contre les bénévoles et les bateaux qui faisaient de la recherche et du sauvetage. Aujourd'hui, des naufrages plus nombreux ont lieu, sans même que nous en ayons connaissance.

La « voie liquide » est-elle devenue un cimetière liquide ?

E.D.L. La Méditerranée demeurera une « voie liquide ». Mais ces dernières décennies nous avons expérimenté le pire transport maritime de l'histoire de l'humanité. Ce qui se passe en Méditerranée dépasse en horreur l'esclavage. La traite négrière considérait le corps humain comme une marchandise, il fallait qu'elle arrive dans des conditions acceptables pour être vendue sur le marché, pas question qu'elle soit complètement abîmée. Aujourd'hui, les migrants paient eux-mêmes leur passage, et très cher. Le passeur n'a plus aucun intérêt à les soigner, à les nourrir, ni même à les faire parvenir à destination. Il a déjà tout exploité de sa marchandise. Par ailleurs, si l'on considère le phénomène des naufrages par mer calme, c'est une telle absurdité, une insulte à la mer, mais qui se produit continuellement, car un canot surchargé n'arrive pas à surmonter une vague d'un mètre. Ce sont des rafiots minables, avec des moteurs d'à peine 40 chevaux pour plus de cent personnes transportées, ils s'effondrent aux moindres remous.

Les avez-vous vus de vos yeux ?

E.D.L. Oui, il y a deux ans, à bord d'un des bateaux de Médecins sans frontières. J'y ai passé deux semaines, j'y ai vu plus de 800 personnes en détresse, dont un tiers de mineurs. Et désormais, ces gens sont abandonnés à leur sort ! Lors de ce périple, j'avais emporté avec moi *l'Énéide*, parce que de nombreux éléments du récit coïncident avec la réalité présente. Énée fait naufrage sur la côte libyenne. Mais, pour le coup, il est accueilli comme un héros et il raconte son histoire, celle de la perte de la patrie. C'est alors que Virgile fait dire à Énée un vers qui s'était imprimé dans ma tête, et dont je n'avais pas mesuré toute la portée : « *Una salus victis nullam sperare salutem* », le seul espoir pour les vaincus est celui de n'avoir aucun espoir. Jusqu'alors, je liais ces mots à l'insurrection du ghetto de Varsovie : les juifs se sont insurgés sans aucun espoir de sauver leur peau, mais pour la dignité du combat. Quand j'ai vu s'extraire des canots pourris des femmes avec des bébés dans les bras, je me suis dit : mais comment une mère peut-elle prendre le risque d'un danger aussi énorme pour son enfant ? Quelle force peut-elle être encore plus puissante que l'instinct maternel, si ce n'est le désespoir ? On risque tout, car tout est préférable à l'enfer vécu sur le rivage. Les pseudo-

barrières auxquelles les nationalistes européens veulent nous faire croire sont totalement dérisoires. Face à la force du désespoir, quels barrages sont envisageables ? Il est illusoire de vouloir mettre un préservatif à l'Italie !

N'êtes-vous pas d'autant plus meurtri que les Italiens ont massivement connu l'émigration au cours de leur histoire ?

E.L. Et ils la connaissent encore ! Plus de 5 millions d'Italiens sont officiellement recensés comme résidents à l'étranger. Les chiffres contredisent les affirmations scandaleuses du gouvernement : l'Italie n'est pas un pays d'invasion mais d'évasion ! Quant à la majeure partie des immigrants, ils ne viennent pas en Italie par la mer mais par les frontières terrestres, avec des visas de tourisme,

que ce soit les femmes de ménages et auxiliaires de vie ukrainiennes ou biélorusses, ou les ouvriers albanais dont le pays a un besoin crucial. Au cours de l'Histoire, 30 millions d'Italiens ont émigré, des gens qui se sont retrouvés face à une hostilité majeure. Aux États-Unis, ils ont été massacrés à la manière des

Ces voyages en Méditerranée sont l'épopée majeure de notre époque

Noirs par le Ku Klux Klan. Nous étions considérés comme des sauvages. À mes yeux, la vraie leçon à retenir est celle-ci : nous avons résisté en tant qu'émigrants, car la nécessité l'a emporté. La force de vivre et de s'enraciner a été plus puissante que le rejet et la haine.

Que peut faire un écrivain face à l'avenir en Méditerranée ?

E.D.L. J'ai du sel marin dans le sang, qui me donne une proximité avec tous les passagers des pires embarcations. La *Mare Nostrum* d'aujourd'hui n'est pas seulement la nôtre, mais celle de tous ceux qui sont venus y mourir. En tant qu'écrivain, je me sens responsable. Car je sais que ces voyages en Méditerranée sont l'épopée majeure de notre époque, les aventures des Ulysse et des Sindbad contemporains. Les ethnologues doivent les enregistrer : elles seront l'histoire officielle de demain. Ellis Island est devenue un musée dans le port de New York. De même, on ira sans doute un jour à Lampedusa pour retrouver l'histoire de ses ancêtres. En tout cas, je fais confiance aux nouvelles générations, celles qui sont nées dans l'Union européenne, et qui ne reviendront pas sur les frontières internes d'un continent qui a été le plus belliqueux de tous, ne fermeront pas la porte à l'Afrique par simple pragmatisme. L'Europe a besoin de la Méditerranée, car l'Afrique est le continent le plus prometteur, en raison de sa jeunesse et de sa formidable croissance économique. Là réside aussi notre intérêt vital. ■

Propos recueillis par Marie Chaudey

Israël s'ouvre des horizons plus méditerranéens

Lors de la création d'Israël, la Méditerranée n'était pas au cœur de la nouvelle identité juive. Aujourd'hui cependant le pays se tourne vers la mer, y puisant au passage un certain art de vivre.

DENIS CHARBIT

Maître de conférences au département de sociologie, science politique et communication de l'Open University d'Israël.

Comparée à la mer Rouge fendue en deux pour laisser les enfants d'Israël sortir d'Égypte, voire à l'expérience du désert du Sinaï traversé pendant 40 ans au cours desquels les tables de la Loi furent données à Moïse, la place de la Méditerranée dans l'imaginaire spatial des temps bibliques semble marginale. La côte orientale a été largement contrôlée par les Philistins et les Phéniciens et ce n'est qu'en l'an 142 av. J.-C. que le port de Jaffa est passé provisoirement sous la coupe des Maccabées. C'est

le temps de la dispersion (voir page 84) qui a offert à la Méditerranée une place éminente dans l'histoire juive grâce aux communautés qui se sont établies sur ses rivages.

Avec l'avènement du sionisme, qui désigne la terre d'Israël comme port d'attache exclusif pour l'émigration juive, la Méditerranée devint le passage obligé pour accoster en Palestine, car jusqu'à la fin des années 1960, c'est par bateau qu'on s'y rendait. Un passage obligé, mais de courte durée : une fois arrivés à bon port, les juifs tournaient le



CHRONOLOGIE

1909 Fondation au nord de Jaffa du quartier Ahuzat Bayit qui deviendra Tel-Aviv.

1949 Jérusalem-ouest capitale d'Israël. Tel-Aviv métropole urbaine, économique et artistique.

1999 Parution du roman *Seule la mer* d'Amos Oz, inspiré par la Méditerranée.

2003 Inscription de la « Ville blanche » de Tel-Aviv au Patrimoine mondial de l'Unesco.

2009-2010 Découverte de gisements de gaz naturel au large de Haïfa.

dos à la mer. Pour les uns, la quête consistait à se réapproprier la Terre promise, pas à dominer la mer. Pour d'autres, l'objectif était de trouver un pied-à-terre après avoir fui la menace antisémite. Quant aux pionniers imbus de socialisme et de révolution, leur rêve était de devenir des paysans rompus au dur labeur des travaux agricoles, pas de labourer les eaux. Cependant, la vie ascétique et frugale décrétée par ces pionniers qui voulaient refaire l'homme et le monde n'était pas du goût de tous les immigrants. Ceux qui avaient connu Odessa, au bord de la mer Noire, ou les grandes cités telles Berlin ou Varsovie ne dédaignaient pas l'attrait du littoral et de la vie urbaine. Plutôt que de se greffer sur la ville arabe de Jaffa déjà établie, une poignée d'entre eux eurent l'initiative de créer un nouveau quartier qui serait le point de départ de la première ville juive du monde. Le nom de la cité – Tel-Aviv – fut emprunté au titre hébraïque du roman utopique de Theodor Herzl, *Altneuland* (1902). Planifiée comme une cité-jardin avec des cafés, des salles de spectacle, elle fut le paradis des poètes et des artistes qui y trouvaient leur inspiration, mais aussi des artisans et des commerçants qui en firent le centre économique de la Palestine mandataire. Tel-Aviv était une autre facette de la révolution sioniste. Bâtie sur du sable, elle fut conçue, et reste jusqu'à aujourd'hui, comme l'antithèse de Jérusalem : une ville sans lieu saint, sans transcendance, sans gravité, et donc sans histoire, pleinement ouverte sur le présent et l'avenir, et sur la mer.

Le projet culturel méditerranéen d'Israël assume la pluralité et la diversité tout en prônant l'échange et l'hybridité des cultures. Il ne saurait aboutir sans l'instauration d'une paix durable.

UN ENJEU STRATÉGIQUE ET ÉCONOMIQUE

Depuis la création de l'État d'Israël, le Moyen-Orient est en proie à un conflit endémique. Qu'il soit de haute ou de basse intensité, il fait de la Méditerranée un enjeu stratégique. Si cette frontière maritime qui s'étend sur près de 180 kilomètres semble plus facile à défendre qu'une frontière terrestre, elle n'en nécessite pas moins la formation d'un corps militaire approprié pour surveiller les eaux territoriales. La Méditerranée a été, exceptionnellement, le théâtre en 2010 d'une prise d'assaut menée par un commando israélien contre la flottille turque *Mavi Marmara* défiant le blocus imposé sur la bande de Gaza depuis que le Hamas en a pris le contrôle. C'est autour de la bande de Gaza que la marine israélienne remplit une mission de surveillance permanente, ce qui n'est pas sans effet sur les pêcheurs palestiniens, qui sont autorisés à effectuer une sortie en mer dans les limites du périmètre fixé par Israël.

La Méditerranée constitue également un enjeu économique : des stations balnéaires ont été créées pour qu'Israéliens et hôtes de passage puissent jouir de l'eau, du sable et du soleil. L'activité commerciale des ports d'Ashdod et de Haïfa qui assurent les échanges avec le monde extérieur a été intensifiée. Deux transformations radicales ont changé la face du littoral. C'est, d'une part,

la découverte de plusieurs gisements de gaz naturel en Méditerranée qui devraient assurer, dans les années à venir, l'indépendance énergétique d'Israël ainsi qu'une capacité d'exportation vers les pays voisins, l'Égypte et la Jordanie, tandis qu'avec Chypre et la Grèce, un projet de conduit sous-marin est en train d'être négocié pour faciliter l'approvisionnement vers l'Europe. C'est, d'autre part, la métamorphose de Tel-Aviv qui a connu depuis les années 1990 un spectaculaire bond en avant. L'impulsion a été donnée par un travail de restauration de la ville. La « Ville blanche » bâtie dans les années 1930 par les architectes du Bauhaus qui avaient fui l'Allemagne nazie a été inscrite au patrimoine de l'humanité de l'Unesco ; des quartiers en déshérence ont été rénovés, tels Neve Tzedek, Florentine, ou la gare de chemin de fer désaffectée qui reliait Beyrouth à Alexandrie ; enfin, une promenade a été aménagée sur le front de mer de Tel-Aviv à Jaffa. La ville est aujourd'hui le pôle magnétique de la jeunesse israélienne.

UNE NOUVELLE OPTION CULTURELLE

Mais la Méditerranée ne saurait être réduite à ses aspects sécuritaires, stratégiques et économiques aussi importants soient-ils. C'est dans le contexte des années Oslo (1993), lors de la première tentative sérieuse de régler le conflit par la négociation et la reconnaissance mutuelle, qu'a été formulée une option culturelle dite « méditerranéenne ». Longtemps, Israël s'est perçu comme un laboratoire pour créer un nouvel homme juif laïque, le *sabra*. La crise du sionisme travailliste a mis un terme à cette quête ambitieuse d'une société égalitaire, émancipée, uniforme, monolingue, tournant le dos à la Diaspora, à la tradition juive et au monde arabe. Cette crise a été accélérée par l'arrivée massive d'une population juive venue du Maghreb et du Machrek soucieuse de préserver ses racines religieuses diasporiques. Au lieu de persister à penser Israël comme une forteresse assiégée, un morceau d'Occident au sein de l'Orient arabo-musulman, ce projet culturel méditerranéen assume la pluralité et la diversité des communautés tout en prônant l'échange et l'hybridité. C'est dans la gastronomie et la musique orientales que l'évolution est la plus manifeste, mais aussi dans l'engouement israélien pour les films turcs et égyptiens.

Parce qu'elle vise à dépasser les traumatismes collectifs pour leur substituer la tempérance et un certain art de vivre, l'option méditerranéenne est tributaire de l'instauration d'une paix entre les peuples, en commençant par Israël et la Palestine. C'est alors qu'il n'y aura plus à choisir entre l'Orient et l'Occident, entre la foi et la raison, entre l'enracinement et l'émancipation, mais à brandir l'option méditerranéenne qui embrasse les langues sémitiques et latines, les religions monothéistes tout en repoussant le fanatisme. ■

Le rêve d'une Palestine toujours à concrétiser

En Méditerranée, la Palestine est le seul territoire auquel l'indépendance est refusée et qui voit sa surface se réduire peu à peu. Une situation qui dure depuis plus d'un siècle et dont la solution semble introuvable.

Devant l'antisémitisme particulièrement violent qu'ils subissent au XIX^e siècle, les juifs européens sont nombreux à prendre le chemin de l'exil. Une minorité veut cependant refonder l'identité juive autour d'un nationalisme qui permettrait leur émancipation : le « sionisme », un mouvement fondé par Theodor Herzl au congrès de Bâle en 1897. À cette nation juive, il faudra un État, et c'est l'autre enjeu de ce mouvement politique que de trouver où installer les juifs d'Europe. Le mouvement sioniste tranche rapidement en faveur de la Palestine et les premiers émigrants y arrivent dès les années 1880. La déclaration Balfour (1917), qui consacre le soutien britannique à l'établissement d'un « foyer national pour le peuple juif » sur un territoire ottoman convoité, la Palestine, constitue l'une de ses victoires diplomatiques.

SOUS TUTELLE IMPÉRIALE BRITANNIQUE

La déliquescence de l'Empire ottoman à l'entrée du XX^e siècle (voir page 120) aiguise l'expansionnisme des puissances britannique et française, déjà implantées en Afrique du Nord. Elles signent en 1916 les accords Sykes-Picot pour définir la division des provinces arabes ottomanes en deux sphères d'influence. La conférence de San Remo (1920) vient les préciser et en 1922 la Société des Nations leur confie la gestion de ces territoires sous forme de mandats. La France dispose de la Syrie (y compris le Liban) et la Grande-Bretagne de l'Irak et de la Palestine (y compris la Jordanie). En endossant la promesse faite par Balfour au mouvement sioniste, la Société des Nations lie doublement l'avenir de la Palestine à l'Europe : en en faisant le territoire expiatoire de son antisémitisme et en la mettant sous tutelle britannique.

En Palestine, l'exigence d'émancipation qui traverse la région est fermement contenue par la tutelle britannique et menacée par l'afflux de réfugiés, qui augmente à l'approche de la Seconde Guerre mondiale et du génocide des juifs d'Europe. Ses affrontements avec les milices palestiniennes

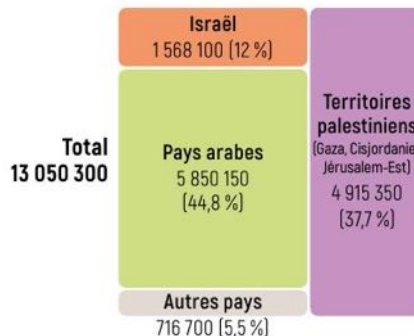


L'archipel palestinien

- Ligne verte (ligne de cessez-le-feu de 1948)
- Territoire annexé par Israël en 1981
- Un territoire fractionné**
 - Zones où les Palestiniens exercent un contrôle total ou partiel
 - Zones contrôlées par Israël (zones de peuplement, avant-postes et autres zones interdites aux Palestiniens)
- Des départs en exil**
 - Régions de départ des populations palestiniennes en 1948
 - Route des réfugiés

Un peuple de réfugiés

Répartition de la population palestinienne fin 2018, par lieu de résidence



CHRONOLOGIE

1916 Signature des accords Sykes-Picot prévoyant le partage du Proche-Orient.

1948 Déclaration d'indépendance de l'État d'Israël.

1967 Guerre des Six-Jours. Conquête par Israël du Golan, du Sinaï et des Territoires palestiniens.

1993 Accords d'Oslo. Reconnaissance mutuelle Israël-OLP.

2019 Début du cinquième mandat du Premier ministre israélien Benjamin Netanyahu.

et sionistes poussent le gouvernement britannique à remettre son mandat à l'Organisation des Nations unies en 1947, qui vote sa partition en deux États, l'un juif, l'autre arabe. L'indépendance d'Israël est déclarée le 14 mai 1948, mais les combats entre milices sionistes et armées arabes s'étendent de 1947 à 1949.

Les miliciens sionistes et la Haganah, organisation paramilitaire, puis l'armée israélienne – Tsahal – à partir de mai 1948, vident la Palestine de sa population arabe : sur environ un million de personnes, entre 700 000 et 800 000 sont poussées sur les routes de l'exil. Les accords secrets signés entre la Légion arabe de Jordanie et la future armée israélienne organisent le partage des terres de l'État de Palestine entre ces deux puissances. Au lendemain de sa guerre d'indépendance, Israël occupe ainsi 78 % de la Palestine mandataire alors que le plan de partage lui en octroyait 55 %. La Jordanie annexe la rive ouest du Jourdain, appelée Cisjordanie, et la vieille ville de Jérusalem. Gaza est sous tutelle militaire égyptienne.

Après 1948, la lutte contre Israël va en partie gouverner la géopolitique régionale, sans que les réfugiés palestiniens profitent de l'engouement pour la libération de leur pays. Leurs conditions de vie restent extrêmement précaires dans leurs camps (au Liban, en Syrie, en Jordanie). La défaite des armées arabes durant la guerre des Six-Jours, en 1967, marque la fin d'une ambition régionale et offre aux Palestiniens l'occasion de prendre les rênes de leur mouvement de libération. Depuis, la bande de Gaza, la Cisjordanie et Jérusalem-Est sont placés sous occupation israélienne.

DES ACCORDS PLEINS DE PROMESSES...

Après 1967, l'avènement du mouvement national palestinien s'accélère. Pierre angulaire de ce mouvement, l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) est dirigée dès 1969 par Yasser Arafat, figure iconique d'un nationalisme palestinien longtemps ignoré. Tout à la fois structure politique qui organise la vie des camps et appareil militaire qui guide les opérations de guérilla menées contre Israël, l'OLP offre aux Palestiniens une représentation diplomatique unifiée.

Progressivement, le mouvement national fait le deuil d'une libération totale de la Palestine devant la pression de ses partenaires arabes et occidentaux. L'éclatement de la première Intifada (1987-1993) révèle la violence de l'occupation israélienne et force la direction politique à trouver une solution en engageant un dialogue avec Israël. Pour la première fois dans l'histoire du conflit, une grande conférence internationale, sous l'égide des États-Unis, réunit, en 1991 à Madrid, des États arabes, Israël et une délégation palestinienne. Puis, en grand secret, des négociations directes s'engagent entre Israéliens et Palestiniens. Elles aboutissent à la signature des accords d'Oslo en



En 2018, Bethléem, en Cisjordanie, était à nouveau le point de départ du marathon de Palestine, lancé en 2012. Cet événement sportif international évoque la longue course pour l'indépendance des Palestiniens. C'est aussi une façon de dénoncer les entraves à la liberté de circuler.

XAVIER GUIGNARD
Chercheur à Noria
et chargé de cours
à Science-Po Paris.

1993. Ils marquent le début d'un processus qui doit mener au retrait israélien des Territoires occupés et permettre la proclamation de l'État de Palestine en 1999. L'Autorité nationale palestinienne est créée pour gérer cette période transitoire.

... QUI NE SERONT PAS TENUES

Ces accords sont dénoncés en Palestine par des factions nationalistes, de gauche et islamistes, qui multiplient les actions violentes. Mais en Israël, leur contestation provoque l'assassinat du Premier ministre Yitzhak Rabin (1995) et l'accélération de la colonisation qui mine toute possibilité d'avènement d'un État palestinien. La seconde Intifada (2000-2005) éclate en réponse à cette indépendance avortée et provoque la réoccupation totale des Territoires. Yasser Arafat meurt en novembre 2004. Mahmoud Abbas est élu président de l'Autorité palestinienne en janvier 2005. Dans un accord pour mettre fin à l'Intifada, des élections législatives sont organisées en 2006, remportées à la surprise générale par le parti islamiste Hamas. S'ensuivent des affrontements interpalestiniens qui aboutissent à une division politique des Territoires, le Hamas gouvernant la bande de Gaza, et le Fatah, la Cisjordanie. La politique menée par les gouvernements israéliens successifs encourage l'implantation de colons (estimés à 650 000 en 2018) en Cisjordanie et à Jérusalem-Est et intensifie les destructions de logements et les expulsions de Palestiniens. À la violence de l'occupation vécue par la population palestinienne s'ajoute le durcissement de l'Autorité, incapable de répondre à ses demandes sociales et à son exigence d'indépendance.

Dernier territoire méditerranéen non indépendant, la Palestine témoigne par son histoire de toutes les violences du XX^e siècle : nationalismes, affrontements impérialistes, nettoyage ethnique et colonisation. Pour les quelque 13 millions de Palestiniens des Territoires et de la diaspora, l'indépendance reste un rêve à concrétiser. ■



Le Liban reste en paix dans l'œil du cyclone

Le pays du Cèdre a été ravagé 15 ans durant par une guerre fratricide dont les images hantent encore les mémoires. Malgré une loi d'amnistie scellant la réconciliation, le Liban n'est pas tout à fait à l'abri d'un nouvel embrasement.

LAURE STEPHAN
Correspondante
du Monde à Beyrouth.

Début de l'été 1975, Wadad Makdissi Cortas, longtemps directrice d'une école prestigieuse de Beyrouth, s'accroche à une « *accalmie dans les combats* », alors que la guerre a éclaté en avril au Liban. L'éclaircie, note-t-elle dans ses mémoires, apporte alors une « *vague d'optimisme* » laissant espérer que le conflit est fini. Mais en quelques semaines, les tensions reprennent de plus belle, et la violence déferle à nouveau dans Beyrouth. « *Les premières batailles semblaient viser à diviser la capitale et à*

la détruire. Partout, les snipers causaient l'horreur. Des pans de Beyrouth furent désertés. » Ainsi en ira-t-il de la guerre du Liban, dont l'auteure de *A world I loved. The Story of an Arab Woman* (Un monde que j'ai aimé. L'histoire d'une femme arabe, Nation Books, non traduit en français) ne verra pas la fin : une succession de rounds de guerre, avec, par intermittence, des trêves plus ou moins brèves. Le conflit durera 15 ans, laissant un bilan dévastateur : près de 150 000 morts, d'innombrables blessés, des milliers de disparus. S'ajoutent aussi les déplacements forcés de populations, selon une matrice communautaire, et la destruction totale du centre-ville de Beyrouth.

Dès son éruption, la « *guerre civile fut sauvage. Une colère noire avait empli le cœur des guerriers de chaque camp, les milices dites musulmanes et*

CHRONOLOGIE

1943 Indépendance du Liban sous mandat français depuis 1920.

1975 Déclenchement de la guerre civile libanaise.

1990 Fin de la guerre civile libanaise un an après les accords de Taëf.

2000 Retrait des troupes israéliennes du Liban du Sud occupé depuis 1982.

2005 Retrait des troupes syriennes du Liban présentes depuis 1976.



chrétiennes », déplore Wadad Makdissi Cortas. La « majorité de la population », elle, se sent « impuissante ». Une tragédie pour cette intellectuelle, issue d'un milieu chrétien et nationaliste arabe. Son enfance a été jalonnée par l'enthousiasme suscité, dans le cercle familial, par la fin de l'Empire ottoman à l'issue de la Première Guerre mondiale, et par le sentiment d'immense trahison causé par les accords Sykes-Picot, établissant le partage du Moyen-Orient entre les puissances européennes (1916), et la déclaration Balfour, approuvant l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif (1917). Adulte, elle a assisté, sidérée, à la dépossession de centaines de milliers de Palestiniens de leurs terres, lors de la création d'Israël, en 1948. Des réfugiés ont afflué vers le Liban (indépendant depuis 1943) avec un rêve : le retour.

Un récit national du conflit de 1975-1990 reste encore impossible à écrire au Liban, faute de consensus. On s'accorde toutefois sur le jour où la descente aux enfers a commencé : le 13 avril 1975. Ce jour-là, des hommes ouvrent le feu contre des miliciens chrétiens, faisant quatre victimes. Quelques heures plus tard, dans le même faubourg au sud de Beyrouth, un bus transportant des combattants palestiniens et des civils est mitraillé par la milice chrétienne : 27 morts. « Il s'agit là du "Sarajevo" de la guerre civile libanaise, mais peu de personnes le comprennent à l'époque », souligne le journaliste David Hirst, dans *Une histoire du Liban* (Perrin, 2011). Il faut dire qu'un climat insurrectionnel, marqué par de violents incidents, règne depuis des mois au pays du Cèdre.

L'ÉTINCELLE PALESTINIENNE

La guerre libanaise est complexe : il s'agit d'un conflit à la fois civil et régional. Dans le pays, les divisions sont multiples : identitaires (libanistes versus nationalistes arabes), sociales (libéraux versus partisans de la gauche appelant à une redistribution des richesses), politiques (plusieurs communautés réclament un partage du pouvoir, dominées par les chrétiens maronites). La montée en puissance des combattants palestiniens, les fedayins de Yasser Arafat, arrivés au Liban en 1970-1971, va être l'étincelle : schématiquement, les chrétiens maronites sont opposés à cet « État dans l'État », tandis que le camp musulman progressiste (qui comprend aussi des chrétiens), mené par le leader druze Kamal Joumblatt, soutient la résistance palestinienne. La guerre se déroule en deux grandes phases : jusqu'en 1982, c'est la période « palestinienne ». Elle s'achève avec le départ forcé du Liban de Yasser Arafat et des fedayins. La seconde partie est essentiellement marquée par la montée du mouvement de guérilla anti-israélien, soutenu par les Iraniens, et promouvant un islam militant – le Hezbollah. Au sortir du conflit, cette milice, chiite, sera la seule autorisée à conserver ses armes.

Avec la guerre, le pays se morcelle. Aux barages des milices, les contrôles d'identité équivalent à une condamnation à mort pour ceux qui ne sont pas de la « bonne » communauté. Les Beyrouthins se souviennent des nuits dans les abris, pour échapper aux bombardements. Aux assassinats politiques s'ajoutent les massacres, véritables traumatismes : parmi les plus tristement célèbres, Damour (1976), Tal el-Zaatar (1976), Sabra et Chatila (1982).

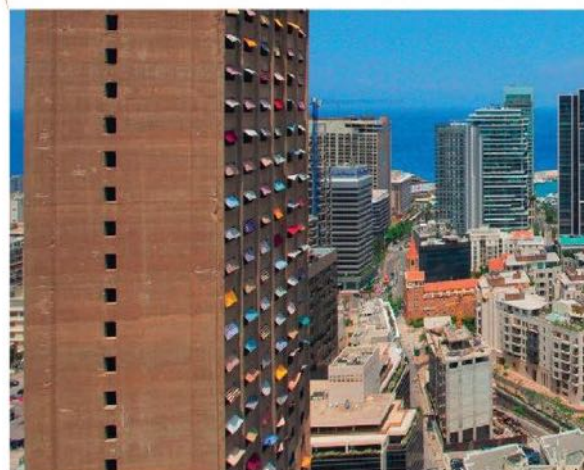
DES INGÉRENCES ÉTRANGÈRES

Dès la première phase du conflit, la Syrie et Israël entrent en jeu. En 1976, le camp propalestinien semble sur le point de défaire ses ennemis : Damas vole au secours des maronites. La Syrie se montre soucieuse d'affaiblir tout potentiel vainqueur pour mieux s'affirmer comme arbitre. Puis en mars 1978, Israël pénètre dans le sud du Liban, territoire depuis lequel les fedayins palestiniens et leurs alliés mènent leur « guerre frontalière ». Au bout de trois mois, les troupes israéliennes se retirent, tout en confiant la gestion d'une « zone de sécurité » à une milice supplétive. Ce territoire « tampon » est élargi en 1982, lors de la seconde invasion israélienne du Liban.

D'autres acteurs régionaux ou internationaux pèsent dans le conflit, dont les dernières années, marquées par des combats intercommunautaires, paraissent incompréhensibles aux yeux de beaucoup de Libanais. La guerre prend fin en octobre 1990, avec le départ du général Michel Aoun du palais présidentiel de Baabda, bombardé par l'armée syrienne. La population est exsangue. L'État est en lambeaux. Les chrétiens perdent de nombreuses prérogatives. Damas impose une *pax syriana*. Ses forces occupent le Liban jusqu'en 2005 ; l'armée israélienne quant à elle s'est retirée du Liban-Sud en 2000.

Une loi d'amnistie, votée en 1991, fait figure d'acte de « réconciliation » : pour ses multiples détracteurs, celle-ci a surtout l'allure d'une amnésie. Et près de 30 ans après la fin du conflit, de nombreux Libanais considèrent qu'ils vivent dans un état de « ni guerre ni paix. » ■

Tristement célèbre pour avoir abrité des snipers, comme ceux de la photo de gauche en 1978, la tour Murr est restée inachevée en plein Beyrouth, telle une blessure de guerre qui aurait du mal à cicatriser. En 2018, l'installation *Burj el Hawa* de l'artiste urbain Jad El Khoury est une œuvre conçue pour la guérison.



Le divorce impossible de la France et de l'Algérie

L'Algérie est indépendante depuis le 4 juillet 1962. Mais son destin est resté étroitement lié à celui de la France. Les deux pays entretiennent une relation intense qui alterne fâcheries et réconciliations, complicité et déchirements.

C'est un vieux couple mixte. Qui s'aime, se déchire, se réconcilie et s'aime de nouveau... jusqu'à la prochaine crise ! Paris et Alger ou les amours contrariées des plus célèbres amants de la *Mare Nostrum*. Une relation enfiévrée, passionnelle sur le mode du « Je t'aime moi non plus ». Qui survit par-delà les générations dans une mystérieuse interdépendance des sentiments et... des intérêts.

Pour comprendre à quel point les deux pays sont liés, il faut revenir aux débuts de la relation. Quand, en 1830, les Français débarquent en Algérie, il s'agit de se battre au nom de la civilisation contre les Ottomans et les pirates barbaresques qui pillent les navires en Méditerranée et pratiquent la traite des Européens. L'Algérie est ensuite intégrée à la France comme un département, à l'instar de la Corse, et à la différence de la Tunisie et du Maroc

ANNE GUION
Journaliste à *La Vie*.

Le 12 août 1957, ces enfants venus de l'autre côté de la Méditerranée vont passer leurs vacances dans ce pays étranger qui est paraît-il le leur : la France.

qui seront des protectorats. La Méditerranée occidentale devient alors comme une mer intérieure. Pendant la colonisation, l'Algérie, c'est la France, et ses habitants, des Français. Mais c'est une nationalité à deux vitesses qui est mise en place : les droits civiques ne sont accordés qu'aux colons européens, venus de France mais aussi d'Espagne et d'Italie, très nombreux, incités à devenir français par le droit du sol accordé à leurs enfants dès 1889.

Les Français musulmans (et juifs avant le décret Crémieux de 1870 qui leur accorde la pleine citoyenneté), eux, restent en marge des droits civiques. Lorsque l'indépendance de l'Algérie est proclamée, le 4 juillet 1962, après huit ans d'une guerre sanglante (de 300 000 à 400 000 Algériens selon la France – mais plus d'un million selon l'Algérie – et environ 25 600 soldats français sont tués), une partie des Français a le sentiment douloureux d'avoir été amputé d'un morceau du territoire national. « *Le conflit s'élaboré comme une sorte de guerre civile franco-française où semble se jouer l'avenir tragique du pays*, écrit Benjamin Stora dans une tribune publiée dans *Le Monde* en 2002. *L'indépendance de l'Algérie devient alors synonyme d'abaissement de la nation.* »

UNE COOPÉRATION D'INTÉRÊTS

Dans la cacophonie de la fin de la guerre, un million d'Européens et de juifs, en majorité autochtones, quittent le pays. Les liens semblent alors rompus. Mais, c'est une indépendance complexe qui s'est négociée lors des accords d'Évian en mars 1962. Les époux malheureux ne se séparent pas tout à fait. Aucun des deux n'y a d'ailleurs vraiment intérêt. Les caisses de l'Algérie sont vides. Et Paris veut absolument continuer à exploiter le pétrole du Sud algérien. « *Pour de Gaulle, le pétrole du Sahara est un des meilleurs éléments de l'indépendance de la France*, écrit Naoufel Brahimi El Mili dans *France-Algérie. 50 ans d'histoires secrètes, tome 1 (1962-1992)* (Fayard, 2017). *Les objectifs fondamentaux de la politique gaullienne en Algérie étaient de récupérer la totalité de la production pétrolière et*



ROGER VIOLETTE

MARC RIBOUT

CHRONOLOGIE

1960-1966 Essais nucléaires menés par la France dans le Sahara algérien.

1968 Accord franco-algérien créant un régime spécifique pour le séjour des Algériens en France.

1971 Décision du président Boumediène de nationaliser les hydrocarbures algériens.

1995 Attentats perpétrés en France par les Algériens du Groupe islamique armé (GIA).

2011 Plaque à la mémoire des Algériens victimes de la répression à Paris en 1961.



d'expérimenter autant de bombes nucléaires qu'elle le désirerait dans le Sahara. » Dans les années qui suivent l'indépendance, des milliers de Français deviennent coopérants. Ils sont professeurs, soignants, ingénieurs. Aujourd'hui, l'Algérie reste un partenaire stratégique. La France a impérativement besoin d'Alger pour défendre ses intérêts en Afrique, et pour garantir le contrôle sécuritaire de la zone ultrasensible du Sahel.

Les deux pays, en réalité, sont bien plus proches qu'il n'y paraît. Le vécu commun a influencé profondément la nature même des deux sociétés. La langue française, dont l'écrivain Kateb Yacine disait qu'elle constituait « le butin de guerre » des Algériens, s'est paradoxalement davantage répandue en Algérie après l'indépendance (environ 12 millions d'Algériens – sur près de 42 millions – sont aujourd'hui francophones). Et ce malgré plus de 50 ans de politique d'arabisation. Les mots de la langue de Molière se mêlent allègrement à l'arabe dialectal, créant comme une nouvelle langue. La guerre d'Algérie a aussi façonné la société française. On l'oublie souvent, mais la V^e République, née à la suite des journées de mai 1958 à Alger, plonge ses racines dans ce conflit. « *Le régime de la France actuelle reste profondément marqué par les troubles de ses débuts*, explique ainsi l'historien américain Grey Anderson dans *la Guerre civile en France, 1958-1962* (La Fabrique, 2018). *Il y a des*

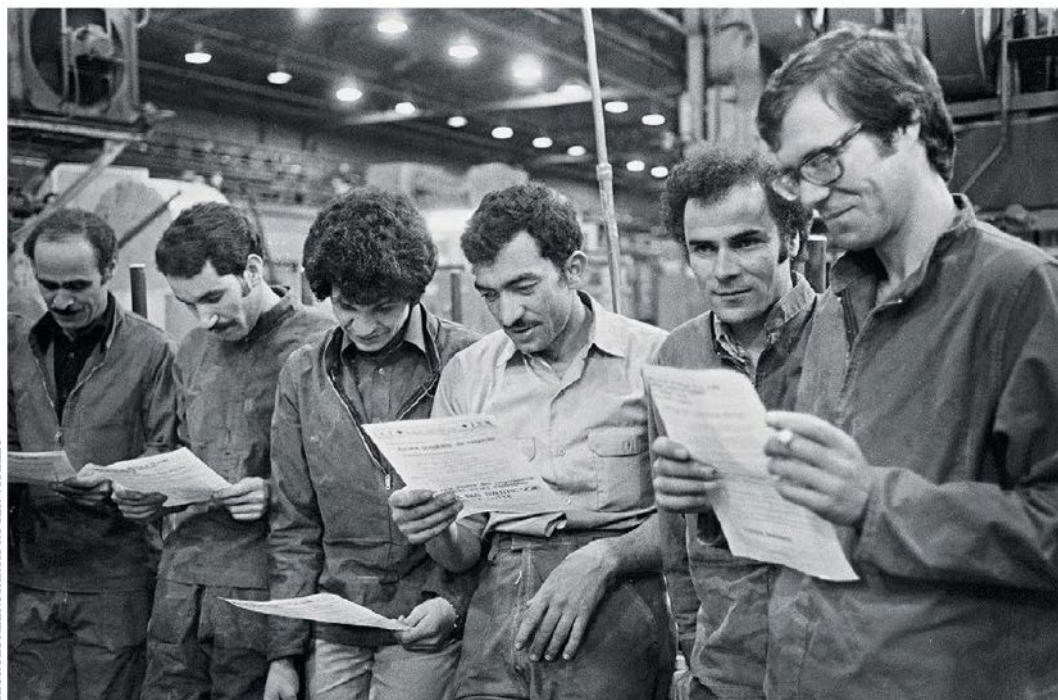
« Voulez-vous que l'Algérie devienne un État indépendant coopérant avec la France dans les conditions définies par les déclarations du 19 mars 1962 ? », telle était la question lors du référendum du 1^{er} juillet 1962. 99,72 % des votants ont répondu « oui » (photo prise à Alger).

spécificités françaises qui relèvent, en partie en tout cas, de ce moment de guerre : la présidence créée par le général de Gaulle qui n'a pas d'équivalent dans les autres démocraties occidentales, le "maintien de l'ordre" à la française, vendu d'ailleurs comme une spécialité à l'étranger, mais aussi la politique étrangère française extrêmement guerrière, avec la multiplication des opérations extérieures. »

UN ATTACHEMENT ÉMOTIONNEL

Surtout, le couple a eu beaucoup d'enfants. Ce passé en commun a engendré toute une communauté faite de chair et de sang, trait d'union entre les deux rives de la Méditerranée. Faites un sondage autour de vous : quasiment chaque famille française a un lien familial ou émotionnel avec l'Algérie. Et pour cause, environ deux millions de soldats français y ont servi pendant la guerre. Un million de pieds-noirs sont arrivés en France après 1962 (voir page 126). Des milliers de Français y ont passé quelques mois ou quelques années dans leur jeunesse en tant que coopérants après l'indépendance. Et quelle famille algérienne n'a pas un oncle, un cousin ou un voisin vivant en France ? Qu'il s'agisse d'un ouvrier demeuré dans l'Hexagone au lendemain de la guerre de libération, d'un migrant économique, ou encore d'un réfugié de la décennie noire, la guerre civile des années 1990. Aujourd'hui, il y aurait 3 ou ➔

GEORGES AZENSTARCK/ROGER VIOLETTE



Au travail, Français et Algériens luttent ensemble pour leurs droits. La solidarité syndicale soude les hommes. Depuis 1972, un travailleur étranger peut aussi être élu délégué du personnel (usine Renault, Boulogne-Billancourt, v. 1980).

➔ 4 millions de binationaux de part et d'autre de la Méditerranée, et, en moyenne, 6000 mariages franco-algériens par an.

Sauf que les deux pays font comme si la page avait été tout à fait tournée. Pourquoi un tel refoulement ? En France, cela obligerait à regarder en face la réalité de la guerre d'Algérie. Or comment concilier l'horreur de la torture et des massacres avec le traditionnel récit sur les droits de l'homme ? C'est seulement en 1999 que l'Assemblée nationale a admis que les « événements » d'Algérie constituaient bel et bien une guerre. En 2005, Paris a reconnu que les massacres de Sétif et Guelma étaient « inexcusables ». Là-bas, le 8 mai 1945, alors que l'on célèbre la capitulation de l'Allemagne nazie, des Algériens affichent des revendications nationalistes et tuent 103 Européens à la suite de heurts avec la gendarmerie. Les représailles tournent au bain de sang : entre 15000 et 45000 Algériens sont abattus par l'armée française.

Même décalage du côté algérien. Alger cache l'omniprésence de la France pour préserver la mythologie de la révolution nationale dont les derniers adeptes (qui n'en ont pas tous été acteurs) s'accrochent au pouvoir. Quitte à souffrir d'une forme de schizophrénie. Lorsqu'en avril 2013, Abdelaziz Bouteflika fait un AVC, il est évacué en secret vers un hôpital militaire français. Il ne réapparaît que six semaines plus tard à la télévision algérienne dans une scène surréaliste : on le voit discuter avec son Premier ministre et son chef d'état-major sous le portrait officiel de François Hollande, alors président de la République, en direct des Invalides où il poursuit sa convalescence. « Voici en somme Bouteflika, président d'honneur du FLN, pris en main par l'armée

française. Tout un symbole ! », ironise dans son livre Naoufel Brahimi El Milli. Mais qu'importe, comme dans beaucoup de séparations, chacun accable l'autre de tous les défauts. Une position qui arrange beaucoup de monde. « *Il y a de part et d'autre de la Méditerranée des groupes qui vivent de cette rente mémorielle*, analyse ainsi Benjamin Stora lors d'une conférence pour le Cercle de Condorcet de Paris en 2015. *En France, certains d'entre eux, notamment dans le Midi, en font leur fonds de commerce idéologique et politique. Pour ces derniers, de plus en plus nombreux et structurés, il existe aussi une relecture biaisée selon laquelle la France n'aurait apporté que de la civilisation de l'autre côté de la Méditerranée.* »

DES TRAUMAS TOUJOURS ENFOUIS

Ce refoulement collectif est aussi à l'origine de beaucoup de souffrances de part et d'autre. Il y a bien sûr chez les Algériens ce que Karima Lazali nomme *le Trauma colonial* (La Découverte, 2018) qui ne fut jamais dépassé. Cette psychanalyste algérienne, qui travaille entre Alger et Paris, émet ainsi la thèse qu'en annihilant la figure du père, par les massacres, mais aussi, symboliquement, par la patronymisation (les Français ont imposé le système des patronymes aux Algériens qui se désignaient auparavant comme « fils de... »), la colonisation a précipité la société dans une lutte fratricide sans cesse répétée. Guerre des clans, régionalisme, Arabes contre Berbères, islamistes contre militaires... Dans les années 1990, une guerre civile sanglante dévaste le pays et achève de brouiller les cartes de l'identité nationale. La « décennie noire » a provoqué entre 100000 et 200000 morts et imposé au pays, pour sortir de

la crise, une sorte « d'amnésie institutionnalisée », comme la nomme Karima Direche-Slimani, directrice de recherche au CNRS. Il y a aussi en France, les traumas enfouis des anciens appelés, qui, de retour chez eux, ont refoulé leur expérience de la guerre, l'exil des pieds-noirs, arrachés à leur pays natal, l'abandon des harkis. Et la névrose identitaire des descendants d'immigrés algériens. Nés en France, souvent éduqués dans la mythologie de la révolution nationale et la fierté d'être algérien, ceux-ci vivent dans le pays de l'ex-puissance coloniale qui ne les reconnaît pas toujours comme des citoyens à part entière. Comme si toute cette jeune génération était l'otage d'une histoire commune non assumée.

UN RÉCIT FÉDÉRATEUR À ÉCRIRE

Mais les choses commencent à bouger. Et sans doute sommes-nous en train de vivre le début d'un nouveau cycle des deux côtés. En témoigne le geste d'Emmanuel Macron, qui est allé en septembre 2018 demander pardon à Josette Audin, la veuve de Maurice Audin, militant communiste partisan de l'indépendance de l'Algérie, arrêté lors de la bataille d'Alger en 1957, torturé et assassiné en détention par l'armée française. Dans une lettre envoyée à la veuve et rendue publique, le président de la République dénonçait pour la première fois le « système » installé par l'armée française en Algérie à la faveur des « pouvoirs spéciaux » votés par l'Assemblée nationale en mars 1956. Emmanuel Macron y annonçait aussi l'ouverture des archives de l'État relatives aux disparus d'Algérie. Ils seraient des milliers des deux



En juin 2018, le journal algérien *El Watan* relayait le combat pour faire toute la vérité sur la disparition en 1957, à Alger, de Maurice Audin, militant anticolonialiste. En septembre 2018, Emmanuel Macron reconnaissait qu'il avait bien été « torturé, puis exécuté, par la faute de l'État français ».

côtés, dont 500 soldats français. Pour certains historiens, comme Benjamin Stora, le texte a la portée du discours de Jacques Chirac sur la responsabilité de l'État français dans la déportation des juifs ; une allocution historique prononcée à Paris, en 1995, près du monument rappelant la rafle du Vél' d'Hiv'.

Du côté algérien, les martyrs de la révolution ne font plus recette. À l'image d'Abdelaziz Bouteflika, président forcé de démissionner, les caciques du FLN ont vieilli et l'idéologie de la révolution a vécu. Les Algériens sont de plus en plus

nombreux désormais à refuser la sinistre alternative « généraux bedonnants ou barbus sanglants » qui, depuis la guerre civile, mettait sous le boisseau les désirs de révolte. La nouvelle génération exige de faire enfin le vrai bilan de l'indépendance. L'histoire commune franco-algérienne a bel et bien transformé en profondeur les deux pays et donné naissance à de nouvelles identités. Reste à regarder le passé avec lucidité et à élaborer ensemble un récit collectif fédérateur, respectueux de toutes les mémoires. ■

En avril 2019, la rue algérienne a obtenu la démission d'Abdelaziz Bouteflika, au pouvoir depuis 20 ans, et qui brigait un cinquième mandat. Après le départ du président, la France a exprimé son soutien au processus démocratique.



La Corse, l'île au désir farouche de liberté

Sa position stratégique en Méditerranée et ses ressources naturelles ont valu à la Corse d'incessantes invasions. La belle, à qui l'on doit la première Constitution au monde, est finalement devenue française... tout en restant rebelle.



C'est une île-montagne, préservée et sauvage. Un paradis naturel avec stations balnéaires, sentiers de randonnée et riche patrimoine. Au sud, les falaises de craie de Bonifacio, qui plongent en à-pic dans une mer émeraude, face à l'archipel des Lavezzi et ses propriétés opulentes. Au nord, le cap Corse, promontoire sacré des Romains, avec ses routes vertigineuses, ses villages en nids d'aigle, ses églises romanes et ses tours génoises. Entre les deux, les villes de Bastia et d'Ajaccio, déclinées en citadelle et riches musées. Mais aussi une nature sublime, de la forêt de Vizzavona aux aiguilles de Bavella, de la réserve naturelle de Scandola aux calanques de Piana, devenues sous la plume de Guy de Maupassant une « forêt de granit pourpre ». L'écrivain, dans *Une vie* (1883), évoquait le parfum du maquis, cet enchevêtrement de cistes, de myrtes, d'arbousiers, de bruyères arborescentes et de chênes verts, si odorant. « C'est la Corse qui fleurit

En 1762, Pascal Paoli fait adopter pour la République corse le drapeau à tête de Maure, dont l'origine fait toujours débat. Oublié dès la prise de l'île par la France, il est repris par la région corse en 1980.

CORINE CHABAUD
Journaliste à *La Vie*.

*comme ça, madame, c'est son odeur de jolie femme à elle. Après vingt ans d'absence, je la reconnaitrais à cinq milles au large. » « Aux mystères et délices de toutes les îles, la Corse ajoute une nature belle, puissante, parfois tourmentée. Terre de rocs et de pics, de falaises, de maquis impénétrable qui, aux frontières géographiques de l'île impose d'autres limites beaucoup plus étroites, celles d'une vallée, d'un canton, d'un village », décrit aussi dans *Une famille corse* Robert Colonna d'Istria (Plon, 2018).*

Joyau de la Méditerranée, la Corse se définit d'abord par son insularité, à la fois richesse et fardeau. Quand, après avoir été génoise pendant plusieurs siècles, elle est devenue officiellement française, en 1789, Napoléon se serait écrié : « Désormais, il n'y a plus de mer qui nous sépare ». Erreur ! Car l'insularité, doublée d'un relief montagneux, a retardé et compliqué l'intégration de la Corse à la France. Déjà, elle s'était autoproclamée indépendante de la République de Gênes en 1736 puis en 1755, sous la houlette de Pascal Paoli, avant de subir, lors de la célèbre bataille de Ponte-Novo, en 1769, une défaite militaire face à la France, qui l'a alors annexée.

OBJET DE TOUTES LES CONVOITISES

Auparavant, au fil des siècles, sa position géographique lui a valu d'incessantes invasions : Grecs, Étrusques, Carthaginois, Syracusains, Romains, Goths, Ostrogoths, Byzantins, Sarrasins, Pisans, Génois, Français et Anglais se la sont appropriée tour à tour. Même la Russie l'a convoitée pour en faire une base de combat contre l'Empire ottoman. « Tous les peuples de la Méditerranée occidentale se sont donné rendez-vous dans l'île [...] et rarement pour le bien de ses habitants », résumait en 2004 le normalien Jean-Paul Brighelli. « L'histoire de la Corse est indissociable de l'histoire de la Méditerranée et de l'histoire des grandes puissances navales », complète l'historien Michel Vergé-Franceschi, auteur d'*Une Histoire de l'identité corse des origines à nos jours* (Payot, 2017). Il rappelle que l'île a attiré les puissances bordant la Grande Bleue jusqu'au XVI^e siècle, à l'époque du cabotage, quand les galériens s'y ravitaillaient en eau douce et en gibier. Pas étonnant que les Corses se soient longtemps tenus à l'écart de la mer, synonyme de danger, et du littoral, contaminé

JA BERTOZZI/AUSÉE DE BASTIA

MAJIN RICHARD/HEMIS.FR

CHRONOLOGIE

XI^e siècle Don de la Corse aux Pisans par le Vatican, puis domination génoise de 1283 à 1768.

1736 Proclamation du royaume indépendant de Corse puis, en 1755, de la République corse.

1789 Rattachement par décret de la Corse à l'Imperium (territoire) français.

1794-1796 Royaume anglo-corse, puis reconquête française.

1959 Création de l'Union du peuple corse, puis, en 1967, de l'Action régionaliste corse.

par la malaria jusqu'au milieu du XX^e siècle. Ce sont aussi ses ressources naturelles qui ont valu à l'île d'être envahie : ses réserves de bois pour bâtir les flottes attisaient la convoitise. La Corse a également servi de réservoir à blé à Rome puis à Gênes, laquelle y a introduit le châtaigner, dont le fruit a mis fin aux famines.

« *L'insularité n'a jamais signifié repli sur soi* », insiste Michel Vergé-Franceschi. Aujourd'hui, la Corse compte 330 000 habitants, mais la diaspora un million d'âmes. Dès 1550, beaucoup, en particulier les Cap-Corsins, ont pris la mer pour conquérir des terres lointaines. Ils se sont ainsi installés du Pérou à Porto Rico en passant par le Venezuela. Les habitants de l'île ont aussi joué un rôle clé dans la colonisation, en y prenant part. « *La Corse est une île méditerranéenne mais dotée d'une vocation mondiale* », note l'historien originaire du Cap Corse, dont un cousin a été... président du Venezuela.

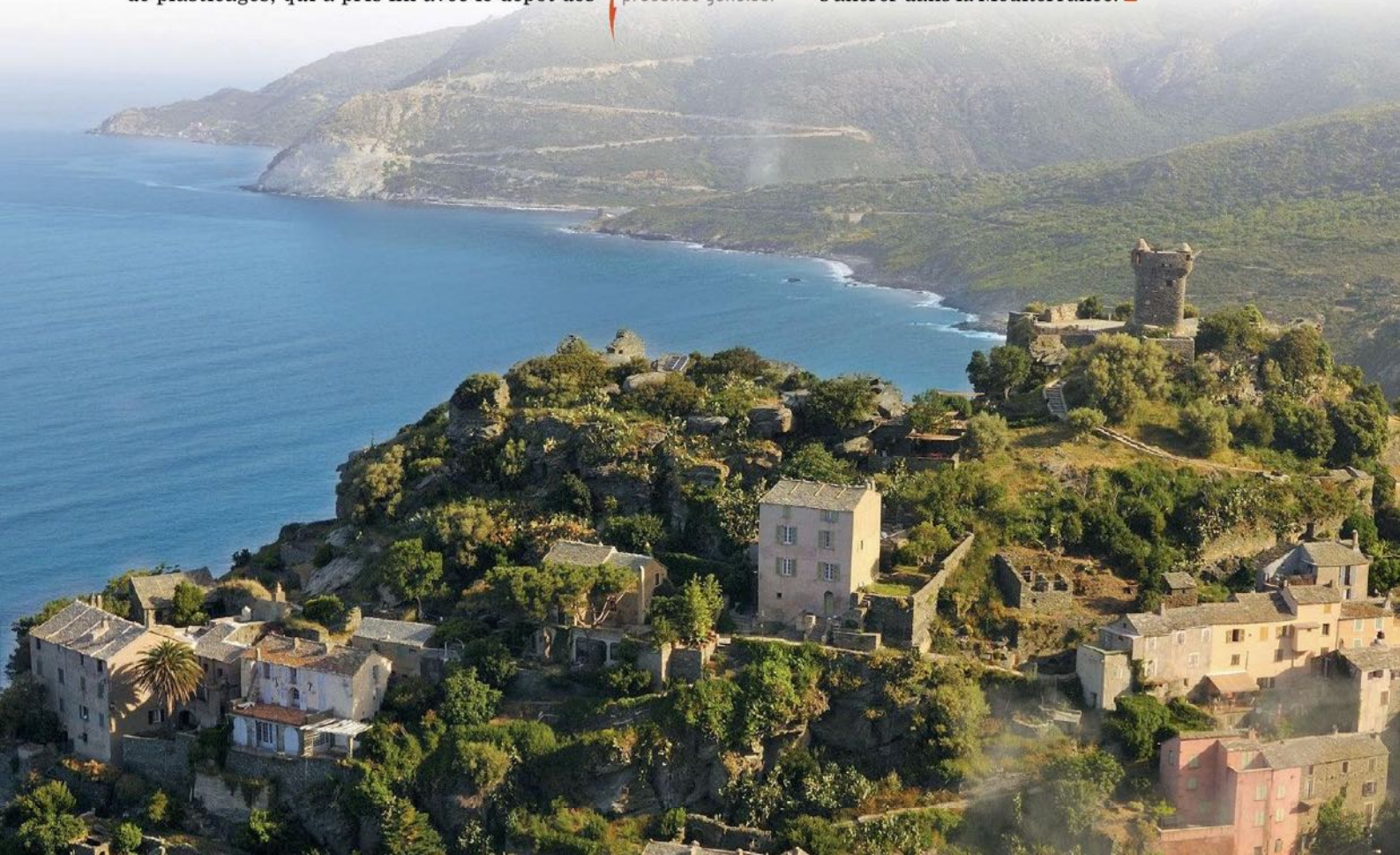
UNE VIOLENCE BIEN RÉELLE

L'île a aussi pâti d'un sous-développement chronique et d'hémorragies démographiques. Depuis 1975, elle connaît les revendications indépendantistes. Cette année-là, des militants ont occupé dans la plaine orientale une cave viticole tenue par un pied-noir (population arrivée en masse après l'indépendance de l'Algérie), entraînant la réponse musclée du gouvernement : ce sont les événements d'Aléria, acte fondateur du nationalisme corse, suivi de la création du Front de libération nationale corse (FLNC) et d'une ère de plasticages, qui a pris fin avec le dépôt des

Pour se protéger des envahisseurs et des épidémies, les Corses évitaient de s'installer sur le rivage. Comme ici à Nonza, les villages dominent la mer et possèdent bien souvent une tour rappelant la longue présence génoise.

armes du FLNC en 2014. Vendettas, clanisme et clientélisme, règlements de compte mafieux... Les Corses se défendent d'être paresseux et violents, adjectifs dont les clichés les affublent. Mais la violence est une réalité : les homicides continuent d'y être bien plus nombreux que sur le continent. Et les armes circulent. Le préfet Claude Érignac, symbole de l'État français, y a été assassiné en 1998. L'usage des armes n'est pas nouveau. La population n'a-t-elle pas participé activement à la libération de l'île en 1943 ? « *La Corse a la fortune et l'honneur d'être le premier morceau libéré de la France* », remarquait le Général de Gaulle. Au XIX^e siècle, les curés ne célébraient-ils pas la messe avec un fusil sur l'autel ?

Au pays de Colomba, l'héroïne de Prosper Mérimée qui fit venger son père par son frère, les Corses seraient aussi épris de justice et de démocratie. Pascal Paoli, le général fondateur de la République corse (1755-1769), homme des Lumières, est l'auteur d'une Constitution qui affirmait avant l'heure la souveraineté populaire. Parce qu'il a tenté d'affranchir l'île de toute domination étrangère, il est le héros des indépendantistes modernes. Ceux qui, parvenus au pouvoir en 2015, notamment à la tête de Bastia puis de la collectivité territoriale, sont en quête d'autonomie voire d'indépendance. À présent, ils serinent leur désir de rapprochement avec la Sardaigne, voire les Baléares. Des sœurs géographiques qui ont pourtant connu des destins très différents. Comme si en 2019, l'île de Beauté, que les Grecs appelaient déjà Kallisté (la plus belle), devait plus que jamais s'ancrer dans la Méditerranée. ■



Une coexistence gréco-turque houleuse

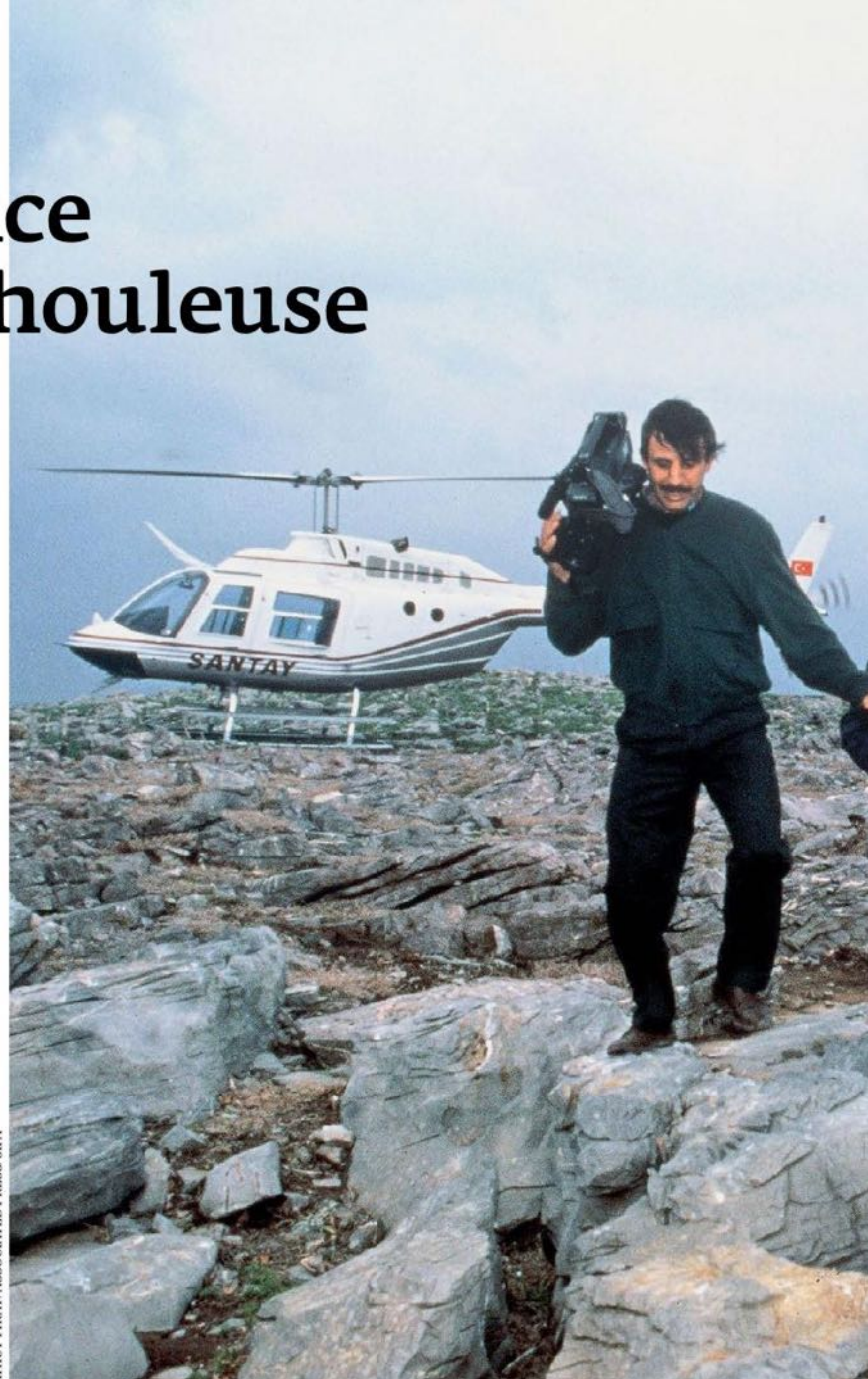
En conflit depuis des décennies à propos de la division de Chypre et du partage des îles de la mer Égée, la Turquie et la Grèce sont bien loin de la réconciliation. La découverte d'importants gisements de gaz au large des côtes chypriotes ravive les tensions.

La défiance est décidément la seule chose que la Grèce et la Turquie parviennent à partager. Voisins proches, frères ennemis, les deux États s'avèrent incapables de surmonter les contentieux qui empoisonnent leurs relations depuis des décennies. « *Vivre ensemble est possible* », a dit le président turc Recep Tayyip Erdogan lors de sa visite en Grèce en décembre 2017, une première en 65 ans. « *Nous avons davantage en commun que l'inverse* », a expliqué pour sa part le président grec Prokopis Pavlopoulos. Mais les bonnes intentions se sont vite heurtées à la question du partage – de la mer Égée, de Chypre –, laquelle est laissée sans réponse.

GÉOSTRATÉGIE ÉNERGÉTIQUE

À Chypre, l'île de la Méditerranée orientale divisée depuis 1974 (voir page 118), l'impasse est totale depuis que les négociations menées sous l'égide de l'Onu à Crans-Montana (Suisse) se sont soldées par un échec en juillet 2017, la partie turque refusant d'évacuer les quelque 30 000 soldats stationnés dans la partie nord de l'île. Chypre est le point névralgique de la relation. Partagée entre la république de Chypre (grecque), reconnue par la communauté internationale, et la république turque de Chypre du Nord (RTCN), reconnue par la Turquie seulement, l'île va au-devant de nouveaux problèmes depuis la découverte, au large de ses côtes, de gisements de gaz estimés équivalents en volume à ceux de la mer du Nord. Invités par les autorités chypriotes grecques à prospecter, les géants de l'énergie – Total, Eni, ExxonMobil, Noble Energy – sont désormais à pied d'œuvre. Ankara crie à la spoliation, accusant la république de Chypre de faire main basse sur les richesses, au détriment des Chypriotes turcs qui se retrouvent exclus des futures retombées de la manne énergétique. Sans accord de réunification, pas de partage. La prospection gazière a ravivé les tensions. En

AYRUT FRAT/ASSOCIATED PRESS/SIPA



MARIE JÉGO
Correspondante
du Monde à Istanbul.

février 2018, la marine turque a bloqué l'accès d'un navire d'exploration de la firme Eni à des champs offshore. Désormais, les explorations se font sous la protection de navires militaires, ce qui ne contribue pas à l'apaisement. Ulcérée par ce qu'elle considère comme une exclusion, la Turquie menace de lancer des navires de forages dans les zones exploitées par Chypre (voir page 172).

Du gaz à la géostratégie il n'y a qu'un pas. Avec les encouragements de Washington, Chypre, l'Égypte et Israël ont noué des partenariats. La construction d'un gazoduc sous-marin appelé « EastMed » est dans leur viseur. À terme, ce tube acheminerait du gaz vers l'Europe depuis Israël, via Chypre, la Grèce et l'Italie. La sécurité énergétique du continent s'en

CHRONOLOGIE

2009 Changement de cap de la politique étrangère turque. Relation Turquie-UE au point mort.

Années 2010 Découverte d'importants gisements de gaz au large de Chypre.

Juillet 2016 Coup d'État manqué en Turquie. Regain de tension avec les Occidentaux.

Juillet 2017 Échec des négociations sur Chypre sous l'égide de l'Onu à Crans-Montana (Suisse).

Décembre 2017 Visite contre-productive du président turc à Athènes.



trouverait renforcée. Le projet déplaît fortement à Moscou et à Ankara, qui ambitionnent dans le cadre de leur partenariat énergétique commun d'alimenter en gaz les foyers européens. Le projet EastMed pourrait faire de l'ombre au gazoduc TurkStream, une réalisation russo-turque dont la deuxième branche, en cours de construction, est censée approvisionner l'Europe du Sud et les Balkans, renforçant ainsi la dépendance des consommateurs européens envers Gazprom, le mastodonte du gaz russe.

En mer Égée, la coexistence est redevenue houleuse. Faute d'accord sur la délimitation du plateau continental et des espaces aérien et maritime de cette mer intérieure, les incidents se multiplient. Aussi, ce vaste domaine insulaire est-il l'objet d'un âpre marchandage. La Grèce revendique 10 miles (16 km) autour de ses côtes et de ses îles ; la Turquie lui reconnaît 6 miles seulement : d'où la multiplication des accrochages en mer et dans les airs. En janvier 2018, deux navires de guerre,

En 1996, sous l'œil d'une caméra, des journalistes turcs retirent le drapeau grec planté sur l'un des îlots inhabités d'Imia (Kardak en turc), en mer Égée, pour hisser leurs couleurs nationales. Cette guerre des drapeaux avait mis les deux pays au bord du conflit armé.

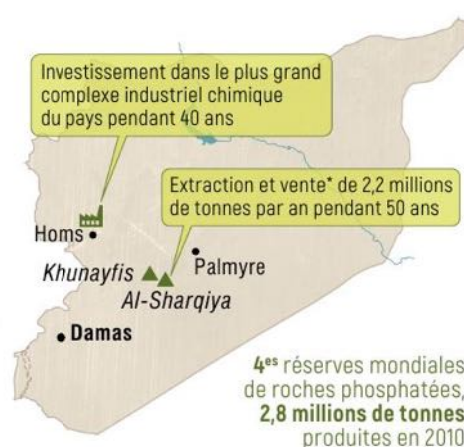
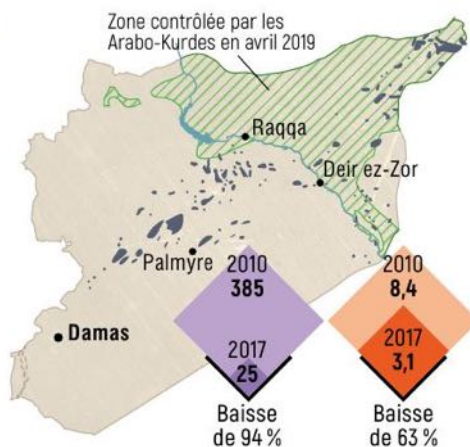
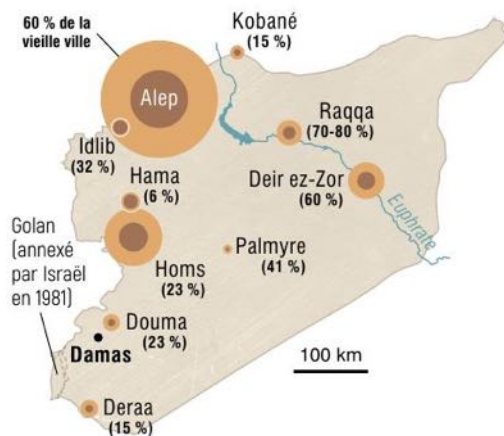
l'un turc l'autre grec, sont entrés en collision non loin des îlots d'Imia. En avril 2018, des tirs de sommation ont été échangés aux abords de l'îlot de Ro. En avril encore, un pilote grec a été tué dans le crash de son avion au-dessus de l'Égée. Il venait d'escorter un avion turc jusqu'à la frontière, une routine depuis que la chasse turque multiplie les incursions dans l'espace aérien grec. En guerre à plusieurs reprises au cours du XX^e siècle, c'est dans l'Égée qu'Athènes et Ankara ont failli en venir aux mains en 1996. En cause, la souveraineté grecque sur les îlots d'Imia (Kardak en turc), inhabités. La médiation de Washington a suffi à ramener à la raison les deux alliés de l'Otan.

UNE DÉGRADATION DES RELATIONS

Avec la « diplomatie du tremblement de terre », une empathie mutuelle née des séismes de 1999, la Grèce et la Turquie semblaient pourtant bien parties sur la voie du rapprochement. L'époque était porteuse d'espoir. Nommé Premier ministre en 2003, Recep Tayyip Erdogan promettait des réformes et des relations apaisées avec les voisins. La réunification de Chypre semblait à portée de main. La Turquie voulait adhérer à l'Union européenne (UE), la Grèce ne s'y opposait pas. Le calme régnait en mer Égée. Le vent a tourné en 2009. Sous l'impulsion d'Ahmet Davutoglu, un universitaire géopoliticien propulsé à la tête de la diplomatie, la politique étrangère turque a changé de cap. L'accent a été mis sur la création d'une zone d'influence dans les Balkans, en Afrique, au Moyen-Orient, avec en partage des racines culturelles communes, l'islam sunnite surtout.

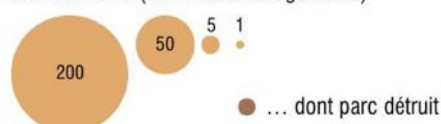
La relation stratégique avec les États Unis, le projet d'adhésion à l'Union européenne sont passés au second plan. La relation Turquie-UE n'était plus une priorité. Dès lors, les négociations d'adhésion se sont retrouvées au point mort, le dossier chypriote s'est enlisé, les relations avec les partenaires occidentaux et Israël n'ont fait que se déliter. Le coup d'État manqué du 15 juillet 2016 en Turquie a achevé d'envenimer les relations avec les Occidentaux, soupçonnés par les autorités turques d'avoir soutenu les putschistes en sous-main. Pour avoir donné l'asile à des officiers turcs mêlés à la tentative de coup d'État, Athènes s'est retrouvée dans le collimateur d'Ankara.

De plus, les relations bilatérales sont contre-productives. Ainsi la visite d'État du président turc à Athènes, en décembre 2017, se voulait historique. Elle a tourné au fiasco. Après avoir remis en cause le rattachement de certaines îles égéennes à la Grèce, Recep Tayyip Erdogan a jeté un grand froid en proposant une « mise à jour » du traité de Lausanne, la pierre angulaire des frontières de la région depuis 1923. Un argument qu'Athènes ne peut absolument pas entendre. L'ouverture d'un nouveau chapitre dans les relations n'est pas pour demain. ■



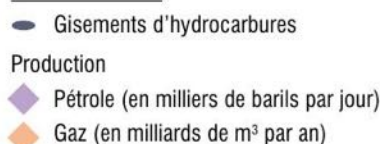
Un pays à terre

Parc immobilier détruit et endommagé entre 2010 et début 2017 (en milliers de logements)

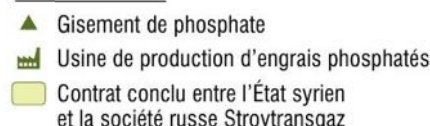


(XX %) Part du parc détruit et endommagé*
* Début 2017 (fin 2017 pour Raqqa et Deir ez-Zor)

L'industrie des hydrocarbures anéantie



Le secteur des phosphates sous contrôle



* Le phosphate ne fait pas l'objet de sanctions occidentales, contrairement au pétrole

Reconstruire la Syrie, un cap difficile à doubler

La guerre a laissé la Syrie exsangue. Pour remettre sur pied le pays, une aide internationale serait nécessaire, mais les alliés du régime ne se bousculent pas, et les Occidentaux conditionnent leur soutien à une transition politique.

(EI). Pour le régime Assad, l'après-guerre a donc commencé. Le défi qui s'offre à lui n'est plus militaire, mais économique. Il ne s'agit plus de résister aux assauts des insurgés, mais de répondre aux attentes de la population, avide de stabilité. Une seconde bataille commence, qui promet d'être aussi périlleuse que la première.

UN DÉSASTRE HUMAIN ET MATÉRIEL

Car la Syrie est en miettes. On recense entre 350 000 et 500 000 morts, 1,5 million d'invalides, 5,6 millions de réfugiés et 6,6 millions de déplacés. Le pays a perdu les trois quarts de son produit intérieur brut (PIB), passé de 60 milliards de dollars (53 milliards d'euros), en 2010, à environ 15 milliards aujourd'hui. Un tiers du parc immobilier a été détruit ou endommagé. L'économie a fait un bond de plusieurs dizaines d'années en arrière, comme le secteur agricole, qui a connu, en 2018, sa pire récolte en trois décennies. La facture de la reconstruction est estimée entre 200 et 400 milliards de dollars. « Il faut bien comprendre que la Syrie de 2011, d'avant la révolution, n'existe plus, dit la géographe française Leïla Vignal. On est confronté à un pays qui n'a plus rien à voir avec ce qu'on a connu. » La désintégration a commencé en 2012, lorsque l'aviation du régime

BENJAMIN BARTHE
Correspondant du Monde
à Beyrouth.

Il y a plus de deux ans et demi, en décembre 2016, les partisans de Bachar el-Assad célébraient la « libération » d'Alep. La reprise des quartiers est de la métropole du nord de la Syrie, aux mains des rebelles depuis 2012, marquait le début de la fin de la guerre civile. Depuis, les forces progouvernementales ont engrangé les gains sur le terrain, reconquérant notamment la Ghouta, la banlieue de Damas, au printemps 2018, et la région de Deraa, à la pointe méridionale du pays, à l'été 2018. Seule la poche d'Idlib, dans le nord-ouest du pays, demeure aux mains des insurgés. Ce territoire sans grande valeur, sous la coupe de milices djihadistes, est condamné à être réinvesti, tôt ou tard, par le régime et ses soutiens russe et iranien. Le nord-est de la Syrie échappe aussi aux loyalistes. Mais la situation y est calme. C'est le domaine des Forces démocratiques syriennes (FDS), une alliance kurdo-arabe qui traque, dans le désert, les derniers irréductibles de l'organisation État islamique

CHRONOLOGIE





s'est mise à pilonner les territoires conquis par l'opposition, obligée de s'armer pour faire face à la répression. Ce processus s'est accéléré quand la Russie est intervenue militairement en Syrie, à l'automne 2015, offrant au camp loyaliste la puissance de feu sans équivalent de sa flotte aérienne. La moitié de Homs, Alep et Deir ez-Zor a été ainsi pulvérisée, ainsi que des dizaines de petites villes, de ponts, d'usines et de routes. La Turquie, qui a facilité le pillage de la zone industrielle d'Alep, à partir de 2012, et les États-Unis, qui ont réduit Raqqa en poussière en 2017 pour en déloger l'organisation État islamique, portent également une responsabilité dans la catastrophe.

UNE ÉCONOMIE AU POINT MORT

Aujourd'hui, hormis la réfection des grands axes routiers qui progresse, le pays est à l'arrêt. La plupart des appels d'offres publics sont repoussés de mois en mois parce que les caisses de l'État sont vides. Et pour cause : le pétrole, le tourisme et les phosphates, qui compensaient avant 2011 la faiblesse structurelle des rentrées fiscales, ne rapportent presque plus rien. Les puits d'hydrocarbures sont situés dans des zones actuellement contrôlées par les Kurdes et il faudra des années avant qu'ils retrouvent leur niveau de production d'avant la guerre. Le marché touristique, florissant dans les années 2000, est au point mort. Et 70 % des revenus générés par les mines de phosphates ont été cédés à une compagnie russe, en guise de cadeau à Vladimir Poutine, le sauveur de Damas.

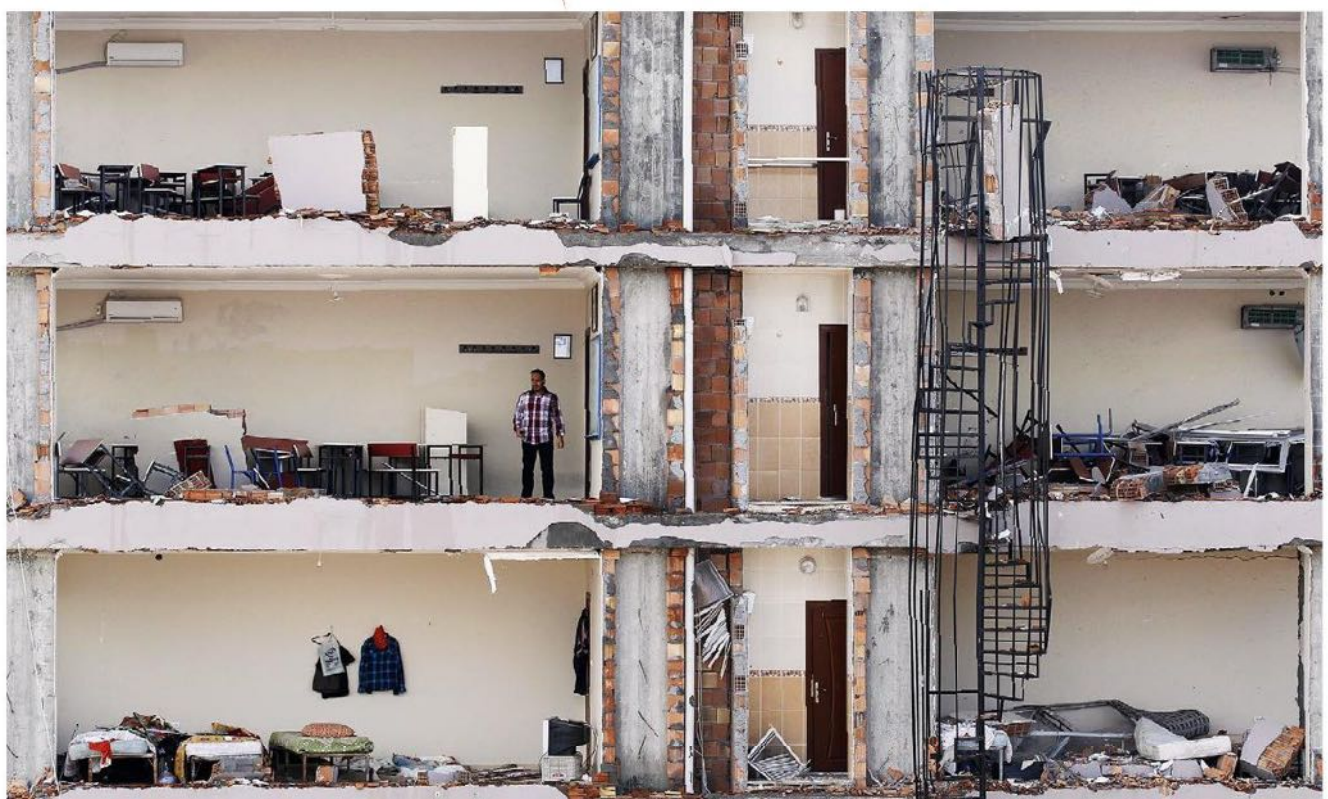
Le salut ne viendra ni des États-Unis ni de l'Union européenne (UE). Bailleurs habituels des plans de reconstruction à travers le monde, ils conditionnent leur aide à une transition politique, supposant la mise à l'écart progressive de Bachar el-Assad. Washington et Bruxelles refusent même

de lever les sanctions économiques qui ligotent l'économie locale. Un arsenal de mesures punitives, qui vise 349 individus et entités associées au régime Assad, mais aussi des secteurs clés de l'économie, comme les banques et le pétrole, et qui dissuade les entreprises étrangères d'investir dans le pays.

Les autorités syriennes assurent que l'argent de la reconstruction viendra de partenariats public-privé (PPP), de banques locales et de leurs indéfectibles amis russes et iraniens. Mais c'est un vœu pieux, « *un tranquillisant pour la population* », juge un chef d'entreprise de Damas. Trois ans après la promulgation de la loi sur les PPP, aucun n'a vu le jour. Et ni Moscou ni Téhéran n'ont les moyens d'investir massivement dans des chantiers aussi peu rémunérateurs que la construction d'écoles, d'hôpitaux et de logements sociaux.

À supposer que l'argent afflue subitement, où trouver les bras pour rebâtir ? Entre les morts, les invalides, les exilés, les prisonniers (environ 80 000) et les réfractaires au service militaire qui se cachent, une grosse partie de la main-d'œuvre syrienne a disparu. À court et moyen terme, la seule reconstruction envisageable est un processus informel, par le bas et au ralenti. C'est ce que l'on observe à Alep. Les habitants remplacent une porte, stabilisent un balcon, ravalent la devanture d'une boutique et rebranchent des canalisations. Ce rafistolage de fortune, souvent financé par les transferts d'argent des réfugiés, masque mal l'amertume de la population. « *On nous dit qu'on a gagné la guerre, mais où sont les fruits de la victoire ? Quel avenir nous prépare-t-on ?* », maugrée un homme d'affaires alépin. À mesure que les canons se taisent, ce que les Syriens réalisent lentement pendant qu'ils se remettent à circuler dans le pays, c'est que dans cette guerre de huit ans, il n'y a pas de vainqueur. Tout le monde a perdu. ■

La reconstruction de la Syrie risque d'être un combat plus long que les huit ans de guerre, car aujourd'hui les Syriens ont pour seul recours le système D.



La Libye dans les rets d'un imbroglio politique

Depuis la chute de Mouammar Kadhafi, en 2011, la Libye ne parvient pas à sortir de la guerre civile. En cause, la lutte pour le contrôle du pays à laquelle se livrent la Tripolitaine et la Cyrénaïque, aggravée par les prises de position d'États étrangers.



(GEN), basé à Tripoli, à l'ouest, et le gouvernement d'Abdallah al-Thinni, établi à El-Beida, à l'est. Le gouvernement al-Thinni tire sa légitimité de la Chambre des représentants (CDR), basée également à l'est (Tobrouk), et qui a valeur de Parlement sortant. Mais ces institutions prévalent de concert avec le Haut Conseil d'État (HCE), une instance basée à Tripoli et qui affirme également détenir le pouvoir législatif. Comment comprendre leur fonctionnement ? Pour faire simple, le gouvernement de Tripoli est celui que reconnaît la communauté internationale, mais sa souveraineté est confinée à une partie de la Tripolitaine. Le gouvernement al-Thinni gère les perspectives en Cyrénaïque, confisquant donc partiellement son pouvoir au GEN. La CDR est divisée entre les pro-GEN et les pro-al-Thinni. Le HCE défend le GEN, même s'il a pu composer dans le passé avec la CDR.

DEUX ARMÉES POUR UN SEUL PAYS

Malheureusement, aucune de ces instances n'est indépendante. À l'ouest, le GEN est dépourvu d'une armée forte. Il doit donc sa survie à un agrégat de milices aux agendas souvent contradictoires. Début avril 2019, lorsque Khalifa Haftar, l'homme fort de l'est de la Libye, a entrepris une attaque sur Tripoli, il comptait sur ces divisions intermiliciennes pour mener à bien son entreprise. Il s'est heurté à leur unité de circonstance en faveur du GEN. Mais celle-ci ne se maintiendra pas nécessairement à terme. Khalifa Haftar est l'un des acteurs militaires incontournables de la Libye. Longtemps officier sous Mouammar Kadhafi, leader de l'opération Dignité lancée au printemps 2014 avec l'objectif officiel de débarrasser la Libye de ses « terroristes », il est basé à Rajma, à l'est, d'où il dirige d'une main de fer l'armée nationale libyenne (ANL) autoproclamée. Ce corps, comparable à une armée régulière, fait aussi appel à des forces d'appoint incarnées par des milices, dont la majorité est dirigée par des hommes de confiance de Khalifa Haftar. Concilier les deux bords, ouest et est, est une tâche actuellement impossible, chacune des parties libyennes,

Le Printemps arabe (2011) devait permettre aux Libyens de troquer un système autocratique appelé « *Jamahiriya* » pour un autre, qui serait démocratique. Depuis, la situation s'est constamment dégradée. L'insécurité dans le pays se traduit par de multiples divisions : sociale, territoriale, idéologique, économique et politique. Pourtant, la notion de division n'est pas si nouvelle en Libye. Depuis l'époque romaine, le pays compte trois provinces administratives : la Tripolitaine à l'ouest, la Cyrénaïque à l'est et le Fezzan au sud. Après l'indépendance (1951), elles ont été maintenues, aussi bien par le roi Idriss I^{er} (r. 1951-1969) que par le « guide » Mouammar Kadhafi (entre 1969 et 2011). Aujourd'hui cependant, ce découpage traditionnel est devenu source d'inquiétudes, car il semble mettre à mal l'unité libyenne.

UNE FRAGMENTATION INSTITUTIONNELLE

Une grande partie des divisions libyennes sont liées aux instances politiques et sécuritaires. Ainsi, sur le plan institutionnel, deux entités principales prétendent représenter le pouvoir exécutif : le gouvernement d'entente nationale

Les forces autoproclamées de l'Armée nationale libyenne (ANL), dirigée par Khalifa Haftar, l'homme fort de l'Est, se sont lancées à l'assaut de Tripoli en avril 2019. L'ANL compterait 25 000 hommes dont 7 000 réguliers et 18 000 miliciens.

BARAH MIKAÏL

Directeur de Strategia Consulting, professeur associé à l'université Saint Louis de Madrid.

CHRONOLOGIE

2011 Chute officielle de Mouammar Kadhafi, « guide » de la *Jamahiriya* libyenne.

2012 Premières élections législatives libyennes.

2013 Adoption de la loi sur l'exclusion politique, écartant des personnes ayant exercé des responsabilités sous Kadhafi.

2015 Mise en place d'un gouvernement d'entente nationale à Tripoli.

2019 Offensive du maréchal Khalifa Haftar sur Tripoli.

les acteurs de la Cyrénaïque en particulier, tenant à exercer un pouvoir élargi. Le pays s'en retrouve bloqué, et souffre de difficultés jusque sur les plans économique et financier.

Ainsi les deux instances chargées de l'organisation de l'économie libyenne sont elles-mêmes en proie à séparations et divisions. La Compagnie pétrolière nationale (plus connue par l'acronyme Noc, pour National Oil Corporation) a deux sièges : l'un à Tripoli, l'autre à Benghazi. Chacun revendique sa souveraineté, mais c'est la représentation de Tripoli, œuvrant en continuité avec le GEN, qui gère le pétrole libyen. Son action est parfois parasitée par celle de milices, mais la Noc demeure cependant en position de force. Cela suscite l'ire des autorités de l'Est, qui voient dans la Noc-Tripoli un organe illégitime.

La même situation prévaut concernant les aspects financiers. La Banque centrale libyenne (BCL) a également deux représentations, l'une à Tripoli, l'autre à Benghazi. C'est cependant la BCL de Tripoli qui récupère les bénéfices générés par l'économie libyenne, avant de les reverser à qui de droit, suivant une procédure complexe. C'est aussi un facteur de frustration pour l'Est, qui y voit un abus de position identique à celui existant au niveau de la Noc. Pourtant, l'Est bénéficie de la redistribution financière décidée à Tripoli.

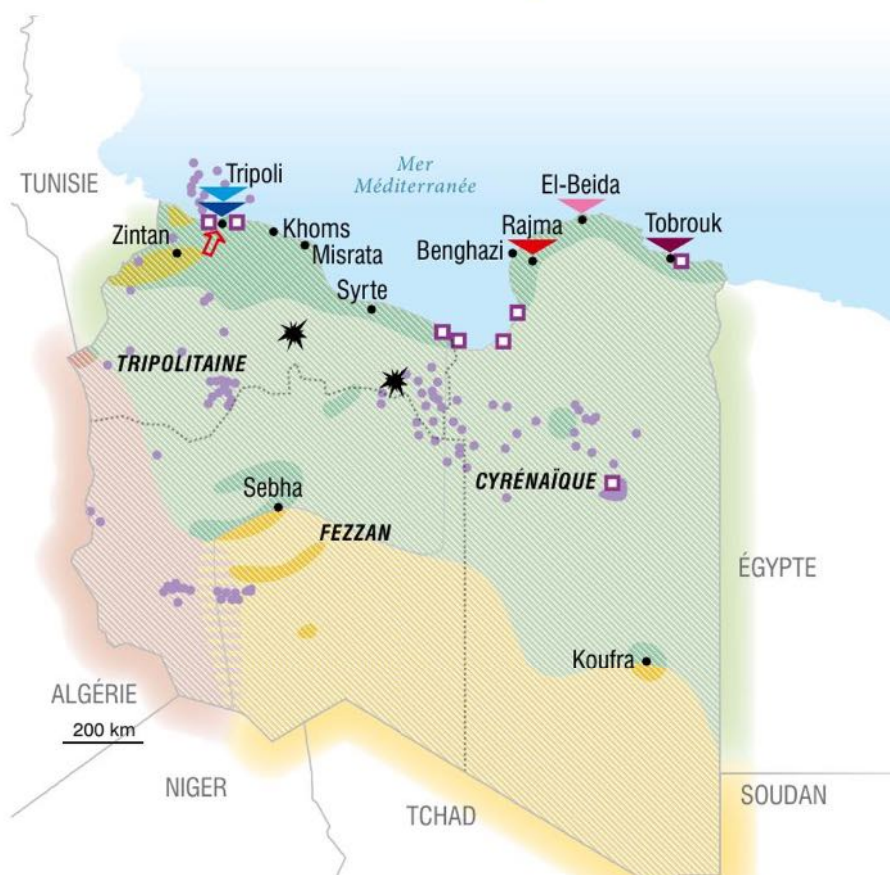
Au-delà des rivalités institutionnelles, la question de la détention du pouvoir pose des problèmes de fond qui entraînent un sous-développement humain et infrastructurel, un manque fréquent de liquidités, des difficultés d'accès aux moyens de subsistance, de l'insécurité et des trafics en tous genres. Il en résulte des phénomènes tels que des migrations, des déplacements internes, des replis identitaires, ou des divisions sociales et sociétales.

DES OBSTACLES À LA RÉCONCILIATION

La polarisation libyenne s'alimente en premier lieu des luttes pour le pouvoir et le contrôle du pays. Les schémas conflictuels se perpétuent, sur fond de dégradation de la situation humanitaire en général. Les acteurs nationaux ne sont cependant pas les seuls responsables de cet état de fait. Les interférences de certains États étrangers dans les luttes idéologiques (islamistes *versus* séculaires) ou de pouvoir (Est *versus* Ouest) aux fins de gagner de l'influence en Libye aggravent considérablement les choses. Exemple parmi d'autres : au soutien des Émirats arabes unis et de l'Égypte à l'ANL répond l'octroi par le Qatar et la Turquie d'un appui conséquent à certaines milices de l'Ouest. La même logique s'étend au cas de pays européens divisés sur la question libyenne, comme la France et l'Italie. Et le tout constitue l'obstacle premier à la réconciliation.

Ces divisions libyennes sont d'autant plus graves, et problématiques, qu'elles causent aussi de l'instabilité, des troubles et des risques

à échelle régionale. Elles favorisent la contrebande d'armes, de drogue et d'êtres humains, l'éclosion et/ou l'accroissement de l'influence des acteurs non étatiques... Y remédier serait pourtant simple : la communauté internationale a simplement à mettre en sourdine ses divisions sur le dossier libyen. Un vœu pieux pour l'heure. ■



Une, deux ou trois Libyes ?

Le peuplement

Provinces traditionnelles

Principaux groupes ethno-tribaux*

Arabes et Arabo-Berbères Berbères Toubous Touareg

Les ressources en hydrocarbures

Champ pétrolier ou gazier Terminal

Les forces en présence

Siège

du gouvernement d'entente nationale

du gouvernement d'Abdallah al-Thinni

de la Chambre des représentants

du Haut Conseil d'État

du maréchal Haftar et de l'Armée nationale libyenne

Zone majoritairement favorable

aux forces gouvernementales de Tripoli

aux forces gouvernementales de Tobrouk et au maréchal Haftar

Offensive du maréchal Haftar (lancée le 4 avril 2019)

Présence de l'Organisation État islamique

* Les zones les plus claires correspondent aux zones peu peuplées ou inhabitées

Sources : Le Monde diplomatique ; EIA ; AFP ; The Guardian ; Political Geography Now
© LA VIE / LE MONDE

Le monde arabe espère le retour du printemps



En 2011, une vague de contestation soulevait une partie du monde arabe, déboulonnant plusieurs dictateurs. L'espoir, cependant, fut de très courte durée et le retour de bâton terrible. Raisons d'un échec qui n'est peut-être que temporaire...

8 février 2011, le président Hosni Moubarak, à la tête de l'Égypte depuis près de 30 ans, va bientôt tomber. Les manifestants de la place Tahrir, au Caire, exigent sa démission depuis le 25 janvier. Il s'exécutera le 11 février, laissant son pouvoir à l'armée.

ZIAD MAJED

Politiste franco-libanais, professeur à l'université américaine de Paris.

Dans le monde arabe, l'année 2011 a été marquée par une succession de révolutions et de soulèvements populaires, dont les évolutions se répercutent encore aujourd'hui. Le point commun entre ces soulèvements, quelle que soit la diversité de leurs formes, de leurs circonstances et de leurs résultats, était le moment de leur avènement : celui de la maturation de mutations démographiques, économiques et culturelles dans les sociétés arabes. La baisse de la fécondité ainsi que la nuptialité plus tardive ont offert de meilleures chances à la nouvelle génération de s'investir dans l'action politique sans être handicapée par des responsabilités familiales précoces, comme ce fut le cas pour leurs parents. L'élargissement des espaces urbains et la mobilité des jeunes hommes, grâce à l'extension des moyens de transport et à la baisse du contrôle familial, leur ont permis d'occuper

les places publiques, avec à leurs côtés, cette fois, des jeunes femmes de divers milieux. Et bien que le chemin soit encore long vers l'obtention par ces femmes de leurs droits confisqués, elles ont sur le moment affirmé leur détermination à se libérer. D'autres changements étaient liés aux conséquences des transformations économiques depuis la fin des années 1980, causant une hausse du chômage et une concentration plus importante des richesses entre les mains des hommes d'affaires proches des régimes. Les réseaux sociaux offerts par l'accès à Internet ont brisé la censure, permettant aux citoyens de dialoguer, de s'organiser et de prendre position sur le plan politique.

Les soulèvements et révolutions arabes ont exprimé une aspiration à « occuper » le lieu de l'action politique, à savoir le centre de la cité. De Tunis au Caire, de Sanaa à Manama, de Benghazi à Deraa et jusqu'à Homs et Alep, les foules les plus

CHRONOLOGIE

2011 Soulèvements en Tunisie, en Égypte, à Bahreïn, au Yémen, en Libye et en Syrie.

2012 Élections libres en Égypte et en Tunisie. Militarisation de la révolution syrienne.

2013 Coup d'État militaire en Égypte. Naissance du groupe État Islamique.

2015 Intervention militaire Russe en Syrie. Intervention militaire saoudienne au Yémen.

2019 Mobilisations au Soudan et en Algérie et destitution et démission des présidents.

denses se sont rassemblées sur les places principales. L'apparition de chansons et de graffitis ainsi que le retrait des portraits et slogans des tyrans marquaient la libération (temporaire) par les manifestants de l'espace citoyen commun. Les révolutions ont aussi révélé le désir de retrouver les liens de solidarité sociale et surtout de se réapproprier le temps politique « suspendu » par les despotes au pouvoir depuis des décennies.

Alors que ces révolutions ont suscité tant d'espoirs en 2011, comment se fait-il que huit ans plus tard la région se retrouve confrontée à des impasses et des conflits armés d'une violence inouïe ? Plusieurs facteurs entrent en jeu pour expliquer la situation. Le premier est la violence de la répression qui s'est abattue sur les manifestants en Égypte, en Libye (jusqu'à l'intervention onusienne), au Bahreïn, au Yémen et en Syrie. Cette violence s'est étendue plus tard à la société tout entière. Elle a eu pour effet de déchirer les tissus sociaux, de déclencher des conflits armés, de déplacer des populations dans le cas syrien, et de consolider l'institution carcérale, la transformant en une industrie de la torture et de la mort.

Le deuxième facteur d'échec des printemps arabes est lié la férocité des contre-révolutions menées en Égypte par l'armée, en Libye par des forces issues de l'ancien régime, et soutenues dans les deux cas par les Émirats arabes unis et l'Arabie saoudite. Ces deux États étaient hostiles à la modification du *statu quo* régional et s'inquiétaient de la proximité de plusieurs mouvements émergents (notamment ceux issus des Frères musulmans) avec le rival qatari.

UNE INSTRUMENTALISATION EXPLOSIVE

La stérilisation du champ politique, vu le long règne des régimes despotiques, constitue le troisième facteur d'échec des révolutions. L'absence de personnes d'expérience a ouvert la porte à de nombreuses divisions. En Syrie et à Bahreïn, les clivages d'ordre confessionnel ont également pesé sur les alliances et dynamiques politiques, tandis que la Libye et le Yémen ont été gangrénés par le régionalisme et le tribalisme historiquement instrumentalisés par les anciens dictateurs, Mouammar Kadhafi et Ali Abdallah Saleh.

Ces trois facteurs ont ouvert la voie au quatrième et non des moindres : l'émergence du groupe État islamique (en Irak, puis en Syrie et en Libye). Occultant la plupart des luttes en cours en faveur de considérations sécuritaires, elle a profité aux régimes toujours en place.

Cinquième facteur déterminant : les interventions militaires étrangères. Celle des Russes et des Iraniens en Syrie s'est soldée par le sauvetage du régime Assad en désuétude. Le Yémen, quant à lui, a été le théâtre d'un violent bras de fer irano-saoudo-émirati dont les aspirations des citoyens ont fait les frais. Enfin, il convient de

mentionner la crise des valeurs d'une grande partie de la communauté internationale. Les droits universels prônés au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et les conventions de Genève ne sont plus prioritaires. Elles ont cédé la place à des calculs renforçant les forces tyranniques proposant « la stabilité » au détriment des libertés, de la justice et des vies de milliers d'opposants ou de gens ordinaires. Ainsi, de larges catégories de populations ont été abandonnées et livrées à un désespoir producteur dans certains contextes de radicalisation et de nihilisme.

LE CONTRE-EXEMPLE TUNISIEN

Parmi toutes les révolutions arabes, le cas de la Tunisie constitue cependant une exception. Car malgré les nombreux défis qu'il doit relever, le pays offre un modèle de transition politique prometteur. Si la révolution tunisienne n'a pas sombré dans la violence, c'est avant tout parce que l'armée n'a pas opté pour la répression. Cette institution qui a gardé ses distances avec le champ politique n'a pas soutenu Ben Ali, dont la chute a été rapide. En outre, la société tunisienne est dotée d'une large classe moyenne éduquée. Elle est moins divisée verticalement, et ses forces politiques ont fait preuve, durant la révolution comme après, de pragmatisme et de modération.

Affirmer que les révolutions n'auraient été qu'une somme d'échecs ne serait pas juste. Certes, le prix payé par les sociétés arabes a été exorbitant. Mais de la souffrance et des revers sont nés des initiatives, des écrits, de l'art, une parole nouvelle qui fonde la mémoire face au révisionnisme et au négationnisme des régimes et de leurs relais, et une détermination que portent des militants (en partie réfugiés en Europe) à en finir avec l'impunité des responsables dans leurs pays. À cela vient s'ajouter depuis février 2019 un nouvel espoir, porté cette fois par des millions de Soudanais et d'Algériens. Ces derniers semblent être dans leur mobilisation pacifique et leur prise de parole courageuse capables de mettre à mal des régimes considérés comme indéboulonnables. ■

8 avril 2019 : depuis plusieurs mois les Soudanais se mobilisent pour obtenir le départ du président Omar el-Béchir, accusé de crimes de guerre et crimes contre l'humanité. Il sera destitué par un coup d'État militaire le 11 avril. Mais le combat continue pour l'instauration d'un pouvoir civil.



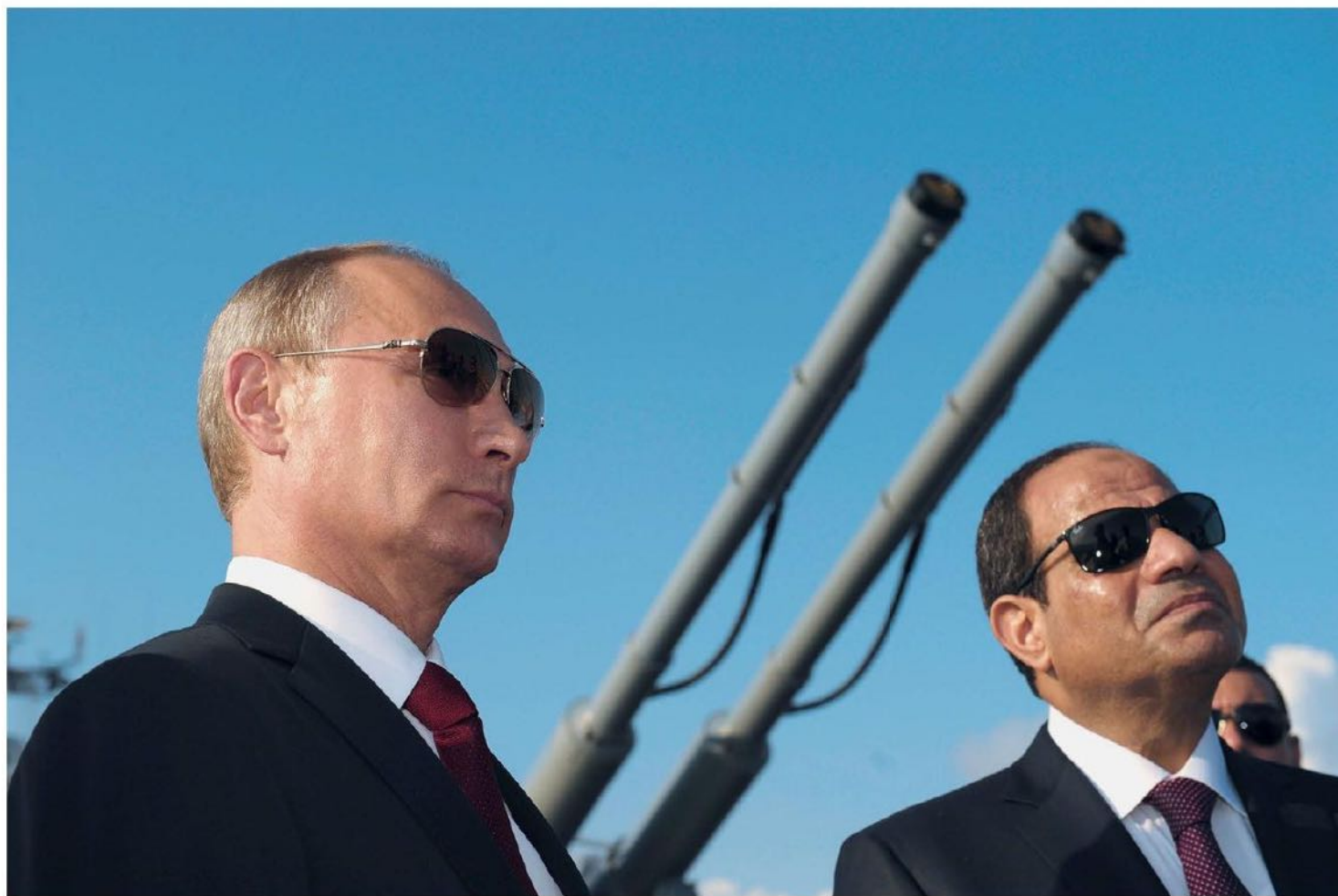
Les régimes à poigne frappent encore plus fort

Chiites contre sunnites, islam politique ou soumission du religieux au politique : cette double confrontation est au cœur des remises au pas qui ont bridé le désir des pays arabes et de la Turquie d'accéder à une véritable démocratie.

Tout cela pour rien ? En apparence du moins, et à l'exception notable de la Tunisie, les révolutions arabes de 2011 ont débouché soit sur le chaos et la guerre civile (Syrie, Yémen, Libye), soit sur des restaurations autoritaires à Bahreïn et en Égypte (voir page 154). En effet, ébranlé, l'autoritarisme n'a pas rendu les armes. Au contraire, il semble être sorti renforcé et plus implacable encore. Le cas égyptien est le plus emblématique à cause du poids démographique de ce pays (près

CHRISTOPHE AYAD
Journaliste au Monde.

de 100 millions d'habitants) qui lui donne valeur d'exemplarité dans le monde arabe. Reprenons la séquence 2011-2013. Au terme de 18 jours de manifestations, déclenchées le 25 janvier 2011, dans la foulée de la Tunisie, le président Hosni Moubarak est contraint de démissionner. À l'automne, les Frères musulmans gagnent les premières élections législatives libres. En 2012, le candidat de la confrérie, Mohamed Morsi, remporte la présidentielle. Mais sa volonté de faire passer en force une réforme constitutionnelle contestable et la montée



CHRONOLOGIE

2011 Intervention militaire des pays du Conseil de coopération du Golfe à Bahreïn.

28 mai 2013 Début du sit-in de la place Taksim à Istanbul, en Turquie.

3 juillet 2013 Coup d'État de l'armée égyptienne contre le président Mohamed Morsi.

2015 Intervention au Yémen d'une coalition sunnite menée par l'Arabie saoudite.

2016 Tentative de coup d'État contre le président turc Recep Tayyip Erdogan.

des difficultés quotidiennes attisent son impopularité. À la suite d'une manifestation géante, le 30 juin 2013, le ministre de la Défense, le général Abdel Fattah al-Sissi, démet le président Morsi et le fait emprisonner. Il fait interdire la confrérie, massacrer ses partisans rassemblés dans des sit-in (plus d'un millier de morts le 14 août 2013). Devenu maréchal, Abdel Fattah al-Sissi remporte l'élection présidentielle un an plus tard, puis à nouveau celle de 2018. La répression s'est étendue à l'opposition laïque et à la société civile au point que les activistes en viennent à regretter les années Moubarak, synonymes d'une relative liberté.

Le rôle des monarchies du Golfe est essentiel dans cette reprise en main autoritaire, en particulier celui de l'Arabie saoudite et des Émirats arabes unis, qui ont soutenu le coup d'État du général Sissi en 2013. Très tôt, ces deux pays ont fait preuve d'une grande réticence à l'égard de ces mouvements de contestation dans lesquels ils ont vu une menace contre leur propre régime. Le soulèvement dans le royaume de Bahreïn a été immédiatement interprété – sans preuve évidente – à Riyad et à Abou Dhabi comme une manœuvre de la République islamique d'Iran pour agiter les chiites de la région et déstabiliser les monarchies sunnites du Golfe. En mars 2011, les armées saoudienne et émiratie intervenaient donc à Manama à la demande du pouvoir bahreïni pour mettre brutalement fin à la contestation. Cela n'a pas empêché l'Arabie saoudite et les Émirats arabes unis d'appuyer les soulèvements en Libye et en Syrie, mais dans les deux cas pour renverser des dirigeants vus comme hostiles : Mouammar Kadhafi s'en était violemment pris au roi Abdallah d'Arabie saoudite et Bachar el-Assad avait le tort d'être l'allié régional de l'Iran chiite.

ISLAM POLITIQUE CONTRE AUTOCRATIE

De son côté, l'émirat du Qatar a activement soutenu les soulèvements arabes, sauf chez son voisin bahreïni. Ce soutien a débuté par une couverture médiatique massive et enthousiaste par la chaîne de télévision d'information en continu Al-Jazeera – au détriment, bien souvent, de la rigueur journalistique. Très rapidement, ce soutien a pris la forme d'aides financières conséquentes, voire de dotations en armement dans le cas de la Libye et de la Syrie. Mais, sous couvert de défendre la liberté et la démocratie, l'aide qatarie appuyait quasi exclusivement les Frères musulmans et les forces politiques ou militaires qui leur sont affiliées. La Turquie du président islamo-conservateur Recep Tayyip Erdogan a adopté la même ligne, vantant les mérites de la démocratie... du moment qu'elle profitait aux

Frères. Cela fut le cas en Égypte, où la confrérie récolta dans les urnes les fruits de décennies d'opposition et même de son interdiction par le pouvoir, ainsi que de son patient travail de terrain caritatif et d'islamisation de la société.

Ce positionnement et cette ambition hégémonique de la Turquie et du Qatar ont placé les Frères en confrontation directe avec l'Arabie saoudite et les Émirats arabes unis, bientôt rejoints par l'Égypte. À l'opposition entre chiites et sunnites s'ajoute donc un second front mettant face à face tenants de l'islam politique et partisans d'un autoritarisme qu'on ne peut pas qualifier de laïque mais qui prône une soumission stricte du religieux au politique. Cette confrontation a traversé l'ensemble de la région, du Yémen à la Libye (le maréchal Haftar est soutenu militairement par les Émirats et l'Égypte, tandis que les milices de Misrata sont armées par le Qatar et la Turquie), en passant par la rébellion syrienne, l'Irak et jusqu'à une bonne partie de l'Afrique, sommés de choisir leur camp.

LE RETOURNEMENT TURC EN SYRIE

Le blocus du Qatar décrété par l'Arabie saoudite et les Émirats arabes unis en 2017 trouve sa source dans ce conflit. Sans changer la ligne éditoriale d'Al-Jazeera, il a contraint Doha à mobiliser ses ressources pour contrer les effets de l'embargo. Côté turc, l'activisme prorévolutionnaire d'Erdogan a connu un coup d'arrêt avec la vague de contestation qui l'a visé dans son propre pays en 2013 (manifestations de la place Taksim, à Istanbul) puis la tentative ratée de coup d'État de 2016. Depuis, la dérive autoritaire du régime

ne connaît plus de limites. D'autant que la chute du bastion rebelle à Alep, fin 2016, a marqué l'échec de la stratégie syrienne du président turc et l'a contraint, depuis, à un rapprochement avec le Russe Vladimir Poutine, nouveau maître du jeu régional. Ce ralliement au camp des vainqueurs a eu pour prix un retournement turc en faveur du dirigeant syrien Bachar el-Assad.

Toutefois, cette reprise en main autoritaire se heurte au désir des peuples arabes d'en finir avec les régimes autocratiques. Des manifestations massives en Algérie et au Soudan ont conduit, en avril 2019, au départ des présidents Abdelaziz Bouteflika et Omar el-Béchir, respectivement au pouvoir depuis 20 et 30 ans. Mais le rôle prépondérant des militaires dans ces transitions qu'ils espèrent les plus rapides et les moins profondes possible pose problème et il est contesté avec virulence par une partie importante des protestataires, instruits par le précédent égyptien et peu confiants dans la volonté des haut gradés de permettre à leur pays d'accéder à une véritable démocratie. ■

Dans cette reprise en main autoritaire, les monarchies du Golfe ont joué un rôle essentiel

En 2014, un an après sa prise de pouvoir, en Égypte, Abdel Fattah al-Sissi est reçu en Russie par Vladimir Poutine (ici sur le croiseur à missiles *Moskva*). Les liens entre les deux pays se sont resserrés : au-delà de l'apparence, les deux leaders partagent la même vision autoritaire du pouvoir.

CORINE CHABAUD
Journaliste à La Vie.

MARIA CORTE
Illustratrice.

L'olive et son huile d'or

« Nous sommes de la civilisation de l'olive, écrivait Jean Giono. Nous aimons l'huile forte, l'huile verte, l'huile dont l'odeur dispense de lire l'Iliade et l'Odyssée ». Environ 4 000 ans av. J.-C., les Phéniciens la consommaient déjà. Les Romains ont promu la culture de l'olivier et le commerce de l'huile d'olive à travers leur empire. Aujourd'hui, un Grec en consomme 20 litres par an, contre deux pour un Français. L'Espagne, l'Italie et la Grèce produisent 70 % de l'huile d'olive de la planète. Sa saveur dépend de l'équilibre entre amertume et ardeur (picotement dans la gorge). Comme les vins, l'huile d'olive se décline en grands crus. Moins elle est acide (vierge extra), meilleure elle est. L'AOP (appellation d'origine protégée) certifie qu'elle est issue d'un seul terroir – à distinguer des huiles mélangées. Arme contre le cancer, l'huile d'olive, qui peut être chauffée jusqu'à 210 °C, possède des vertus culinaires et thérapeutiques. Cet or liquide est l'un des éléments essentiels de la fameuse diète méditerranéenne.

La puissance du cumin

Il y a 5 000 ans, le cumin était déjà cultivé dans la vallée du Nil, on en trouve la trace jusque dans les tombeaux des pharaons. Cette épice est ensuite évoquée dans des fabliaux du Moyen Âge. Originaire du bassin méditerranéen, précisément de l'île de Comino au nord-est de Malte, le cumin, mot d'origine sémitique, s'est propagé dans le monde arabe et en Inde. Utilisé en phytothérapie, il combat les maux digestifs. Mais c'est surtout en cuisine qu'il s'impose. Épice au goût terreux et puissant, il provient des graines séchées d'une plante ombellifère aromatique, plantée fin janvier, récoltée fin avril. Le Maroc en est le plus grand producteur et consommateur : c'est l'épice reine de sa gastronomie, ingrédient indispensable des boulettes. Anisé et citronné, vert ou marron, il relève couscous, tajines, mais aussi salades de carottes et de fèves. Le cumin cultivé dans le village marocain d'Alnif, dans l'Anti-Atlas, est réputé posséder l'arôme le plus intense.



La diète de la longévité

C'est en 1956 qu'un Américain, Ancel Keys (1904-2004), a démontré les bienfaits du régime crétois. Depuis, les scientifiques sont formels : ce mode d'alimentation protège la santé. La diète méditerranéenne a même été inscrite au patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'Unesco. Issu de plusieurs siècles de traditions culinaires et de coutumes sociales, de la Grèce à la Croatie, le modèle nutritionnel du pourtour méditerranéen freine l'apparition des maladies cardio-vasculaires, du diabète et de l'obésité. Au menu : fruits, fruits à coque, légumes, légumineuses et céréales. Soit beaucoup de légumes frais, d'ail, complétés de légumineuses, riz complet, épeautre, noix, etc. Mais aussi des produits de la mer et de la ferme. Cette cuisine préfère les graisses végétales aux graisses animales, la viande blanche à la rouge et le miel au sucre. Plat typique : la salade grecque, qui mêle oignons, câpres, blancs, concombres, tomates, feta, olives, huile d'olive.

LA CUISINE MÉDITERRANÉENNE UN SAVOUREUX PATRIMOINE

Toutes les douceurs de l'amande

Premier arbre à fleurir après l'hiver, l'amandier, originaire de Perse, recouvre de ses fleurs blanches les collines de Toscane ou d'Andalousie. On trouvait des amandiers en Égypte environ 3 000 ans av. J.-C. et dans le haut bassin du Jourdain. Les Grecs ont rapporté l'arbre d'Égypte et l'ont introduit en Provence. Le lait d'amande y deviendra un aliment de base au Moyen Âge. Aujourd'hui, l'Espagne est le deuxième producteur au monde de ce fruit à coque après la Californie. Symbole de virginité et de fertilité depuis les Romains, l'amande est une graine oléagineuse énergétique, riche en fibres, en protéines et en vitamines. Elle se consomme fraîche ou séchée, salée ou sucrée. Au Maghreb, elle garnit tajines et pastillas. Et elle occupe une place centrale dans la pâtisserie méditerranéenne : des cornes de gazelle aux macarons en passant par le nougat, l'un des 13 desserts du Noël provençal.

Des pois chiches à tout faire

Nommé *Cicer arietinum*, il a séduit l'Europe au Moyen Âge, quand les croisés l'ont rapporté du Proche-Orient. On l'appelait alors le pois cornu. Aujourd'hui, le pois chiche est la troisième légumineuse à grains la plus cultivée au monde. La plante tolère la sécheresse et augmente la fertilité du sol. Purée épaisse à base de pois chiches parfois agrémentée de pignons, le houmous fait partie des plats de la cuisine arabe, juive et arménienne. Sans pois chiches, pas de falafels, autre mets traditionnel au Moyen-Orient. Dans le couscous et la harira (soupe du Maghreb), la légumineuse, cultivée dès le III^e millénaire av. J.-C., tient aussi une place de choix. Elle se consomme encore en salade avec des épices. Secs (à faire tremper) ou en conserve, les pois chiches sont riches en protéines, amidon, minéraux, vitamines et fibres, propres à diminuer le taux de cholestérol. On ne cesse d'élargir leur utilisation, notamment en pâtisserie végan.





Des pays où l'eau douce ne coule pas de source

Face à la rareté de l'eau, certaines régions ont très tôt trouvé des solutions ingénieuses pour pallier le manque. Aujourd'hui, la précieuse ressource crée des tensions liées à des États trop gourmands ou à une gestion inadaptée.

Mer entre les terres, la Méditerranée est aussi une mer séparant des réalités hydriques contrastées. La rive nord est globalement bien dotée en eau quand les autres sont le plus souvent en proie à l'aridité. Certes, des régions de l'Espagne souffrent aussi d'une rareté en eau, du fait d'un modèle de développement basé sur l'agriculture irriguée et le tourisme de masse. Mais quand on associe la problématique de l'eau au bassin méditerranéen,

PIERRE BLANC

Enseignant-chercheur en géopolitique à Sciences-Po Bordeaux et Bordeaux Sciences agro.

c'est plutôt au Proche-Orient et à l'Afrique du Nord que l'on doit penser. En termes de disponibilité d'eau par habitant, c'est en effet la région la plus pauvre au monde : elle concentre les pays à moins de 500 m³ par habitant et par an (contre de 2000 à 5000 m³ pour la France, par exemple). Alors qu'en Afrique subsaharienne la crise de l'eau est moins un problème de ressources que d'accès lié au mal-développement, pour les pays du Sud et de l'Est méditerranéens (PSEM), en revanche, c'est bien



CHRONOLOGIE


26 juillet 1956 Nationalisation du canal de Suez par l'Égypte pour financer le barrage d'Assouan.

Juin 1967 Guerre des Six-Jours. Accroissement du confort hydrique des Israéliens (Golan, Cisjordanie).

16 janvier 1971 Inauguration du barrage d'Assouan en Égypte.

Sept.-oct. 2002 Crise de l'eau entre Israël et le Liban.

28 mai 2013 Début de la construction du grand barrage de la Renaissance en Éthiopie.



Exposée à l'aridité, la Jordanie a équipé son réseau d'eau de surface de barrages, tel celui sur le Wadi Mujib, pour alimenter les villes et irriguer. Mais pour répondre aux besoins, le pays puise surtout dans ses nappes souterraines de façon inquiétante.

le manque de ressources mobilisables qui prévaut. Ce problème n'est bien sûr pas nouveau car il est imputable à une réalité climatique ancienne. Pourtant, contrairement à l'abondance de pétrole qui pose souvent tant de problèmes, cette rareté de l'eau a poussé au meilleur les sociétés concernées. Très tôt des technologies d'exhaure, de stockage et de distribution d'eau ont été mises en œuvre. Il semble même que le rayonnement politique des peuples de la région se soit adossé à leur maîtrise hydraulique. Si l'Égypte est « un don du Nil » (selon Hérodote, historien grec du V^e siècle av. J.-C.), c'est aussi grâce à l'intelligence collective de ses habitants qui ont su capter les eaux de son puissant fleuve. Il en va de même des Nabatéens qui, grâce à leur ingénierie hydraulique, ont réussi à dompter l'hostilité désertique pour faire de Pétra la beauté que l'on sait. Et comment ne pas citer la civilisation hydraulique arabe qui a formidablement contourné la loi de l'aridité ?

Ce rayonnement par l'hydraulique a connu un nouvel essor au XX^e siècle. Dans la foulée des indépendances en Afrique du Nord et au Proche-Orient, d'importants travaux ont été conduits, tout comme l'Espagne en quête d'autarcie l'avait fait dès le début du franquisme. La croissance démographique dans ces pays et leur volonté de ne pas dépendre des approvisionnements alimentaires des autres les ont poussés à un activisme hydraulique soutenu. Les fleuves ont été jalonnés de barrages et les sous-sols creusés pour en faire jaillir l'or bleu. La Syrie, l'Égypte, l'Irak et le Maroc constituent des exemples de ce lien entre l'eau et la recherche de souveraineté. Ce déploiement hydraulique a été si intense que les PSEM sont de loin les pays qui stockent la plus grande part de leurs eaux superficielles : quand le taux de retenues est de 20 % au maximum ailleurs sur la planète, le leur atteint les 80 %.

DES PAYS HYDROHÉGÉMONIQUES

Non seulement cette eau est sollicitée, mais elle est parfois partagée entre pays riverains d'un même bassin, qui peuvent être de surcroît engagés dans des rivalités politiques. Si les pays de l'Europe méditerranéenne et ceux du Maghreb échappent à cette hydropolitique, les pays du Proche-Orient y sont en revanche très exposés. Sur le bassin du Jourdain, Israël a établi une hydrohégémonie au détriment du Liban, de la Syrie et des territoires palestiniens. Les sionistes avaient, dès la conférence de Paris en 1919, exprimé leur dessein de

gérer l'intégralité du bassin. Depuis la guerre des Six-Jours en 1967, Israël contrôle de fait les affluents venus du Golan syrien tandis que sa supériorité militaire sur le Liban dissuade ce pays d'utiliser ses eaux du Hasbani-Wazzani pour les laisser s'écouler vers le lac de Tibériade. Quant aux nappes de Cisjordanie, les Palestiniens ne peuvent les utiliser qu'à hauteur de 20 %, quand Israël s'empare du reste.

Cette asymétrie hydropolitique se retrouve sur l'Euphrate et le Tigre où s'opposent la Turquie, véritable château d'eau du bassin doublée d'une réelle puissance militaire, et les pays d'aval, la Syrie et l'Irak. La situation y est inquiétante car la Turquie, qui avait construit peu de barrages sur ces deux fleuves, a lancé, depuis la fin du XX^e siècle, un vaste programme d'équipement dont les effets sont encore loin d'être totalement ressentis en aval, du moins si elle va plus avant dans ses projets d'irrigation. En effet ceux-ci détournent beaucoup plus d'eau des fleuves que les projets d'hydroélectricité qui, eux, finissent par la laisser passer.

VERS UNE RÉVOLUTION HYDRAULIQUE

La seule relation hydropolitique qui semble en cours de rééquilibrage aujourd'hui concerne le Nil, où l'Égypte, longtemps État hydrohégémonique en dépit de sa position en aval du bassin, se voit contestée par les pays d'amont dans ses « droits historiques ». Particulièrement par l'Éthiopie qui, beaucoup plus forte aujourd'hui qu'elle ne l'était à la fin du XX^e siècle, caresse un certain rêve de renaissance. C'est d'ailleurs ce nom qu'elle a donné à un très grand barrage en cours de construction supposé lui fournir une importante quantité d'énergie. Même s'il n'est pas question d'irrigation ici, l'Égypte s'oppose à ce projet car elle pourrait subir certains effets néfastes pour son agriculture, du moins durant la phase de remplissage.

Si l'eau a été facteur de civilisation, elle est donc devenue un facteur de division, en sachant que c'est l'agriculture qui en est de loin la plus consommatrice. Faisant ce constat, il est pour autant difficile de la sacrifier. Des tensions récentes sur les marchés agricoles ont montré la fragile sécurité alimentaire de certains pays dont les zones rurales souffrent de marginalisation. Dans ces conditions, les États ne peuvent pas sacrifier un secteur agricole qui fournit des matières premières alimentaires et offre un moyen de promotion économique aux populations paysannes. L'heure est donc à la révolution hydraulique destinée à économiser l'eau. Cette rupture passe par des innovations techniques (mode d'irrigation), socioéconomiques (tarification juste, concertation entre usagers), politiques (fin du clientélisme) et géopolitiques (hydrodiplomatie). L'avenir de l'eau est à ce prix. Sinon, avec le changement climatique en cours, c'est l'effondrement des régions les plus arides du bassin qui s'annonce. ■

Des hommes à la mer et des valeurs à la dérive

Sur la route de l'exil, des milliers de migrants ont perdu la vie en Méditerranée. Et ceux qui ont survécu se retrouvent souvent enfermés dans des centres de rétention, au mépris du droit international et des valeurs prônées par l'Europe.



En mars 2019, le corps sans tête d'une fillette de 9 ans s'est échoué sur une plage de Lesbos, en Grèce. Elle avait disparu d'un bateau naufragé en mer Égée un mois plus tôt. Mais l'information a causé peu de remous. « On assiste à une banalisation de la dérive des droits de l'homme en Méditerranée. La situation est épouvantable. C'est à se demander quel niveau de violence on est prêt à accepter », commente la géographe Camille Schmoll. Depuis les années 2000, environ 30 000 migrants ont perdu la vie dans la Grande Bleue, en majorité du côté du canal de

CORINE CHABAUD
Journaliste à La Vie.

Sicile. Sans doute 40 000 depuis 1990. Dans le monde, en 2014, plus de 75 % des migrants décédés sur la route de l'exil sont morts en Méditerranée. « C'est aujourd'hui la route migratoire la plus dangereuse. Le bilan en pertes humaines équivaut à celui d'une guerre », résume le géographe Olivier Clochard. L'écrivain italien Erri de Luca, dans *Europe, mes mises à feu* (Tracts, Gallimard, 2019), ose des mots crus : « Aujourd'hui, la Méditerranée est le laboratoire le plus intensif de transformation de corps humains en plancton. Aujourd'hui, les corps des êtres humains sont entrés dans le cycle

ARIS MESSINIS/AFP

CHRONOLOGIE

2004 Création de Frontex, l'agence européenne de contrôle des frontières.

2011 Accueil de milliers de Tunisiens fuyant leur pays à Lampedusa (Italie).

2014 Opération Triton de Frontex, remplacée en 2018 par l'opération Thémis, plus sécuritaire.

2015 Arrivée en Europe d'un million de migrants via la Méditerranée.

2018 Arrivée en Europe de 116 647 exilés seulement par voie maritime.



alimentaire, à travers les poissons, les marchés, les cuisines. Même les fours crématoires n'ont pas été aussi efficaces. Il fallait racler sans arrêt de la graisse des vies incinérées. Mais la mer, elle, moud et ressasse en continu le massacre offert à ses fonds marins. »

LA PORTE BLINDÉE DE L'EUROPE

Bordée de 21 États, dernière frontière avant l'Europe, lieu d'échanges et de jonction, d'influences et de passages, la Méditerranée a connu de tout temps « *le transit des civilisations* », selon Erri de Luca. « *Sa fonction de circulation a été réactivée ces dernières décennies, en dépit de dispositifs frontaliers puissants et diffus* », note Nathalie Bernardie-Tahir, géographe de l'université de Limoges. Car depuis la mise en place des accords de Schengen (1985), qui ont instauré un espace de libre circulation en Europe, ses frontières

L'homme et le jeune garçon ont survécu à leur périlleux voyage en mer Égée. Fuyant la guerre civile en Syrie, ils se sont embarqués en Turquie et ont pu atteindre l'île grecque de Lesbos. (8 octobre 2015).

extérieures ont été sécurisées et renforcées. Leur forme n'a pas épousé la ligne de la mer. La frontière est devenue une vaste aire, une « *toile d'araignée* », selon Olivier Clochard. Les États du sud de l'Union européenne (UE) ont incarné cette limite inférieure, cette porte à laquelle Maghrébins, Sahéliens et autres exilés tentent de frapper au péril de leur vie. Incapable d'harmoniser ses politiques migratoires, l'UE a continué d'appliquer le règlement Dublin II, qui impose aux pays où les étrangers ont d'abord été enregistrés d'en prendre la charge, faisant peser cette responsabilité sur la Grèce, l'Espagne et l'Italie.

L'Europe s'est voulue forteresse. Elle a tenté de repousser sa frontière toujours plus au sud. La Méditerranée est devenue un cimetière, sans que Bruxelles ne se décide à identifier les cadavres repêchés, comme le réclament des ONG. ➔

Une hécatombe en Méditerranée

- Principales routes migratoires
- 00 Nombre de migrants morts au cours du trajet, entre 2014 et 2019 (situation au 15 mai)

2016, l'année noire

Nombre de migrants morts en Méditerranée

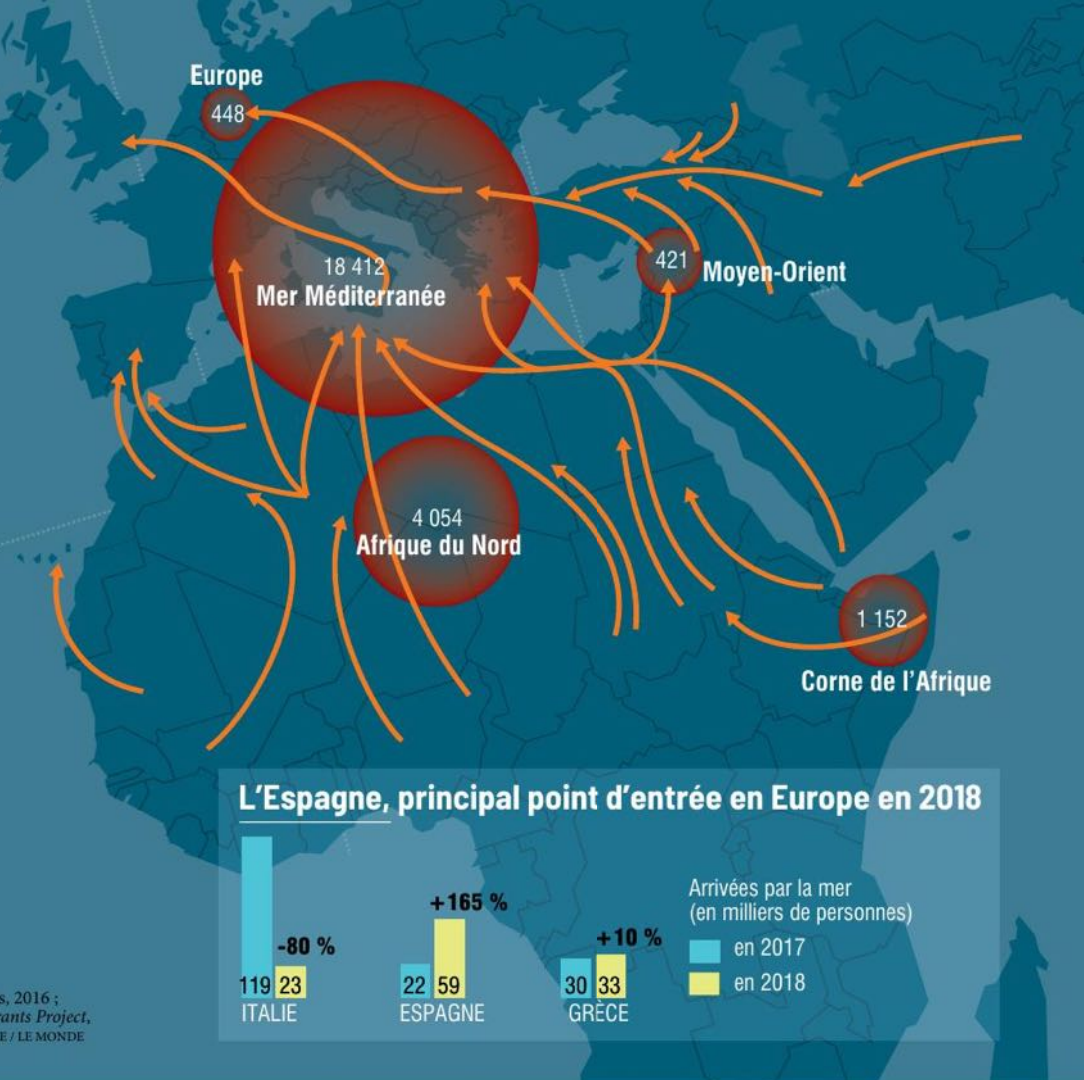


Des arrivées en baisse

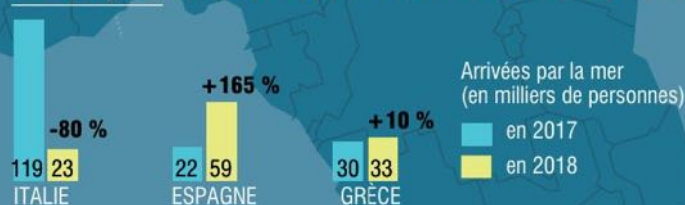
Nombre de personnes arrivées en Europe par la mer Méditerranée



Sources : D. Papin, B. Tertrais, *L'Atlas des frontières*, Les Arènes, 2016 ; Organisation internationale pour les migrations, *Missing Migrants Project*, Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés © LA VIE / LE MONDE



L'Espagne, principal point d'entrée en Europe en 2018



➔ C'est l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) qui recense désormais les disparus. Depuis 2017, malgré des équipées moins nombreuses, le nombre de morts rapporté au nombre de traversées a augmenté. Car les politiques restrictives ont échoué à dissuader totalement les « brûleurs de frontières » à la merci des passeurs, prêts à risquer leur vie sur des *pateras*, *cayucos* et autres rafiots pour rejoindre les îles Canaries, l'Andalousie, Gibraltar, Malte ou Lampedusa. « *Au fil des années, la frontière se déplace, change de nature, s'adapte et se renforce là où c'est jugé utile* », écrit encore Olivier Clochard. Les routes migratoires se reconfigurent au gré des politiques. Ainsi en 2000, quand le détroit de Gibraltar et les îles Canaries ont été sécurisés, elles se sont concentrées en Méditerranée centrale et occidentale. Ou quand, à l'été 2018, l'Italie de Matteo Salvini a fermé ses ports aux bateaux transportant des migrants, les flux se sont déplacés vers l'Espagne.

DES POLITIQUES DE RÉTENTION

« *Les migrants ne traversent pas une seule frontière mais plusieurs. Car elles se multiplient et changent de forme, notamment les îles, lieux de concentration des dispositifs frontaliers* », explique Camille Schmoll. Ces petits territoires surexposés, devenus enjeux migratoires stratégiques, servent à expérimenter des politiques de rétention ou de mise à l'écart de ceux qui fuient guerre et

violence politique, de l'Érythrée à la Somalie, de la Syrie au Soudan. Comme à Malte, le plus petit État mais aussi le plus densément peuplé de l'UE, qui enferme dans sa prison isolée d'Hal Far des migrants pendant des mois ou des années, jouant sur la peur de l'invasion et des maladies. De même Lampedusa, confetti de terre à 120 kilomètres des côtes tunisiennes, s'est transformée en 2011, conséquence du Printemps arabe, en un centre de rétention à ciel ouvert pour Tunisiens. Une mise en scène de la frontière au milieu de la mer, destinée à effrayer, et même à dissuader. Car il s'agit aussi de continuer d'attirer les touristes, voire des retraités. « *Il ne faut pas oublier que la Méditerranée est aussi la première région touristique au monde* », rappelle Nathalie Bernardie-Tahir, qui a pu visiter, à Chypre, des hôtels hébergeant immigrants et vacanciers, scrupuleusement séparés. En 2015, Lesbos, en mer Égée, symbolisait une Europe dépassée par l'afflux des migrants. À présent, 8000 d'entre eux croupissent dans le camp de Moria, centre d'enregistrement et de premier accueil, devenu selon le HCR « *une poudrière* » insalubre.

Créée en 2004 pour contrôler les frontières, l'agence Frontex, rebaptisée « Agence européenne de garde-frontières et de garde-côtes » en 2016, se renforce toujours plus – 10000 agents et un budget de 150 millions d'euros prévus en 2027. Elle possède avions et bateaux, et une force d'intervention rapide (RABITs, *Rapid Border Intervention Teams*) de garde-côtes. Critiquée par les associations de défense des

droits de l'homme, notamment Human Rights Watch (HRW), l'agence est accusée de participer au dispositif d'externalisation de l'asile et de délégation à des pays tiers du contrôle, de la rétention voire de l'expulsion des migrants. Et de mener des opérations sécuritaires mais non humanitaires en Méditerranée. Pour son directeur, Fabrice Leggeri, les pays européens n'ont pas « une obligation unilatérale » en matière de sauvetage en mer. En 2013-2014, l'opération *Mare Nostrum*, dirigée par l'Italie, a contribué à sauver environ 150 000 migrants. Stoppée, elle a été remplacée jusqu'en 2019 par l'opération militaire Sophia, mais a négligé l'aspect humanitaire de sa mission. Pire, il y a parfois eu non-assistance à bateaux en détresse.

LA SOLIDARITÉ CRIMINALISÉE

Dès lors, les ONG ont pris le relais des États pour sauver les migrants en perdition, notamment dans le canal de Sicile. Même le maire de Lampedusa, Bernardino de Rubeis (proche de la Ligue du Nord), nous disait en 2011, lors d'un reportage : « *Ces immigrés de couleur sont pacifiques. Ils fuient de terribles violences. Ici, ils sont très respectueux* ». Silvio Berlusconi, après y avoir acheté une maison sur Internet, parlait alors de proposer la candidature de Lampedusa au prix Nobel de la paix. De SOS Méditerranée (voir page 166) à Sea-Watch, les ONG ont été récemment criminalisées et accusées, au même titre que les pêcheurs de la zone, de susciter un « appel d'air » et d'être les « complices des trafiquants ». En 2018, pour se réappropriier l'espace maritime, l'UE a mis en place une vaste Zone de recherche et de sauvetage (SAR, *Search and Rescue*), interdite aux ONG. « À côté de Frontex qui surveille les frontières, il faudrait créer un autre corps étatique européen, que l'on pourrait appeler *Protect*, qui protégerait ceux qui fuient les persécutions pour trouver asile en Europe. Hélas, nos valeurs sombrent avec les embarcations de fortune », estime Pierre Henry, le président de France Terre d'asile.

« Avec ces opérations aux noms grecs, Triton, Poséidon, etc., l'Europe veut renforcer les contrôles aux frontières pour prévenir les arrivées de non Européens et mettre un terme au trafic des passeurs. L'accent est mis sur le sécuritaire pour rassurer les opinions publiques. Pourtant, la majorité des sans-papiers arrive légalement en Europe, et pas clandestinement par la mer », analyse la juriste Catherine Wihtol de Wenden (voir page 166). Plus le temps passe, plus l'Union européenne malmène

la Convention de Genève de 1951 sur l'accueil des réfugiés. Effrayés par la différence de PIB et l'écart démographique existant entre eux et les États de l'autre rive (l'Afrique subsaharienne représentera 22 % de la population mondiale en 2050, au lieu de 14 % aujourd'hui), des pays membres l'UE multiplient les accords bilatéraux avec des pays d'émigration peu conformes au droit international. Quand elle « externalise » son contrôle migratoire, notamment au Sahel, l'Europe semble y repousser la frontière méditerranéenne.

Ainsi, l'UE finance massivement, au moyen du Trust Fund (500 millions d'euros) un pays comme le Niger, pour qu'il empêche les mouvements transfrontaliers. En 2008, un accord conclu entre le président du Conseil italien Silvio Berlusconi et le dictateur libyen Mouammar Kadhafi – comme en 2016 entre l'UE et la Turquie – a contribué à geler le nombre d'arrivées : financée au prétexte d'un dédommagement de la colonisation italienne, la Libye a stoppé l'immigration subsaharienne avec efficacité. Au nom de la lutte contre l'immigration clandestine en Méditerranée, l'Europe a noué des liens de coopération toujours plus étroits avec cet État chaotique et violent. Ainsi, en 2019, la France a offert au régime six embarcations rapides pour pourchasser les exilés. « *Les migrants et les réfugiés qui traversent la Libye sont soumis à d'inimaginables horreurs pendant leur séjour et lors de leurs tentatives de traverser la Méditerranée* », a établi un rapport de l'Onu fin 2018. Les décès de migrants y seraient plus nombreux encore qu'en mer. ■

Cette femme et son enfant d'origine subsaharienne sont retenus dans le centre de détention de Zawiyah, en Libye. Les migrants y sont parfois vendus aux milices, rançonnés pour leur libération ou forcés à travailler sans salaire (8 décembre 2017).



L'AQUARIUS

Sauveteur en mer

Sur cette Méditerranée devenue cimetière pour migrants, le navire symbolisait l'espoir. L'odyssée humanitaire de l'*Aquarius* a pris fin sous la pression d'une Europe en déficit d'hospitalité.



C'est l'histoire d'une conversion. Celle d'un garde-côte devenu sauveteur. Durant sa première vie, le *Meerkatze*, solide navire allemand de 77 mètres de long pour 12 mètres de large, patrouille en mer du Nord. Il protège des bateaux de pêche jusque dans l'Atlantique. Bientôt il se fera pêcheur d'hommes. L'aventure débute quand, face à l'hécatombe des migrants en Méditerranée – près de 30 000 morts depuis 2000 –, l'association européenne basée à Marseille, SOS Méditerranée, décide de réagir. Pour porter secours aux embarcations en détresse entre la Libye et l'Italie, elle loue le *Meerkatze*, renommé *Aquarius*, à la compagnie maritime allemande Jasmund Shipping. Le navire commence ses patrouilles au large de la Libye en juillet 2016. Financée par des dons privés, la navigation coûte

CATHERINE WIHTOL DE WENDEN

Juriste. Directrice de recherche émérite au CNRS.

PIERRE JOVA

Journaliste.

environ 11 000 € par jour, principalement pour le carburant. Le commandement est confié au capitaine allemand Klaus Vogel, ancien responsable de porte-conteneurs, traumatisé par une expérience de 1982, où, jeune officier sur un cargo en mer de Chine, il reçut l'ordre de ne pas recueillir des boat people qui fuyaient la dictature communiste vietnamienne.

Battant pavillon de Gibraltar, l'*Aquarius* dispose de trois canots de sauvetage et de plusieurs ponts, dont une grande salle couverte qui permet de mettre à l'abri les femmes et les enfants. SOS Méditerranée aménage également une clinique de deux pièces, confiée à Médecins sans frontières. Manœuvré par un équipage de 53 marins-sauveteurs, il peut accueillir jusqu'à 550 passagers. En juin 2017, les circonstances exceptionnellement dramatiques de la migration ont porté plus de



Le 11 décembre 2016, dans les eaux internationales au large de la Libye, l'*Aquarius* s'apprête à secourir près de 380 migrants en péril sur leur petite embarcation de bois. Ils seront transférés en Sicile.

PARCOURS

1977 Le garde-côte *Meerkatze* est construit à Brême (Allemagne).

Janvier 2016 Rebaptisé *Aquarius*, le navire est affrété par SOS Méditerranée pour secourir les migrants.

Juillet 2016 L'*Aquarius* commence à patrouiller au large des côtes libyennes.

Juin 2017 Près de 1000 personnes sont recueillies à bord de l'*Aquarius*.

Août 2018 Le navire avec ses migrants est interdit d'accostage en France, en Italie et à Malte. Gibraltar lui retire son pavillon.

Septembre 2018 L'*Aquarius* est immobilisé à Marseille.

Décembre 2018 SOS Méditerranée annonce la fin des activités du navire.

façade sur la Méditerranée, la France, Malte et l'Espagne, pour savoir lequel accueillera les rescapés présents sur le navire, une cinquantaine de personnes *in fine*. L'*Aquarius* est finalement détourné vers le port de Valence, en Espagne. En août 2018, après une ultime mission de sauvetage, Gibraltar lui retire son pavillon. Le bateau se replie à Marseille, où il est immobilisé, faute de pouvoir figurer sur un registre naval.

On peut s'étonner d'un tel conflit entre des pays de l'Union européenne quand on sait combien la Méditerranée est un vaste cimetière et qu'il s'agit de secourir des jeunes ayant subi l'« enfer libyen », dont un rapport des Nations unies sur les droits de l'homme de 2017 avait fait état. On sait aussi que certains ports italiens, à l'initiative de maires ne partageant pas la politique de mise en scène antiréfugiés et antimigrants conduite par le gouvernement, avaient annoncé qu'ils étaient prêts à accueillir l'*Aquarius* et d'autres embarcations de sauvetage, comme, à Palerme, Leoluca Orlando. On découvre en outre que les arguments interdisant l'accostage ont obéi à des considérations d'hygiène relatives au tri des vêtements et autres ordures du bateau, alors que les rescapés risquaient surtout de manquer de nourriture, d'eau et de soins en restant sans horizon d'accueil dans un port.

DES VALEURS BAFOUÉES

Certains bruits avaient laissé croire que les actions des ONG en Méditerranée augmentaient l'activité des passeurs qui garantissaient ainsi à leurs clients une traversée sûre, car ils appelaient les secours dès que l'embarcation avait quitté les eaux territoriales. Conséquence : la fin de l'accueil des bateaux de secours en Méditerranée a été confirmée, et l'heure est à former des garde-côtes libyens pour empêcher les départs, en une sorte de guerre aux migrants. Il est peu probable qu'une telle politique soit couronnée de succès, quand les passeurs sont en uniforme et que les personnels de contrôle sont faiblement payés.

L'interruption des sauvetages est à rapprocher du « délit de solidarité » reproché sur la terre ferme à ceux qui aident les migrants, comme l'a montré en France l'affaire Cédric Herrou. En juillet 2018, le Conseil constitutionnel l'a cependant disculpé, faisant état du principe de fraternité. L'*Aquarius*, comme Cédric Herrou ou Domenico Lucano, le maire de Riace, en Calabre, arrêté en octobre 2018 pour les mêmes raisons, sont des justes à leur manière. Et l'Europe manque à ses principes fondateurs de solidarité et de respect des droits fondamentaux en cherchant à satisfaire un électorat travaillé par la peur et les partis qui l'encouragent, alors que les gouvernements semblent ignorer les autres, électeurs eux aussi, qui partagent des valeurs d'aide, de générosité et d'hospitalité. ■

1000 personnes à bord. Les naufragés recueillis par l'*Aquarius* sont essentiellement des migrants d'Afrique de l'Ouest et de la Corne de l'Afrique. Ceux qui sont passés par la Libye ont subi les tortures, les viols, les brimades. Cinq bébés sont nés sur l'*Aquarius*, un autre, venu au monde en pleine mer dans un canot, a été recueilli à bord.

INTERDIT D'ACCOSTAGE

La belle histoire de l'*Aquarius* va pourtant prendre fin. En effet, le changement de gouvernement en Italie, avec une alliance du mouvement Cinq Étoiles et de la Ligue, a conduit à un durcissement de la politique migratoire italienne dès mars 2018. Durant l'été 2018, le pays refuse à l'*Aquarius* l'accès à ses ports. Un conflit survient alors entre les autres pays européens ayant une

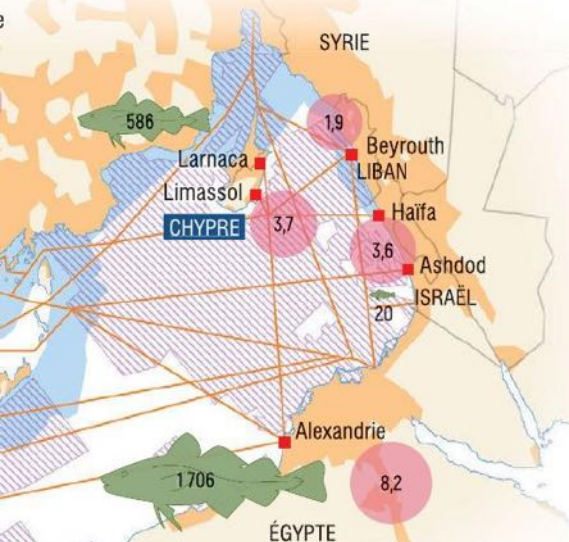
Environnement et économie maritime

168 / L'HISTOIRE DE LA MÉDITERRANÉE

Aujourd'hui encore, la majorité des boues rouges toxiques produites par l'usine Alteo de Gardanne est stockée à ciel ouvert. Une partie est déversée dans la mer causant une pollution aux métaux lourds.



SERGE MERCIER / POR LA PROVENCE / MAX PPP



Les boues rouges

- ◆ Usine d'aluminium Alteo
- Conduite de 55 km (dont 7,7 km en mer) déversant des résidus à 320 m de profondeur
- Parc national des Calanques

Source : compilation La Vie-Le Monde
© LA VIE / LE MONDE

« **L**e drame c'est que cette pollution est invisible à la surface de l'eau. Pourtant, si on va dans les fonds marins... ». Olivier Dubuquoy sait

de quoi il parle. Cela fait des années que ce géographe, à la fois militant écologiste et réalisateur de documentaires, est à la tête d'un collectif de citoyens alertant et se battant contre les rejets de boues rouges en Méditerranée. Un dossier vieux d'une cinquantaine d'années et révélateur d'un laxisme généralisé qui met aujourd'hui en danger l'ensemble des écosystèmes de la *Mare Nostrum*.

Ces boues rouges sont, en effet, les résidus toxiques d'une usine d'aluminium installée depuis 1893 à Gardanne, dans les Bouches-du-Rhône, à proximité de la mer Méditerranée. Propriété au début du groupe Pechiney, cette usine est passée ensuite dans les mains du Canadien Alcan, puis des Anglo-Australiens Rio Tinto, et enfin du groupe Alteo, premier producteur d'aluminium au monde et propriété du fonds d'investissement américain HIG. D'abord entreposées dans des bassins de rétention à terre, ces boues rouges sont également évacuées, depuis 1996, par une conduite de plusieurs dizaines de kilomètres de long dans le golfe de Cassis, à 320 mètres de profondeur dans le canyon de Cassidaigne. Au total, plus de 30 millions de tonnes auraient été déversées dans la Méditerranée dont 20 tonnes d'arsenic, 1,9 million de tonnes de titane, 60 000 tonnes de chrome, du

vanadium, du mercure... Autant de métaux lourds qui empoisonnent oursins, huîtres, poissons, coraux... Un scandale écologique que même la création du parc national des Calanques, en 2012, n'a pas réussi à faire complètement cesser. « *Pourtant, en 2015, Ségolène Royal, alors ministre de l'Environnement s'est clairement positionnée contre la poursuite des rejets en mer. Mais elle a perdu les arbitrages face au poids du Premier ministre, Manuel Valls. Au nom de l'emploi* » (400 salariés et au moins autant en sous-traitance), raconte avec amertume Olivier Dubuquoy.

LA FIN D'UN DROIT DE POLLUER ?

En effet, la bataille fut rude autour du nouvel arrêté préfectoral publié le 28 décembre 2015. Dans ce dernier, le préfet des Bouches-du-Rhône avait délivré à l'usine Alteo une nouvelle autorisation de déverser ses effluents liquides en mer pendant encore six ans. Ainsi, grâce à l'installation d'un filtre-pressé, si la majorité des boues d'extraction sont aujourd'hui stockées à ciel ouvert sur les collines de Mange-Garri à Bouc-Bel-Air (au péril de la santé des riverains), Alteo peut continuer à envoyer les liquides restants à 7 kilomètres du littoral *via* une canalisation. Or, d'après de nombreuses analyses, ces effluents liquides dépassent les normes légales par leurs taux de plusieurs contaminants (arsenic, aluminium, fer...). À tel point qu'à la suite de la plainte de plusieurs organisations environnementales, le tribunal administratif de Marseille a limité l'autorisation préfectorale au 31 décembre 2019. À cette date, tous les rejets en mer de l'usine devraient cesser. « *Il y a eu tellement d'épisodes dans ce dossier plus que centenaire que nous y croirons seulement quand* » ➔

OLIVIER NOUAILLAS
Journaliste à La Vie.

→ *cela sera effectif* », souligne Olivier Dubuquoy. Pour lui, le problème est plus large. « Nous avons pris l'habitude de faire de la mer une poubelle. Cela a des conséquences encore plus désastreuses quand il s'agit d'une mer semi-fermée comme la Méditerranée. C'est pour cela qu'avec mon association, ZEA, comme "zone écologique autonome", nous battons pour un véritable statut international de l'océan. Pour que la Méditerranée devienne un bien commun avec des règles d'usage. »

UNE PETITE MER SUREXPLOITÉE

Il est plus que temps. À lire les multiples rapports des ONG environnementales qui s'accumulent, on a le sentiment que la mer Méditerranée est en train de devenir une nouvelle mer Morte. Exagéré ? « Non, répond Ludovic Frère-Escoffier, responsable du programme Vie des océans au WWF France. Depuis la publication de notre rapport de 2015 [MedTrends, en français « Croissance bleue : la Méditerranée face au défi du bon état écologique »], l'expression que nous utilisons est que la Méditerranée est proche du burn-out, c'est-à-dire en état de surexploitation à tous les niveaux : tourisme, trafic maritime, pêche, production gazière... La Méditerranée est une mer toute petite, à peine

1 % de l'océan mondial. Or, aujourd'hui, il y a une contradiction de plus en plus forte entre sa richesse écologique potentielle (elle abrite entre 4 et 18 % des espèces marines connues, et à ce titre elle est l'un des 25 hot spots de la biodiversité au monde) et la pression qu'elle subit avec un développement économique inédit. Ainsi, si elle était un pays elle serait la 5^e puissance économique de la région par rapport aux 21 pays qui la bordent. »

Dans ce document très complet de 64 pages, rempli de statistiques et de cartes, l'organisation mondiale de protection de la nature montre que presque tous les clignotants sont au rouge. D'abord le développement côtier : 487 millions de personnes vivent dans les pays méditerranéens, soit 17 % de plus qu'en 2000. Avec des répercussions de plus en plus accrues sur le littoral puisque le WWF estime que, d'ici à 2025, 5 000 kilomètres supplémentaires de littoral vont être artificialisés. Sans oublier le développement continu du tourisme. Déjà première destination touristique du globe avec 300 millions de touristes, la Méditerranée devrait en attirer 500 millions en 2030, soit une augmentation de 60 %. « Or, ce n'est pas un tourisme durable, précise Ludovic Frère-Escoffier. Il a de multiples impacts : celui des crèmes solaires dans les eaux de baignade,



celui de la captation d'eau en été dans les stations balnéaires, celui de la pollution à l'oxyde de soufre dû aux trop nombreux bateaux de croisière... »

Autres menaces pointées du doigt par le WWF, celles liées à l'exploration et l'extraction pétrolière et gazière en mer. Ainsi, avec des réserves méditerranéennes de pétrole estimées à quelque 9,4 milliards de tonnes équivalent pétrole (soit 4,6 % des réserves planétaires), la production pétrolière en mer pourrait progresser de 60 % d'ici à 2020. Quant à la production gazière, elle pourrait être multipliée par cinq d'ici à 2030.

Dans ce contexte sombre, la seule activité qui décline est la pêche professionnelle. Alors que 7300 navires de pêche exercent encore leur activité en Méditerranée, le WWF note que depuis les années 1990 la région enregistre une chute des prises « *sous l'effet de la surexploitation des stocks de poisson, accentuée par la dégradation de l'environnement* ». Sans oublier la pollution liée au plastique qui prend des proportions de plus en plus ahurissantes. Ainsi, dans un nouveau rapport publié en 2018 et intitulé « *Pollution plastique en Méditerranée : sortons du piège !* », le WWF révèle que « *le plastique représente 95 % des déchets en haute mer, sur les fonds marins et sur les plages de la Méditerranée* ». Soit 1,25 million de fragments par km², une concentration quatre fois plus élevée que dans « l'île de plastique » du pacifique Nord ! Et le WWF de préciser que « *ces déchets proviennent principalement de Turquie et d'Espagne, suivis par l'Italie, l'Égypte et la France* ». Terrible illustration de cet état des lieux catastrophique : les 22 kg d'objets en plastique retrouvés dans le ventre d'un cachalot échoué sur une plage de Sardaigne début avril 2019.

UN QUART DES ESPÈCES MENACÉES

Cette mise en danger des espèces, l'Union internationale de conservation de la nature (UICN) est bien placée pour l'observer. Basée à Genève, elle a ouvert des bureaux en 2000 à Malaga, en Espagne. Pour Violeta Barrios, chargée des programmes de conservation des espèces, « *sur les 6000 espèces évaluées en Méditerranée, un quart sont menacées. La tendance n'est pas bonne* », note-t-elle sobrement. Illustration de cette menace, l'emblématique requin-taureau bleu pourrait s'éteindre très rapidement. Il a été placé le 21 mars 2019 sur la liste rouge des 58 espèces de raies et de requins, dont 17 sont menacées d'extinction, la plupart en Méditerranée. « *Certes depuis l'introduction de quotas de pêche, le thon rouge va un peu mieux*, note Violeta Barrios, *mais c'est un cas un peu isolé. Même si nous essayons de bâtir des actions de partenariat impliquant les populations locales, notamment les pêcheurs, les multiples pressions sur les écosystèmes méditerranéens s'additionnent dangereusement.* »

Un risque supplémentaire vient s'ajouter : le changement climatique. Joël Guiot, climatologue à Aix-en-Provence, un des fondateurs du MedECC – une sorte de Giec-Méditerranée qui regroupe une soixantaine de chercheurs de toutes nationalités – a beaucoup travaillé sur cette question clé du XXI^e siècle. Il est inquiet : « *Le réchauffement climatique est déjà de 1,5 °C en Méditerranée, le seuil fixé par l'accord de Paris lors de la Cop 21. Quand il sera de 1,5 %, il aura atteint 2,2 °C au niveau de la Méditerranée* ». En novembre 2018, dans *Nature Climate Change*, une revue scientifique de renom, il a cosigné un long article intitulé « *Le changement climatique et les risques interconnectés pour le développement soutenable en Méditerranée* ». Il en résume les grandes lignes : modification des précipitations qui entraîneront sécheresse supplémentaire (dans les pays du Maghreb) ou inondations (en France avec les fameux épisodes cévenols), montée du niveau de la mer avec toutes les conséquences sur un littoral déjà très bâti, acidification de la mer et diminution des coraux... En pointant en plus l'augmentation des « *conflits d'usage à venir tout autour de la Méditerranée entre les agriculteurs, les touristes et les habitants* ». Conflits qui ont déjà commencé dans de nombreuses régions en Espagne.

DES RÉGLEMENTATIONS INEFFICACES

N'y aurait-il plus grand-chose à faire ? Certes, il existe des mécanismes de protection de l'environnement : comme la convention de Barcelone signée en 1976 et amendée en 1995, et un autre dispositif plus international, celui des Aires marines protégées (AMP), établies par la convention sur la diversité biologique lors du sommet de la Terre de Rio, en 1992. Mais, tout comme la création du parc national des Calanques n'a pas pu mettre fin aux rejets de boues rouges de l'usine de Gardanne, ces deux dispositifs internationaux s'avèrent tous les deux impuissants à aller au-delà de pieuses déclarations d'intention. Ainsi, alors qu'en 2010 la conférence mondiale sur la biodiversité de Nagoya, au Japon, avait fixé l'objectif d'au moins 10 % des zones côtières et marines classées en AMP d'ici à 2020, celles-ci ne couvrent à l'heure actuelle que 7,4 % de la Méditerranée dont « *seulement 0,04 % font l'objet d'une protection forte* », selon le dernier rapport du WWF. Heureusement, l'UICN a eu la bonne idée de fixer le prochain congrès mondial de la nature à Marseille en juin 2020. « *Nous y attendons 10 000 personnes qui viendront du monde entier, informe Violeta Barrios. Des représentants de tous les gouvernements, des ONG, des scientifiques, des chercheurs, la société civile.* » Peut-être l'une des dernières occasions pour attirer l'attention sur la situation de plus en plus désespérée de la Méditerranée. ■

Selon le WWF, près de 300 millions de touristes visitent la Méditerranée chaque année. L'été, cet afflux crée une augmentation de 40 % des déchets marins. Les poissons en pâtissent, tel ce requin-baleine.

Géopolitique du gaz en Méditerranée orientale

Depuis une dizaine d'années, les pays de l'est de la Méditerranée découvrent dans les fonds marins au large de leurs côtes de gigantesques gisements de gaz naturel. Une manne inespérée mais qu'il sera difficile de faire fructifier.



Prenez une région avec une forte dose de tensions politiques et militaires, ajoutez une forte odeur de gaz, saupoudrez de pétrole : il y a de fortes chances que la situation s'envenime. C'est le paradoxal tableau qui se dessine progressivement en Méditerranée orientale : depuis dix ans, les compagnies pétrolières et gazières multiplient les découvertes prometteuses. Et pourtant, rien ne permet de penser que cette production d'hydrocarbures permettra de diminuer les tensions entre les différents pays, ni même de garantir une prospérité économique dans les années à venir.

Plusieurs raisons ont présidé à cette situation nouvelle. D'abord, le développement de la technologie des forages en eau profonde (appelée *deep offshore* ou *ultra deep offshore*) a permis d'atteindre des zones jusqu'ici inexplorées. Les ressources gazières estimées dans cette large région qui va des côtes turques et chypriotes au bassin égyptien, en passant par Israël, les Territoires palestiniens, et le Liban sont équivalentes à celles de la Norvège, l'un des plus importants producteurs de gaz au monde. Ensuite, le rôle du gaz est désormais central dans la transition énergétique au niveau

Mars 2019, au large de Limassol, les navires de forage sont à l'œuvre. L'île de Chypre, coupée en deux, voit se réveiller les tensions avec la Turquie à propos du partage de la rente gazière.

NABIL WAKIM
Journaliste au Monde.

planétaire. Les besoins en gaz augmentent pour le chauffage mais aussi, et surtout, pour produire de l'électricité. Alors que certains pays européens ferment leurs centrales à charbon, et que de nombreux pays d'Asie accélèrent l'électrification de leur population, le marché du gaz se transforme et devient mondial.

UN ÉLÉMENT DE LA PUISSANCE D'ISRAËL

Pendant de longues années, la région était considérée comme trop explosive politiquement par les groupes pétroliers. « *Les principales compagnies du secteur considéraient qu'elle n'était pas prometteuse* », explique Francis Perrin, directeur de recherches à l'Institut de relations internationales et stratégiques (Iris) et très bon connaisseur de la région. « *C'est d'ailleurs une entreprise de taille plus modeste, l'Américain Noble Energy, qui a fait les premières découvertes significatives en Israël* », ajoute-t-il. C'est en effet au large des côtes israélo-palestiniennes que les premières découvertes ont effectivement eu lieu. En 2009, Nobel Energy explore progressivement le champ de Tamar, situé à environ 80 kilomètres de Haïfa et à près de 2000 mètres de profondeur. Elle sera suivie par une autre découverte majeure, le gisement de Léviathan, dont le nom évoque le célèbre monstre marin de la Bible. Une évolution de l'Histoire qui a de quoi agacer les Palestiniens : en 1999 le groupe britannique British Gas avait déjà trouvé du gaz au large de la bande de Gaza, mais avait été dans l'impossibilité de l'exploiter en raison du blocus israélien. Ces gisements gaziers sont une manne inespérée pour Israël, qui dépend alors totalement des importations pour sa politique énergétique, qu'il s'agisse de gaz, de pétrole ou de charbon. Jusqu'en 2010, la moitié du gaz du pays était d'ailleurs fournie par l'Égypte. Avec le seul gisement de Tamar, Israël peut espérer assurer ses besoins énergétiques pour les 25 prochaines années. Et →

Zohr 2015,
850 Mds m³
(production
depuis 2017)

Idku

CHRONOLOGIE

2009 Découverte d'importants gisements de gaz sur la côte israélo-palestinienne.

2011 Découverte du champ gazier Aphrodite au large de Chypre.

2015 Découverte en du gigantesque champ gazier de Zohr en Égypte.

2018 Accord sur la vente de gaz entre un consortium israélo-américain et une société égyptienne.

2020 Contrats d'exploration attribués par le Liban aux groupes Total, Eni et Novatek.

les ressources de Léviathan, dont l'exploitation doit commencer en 2019, sont près de deux fois plus importantes que celles de Tamar. Le Premier ministre israélien, Benjamin Netanyahu, a ainsi qualifié en février 2019 ce champ gazier d'« *élément essentiel de la puissance stratégique d'Israël* ».

Ces découvertes ont deux conséquences majeures pour le pays : d'abord, un basculement vers le gaz de toute la demande intérieure. La production d'électricité, mais aussi les industries, voire le transport, accélèrent leur transition pour remplacer le pétrole et le charbon. Surtout, l'État juif peut commencer à exporter des hydrocarbures. C'est un bouleversement dans la région : en 2016, Israël a signé un contrat avec la Jordanie, et en février 2018, un accord historique avec l'Égypte. Passé entre un consortium israélo-américain et une société égyptienne, cet accord d'un montant de 12 milliards d'euros engage les deux pays sur dix ans. De quoi changer durablement la position de Tel-Aviv dans la région.

L'Égypte a aujourd'hui un besoin pressant de gaz pour assurer l'augmentation considérable de sa demande intérieure. Avec une démographie galopante, le pays doit développer le secteur électrique et l'industrie. Mais d'ici à quelques années, Le Caire pourrait se passer de ce gaz israélien. La découverte en 2015 du gigantesque champ de Zohr par la compagnie italienne Eni est en train de changer le paysage du bassin. Il s'agit, selon le groupe, « *de la plus grosse découverte de gaz en mer Méditerranée* » : à 4000 mètres de profondeur, les forages ont révélé une quantité de gaz

plus importante encore que dans le champ de Léviathan. De quoi alimenter l'Égypte pendant « *plusieurs décennies* », pour le PDG d'Eni, qui a peu à peu fait entrer au capital les Britanniques de BP et surtout le géant russe Rosneft. « *L'Égypte était dans le passé exportatrice de gaz mais elle a dû devenir importatrice depuis quelques années. Avec cette découverte, elle peut satisfaire ses besoins nationaux* », estime Francis Perrin. D'autant que l'Égypte dispose d'infrastructures gazières conséquentes : Le Caire espère devenir un *hub* régional pour exporter du gaz vers l'Union européenne, qui cherche à réduire sa dépendance au gaz russe.

UN NOUVEAU CONTENTIEUX AU LIBAN

Un autre pays voisin d'Israël espère beaucoup des ressources gazières au large de ses côtes : le Liban. En février 2018, des contrats d'exploration ont été attribués au groupe français Total, en collaboration avec Eni et le russe Novatek. La signature de ce premier acte a rempli d'espoir les milieux économiques libanais, qui voient dans la découverte d'hydrocarbures un moyen de sortir le pays de sa situation économique désastreuse, caractérisée par un taux de chômage estimé à 20 % et une dette publique supérieure à 150 % du PIB en 2017. Le gaz pourrait d'abord servir à pourvoir aux énormes besoins énergétiques du Liban, où les coupures d'électricité sont quotidiennes et le réseau électrique en très mauvais état. Mais l'une des deux zones d'exploration d'hydrocarbures, le bloc 9, est frontalière des eaux territoriales israéliennes. Au cœur du litige : un triangle de 860 km², qui a fait monter

En mai 2017, sur le Bosphore, à Istanbul, la circulation est interrompue pour laisser passer le *Pioneering Spirit*. Ce mastodonte de 382 x 124 m se rend en Russie pour participer à la construction du TurkStream, un gazoduc qui doit traverser la mer Noire pour alimenter la Turquie et l'Europe en gaz russe.



le ton des deux côtés de la frontière. Selon Israël, cette poche se trouve dans des eaux maritimes qui n'appartiennent pas au Liban. Faux, rétorque Beyrouth. « *Il n'y a ni zone disputée ni contentieux. Il y a agression* », estimait en février 2018 Cesar Abi Khalil, alors ministre libanais de l'Énergie.

Ces tensions géopolitiques apparaissent alors que, contrairement à l'Égypte ou à Israël, aucune découverte significative n'a été réalisée au large des côtes libanaises. « *L'exploration va commencer, mais rien ne dit qu'elle sera concluante* », prévient Francis Perrin. *Dans le meilleur des cas, il peut y avoir un début de production en 2022 au plus tôt.* » Et même si les ressources étaient importantes et que la production débutait sans problème, un autre problème va rapidement surgir : comment et à qui vendre ce gaz ? Pour que les groupes pétroliers décident de s'engager dans la production de gaz, il leur faudra s'assurer qu'il est possible de commercialiser ces ressources. Or la porte israélienne est fermée, le marché libanais est réduit et la Syrie est en lambeaux. Pour exporter vers des régions qui consomment énormément de gaz, comme l'Europe ou l'Asie, le Liban devra se doter d'usines de liquéfaction, pour pouvoir transporter l'hydrocarbure par bateau. Mais ces installations demandent de très lourds investissements, et ce dans un pays qui garde à l'esprit que la dernière guerre avec Israël s'était soldée par la destruction d'une grosse partie de ses infrastructures.

La situation est tout autre à Chypre, où les découvertes réalisées ces dernières années ont toutes les chances de donner des résultats. « *L'île va*

devenir dans les prochaines années non seulement un producteur mais un exportateur important de gaz », prédit Francis Perrin. C'est encore la compagnie américaine Noble Energy qui a découvert du gaz au large de ses côtes : le champ Aphrodite en 2011, situé dans le bloc 12 de la zone économique exclusive (ZEE) de Chypre. Il a été baptisé du nom de la déesse grecque de la beauté qui serait née sur l'île selon la mythologie. D'autres gisements ont été identifiés et plusieurs projets sont en cours, à l'initiative notamment d'Eni et de Total.

Mais la volonté chypriote se heurte à l'histoire de l'île, coupée en deux depuis 1974 (voir page 118). La partie nord sous domination turque, voit d'un mauvais œil le développement de ressources qui pourraient lui échapper. La république de Chypre se dit prête à partager la rente gazière, mais uniquement en cas de résolution du conflit entre les deux parties de l'île (voir page 148). La Turquie multiplie les déclarations belliqueuses à l'endroit du gouvernement de Nicosie sur le sujet. Début 2018, un navire de forage du pétrolier Eni a été saisi plusieurs jours par la marine turque pour empêcher des opérations. En mai 2019, Ankara a annoncé son intention de forer au large de l'île, suscitant la désapprobation de l'Union européenne et de Washington. Il faut dire que le géant américain ExxonMobil a lui aussi des visées sur la région.

LE PROJET CONTRARIÉ DE LA TURQUIE

« *L'attitude du président Erdogan s'explique par des enjeux de politique régionale, mais aussi par la politique intérieure turque, à un moment où la situation politique est difficile pour lui* », note Francis Perrin. Le président turc utilise souvent la question chypriote, comme d'ailleurs la question kurde, pour flatter l'électorat nationaliste et le MHP (Parti d'action nationaliste), un mouvement d'extrême droite qui soutient le gouvernement. La Turquie, acteur régional de poids, avait il y a quelques années toutes les cartes en main pour devenir un acteur majeur du gaz dans la région, en centralisant les productions du bassin et en maintenant des relations diplomatiques avec les différents acteurs. Mais la radicalisation du régime de Recep Tayyip Erdogan et les difficultés économiques du pays ont rendu cette option difficile à envisager. Là aussi, l'enjeu pour Chypre sera de pouvoir assurer le transport de ce gaz pour pouvoir le vendre. Claudio Descalzi, le patron du groupe Eni – l'un des acteurs majeurs de la région – a longtemps cherché à convaincre les différents pays de se mettre d'accord pour partager des infrastructures. Le raisonnement est simple : le marché mondial du gaz est très concurrentiel, et pour pouvoir exporter à un tarif acceptable, Israël, l'Égypte, le Liban, la Turquie et Chypre auraient tout intérêt à unir leurs forces. Mais dans « l'Orient compliqué » cette perspective très pragmatique semble très peu réaliste. ■

Nuages et embellies sur l'industrie du tourisme

La Méditerranée est la destination phare des vacanciers, et le secteur du tourisme est souvent vital pour l'économie des pays. Mais si certains souffrent de trop d'affluence d'autres doivent faire face à une désaffection.

Dès la fin juin, les rues étroites de la ville de Mykonos (Grèce) sont déjà prises d'assaut, les chambres à louer se font rares et les prix s'envolent. L'île des Cyclades aux maisons blanches et aux volets bleus, prisée des célébrités et des clubbeurs du monde entier, a accueilli plus de 2 millions de visiteurs en 2018. En Grèce, le tourisme connaît un essor spectaculaire : 32 millions de voyageurs en 2018 (contre 15 millions en 2010), selon le ministère du Tourisme. Soit près de 2 millions de plus qu'en 2017. Une aubaine pour le pays qui sort de neuf années de récession. Mais aussi un défi pour certaines îles. « Les habitants permanents de Mykonos sont environ 10 000. En plein été, la population peut atteindre de 150 000 à 200 000 personnes », explique le maire de Mykonos, Kostas Koukas. Mais il ne se plaint pas trop : « Nous sommes un des rares lieux en Grèce où le chômage n'existe pas. »

Santorin, l'île volcanique connue pour ses splendides couchers de soleil et ses plages de sable noir, connaît des problèmes similaires. En 2017, plus de 5,5 millions de nuitées ont été enregistrées dans les hôtels de cette île d'environ 10 000 habitants. Nikos Zorzos, le maire, s'alarme de l'impact écologique lié au tourisme : « J'ai déjà pris la décision de réguler le flux de bateaux de croisière afin de limiter le nombre de passagers qui débarquent sur l'île à 8 000 par jour. Mais j'ai aussi demandé au ministère du Tourisme d'agir, de ne plus donner de permis de construire pour de nouveaux hôtels et de limiter la circulation des voitures. » Le tourisme pèse 20 % du PIB de la Grèce et contribue en grande partie à la reprise économique du pays. « Pour la première fois depuis 2001, 100 000 emplois ont été créés en avril 2018, 80 % d'entre eux étaient dans le tourisme », se félicitait George Tziallas, ministre adjoint au Tourisme. D'où le peu d'empressement du gouvernement d'Alexis Tsipras à en freiner l'expansion.

Il n'est pas sûr, en revanche, que la marge de progression de l'industrie touristique en Espagne soit infinie. Après avoir accueilli 68,1 millions de touristes étrangers en 2015, le royaume a atteint

les 82,6 millions en 2018, battant tous les records de fréquentation ; soit 11,7 % visiteurs de plus que l'année précédente, avec, dans le peloton de tête, les touristes britanniques, allemands et français, dont l'augmentation compense largement la baisse du nombre de Russes. Certaines destinations semblent saturées, à l'image de Barcelone, où les graffitis « *Tourist Go Home* » fleurissent sur les murs. La maire de la capitale catalane, Ada Colau, proche du parti de la gauche antiaustérité Podemos, a d'ailleurs gelé le nombre de licences d'ouverture d'établissements hôteliers depuis juin 2015 et s'est lancée dans une traque aux appartements touristiques illégaux.

L'ESPAGNE TOUJOURS TRÈS COTÉE

Pour autant, il n'est pas question de tuer la poule aux œufs d'or. Le tourisme, moteur de la croissance, représente 14,6 % du PIB et 2,8 millions d'emplois. Et le solde du secteur touristique couvre plus de 90 % du déficit commercial espagnol. Avec les longues plages de la Costa del Sol et de la Costa Blanca, les criques de la Costa Brava, un climat chaud et ensoleillé, des infrastructures de transport et des prix compétitifs, l'Espagne a conforté sa place de deuxième destination touristique mondiale en termes de revenus, derrière les États-Unis.

Les créations d'emplois, qui accompagnent le développement du tourisme, suscitent aussi des réserves. En 2018, selon une enquête sur la population active, quelque 2,8 millions de personnes travaillaient en Espagne dans ce secteur qui bat désormais des records en matière d'embauches. Mais il s'agit d'emplois précaires, rappellent les syndicats. Et derrière les bons chiffres pointent des inquiétudes. En Grèce, la crainte que la reprise économique ne se fasse à deux vitesses entre les régions côtières et l'intérieur ; en Espagne, celle de transformer le pays en club de vacances.

D'autres pays du pourtour méditerranéen, comme la Turquie, l'Égypte et la Tunisie, sont confrontés au problème inverse. Ces anciennes destinations phares des touristes, ont été délaissées en

SANDRINE MOREL
Correspondante
du Monde à Madrid.

MARINA RAFENBERG
Correspondante
du Monde à Athènes.

CHRONOLOGIE

2009 Début de la crise économique en Grèce, sauf dans le secteur touristique.

2010 Début du printemps arabe en Tunisie. Recul du tourisme.

2011 Chute du régime de Hosni Moubarak. Instabilité politique et recul du tourisme.

2015 Attentat du groupe État islamique au musée du Bardo à Tunis. Recul du tourisme.

2016 Attentat du groupe État islamique à Istanbul sur un groupe de touristes.

raison de l'instabilité politique et des menaces terroristes. Le nombre de touristes européens venus visiter la Tunisie a plongé de plus de 50 % en 2015 et les recettes de l'industrie touristique ont chuté de 35 %. En 2018, pour la première fois, le nombre de touristes (8,3 millions), et les recettes (1,3 million d'euros) ont dépassé les chiffres de 2010 (+ 18 % de visiteurs), année de référence, montrant un retour de la confiance. Le pays, qui a accueilli près de 800 000 touristes hexagonaux en 2018, voudrait maintenant renouer avec les chiffres de fréquentation d'avant la révolution de 2011 en ne misant plus seulement sur le « balnéaire pas cher ». « *Un million de touristes français en 2019* », tel est l'objectif que s'est fixé René Trabelsi, le ministre tunisien du Tourisme. À défaut d'avoir encore totalement convaincu les Européens de revenir, le pays mise également sur une nouvelle clientèle : les Russes et les Chinois.

LE RÉVEIL DE LA TURQUIE ET DE L'ÉGYPTE

En 2018, le nombre de visiteurs étrangers en Turquie a augmenté de 21,84 % par rapport à 2017, selon les chiffres publiés par le ministère du Tourisme en 2019. La Turquie n'avait plus cette image de destination 100 % sûre depuis les nombreux attentats et la tentative de putsch qui ont marqué les années 2015 et 2016. Plusieurs pays, dont

Admirer le coucher de soleil à Santorin, île grecque des Cyclades, cela peut faire rêver. Mais c'est le souvenir d'avoir dû jouer des coudes qui risque bien d'être le plus fort.

Israël, ont déconseillé à leurs ressortissants de s'y rendre. Les Russes, de leur côté, ont boycotté ses stations balnéaires quand, en novembre 2015, un de leurs bombardiers a été abattu au-dessus de la frontière syrienne par les militaires turcs. La situation semble pourtant s'être stabilisée et les revenus du secteur, qui avaient perdu 30 % en 2016, avant de se redresser de 20 % en 2017, ont encore gagné 12,3 % en 2018. Russes, Allemands et Bulgares comptent parmi les visiteurs étrangers les plus nombreux. Avec 26,4 milliards d'euros de recettes, le tourisme reste ainsi l'un des piliers de l'économie turque.

En Égypte, le nombre de visiteurs était passé de près de 15 millions en 2010 à 5 millions en 2016. Mais aujourd'hui, on assiste à une remontée spectaculaire, puisque 11,35 millions de touristes se sont rendus en Égypte en 2018, générant 26,5 milliards d'euros de chiffre d'affaires. Cette année-là, le tourisme représentait 11,9 % du PIB et employait 2,48 millions de personnes. L'Égypte est désormais la deuxième destination touristique du continent africain après le Maroc et table sur 20 millions de visiteurs en 2020 – même si plusieurs pays comme le Royaume-Uni n'ont toujours pas rétabli leurs vols vers les stations balnéaires de la mer Rouge. Les attentats qui continuent à cibler les groupes de touristes pourraient cependant stopper cette embellie. ■





GRAND ENTRETIEN

Wassyla Tamzali



La Méditerranée doit retrouver la créativité qui illumina l'histoire de l'humanité

Le sens de l'hospitalité, un lien charnel avec la mer, un rapport étroit à la famille... L'intellectuelle algérienne définit ainsi l'identité méditerranéenne. Elle affirme aussi que vouloir séparer ses rives va à l'encontre d'une l'histoire plus que millénaire.

Comment définiriez-vous « votre » Méditerranée ?

WASSYLA TAMZALI La Méditerranée c'est d'abord la mer, la mer que je préfère. Je m'ennuie au bord des autres, même si leur beauté est bien réelle. La Méditerranée est une mer bruyante, elle me raconte des histoires. Quand je la regarde, je vois l'Histoire et l'Histoire me regarde, Ulysse, Germaine Tillon [résistante et ethnologue française], les migrants d'aujourd'hui... C'est une mer qui me porte. Au soleil face à elle, lorsque je bois un verre de boukha en Tunisie, d'arak à Beyrouth ou de raki à Istanbul, je deviens un personnage littéraire. Elle est le lieu de ma « réalité fictive », là où je prends des éclats de vérité pour raconter mon histoire. Sur le Bosphore, j'imagine mes aïeux venus des steppes de Mongolie marchant jusqu'à la Méditerranée pour finalement s'arrêter là. Sur la terrasse de ma maison en Corse, j'attends Ulysse, mais aussi mon arrière-arrière-arrière et encore plus lointain grand-père. Il était certainement corsaire, sûrement renégat, peut-être Albanais et il va repasser par là en bateau. Car, pour moi, tout débute par la traversée de la Méditerranée par mes deux ascendances. En 1923, ma mère, son père et sa mère sont arrivés de Valence (Espagne) par le bateau de l'exil qui les a menés à Oran dans l'Algérie française. Du côté de mon père, ils sont venus d'Istanbul et se sont fixés à Alger au temps de la Régence turque. Mon arrière-grand-père s'installera à Bougie au début de la colonisation française, abandonnant la mer pour devenir marchand. Dans cette ville on l'appelait « le Stambouliote ».

Voilà pour le roman familial, mais quel rôle tient la Méditerranée dans votre propre vie ?

W.T. Elle a scandé toutes mes années, jusqu'à aujourd'hui. C'est mon élément naturel. Je suis née un 10 juillet et le 1^{er} août j'étais dans l'eau. C'est encore là que je suis le mieux. Je ne l'ai jamais vraiment quittée. J'ai vécu à Bougie puis à Alger jusqu'à mes 40 ans, ensuite à Paris, et je suis revenue en Algérie. Mon attachement à elle fait de moi ➔

Écrivaine et militante féministe algérienne, Wassyla Tamzali, est née en 1941 à Bejaïa, d'un père algérien et d'une mère espagnole. Elle a 20 ans lors de l'indépendance de l'Algérie. Avocate à la Cour d'Alger de 1966 à 1977, elle sera durant 22 ans coordinatrice et directrice du programme de l'Unesco pour la promotion de la condition des femmes en Méditerranée. De 1996 à 2003, elle participe aux forums civils Euromed. Elle est aussi membre du Réseau euroméditerranéen des droits de l'homme et membre fondateur du collectif Maghreb-Égalité en 1992. Wassyla Tamzali a publié des essais sur la culture algérienne et la question des femmes. Son livre le plus personnel, *Une Éducation algérienne*, (Gallimard, 2007), retrace l'histoire de sa famille. Depuis 2015 elle dirige le centre d'art qu'elle a fondé à Alger et baptisé « Les Ateliers sauvages ».



Arachné, de Fella Tamzali Tahari, plasticienne algérienne vivant à Alger, 47 ans. Cette diplômée de l'École polytechnique et d'architecture d'Alger et de l'École supérieure des beaux-arts d'Alger met le corps au cœur de son travail artistique.

→ une nomade qui, tout en quittant souvent les rives de la Méditerranée, y revient toujours. Car ce que le nomade trouve dans un campement est intransportable et ne peut pas se trouver dans l'autre. Ainsi j'ai besoin de la Méditerranée, en Algérie, en Corse, et j'ai besoin de Paris et d'autres grandes métropoles. Je pratique une façon de vivre dans chacun de ces endroits de cette manière désuète, cosmopolite. Être méditerranéen prédispose à une ouverture sur l'autre, une curiosité. Nous sommes issus d'un tel métissage ! Et pas seulement quand, comme pour moi, ce métissage est charnel par le fait de la naissance. Plus secrètement, la mer Méditerranée a joué un rôle à travers les textes de *l'Été* (1954) et *Noces à Tipasa* (1938), qui lui rendent le plus bel hommage. Albert Camus voyait l'homme méditerranéen comme un dieu déchu et inconsolable de n'être pas éternel. Cette déchéance, il la sentait douloureusement devant la beauté de la mer, de la terre, des corps, de la jeunesse. La Méditerranée est et reste, malgré les assauts répétés et séculaires des religions, le théâtre de cet ange déchu qui loin des dieux, dans la beauté absolue de la lumière, cherche son destin d'homme libre. C'est ce que j'ai essayé de faire aussi.

Quel objectif poursuiviez-vous en tant que directrice du programme de l'Unesco pour la promotion de la condition des femmes en Méditerranée ?

W.T. Je souhaitais lutter contre l'idée qu'il y aurait une condition des femmes arabo-musulmanes indépassable. Une donnée fixe à travers le temps, qui ferait que la domination des femmes serait naturelle. C'est ce que j'entendais autour de moi – dit dans un registre religieux : « c'est écrit par Dieu » ; ou bien-pensant : « c'est leur culture, il

faut la respecter. » Une analyse de la condition contrastée des femmes dans le nord et le sud de la Méditerranée m'a beaucoup aidée à sortir de cette impasse religieuse ou naturaliste, ou encore « tolérante » en me donnant un argument solide. Dans son brillant essai *le Harem et les Cousins*, publié en 1966, Germaine Tillon opère des rapprochements audacieux entre les Aurès et la Grèce antique, entre l'Hélène de la mythologie grecque et la reine de Saba. Elle démontre que le statut de la femme dans l'islam est très inspiré de celui de la femme dans la Grèce antique, notamment sur les questions du mariage ou de l'héritage. Voilà qui casse l'idée d'une spécificité indépassable ! Lorsque j'organisais un colloque entre femmes des pays de la Méditerranée, quel que soit le sujet abordé (éducation, économie, etc.), le premier réflexe des participantes était de souligner leurs différences. Dans un deuxième temps, elles notaient de grandes similitudes dans leur condition de femme. À partir de là, nous pouvions commencer à élaborer des politiques pour essayer de changer ces situations.

Quelles sont les principales différences et ressemblances entre les Méditerranéennes ?

W.T. La principale différence est le temps historique. D'un côté et de l'autre de la mer, les choses n'ont pas évolué au même rythme. Les pays européens ont mis la religion là où il fallait, peu à peu. Pas les pays arabes et maghrébins. De là sans doute découle une grande différence de régime politique. Et c'est ce qui fait qu'aujourd'hui les femmes espagnoles et les femmes marocaines, par exemple, n'ont pas le même statut. Ce n'est pas une question de nature mais de politique. Et si l'on veut parvenir à une situation idéale d'égalité, il suffit de s'en donner les moyens politiques. L'expérience tunisienne reste unique et on peut espérer que l'Algérie suive cet exemple – c'est bien parti je crois. Quant au plus grand dénominateur commun des Méditerranéennes, il réside dans les rapports familiaux. Je le constate tous les jours en Corse où je vis une partie de l'été. En Italie du Sud, une amie psychanalyste napolitaine m'a dit : « en Méditerranée, le couple, c'est la mère et le fils. » Beaucoup se reconnaîtront dans cette formule.

Vous avez créé en 2015 un espace culturel au centre d'Alger, Les Ateliers sauvages. Comment rattachez-vous cette expérience à vos actions passées en politique, dans le monde associatif, à vos luttes pour les femmes par exemple ?

W.T. Lorsque je suis rentrée en Algérie en 2002 je ne percevais plus la force du débat politique et les partis politiques ne m'intéressaient plus. L'Algérie, comme de nombreux

pays arabes et maghrébins, était en panne politiquement. À la suite de circonstances particulières, j'ai accueilli dans mon appartement une exposition de cinq artistes. La veille de l'ouverture au public, en voyant ces œuvres sur les murs, j'ai compris que l'art exprimait aujourd'hui cette réalité que je cherchais dans les discours. Déjà quand j'étais à l'Unesco j'avais orienté mes activités vers la créativité des femmes dans les pays arabes. Certaines de leurs œuvres allaient beaucoup plus loin que ce que nous pouvions exprimer par l'écrit savant, comme la sociologie. Sur le corps des femmes, l'art plastique arrive à dire des choses qu'il nous est impossible d'énoncer. Peut-être parce qu'il évite de heurter les tabous de plein fouet, l'art permet de dépasser des apories sur lesquelles nous butons.

L'expression artistique a-t-elle pris le relais du politique ?

W.T. La culture et l'art sont parfois, hélas, le dernier refuge. Je pense à la Syrie et aux artistes réfugiés à Paris qui n'ont plus comme pays que la culture. Je pense à la Palestine. Leïla Shahid, ex-ambassadrice de la Palestine à Paris et à l'Unesco, dit souvent que les artistes palestiniens font un travail plus important que les hommes politiques. Les pays arabes sont en crise aujourd'hui, ce qui n'est plus à démontrer. Nous sommes devenus la proie de politiques qui nous dépassent, des pays détruits par des guerres terrifiantes, avec des régimes politiques sclérosés, impuissants. À travers la création artistique (photo, peinture, cinéma, etc.), on peut cependant mesurer la vitalité des peuples, des sociétés, des individus. La scène artistique arabe donne de ce monde non seulement une idée de son dynamisme, mais également de son engagement dans la contemporanéité. L'art arabe est résolument contemporain. Il est la marque de la montée en puissance des subjectivités des femmes et des hommes longtemps brimés par la religion et les appartenances communautaires. Aujourd'hui, le langage politique est celui de l'art.

La scène artistique arabe donne de ce monde une idée de sa vitalité mais également de son engagement dans la contemporanéité

La culture méditerranéenne existe-t-elle ?

W.T. La culture anthropologique, les mœurs, le manger, la musique, le vivre de tous les jours, oui je pense qu'il y a quelque chose de typiquement méditerranéen. La tradition de l'accueil, de l'échange, de l'hospitalité. Cela ressemble à des lieux communs, et je sais aussi que l'on pourrait dire le contraire. Pourtant ces images de convivialité autour des tables, des fêtes dans les grandes maisons, les patios sous les treilles, sont très fortes pour moi. Savoir accueillir le voyageur comme un autre soi-même et le lui faire sentir. Être méditerranéen, c'est être d'ailleurs et d'ici. Est-ce l'emprise du soleil, de la lumière ? Je ne saurais le dire. Je

prends conscience de cet art de vivre méditerranéen uniquement lorsque je ne suis pas avec un Méditerranéen. C'est quelque chose qui se dévoile au niveau des comportements, de la gestuelle, du corps dans l'espace. Je me sens toujours proche d'un Italien, d'un Espagnol, d'un Tunisien ou bien sûr d'un Algérien avec lesquels j'entre

naturellement dans un niveau de discussion et de familiarité qui n'est pas le même qu'avec un Arabe du Golfe, un Anglais, un Allemand ou un Suisse. Je ne parle pas ici des communautés d'idées qui, elles, dépassent toutes les frontières, ni d'une question abstraite, mais d'expériences de vie. Je dirais même que cette idée me dérange, mais certaines choses résistent à la raison.

Les destins de l'Europe et de la Méditerranée sont-ils liés ?

W.T. Absolument. Tout d'abord, c'est un espace naturellement constitué et on sait combien la géographie a joué un rôle important dans la construction des ensembles politiques. L'Europe aurait intérêt à considérer que la Méditerranée peut la renforcer face aux Américains, aux Russes et aux Chinois. L'erreur fatale a été de ne pas accepter la Turquie il y a 15 ans. En accueillant en son sein un pays musulman important, l'Union européenne aurait démontré que sa frontière n'était pas l'islam, ce qui aurait été conforme à son histoire de sécularisation profonde. Peut-être d'ailleurs pas si profonde que ça ! Les Européens sont passés à côté. Ils ne sont sans doute ➔

Notre monde, de Fouad Bouatba, plasticien algérien vivant à Annaba, 35 ans. Alors qu'il tentait de traverser la Méditerranée pour rejoindre l'Europe, l'artiste a été sauvé par les garde-côtes algériens après avoir dérivé 4 jours. Cette œuvre est composée de vêtements trouvés sur la plage, seules traces des brûleurs de frontière (harragas) disparus en mer. Elle porte, entre autres, l'inscription : « Celui qui meurt dans la mer sera mangé par les poissons et les vers ». Cette expression arabe signifie la vanité de la vie, elle est employée ici au sens littéral.



→ pas complètement sortis de leurs complexes impérialistes. Depuis, c'est l'échec grandissant de cette idée avec, d'un côté, la peur du monde arabe et de l'islam, et de l'autre, le ressentiment des pays anciennement colonisés. Nous sommes donc dans une situation d'affrontement violent. Un affrontement qui trouve son expression la plus radicale dans le problème palestinien. Les politiques européennes soutiennent Israël. Il n'y aura pas d'Euroméditerranée, cette tarte à la crème de la diplomatie de la région, tant que le problème de la Palestine ne sera pas réglé. Et ce ne sont pas les pays arabes du Golfe, qui n'ont rien à voir avec la Méditerranée, qui pourront le faire.

La Méditerranée a-t-elle basculé d'un vieux clivage culturel entre ses deux rives à une Méditerranée mondialisée ?

W.T. Je pourrais répondre d'une façon lapidaire en disant que les mœurs et les manières de vivre dans les pays du Sud ont changé, bien évidemment, en particulier sous l'effet des colonisations française, italienne et espagnole. Mais pas très profondément, le couscous et le Coca-Cola font bon ménage. Là n'est pas la réponse qui m'intéresse. Si le terme « mondialisation » veut dire l'utilisation d'Internet et des autres technologies, alors les pays du sud de la Méditerranée n'y échappent pas. Comme ils n'échappent pas aux modes et aux influences. Mais n'est-ce pas enfoncer des portes ouvertes que de dire cela ? Prenons la culture au sens de l'art, peut-on imaginer qu'elle se développe loin de ce qui se fait ailleurs ? Le terme de « mondialisation » concerne essentiellement les mouvements de capitaux. Là, je ne pourrais rien en dire, car je ne sais pas. Sauf à évoquer les scandales de corruption, qui sont des affaires de gros sous et mettent au jour une mondialisation réellement à l'œuvre dans ce fléau. Pour ma part, c'est une autre forme de mondialisation qui m'occupe l'esprit. Un phénomène tragique qui pèse aujourd'hui sur la Méditerranée, qui l'endeuille : les déplacés, les harragas [brûleurs de frontière], les morts noyés... Ces centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui vivent un enfer, sur terre comme sur mer. Leurs routes, leurs camps, leurs tombes tracent les chemins de la mondialisation en Méditerranée. Prenez un réfugié syrien qui vient jusqu'aux portes de la France. Pourquoi est-il chassé de chez lui ? À cause d'une révolution ou bien de son traitement mondialisé par les Américains, les Français, les Russes ? Donc l'émigration des Syriens en Europe est le résultat de la mondialisation de la politique. On peut d'ailleurs se demander pourquoi un problème qui oppose un dictateur à des défenseurs de la liberté devient un problème mondial. Alors ne pourrait-on pas dire que ce n'est pas la Méditerranée qui est le terrain de la mondialisation mais que c'est la Méditerranée et ses vieux démons qui mondialisent la guerre ?

Les signes sont là du réveil des peuples des pays du sud de la Méditerranée. S'ils ont la possibilité d'être eux-mêmes, ils avanceront vers la liberté

De l'Antiquité à nos jours, le bassin méditerranéen semble être un « nœud » géopolitique où l'Histoire s'écrit.

Cela lui donne-t-il une responsabilité particulière ?

W.T. Avant de parler de responsabilité, il faudrait que nous, Méditerranéens, soyons plus modestes. La Méditerranée au regard du monde est un espace minuscule, encore plus insignifiant sur le plan économique. Sa richesse est ailleurs. Ce que nous avons produit de mieux ce sont des mythes, des religions et des histoires. Alors oui, nous avons une responsabilité dans l'écriture du grand livre de l'histoire de l'humanité qui ne pourra pas continuer à s'écrire sans nous. Il faut souligner ici l'importance pour tous, et pas seulement pour les Méditerranéens, d'événements comme la révolution tunisienne, et celle qui se dessine en Algérie. Le sursaut des autres pays arabes, les moyens de vivre donnés enfin au peuple palestinien seraient autant de garanties pour l'avenir du monde. Nous avons une responsabilité à la mesure de notre histoire. La Méditerranée doit retrouver cette créativité qui illumina l'histoire de l'humanité. Sur le plan politique, les nœuds géopolitiques ne se déferont que dans un exercice plein de toutes les libertés. Et c'est difficile.

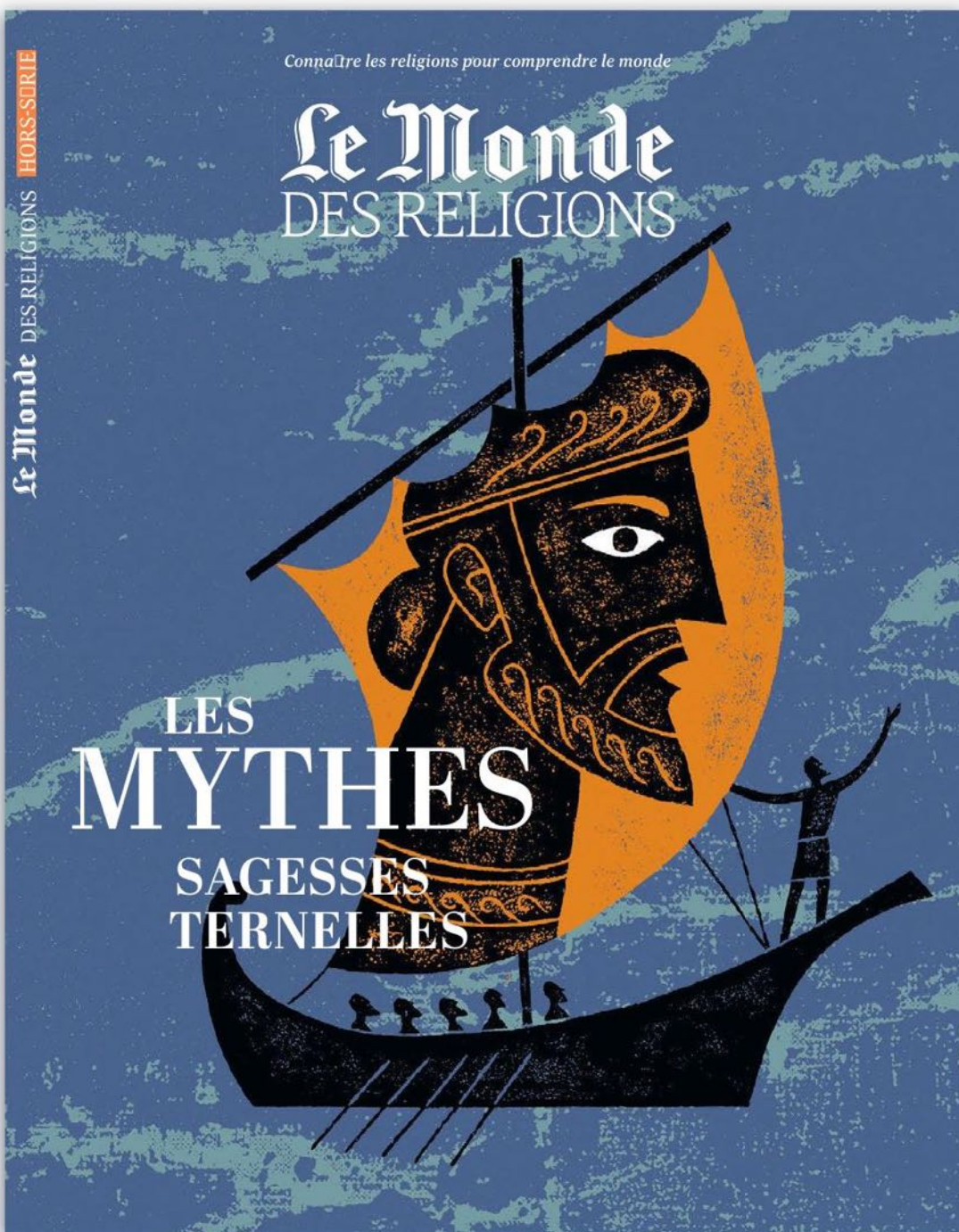
Finalement, le Méditerranéen est-il condamné à être prisonnier de son histoire ?

W.T. Non. Les signes sont là du réveil des peuples du sud de la Méditerranée. Pour peu qu'on leur laisse la possibilité d'être eux-mêmes, ces peuples avanceront vers la liberté, qui est la source de toute création et du partage avec l'autre. Leur jeunesse le dit avec force, qui refuse la violence et de perpétuer le drame de sang qui ensanglante ses terres.

La révolution algérienne ne s'appelle-t-elle pas « la révolution de la paix » ? Il faudra bien les écouter. Pour le bien de tous. Qu'a gagné la communauté internationale en participant à l'étouffement dans l'œuf de la révolution égyptienne, en soutenant cette armée ventrue et repue parce qu'elle est le gen-

darme de la région ? Ce grand pays réduit à marcher au pas sous le fouet d'un dictateur qui se prend pour un pharaon ! Combien de Youssef Chahine [cinéaste égyptien, 1926-2008] ont été découragés ! Combien de femmes, comme Assia Djebar [femme de lettres algérienne, académicienne, 1936-2015], ont quitté leur pays pour des villes du Nord ! Le monde est rond, et tout ce qui se passe dans le sud de la Méditerranée a, et aura, des répercussions dans les pays du Nord. Aujourd'hui, il faut que, de part et d'autre, on se regarde avec respect et le sens de la justice et de l'égalité. Il ne sert à rien de monter un mur en Méditerranée. Ce serait non seulement aller à l'encontre d'une histoire plus que millénaire, mais encore s'opposer à l'histoire de l'humanité qui a commencé ici et qui n'a pu être ce qu'elle est qu'en traversant cette mer. Cette mer que j'aime des deux côtés : d'Algérie, cette terre où j'ai puisé l'essentiel de mon être ; et du promontoire le plus extrême de la France, Bonifacio, d'où je continue à attendre Ulysse. ■

Propos recueillis par **Chantal Cabé**
Photos **Lea Crespi**, pour *La Vie-Le Monde*



Au commencement était le mythe. De la Grèce à l'Océanie, des Andes à la steppe russe et au Sahara, nos ancêtres nous ont transmis des récits extraordinaires, expliquant l'origine de l'univers et de l'humanité. Ces histoires saisissantes portent une sagesse très ancienne et continuent de nourrir l'imagination et la science, d'Œdipe à l'Atlantide, des Amazones aux mythologies contemporaines. (Re)découvrez la puissance de ces récits grâce à l'analyse des meilleurs experts.

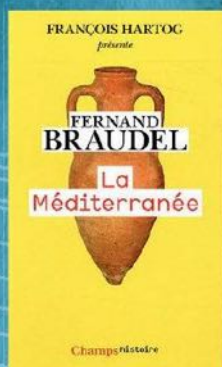
Le Monde
DES RELIGIONS

LES MYTHES

Sagesses éternelles

Un hors-série de 84 pages 7,50 €

Chez votre marchand de journaux



LA CULTURE MÉDITERRANÉENNE EXISTE-T-ELLE ?

- **Atlas des paysages de la vigne et de l'olivier en France méditerranéenne**, Stéphane Angles, *Quae*, 2014.
- **Dictionnaire de la Méditerranée**, Dionigi Albera, Maryline Crivello et Mohamed Tozy (dir.), *Actes Sud*, 2016.
- **En dérivant avec Ulysse**, Jean-Paul Mari, *Lattès*, 2018.
- **Histoire de la Méditerranée**, Jean Carpentier, François Lebrun (dir.), *Points*, 2018.
- **Histoire des pirates et corsaires. De l'Antiquité à nos jours**, Gilbert Buti, Philippe Hrodej (dir.), *CNRS Éditions*, 2016.
- **Il était une fois la Méditerranée**, Jacques Huntzinger, *Biblis*, 2014.
- **La Méditerranée**, Fernand Braudel, *Champs*, *Flammarion*, 2017.
- **La Méditerranée**, Vincent Moriniaux (coord.), coll. *Questions de géographie*, *Éditions du temps*, 2001.
- **La Méditerranée. Conquêtes, puissance, déclin**, Jean-Paul Gourévitch, *Desclée de Brouwer*, 2018.
- **La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II (3 tomes)**, Fernand Braudel, *Armand Colin*, 2017.
- **La Méditerranée. Mer de nos langues**, Jean-Louis Calvet, *CNRS Éditions*, 2016.
- **L'Amour du vin**, Jean-Robert Pitte (dir.), *CNRS Éditions*, 2016.
- **Le Vin c'est toute une histoire**, Michel Bouvier, Jean-Paul Rocher, 2009.
- **Les Climats. Mécanismes, variabilité, répartition**, Alain Godard, Martine Tabeaud, *Armand Colin*, 2009.
- **Lingua franca, histoire d'une langue mètisse en Méditerranée**, Jocelyne Dakhli, *Actes Sud*, 2008.

SOURCE DE CIVILISATIONS

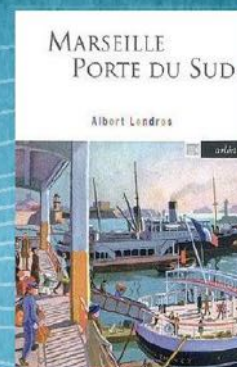
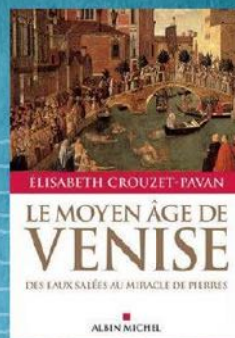
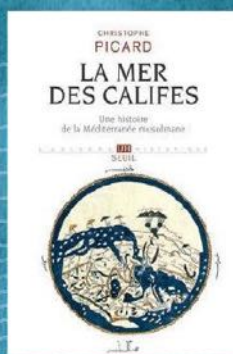
- **Carthage. Histoire d'une métropole méditerranéenne**, Khaled Melliti, *Perrin*, 2016.
- **Cléopâtre. Un rêve de puissance**, Maurice Sartre, *Tallandier*, 2018.

- **Empire et Cités dans la Méditerranée antique**, Maurice Sartre, *Tallandier*, 2017.
- **Grand Atlas de l'Antiquité romaine**, Christophe Badel, Hervé Inglebert, *Autrement*, 2019.
- **Histoire de la Sicile. Des origines à nos jours**, Jean-Yves Frégnier, *Pluriel*, 2018.
- **Histoire grecque**, Claude Orrieux, Pauline Schmitt Pantel, *Puf*, 2016.
- **Histoire politique du monde grec. Des temps homériques à l'intégration dans le monde romain**, Marie-Françoise Baslez, *Armand Colin*, 2015.
- **La Crète du roi Minos. Une brillante civilisation de la protohistoire égéenne**, Nicole Fernandez, *L'Harmattan*, 2008.
- **La République romaine**, Christophe Badel, *Puf*, 2017.
- **L'Égypte au temps des pyramides**, Guillemette Andreu, *Fayard*, 2014.
- **L'Empire romain d'Auguste à Domitien**, Claude Briand-Ponsart, Frédéric Hurlet, *Armand Colin*, 2016.
- **Le Métier de citoyen dans la Rome républicaine**, Claude Nicolet, *Gallimard*, 1989.
- **Le Monde grec**, Nicolas Richer (coord.), *Bréal*, 2017.
- **Le Monde méditerranéen. 15 000 ans d'histoire**, Alain Blondy, *Perrin*, 2018.
- **Le Monde romain**, Nicolas Richer (coord.), *Bréal*, 2014.
- **Les Étrusques. Histoire d'un peuple**, Jean-Paul Thuillier, *Armand Colin*, 2003.
- **Les Étrusques. La fin d'un mystère**, Jean-Paul Thuillier, *Découvertes Gallimard*, 2009.
- **Les Phéniciens, marins des trois continents**, Corinne Bonnet, Claude Baurain, *Armand Colin*, 1992.
- **Les Ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs**, Marcel Detienne, Jean-Pierre Vernant, *Champs*, *Flammarion*, 2018.
- **Naître et devenir Grec dans les cités antiques**, Geneviève Hoffmann, *Éditions Macenta*, 2017.
- **Quand les dieux voyagent. Cultes et mythes en mouvement dans l'espace méditerranéen antique**, Corinne Bonnet, Laurent Bricault, *Labor et Fides*, 2016.

- **Rome et Carthage avant les guerres puniques**, Christophe Burgeon, *EME Éditions*, 2018.
- **Sparte. Cité des arts, des armes et des lois**, Nicolas Richer, *Perrin*, 2018.
- **Un tout petit monde. Les réseaux grecs de l'Antiquité**, Irad Malkin, *Les Belles Lettres*, 2018.

CHRÉTIENS ET MUSULMANS, LE FACE-À-FACE

- **Al-Andalus. 711-1492 : une histoire de l'Espagne musulmane**, Pierre Guichard, *Pluriel*, 2011.
- **Al-Andalus. Anthologie**, Brigitte Foulon, Emmanuelle Tixier du Mesnil, *Flammarion*, 2009.
- **Averroès**, Ali Benmakhlouf, *Perrin*, 2009.
- **Averroès. L'Islam et la raison**, présentation Alain de Libera, *Flammarion*, 2000.
- **Barberousse. Chemin de proies en Méditerranée**, José Lenzini, *Terres d'aventure-Actes Sud*, 1995.
- **Comment les chrétiens sont devenus catholiques. I^{er}-V^e siècle**, Marie-Françoise Baslez, *Tallandier*, 2019.
- **Comment notre monde est devenu chrétien**, Marie-Françoise Baslez, *Points*, 2015.
- **Conquérir et gouverner la Sicile islamique aux XI^e et XII^e siècles**, Anniese Nef, *École française de Rome*, 2011.
- **Convertir les musulmans. Espagne, 1491-1609**, Isabelle Poutrin, *Puf*, 2012.
- **Des Sépharades aux Juifs grecs. Histoire, mémoire et identité**, Odette Varon-Vassard, *Le Manuscrit*, 2019.
- **Géographie d'al-Andalus. De l'inventaire d'un territoire à la construction d'une mémoire**, Emmanuelle Tixier du Mesnil, *Éditions de la Sorbonne*, 2014.
- **Grecs et Ottomans, 1453-1923. De la chute de Constantinople à la disparition de l'Empire ottoman**, Joëlle Dalégre, *L'Harmattan*, 2002.
- **Histoire des marranes**, Cecil Roth, *Liana Levi*, 2017.
- **Jérusalem. Histoire d'une ville-monde**, Vincent Lemire (dir.), *Champs*, *Flammarion*, 2016.



- **La Civilisation byzantine**, Bernard Flusin, *Puf*, 2018.
- **La Mer des califes**, Christophe Picard, *Seuil*, 2015.
- **La Philosophie médiévale**, Alain de Libera, *Puf*, 2017.
- **Le Monde byzantin. Économie et société (milieu VIII^e siècle-1204)**, Elisabeth Malamut, Georges Sidéris, *Belin*, 2006.
- **Lépante**, Michel Lesure, *Folio*, 2013.
- **Les Fatimides et la Méditerranée centrale (X^e-XII^e siècle)**, Patrice Cressier, Anliès Nef (dir.), *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* n° 139, 2016.
- **Les Mamelouks. XIII^e-XVI^e siècle**, Julien Loiseau, *Seuil*, 2014.
- **L'Espagne médiévale**, Adeline Rucquoi, *Les Belles Lettres*, 2002.
- **Les Sépharades. Histoire et Culture du Moyen Âge à nos jours**, Esther Benbassa (dir.), *CNRS Éditions*, 2016.
- **Les Territoires de la Méditerranée. XI^e-XVI^e siècle**, Anliès Nef (dir.), *Presses universitaires de Rennes*, 2013.
- **Mille fois à Compostelle. Pèlerins du Moyen Âge**, Adeline Rucquoi, *Les Belles Lettres*, 2014.
- **Pourquoi Byzance ?**, Michel Kaplan, *Gallimard*, 2016.
- **Pourquoi lire les philosophes arabes**, Ali Benmakhlouf, *Albin Michel*, 2015.
- **Sacrées guerres. Petite histoire des croisades et du jihad**, Alessandro Barbero, *Champs, Flammarion*, 2018.

L'EUROPE À LA MANŒUVRE

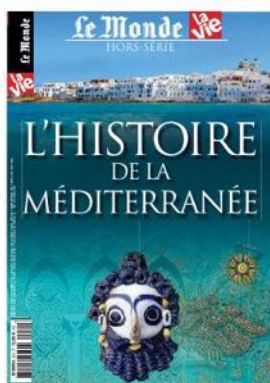
- **Histoire de la Grèce moderne, 1828-2012. Mythes et réalités**, Nicolas Bloudanis, *L'Harmattan*, 2013.
- **Histoire de l'Algérie à la période coloniale. 1830-1962**, Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou, Ouanassa Siari Tengour, Sylvie Thénault (dir.), *La Découverte*, 2014.
- **Histoire de la peste**, Jean Vitaux, *Puf*, 2010.
- **Histoire de la Turquie. De l'Empire à nos jours**, Hamit Bozarslan, *Tallandier*, 2015.

- **Histoire d'une ville. Marseille**, collectif, *Canopé Éditions, Ville de Marseille*, 2018.
- **Ils ont fait l'Égypte moderne**, Robert Solé, *Perrin*, 2017.
- **La Fin de Smyrne. Du cosmopolitisme aux nationalismes**, Hervé Georgelin, *CNRS Éditions*, 2005.
- **La Méditerranée dans la guerre. 8 novembre 1942-9 septembre 1943**, Jean Bisson, *L'Harmattan*, 2013.
- **La Mort lente de Torcello. Histoire d'une cité disparue**, Elisabeth Crouzet-Pavan, *Albin Michel*, 2017.
- **L'Égypte, passion française**, Robert Solé, *Points Histoire*, 2009.
- **Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation**, Daniel Rivet, *Pluriel*, 2010.
- **Le Moyen Âge de Venise. Des eaux salées au miracle de pierres**, Elisabeth Crouzet-Pavan, *Albin Michel*, 2015.
- **Les Chemins de la peste. Le rat, la puce et l'homme**, Frédérique Audoin-Rouzeau, *Tallandier*, 2007.
- **Les Clés retrouvées. Une enfance juive à Constantine**, Benjamin Stora, *Stock*, 2016.
- **Les Pieds-Noirs**, Jean-Jacques Jordi, coll. *Idées reçues*, *Le Cavalier bleu*, 2018.
- **Les Trois exils des Juifs d'Algérie**, Benjamin Stora, *Pluriel*, 2011.
- **Marseille, porte du Sud**, Albert Londres, *Arléa*, 2008.
- **Orientales**, Henry Laurens, *CNRS Éditions*, 2019.
- **Vaincre sans gloire. Le corps expéditionnaire français en Italie (novembre 1942-juillet 1944)**, Julie Le Gac, *Les Belles Lettres*, 2013.

VENTS CONTRAIRES, MER AGITÉE

- **Atlas des Palestiniens**, Pierre Blanc, Jean-Paul Chagnollaude, Sid-Ahmed Souiah, *Autrement*, 2017.
- **Dans la tête de Bachar al-Assad**, Subhi Hadidi, Ziad Majed, Farouk Mardam-Bey, *Solin-Actes Sud*, 2018.
- **Dans la tête de Recep Tayyip Erdoğan**, Guillaume Perrier, *Solin-Actes Sud*, 2018.

- **France-Algérie. 50 ans d'histoire secrète**, Naoufel Brahimi El Mili, *Fayard*, 2017.
- **Israël/Palestine. La défaite du vainqueur**, Jean-Paul Chagnollaude, *Sindbad-Actes Sud*, 2017.
- **Israël, Palestine. Vérités sur un conflit**, Alain Gresh, *Pluriel*, 2017.
- **Istanbul planète. La ville-monde du XXI^e siècle**, Jean-François Pérouse, *La Découverte*, 2017.
- **La Diaspora palestinienne**, Bassma Kodmani-Darwish, *Puf*, 1997.
- **La Guerre civile en France, 1958-1962. Du coup d'État gaulliste à la fin de l'OAS**, Grey Anderson, *La Fabrique*, 2018.
- **La Méditerranée tragique d'aujourd'hui**, Salah Stétié, *Aire*, 2018.
- **La Nouvelle Turquie d'Erdogan. Du rêve démocratique à la dérive autoritaire**, Ahmet Insel, *La Découverte*, 2017.
- **La Palestine expliquée à tout le monde**, Elias Sanbar, *Seuil*, 2013.
- **Le Trauma colonial**, Karima Lazali, *La Découverte*, 2018.
- **L'Identité palestinienne. La construction d'une conscience nationale moderne**, Rashid Khalidi, *La Fabrique*, 2003.
- **L'Impossible paix en Méditerranée**, Boris Cyrulnik, Boualem Sansal, *Éditions de l'Aube*, 2019.
- **Méditerranée : des frontières à la dérive**, Camille Schmoll, Nathalie Bernardie-Tahir (coord.), *Le passager clandestin*, 2018.
- **Migrations en Méditerranée**, Camille Schmoll, Hélène Thiollet, Catherine Wihtol de Wenden, *CNRS Éditions*, 2015.
- **Moyen-Orient. Idées reçues sur une région fracturée**, Pierre Blanc, Jean-Paul Chagnollaude, *Le Cavalier bleu*, 2019.
- **Proche-Orient. Le pouvoir, la terre et l'eau**, Pierre Blanc, *Presses de Sciences-Po*, 2012.
- **Quand la Méditerranée nous submerge**, Jean Viard, *Éditions de l'Aube*, 2018.
- **Une famille corse. 1200 ans de solitude**, Robert Colonna d'Istria, *Plon*, 2018.
- **Une histoire de l'identité corse, des origines à nos jours**, Michel Vergé-Franceschi, *Payot*, 2017.



GROUPE LA VIE - LE MONDE

Louis Dreyfus, président du directoire, directeur de la publication
Jérôme Fenoglio, directeur du Monde, membre du directoire

PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL DE MALESHERBES PUBLICATIONS, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Michel Sfeir

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION LA VIE
Jean-Pierre Denis

RÉDACTRICE EN CHEF
Chantal Cabé

CONSEILLER ÉDITORIAL
Jean-Paul Chagnollaud, professeur émérite des universités. Président de l'Institut de recherche et d'études Méditerranée Moyen-Orient (iReMMO), à Paris.

COORDINATION LE MONDE
Michel Lefebvre
Yann Plougastel

DIRECTRICE DE CRÉATION
Natalie Bessard

PREMIÈRE SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Isabelle Duchemin

RÉDACTEURS GRAPHISTES
Pierre-Henri Fabre
Emma Baylion (stagiaire)

CORRECTEUR-RÉVISEUR
Philippe Asiai

ICONOGRAPIE
Perrine Dragic

CONCEPTION CARTOGRAPHIQUE
Delphine Leclercq

RÉALISATION CARTOGRAPHIQUE
Afdec : p. 64-65 ; 76 ; 79 ; 84-85 ; 87 ; 101 ; 104 ; 124-125 ; 131 ; 153 ; 164.
Légendes Cartographie : p. 17 ; 21 ; 37 ; 43 ; 47 ; 58-59 ; 71 ; 73 ; 99 ; 106 ; 115 ; 121 ; 138 ; 150 ; 168-169 ; 173.

DOCUMENTATION
Sébastien Carganico, chef de service
Sandrine Leconte
Aurélien Picq

CONTRIBUTEURS

Stéphane Angles, professeur de géographie à l'université de Lorraine, équipe d'accueil Loterr.
Christophe Badel, professeur d'histoire romaine à l'université Rennes 2.
Marie-Françoise Baslez, historienne des religions de l'Antiquité, professeure émérite à l'université Paris-Sorbonne.
Ali Benmakhlouf, professeur de philosophie à l'université Paris-Est-Créteil-Val-de-Marne et à l'université libre de Bruxelles.
Florian Besson, docteur en histoire médiévale de l'université Paris-Sorbonne.
Pierre Blanc, enseignant-chercheur en géopolitique à Sciences-Po Bordeaux et Bordeaux Sciences agro. Rédacteur en chef de *Confluences Méditerranée*.
Alain Blondy, historien spécialiste du monde méditerranéen, professeur émérite à La Sorbonne, à Paris.
Corinne Bonnet, professeure d'histoire grecque à l'université Toulouse-Jean-Jaurès.
Denis Charbit, maître de conférences au département de sociologie, science politique et communication à l'Open University d'Israël.
Élisabeth Crouzet-Pavan, professeure d'histoire du Moyen Âge à Sorbonne Université.
Chayma Dellagi, doctorante en littératures comparées et études culturelles à l'université Paul-Valéry, à Montpellier. Prépare une thèse pluridisciplinaire sur le sabir dans la littérature coloniale.
Sonia Darthou, maîtresse de conférences en histoire ancienne à l'université d'Évry-Val d'Essonne. Membre titulaire de l'UMR 8210 Anhima (Anthropologie et Histoire des mondes antiques).
Alain de Libera, titulaire de la chaire Histoire de la philosophie médiévale au Collège de France, à Paris.
Hervé Georgelin, historien, lecteur en histoire au département d'études turques de l'université nationale et capodistrienne d'Athènes, traducteur du grec moderne et de l'arménien en français.
Christian Grataloup, professeur émérite de géographie à l'université Paris-Diderot et chercheur de l'équipe Géographie-Cités.
Xavier Guignard, chercheur à Noria (Network of Researchers in International Affairs) et chargé de cours à Science-Po Paris.
Frédéric Hurllet, professeur d'histoire romaine à l'université Paris-Nanterre, membre senior de l'Institut universitaire de France.
Henry Laurens, titulaire de la chaire Histoire contemporaine du monde arabe au Collège de France, à Paris.
Julie Le Gac, maîtresse de conférences en histoire contemporaine, Institut des sciences sociales du politique (ISP), à l'université Paris-Nanterre.
Guy Le Thiec, professeur d'histoire moderne à Aix-Marseille Université.
Julien Loiseau, professeur d'histoire du monde islamique médiéval à Aix-Marseille Université.
Ziad Majed, politiste franco-libanais, professeur à l'université américaine de Paris.
Florence Maruéjol, docteure en égyptologie, chargée de cours à l'Institut Khéops, à Paris.

Barah Mikail, directeur de Strategia Consulting, professeur associé à l'université Saint Louis de Madrid.
Sylvie Müller Celka, chargée de recherche CNRS, spécialiste du monde égéen à l'âge du bronze, directrice adjointe du laboratoire Archéorient (CNRS-Lyon 2).
Anniese Nef, maîtresse de conférences en histoire médiévale à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, spécialiste de l'histoire de la Sicile et du Maghreb du haut Moyen Âge.
Mohamed Ouerfelli, maître de conférences au département d'histoire à Aix-Marseille Université, chercheur au laboratoire d'archéologie médiévale et moderne en Méditerranée-UMR 7298.
Jean-François Pérouse, maître de conférences HDR à l'université Toulouse-Jean-Jaurès, chercheur rattaché à l'équipe CNRS-EHESS « Études turques et ottomanes », et à l'IfEA-Istanbul.
Jean-Pierre Peyroulou, historien spécialiste du Maghreb colonial, chercheur affilié à l'Institut des mondes africains.
Jean-Robert Pitte, professeur émérite et ancien président de l'université Paris-Sorbonne, géographe, spécialiste du paysage et de la gastronomie. Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, président de la Société de géographie.
Nicolas Richer, professeur des universités, École normale supérieure de Lyon, spécialiste de l'histoire grecque des époques archaïque et classique.
Adeline Rucquoi, directrice de recherches émérite au CNRS, spécialiste de l'histoire médiévale de la péninsule Ibérique.
Maurice Sartre, professeur émérite d'histoire ancienne à l'université François-Rabelais, à Tours, et membre senior de l'Institut universitaire de France.
Georges Sidéris, maître de conférences en histoire médiévale à Sorbonne Université, chercheur à l'UMR du CNRS Orient et Méditerranée, Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, au Collège de France, à Paris.
Robert Solé, écrivain et journaliste français d'origine égyptienne.
Benjamin Stora, historien, spécialiste du Maghreb contemporain, président du musée de l'Histoire de l'immigration, à Paris.
Martine Tabeaud, professeure émérite de géographie à l'université Paris 1-Panthéon-Sorbonne.
Giovanna Tanzarella, membre de l'Institut de recherche et d'études Méditerranée Moyen-Orient (iReMMO).
Jean-Paul Thuillier, historien de l'Antiquité, étruscologue, professeur émérite des universités, École normale supérieure de Paris.
Emmanuelle Tixier du Mesnil, professeure d'histoire médiévale à l'université Paris-Nanterre.
Alexandre Toumarkine, historien, professeur à l'Institut national des langues et civilisations orientales, à Paris, spécialiste de l'Empire ottoman et de la Turquie.
Jean Vitaux, médecin gastro-entérologue.
Catherine Wihtol de Wenden, juriste, spécialiste des migrations internationales, directrice de recherche émérite au CNRS.

JOURNALISTES

Christophe Ayad, Benjamin Barthe, Chantal Cabé, Corine Chabaud, Marie Chaudey, Isabelle Duchemin, Olivia Elkaim, Laurent Grzybowski, Anne Guion, Marie Jégo, Pierre Jova, Patrick Labesse, Sandrine Morel, Olivier Nouaillas, Jean-Claude Noyé, Marina Rafenberg, Gilles Rof, Laure Stephan, Nabil Wakim

DIRECTION ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE

Elzbieta Capiiaux, directrice
Blondine Canva, contrôleuse de gestion senior
Rym El Oufir, contrôleuse de gestion

MARKETING

Florence Marin, directrice
Clara Billand, responsable marketing
Gabrielle Bugeia, chef de produit
Véronique Vidal, maquettiste
David Oger, responsable publicité

PROMOTION ET COMMUNICATION

Brigitte Billiard, directrice
Anne Laure Simonian, chargée de communication
Christiane Montillet, responsable promotion

DIFFUSION KIOSQUE

Hervé Bonnaud, directeur diffusion et production
Sabine Gude, responsable ventes France et international
Saveria Colosimo, responsable ventes internationales
Charlotte Guyot, chef de produits ventes France
Modification de service ventes au numéro, réassorts : 0 805 05 01 47

SERVICE CLIENTS

Armelle Delorme : 01 48 88 51 05

FABRICATION

Nathalie Communeau, directrice de la fabrication
Fabienne Costes-Mathurin, chef de fabrication

NUMÉRISATION

Sébastien Laurent, chef de service
Hubert Jourdin, Sadaseeven Rungiah

Malesherbes Publications
 Principaux actionnaires : SEM, association du personnel. Capital : 868 050 euros
 ISSN 0151 - 2323
 ISBN 978-2-36804-098-0
L'HISTOIRE DE LA MÉDITERRANÉE est une coédition de la Société éditrice du Monde SA, et de Malesherbes Publications SA, 80, bd Auguste-Blanqui, 75013 Paris.
 Dépôt légal à parution
 Commission paritaire : n° 0223 C 82720



Ce magazine est imprimé chez Imaye, Laval (53) imprimeur certifié PEFC.

Origine du papier : Allemagne
 Taux de fibres recyclées : 0 %
 Eutrophisation : Ptot = 0,016 kg/tonne de papier





5H
D?CI

Ce n'est sans doute pas votre destination.
Mais c'est la nôtre.

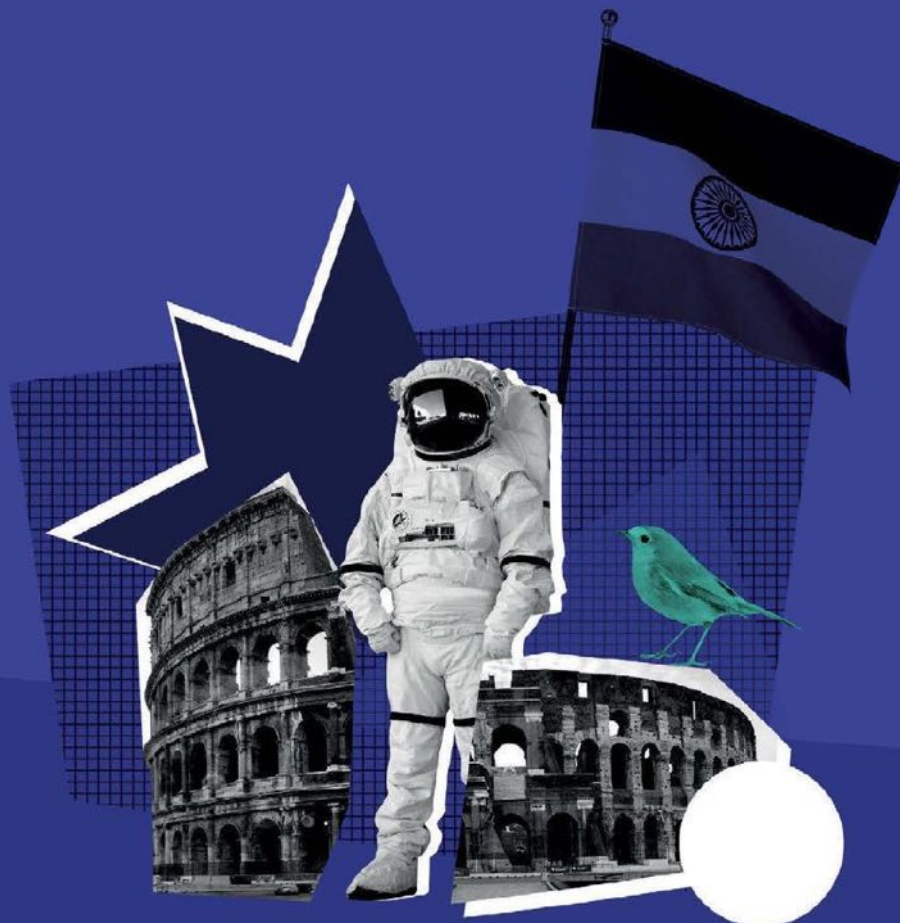
Aidez-nous sur
solidarites.org



SOLIDARITÉS
INTERNATIONAL Aider plus loin.

Le Monde

MÉ MORABLE



apprenez • comprenez • mémorisez

VOUS VOUS EN SOUVIENDREZ

TEST GRATUIT 7 JOURS SUR [LEMONDE.FR/MEMORABLE](https://lemonde.fr/memorabile)

Cultivez votre mémoire de façon ludique et personnalisée. Approfondissez vos connaissances en vous appuyant sur la richesse éditoriale du Monde.

La conquête spatiale, la chute du mur de Berlin, le droit de vote des femmes, les grandes découvertes scientifiques, les vies de Romain Gary, les débuts d'Internet... Avec Mémorable, offrez-vous dix minutes par jour de plaisir cérébral et la satisfaction de progresser sans avoir l'impression de travailler.

Mémorable, un nouveau service du Monde, disponible sur ordinateur, tablette et smartphone.